6

BIBLIOTECA NAZIONALE

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

II.ª SALA

R. d. G.

SCAFFALE 16

PLUTEO II

N.° CATENA 1

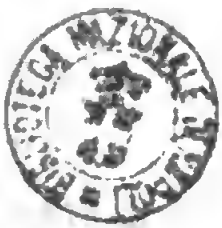
ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

Avec Figures.

TOME PREMIER.



ANTOINE FRANÇOIS
PREVOST.

Né à Hesdin en Artois le 1er Avril 1697.
Mort près Chantilly, le 23 Novembre 1763.

Digitized by Google

MÉMOIRES
ET AVENTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ

QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE:

NOUVELLE ÉDITION,

Revue & considérablement augmentée sur quelques Manuscrits trouvés après sa mort;

SUIVIS

DE MANON LESCAUT.

AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIII.

BIBLIOTECA NAZIONALE

66047

ESSAI

SUR LA VIE ET SUR LES OUVRAGES

DE L'ABBÉ PRÉVOST.

PREMIERE PARTIE.

ANTOINE-FRANÇOIS PRÉVOST D'EXILES naquit à Heſdin, ville forte du comté d'Artois, le premier jour d'avril 1697, de Lievin Prévoſt, procureur du roi du bailliage, & de Marie Duclaie. Heſdin avoit ſon collège, où il fit de bonne heure ſes humanités. M. Prévoſt, convaincu que les devoirs de ſa place, quoique rigoureux, ne le diſpenſoient pas d'être père, ſe partagea entr'elle & le ſoin de veiller ſur ſon fils, & un peu auſſi ſur les maîtres qu'il en avoit chargés.

Le collège d'Heſdin appartenoit alors aux Jéſuites. Cette ſociété exercée à épier le mérite naiſſant dans ſes éleves, devina ſans peine cet enfant, & fidelle à ſes principes, elle eut bientôt réſolu de ſe l'attacher. Les moyens de perſuaſion ne manquent pas pour ſéduire un âge qui ſemble ne penſer que par l'ame de ſes inſtituteurs; ils furent ſi adroitement ménagés, que le jeune Prévoſt qui avoit doublé ſa rhétorique au collège d'Harcourt à

Paris, n'en ſortit que pour paſſer au noviciat. Il étoit le ſecond de cinq freres ; ſa famille ne s'oppoſa point à ſa vocation.

Peut être lorſqu'ils s'en crurent aſſurés, les Jéſuites ſe perſuadèrent-ils que l'adreſſe devenoit ſuperflue pour le retenir, & manquèrent-ils de prudence dans une occaſion. Quoi qu'il en ſoit, il quitta, par une réſolution ſubite, l'habit de novice, pour prendre celui de volontaire ; ce ne fut pas ſans cauſer une vive ſurpriſe à ſon père, qu'il n'avoit pas ſongé, pour cette fois, à mettre dans ſes intérêts. Il avoit ſeize ans.

Cette fuite ſoudaine ne doit encore être regardée que comme l'effet de l'inconſtance naturelle à cet âge. Sa naiſſance & ſa fortune lui permettoient l'eſpoir de s'élever dans les grades militaires. Mais par-tout les occaſions s'offrent ſi rarement, que l'on croiroit qu'il y a beaucoup moins de places importantes, que d'hommes propres à les remplir ; idée qui demanderoit pourtant à n'être reçue qu'avec quelque reſtriction. La vivacité impatiente du jeune Prévoſt ne lui permit pas de s'accommoder de cette lenteur, & l'avenir brillant que ſes premiers maîtres avoient déployé ſous ſes yeux, ſe retraçant à ſa mémoire, il reprit du goût pour le noviciat.

La joye qu'ils eurent de le revoir ne ſe repréſenteroit pas plus facilement que le regret qu'ils avoient reſſenti de ſa perte. Il ne fut pas queſtion d'uſer de remontrances, ni des moyens que la prudence leur auroit ſans doute inſpirés, pour ſe rendre certains du repentir d'un

coupable ordinaire. La douceur & les careſſes furent ſeules employées, avec un art qui leur étoit propre.

Il eſt clair qu'il n'auroit pas trouvé ailleurs que dans leur compagnie, de plus grandes facilités pour acquérir cette eſpèce de gloire qui ſuit les talens ; & ce qu'une pareille idée offroit de flatteur pour ſon amour-propre, ne lui fut pas apparemment déguiſé. Il en falloit bien moins pour échauffer une jeune tête, dont l'imagination vagabonde ſecondoit merveilleuſement les vues ambitieuſes des Jéſuites ſur lui. Dans la première chaleur de ſon zèle, il compoſa une Ode en l'honneur de S. François-Xavier.

Ce zèle ne devoit pas tarder de changer d'objet. Un beſoin impérieux devant lequel tout autre ſe taît, même celui de la gloire, commençoit à le dominer. S'il n'apporta guère ſes ſoins à le dompter, il comprit au moins, comme il le devoit, que ce n'étoit pas dans un cloître qu'il lui étoit permis de s'y livrer. La profeſſion des armes lui parut beaucoup mieux s'accorder avec la liberté déſormais néceſſaire pour lui à toute ſorte de prix ; il frémit des chaînes dont il avoit été près de ſe charger, & revint au métier de la guerre, ne ſe ſouvenant déjà plus des dégoûts qui l'en avoient éloigné.

Le père en qui l'attachement à ſon fils s'allioit avec la ſévérité, avoit vu avec un extrême déplaiſir ſes premiers égaremens ; enſuite le retour prompt, autant que volontaire, du jeune Prévoſt, l'avoit fait rentrer dans ſes droits

à la tendreſſe paternelle; mais elle fut diſpoſée moins favorablement que jamais par une rechûte qui détruiſoit tout eſpoir d'une jeuneſſe paiſible : cette rechûte étoit aſſez grave, pour attirer au transfuge, au moins de fortes remontrances. Il s'arrangea pour en épargner le ſoin à ſon père, & il ne parut plus dans ſa famille.

Son eſprit, la nobleſſe & la régularité de ſes traits, tous les agrémens répandus ſur ſa perſonne, le firent bientôt remarquer, dans la fleur de l'adoleſcence, d'un ſexe qui n'eſt pas plus ennemi que le nôtre de ces avantages extérieurs. Dès-lors toutes les jouiſſances dont ſon cœur étoit ſi avide, lui furent aſſurées, & il ne put y avoir d'embarras pour lui que le nombre. Il ſe livra au plaiſir avec tout l'emportement de ſon âge; juſqu'à ce que ſon cœur ſuſceptible d'impreſſions profondes, demandant à ſe fixer, il connut en Hollande une jeune fille, que l'amour eut ſoin de lui repréſenter ornée de toutes les perfections dont il ſait toujours embellir ſon objet. Il ne faut point exiger de cette paſſion les précautions de la prudence. On ne dit point quelles furent celles qui lui échappèrent. Il eſt permis de juger par l'effet que leur oubli produiſit, qu'elles étoient d'une grande importance. Prévoſt qui ne connoiſſoit rien que les réſolutions extrêmes, prit l'amour en haine, & courut s'enſévelir dans l'ordre des Bénédictins de Saint-Maur. Ainſi, tous ſes liens avec le monde furent de nouveau rompus. A vingt-deux ans, il ſe voyoit ſous l'uniforme de Saint-

Benoît, après avoir deux fois porté les armes, & deux fois la robe de Jéſuite. C'étoit une deſtinée étrange que la ſienne. On avoit plus d'un exemple de ces vocations ſubites où il entre du dépit, & ſeulement du dépit. Il n'y en avoit pas d'un homme qui après s'être dégoûté du cloître, en avoir connu le vuide, & s'en être heureuſement échappé, eut eu la penſée de s'y rengager.

Les Bénédictins dont il embraſſoit la règle, le reçurent avec tranſport. Ravis de la préférence qu'ils obtenoient, lorſque tout pouvoit le rappeler vers ſes anciens maîtres, qui auroient ouvert les bras une troiſième fois pour le recevoir, ils s'en félicitèrent comme d'une conquête qu'ils n'avoient pas moins faite ſur les enfans d'Ignace, que ſur les voluptés mondaines. Le noviciat dure une année. Quand il ne ſe ſeroit point apperçu qu'elle fût révolue, on avoit trop beſoin de lui, pour oublier de l'en faire ſouvenir. Il ne ſe préſenta à ſon eſprit aucune des réflexions utiles qui l'euſſent ſauvé à tems, d'une imprudence audeſſus de toutes celles qu'il avoit commiſes. La fatale formule fut proférée; elle renferme le triple vœu de chaſteté, de pauvreté & d'obéiſſance; ſon déſintéreſſement & la douceur connue de ſon caractère font juger que les deux dernières parties de ce vœu ne lui coûtèrent pas prodigieuſement à remplir. Perſonne de ſa famille ni de ſes amis ne ſut où il étoit, & il leur en déroba la connoiſſance, auſſi long-tems qu'il put.

Dès qu'il eut conſommé ſon ſacrifice, auquel

il ne manqua rien de la triſte pompe qui devoit l'accompagner, il fut envoyé à l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen, où un P. le Brun jéſuite, dont la ſociété avoit commandé le reſſentiment, lui ſuſcita une diſpute qui donna lieu de part & d'autre à divers écrits. Du côté du père le Brun, les raiſons furent beaucoup plus ménagées que les injures; D. Prévoſt ſuivit un autre plan. On cite à cette occaſion un trait qui rend témoignage de l'excellence de ſon caractère. Dans la chaleur d'un premier mouvement, il avoit fait une réponſe moins modérée que les autres, mais telle au moins que l'emportement du Jéſuite fougueux, & la néceſſité de repouſſer l'attaque, pouvoient la rendre utile à ſa juſtification; il l'ôta des mains de ſon libraire à qui il fallut la redemander bien des fois; le libraire auroit deſiré de la retenir, préciſément pour la raiſon que D. Prévoſt eut de la reprendre.

De Saint-Ouen, il fut à l'abbaye du Bec, pour y faire un cours de théologie. On l'envoya enſuite profeſſer les humanités au collège de Saint-Germer; il avoit reçu l'ordre de la prêtriſe des mains de l'évêque d'Amiens.

Il étoit à Saint-Germer lorſque la ville d'Evreux, ayant beſoin d'un prédicateur, s'adreſſa aux Bénédictins. Ils donnèrent D. Prévoſt. Ce premier eſſai de ſes talens fut très-heureux, & comme le prélude de la célébrité qu'il devoit obtenir, dans un genre qui n'a guère de rapport avec la chaire. L'habile prédicateur ſavoit mettre en œuvre tous les ornemens que peut recevoir la parole de

Dieu, & ſous leſquels elle ſe montre toujours avec ſuccès. Auſſi fit-elle dans ſa bouche une fortune prodigieuſe. Dès qu'il eut paru, le jeu & la médiſance qui empêchent la vie en province d'être trop uniforme, devinrent des amuſemens tout-à-fait inſipides. L'égliſe cathédrale fut le rendez-vous de la bonne compagnie; chacun y venoit ouïr un Bénédictin poli par l'uſage du monde. La plus belle moitié de la ville, ſuivant la coutume de leurs pareilles, qui pardonnent à un ſermon de dire d'elles du mal, pourvu qu'on en parle, revenoit enchantée; le morceau qu'on jugeoit au-deſſus de tous les autres, étoit toujours celui qu'on venoit d'entendre, & le lendemain la foule s'y reportoit. Enfin jamais on n'avoit vu une ſi grande ferveur dans toute la ville d'Evreux.

Son carême prêché, D. Prévoſt paſſa aux Blancs-manteaux de Paris, & des Blancs-manteaux à la célèbre abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où l'ordre raſſemble tout ce qu'il nourrit dans ſon ſein d'hommes de quelque ſupériorité, & qu'on peut ainſi en regarder comme la métropole. On doit juger par ce qui précède, que le penchant à l'oiſiveté, dont on ſe permet quelquefois le ſoupçon à l'égard de ceux qui ſe dévouent à la vie monaſtique, n'étoit entré pour rien dans la vocation de D. Prévoſt.

A Saint-Germain tous les ſavans Bénédictins le recherchèrent; ils lui firent même l'honneur de l'employer à l'énorme collection de la *Gaule Chrétienne*, dont le mérite

eſt tout en érudition & en recherches. Un immenſe volume preſque entier de ce recueil lui appartient. Son goût ne fut pas conſulté, lorſqu'on l'occupa dans une langue étrangère, d'un travail capable de glacer l'imagination la plus ardente. Il faut dire auſſi qu'il ſavoit ſe dédommager quelquefois de cette contrainte, & il paſſe pour conſtant que les deux premiers volumes *des Mémoires d'un Homme de Qualité* furent écrits à S. Germain-des-Prés. Quand la communauté l'auroit ſoupçonné, il ne paroît pas qu'elle s'en fût fort allarmée. C'eſt une choſe connue, qu'il lui arrivoit aſſez ſouvent de ſe raſſembler, & de l'appeler pour charmer l'ennui des longues ſoirées d'hyver. Lui, ſans autre ſecours que ſon talent d'imaginer, ſans être préparé, s'engageoit dans des récits, dont la ſingularité ſoutenue du charme d'une expreſſion pure & facile, lui obtenoit toute l'attention qu'auroient exigée des matières plus ſérieuſes. Si le tems pouvoit être employé avec plus d'utilité, il ne pouvoit l'être avec autant d'agrément; & l'on raconte que ces bons Pères en perdirent une fois tellement le goût du ſommeil, que le jour vint les ſurprendre à écouter D. Prévoſt.

Il auroit été trop heureux, s'il eût retiré du commerce de ces moines tout l'agrément que le ſien leur procuroit. Né franc, généreux, ſenſible, il ſentit enfin qu'il n'étoit point à ſa place. Qui ne croiroit, comme il ſe l'étoit d'abord imaginé, qu'une ſociété d'hommes qu'un même but a dû réunir, qui ont tous à remplir les mêmes devoirs, faits pour vivre &

mourir enſemble, qui ne croiroit qu'ils ouvrent leur ame à ce ſentiment exquis, par lequel elle s'aggrandit en ſe communiquant, que leur vie eſt un échange continuel de ſoins & de prévenances? L'homme du monde trouve leur ſort bien plus à plaindre, lorſqu'il les voit ſe refuſer volontairement à la ſeule jouiſſance qui leur ait été laiſſée, pour en adoucir l'amertume. Peut-être avec quelque habitude du cœur humain, découvriroit-on la cauſe de cet effet. Leur vœu d'obéir ne pouvant avoir d'objet qu'autant qu'ils ont des ſupérieurs qu'ils connoiſſent pour tels, & ces ſupérieurs étant choiſis parmi eux, il arrive ſûrement que chacun veut commander à ſes égaux, & hait dans ſon compagnon d'obéiſſance, un rival aſpirant à la ſupériorité; d'où réſultent les ſollicitations, bientôt ſuivies des intrigues, des cabales ſourdes, des mouvemens violens de l'ame, qui ſembleroient devoir être relégués dans le monde, où l'ambition a de plus puiſſans motifs de s'exercer. D. Prévoſt étoit trop bon obſervateur pour qu'il lui eût échappé que l'intérêt perſonnel étoit là auſſi bien qu'ailleurs le mobile des actions humaines, & qu'au lieu que dans la ſociété cet intérêt rapprochoit quelquefois les individus, là il les iſoloit. Il s'étoit conduit ſur cette découverte, & ne vivoit depuis long-tems preſque plus que dans la compagnie de ſes livres, morts comme lui, ſuivant ſon expreſſion. De plus, ſes anciens attachemens commençant à revivre au fond de ſon cœur, contribuèrent à fortifier ſes regrets. Que pouvoit lui ſervir encore de

vaincre, puiſque chaque jour le combat ſe renouvelloit contre ſes paſſions mutinées? Le dirai-je? Il ſe laſſoit de combattre, & ſon cœur n'étoit pas loin de ſe ranger du parti de l'ennemi. En proie à toutes ces contrariétés, il s'ouvrit à quelques amis. La conjoncture étoit délicate; le moyen de revenir contre des vœux [illegible]nt aucune formalité n'avoit été oubliée! On examina, on ſe conſulta; le ſeul adouciſſement qu'enfin on ſut trouver, fut d'obtenir pour lui une permiſſion de paſſer à Cluni, où la règle eſt moins auſtère qu'à Saint-Maur. C'étoit une foible reſſource. Toutefois il ſe livra à l'eſpérance de ſe voir ſoulagé d'une partie du poids de ſes fers, s'ils ne pouvoient être rompus. Il ne s'agiſſoit que d'avoir un bref de tranſlation. Rome l'accorda, ſur la demande qu'on en fit très-ſecrètement. D. Prévoſt ne crut pas que l'évêque d'Amiens à qui il fut envoyé pour être fulminé, ſe montrât plus difficile que le pape. Il venoit de recevoir du prélat une lettre où étoient confirmées toutes ſes eſpérances; il ne doutoit pas de ſa ſincérité; mais ſon mauvais génie travailloit contre lui.

Un jour le pénitencier d'Amiens étant entré dans le cabinet de l'évêque, ſes yeux s'arrêtèrent ſur la table où étoit le bref, & il le lut, ſans qu'on en apporte d'autre motif qu'un mouvement de curioſité. Elle fut fatale à celui que le bref touchoit. Quand l'indiſcret pénitencier ſe fut fait expliquer par le prélat qu'il dominoit, tout ce qui avoit rapport à cette pièce, il en prit occaſion de s'échauffer beau-

coup. Rome, à l'entendre, étoit prodigue de ces graces ; le monde ſeroit rempli de moines dégoûtés de leur état, pour peu que l'on conſentît à les écouter ; le goût de D. Prévoſt pour l'indépendance, & ſa frivolité étoient connus ; s'il avoit de meilleures raiſons à alléguer, on les entendroit ; mais on ne pouvoit rien réſoudre auparavant. Le foible prélat ſe laiſſant perſuader, la fulmination fut différée, ſans que D. Prévoſt en fût ſeulement informé.

Toujours fort tranquille du côté d'Amiens, il faiſoit gaiement les préparatifs de ſon départ. Dès qu'il crut que l'affaire du bref étoit réglée, il ſortit de Saint-Germain. Ses amis l'attendoient au jardin du Luxembourg, où ils le dépouillèrent de ſes habits monaſtiques, qui furent renvoyés à l'abbaye. En partant, il avoit laiſſé trois lettres dans ſa cellule ; une pour le P. Général, une autre pour le P. Prieur, la troiſième adreſſée à un autre religieux. Dans ces trois lettres, il leur donnoit avis de ſa retraite, & il en diſoit les raiſons.

Il paſſa le reſte de la journée & une partie de la nuit à ſe réjouir avec ſes amis, de l'heureux dénouement de ſon aventure ; il ne prévoyoit guère que le jour ſuivant dût lui apporter d'autres lumières. S'étant rendu chez l'évêque d'Amiens, le prélat lui dit avec un air d'embarras qu'il s'efforçoit de réparer par beaucoup de politeſſe, qu'il auroit bien voulu ſe prêter à ſes vues ; que la choſe avoit éprouvé de trop grandes difficultés ; qu'on parloit partout de ſon humeur légère ; qu'il feroit ſagement de retourner à ſa Maiſon, & qu'en s'ob-

ſervant mieux à l'avenir, il parviendroit à faire taire ces bruits; que ſi cependant il avoit des motifs légitimes, il les expoſât, & qu'on les examineroit à loiſir. Prévoſt demeura pétrifié, à ce diſcours; il ſe retira pour délibérer ſur le parti qu'il lui convenoit de prendre; & enfin, autant pour éviter d'être témoin de l'eſpèce de ſcandale dont il alloit devenir l'objet, que pour la ſûreté de ſa perſonne, il ſe tint à la réſolution de ſe retirer en Hollande, d'où il paſſa en Angleterre. Après y avoir ſéjourné quelque tems, il revint ſur ſes pas, & s'établit encore en Hollande.

Les Bénédictins qui l'apprécièrent davantage lorſqu'il fut perdu pour eux, ne balancèrent pas à le faire ſolliciter de revenir. Ils ajoutèrent des offres dont la moindre étoit l'oubli de tout le paſſé; mais quelle apparence, même en les ſuppoſant ſincères, qu'il ſe déterminât à leur faire de rechef le ſacrifice de ſa liberté, ſur-tout lorſqu'une longue jouiſſance n'avoit pu ſi-tôt en émouſſer le goût! Son étoile plus forte le retint en Hollande.

L'aventure qui l'y avoit conduit n'étoit pas propre à le rétablir dans l'affection de ſa famille. Il fut donc obligé de recourir à la bourſe de ſes amis. Les reſſources qu'il en obtint, n'alloient pas au-delà des beſoins urgens du moment. Il fallut lorſqu'elles furent épuiſées, employer celles que ſes talens lui offroient, & qu'il retrouva ſouvent dans la ſuite. Il n'eut alors qu'à mettre la dernière main à ſes *Mémoires d'un Homme de Qualité*, & à leur faire voir le jour. Ils parurent en

1729. Quand on ne ſauroit pas l'hiſtoire de ce roman, on jugeroit au ſombre perſonnage, & au ton chagrin qui y régnent, qu'il n'a pu être imaginé ailleurs que dans une ſolitude cloîtrée.

On en trouve les événemens extrêmement bizarres; le ſont-ils autant que ceux des ſeize années qui ſuivirent l'enfance de l'abbé Prévoſt? Il y auroit bien de la hardieſſe à le prétendre. Qu'un homme né avec un violent penchant aux plaiſirs, dont une imagination vive lui exagère encore le prix, après s'en être fait un beſoin plus grand par l'habitude, rompe avec eux tout d'un coup; qu'aſſujetti au fond d'un monaſtère à une règle ſévère qu'il obſerve dans le ſens le plus étroit, il puiſſe réſiſter près de dix ans dans l'âge des paſſions, à leur voix enchantereſſe qui ne ceſſe de l'appeller, & cela ſans qu'il ait été amené à cette abnégation de ſoi-même par des motifs ſupérieurs à l'humanité; un tel être eſt ſans doute poſſible, puiſqu'il a exiſté; mais en le reléguant dans un roman, il ſeroit loin de ſatisfaire ceux qui exigent que ces productions ſe rapprochent de la vraiſemblance, & il faut pardonner à l'abbé Prévoſt d'avoir conſacré plus de la moitié de ſa vie à inventer & à écrire des aventures imaginaires, preſque auſſi incroyables que les ſiennes.

Le grand ſuccès de ſon premier ouvrage ne le conſola pas des chagrins qu'il eut à dévorer. Le plus vif eut ſa ſource dans un incident qui n'auroit dû prouver que la bonté de ſon cœur, au lieu que la méchanceté l'em-

poiſonna, avec une joie proportionnée au mal qui devoit en arriver. Il y avoit à la Haye, pendant le ſéjour qu'il y fit, une demoiſelle proteſtante très-bien née, en qui la beauté, l'eſprit, toutes les graces formoient un aſſemblage charmant, & très-malheureuſe, parce qu'en Hollande comme ailleurs, ces avantages, quand la ſageſſe s'y trouve unie, ne ſuppléent pas toujours à la fortune. Elle vivoit d'une modique penſion, dont une partie lui fut retranchée, lorſque Prévoſt lia connoiſſance avec elle, par un pur haſard. Elle ſe ſeroit bien gardée de lui témoigner quelque choſe de ſon embarras; mais il l'avoit déjà appris, & ſa généroſité l'avoit fait voler auprès d'elle. Ses offres furent celles d'un homme qui craignoit ſur-tout d'être refuſé. Il les accompagna de tant d'honnêteté, de délicateſſe, de réſerve, qu'il y auroit eu une ſorte de dûreté à ne point ſe laiſſer vaincre. Elle n'étoit pas moins ſenſible qu'infortunée; ſon bienfaiteur étoit aimable, & ce que ni l'un ni l'autre ſans doute n'eût voulu prévoir, l'amour ſe gliſſa dans le cœur de la jeune proteſtante avec la reconnoiſſance. Dans ſes idées conformes à ſes principes de religion, les vœux de ſon amant n'étoient point un obſtacle à ce qu'elle l'épouſât, auſſi ne balança-t-elle pas de lui en faire la propoſition, qu'il ne lui étoit guère facile d'accepter. Sans s'arrêter à une morale bien ſévère, ſes vœux, l'ordre de prêtriſe par lequel il étoit lié, l'avertiſſoient qu'il lui reſtoit quelques meſures à garder. De plus, dans ſa poſition, épouſer une proteſtante, en pays

proteſtant, c'étoit rendre impoſſible ſon retour dans ſa patrie, vers laquelle ſes yeux ſe tournoient ſouvent. Réglant ſa réponſe ſur ces réflexions, il s'ouvrit à elle de ſa réſolution, avec la franchiſe dont elle lui avoit donné l'exemple. Il étoit bien aimé, puiſque les ſentimens de ſon amante réſiſtèrent a cette épreuve, & qu'elle n'en eut pas plus la force de ſoutenir la penſée d'être ſéparée de lui. Ainſi, lorſqu'il alla de la Haye s'établir en Angleterre, elle l'y ſuivit. Une tendreſſe ſi déſintéreſſée dut ajouter au charme de leur liaiſon, ſi cependant il pouvoit y être ajouté.

Une pareille aventure dont tout autre que l'abbé Prévoſt eût été l'objet, auroit paru tellement commune, que nul n'auroit eu la curioſité de s'en informer. Dans un perſonnage dont l'exiſtence étoit ſi étrange, elle ſembla elle-même ſingulière, quand on la joignit aux circonſtances qui devoient la faire valoir. L'abbé Lenglet Dufrenoi fut celui qui contribua le plus de ſon pouvoir, à lui donner de l'éclat. Ravi d'avoir une telle occaſion de ſatisfaire ſon goût effréné pour la ſatyre, il s'échappa juſqu'à imprimer dans ſon livre de la *Bibliothèque des Romans* (1), qu'il eut pourtant la pudeur de ne pas avouer publiquement, que D. Prévoſt s'étoit laiſſé enlever par une fille ou par une femme. Dans la ſuite du même ouvrage, il ne tint pas à lui qu'on ne prît une auſſi mauvaiſe opinion de

(1) Tome II, page 116.

la probité & de la croyance de Prévoſt, que celle qu'il donnoit de ſes mœurs. On remarque, en liſant ce libelle, qu'il y fait toute ſorte d'efforts pour être méchant plaiſamment; d'ailleurs ſes plaiſanteries ſont d'un goût ſi équivoque, ſes expreſſions ſi nues, qu'il n'y a pas moyen de les préſenter à un lecteur honnête.

La première de ces accuſations d'un genre nouveau, fut expliquée dans le ſens que l'abbé Lenglet le vouloit. Perſonne ne crut que Prévoſt ſe fût laiſſé enlever, mais on ſe figura mieux qu'il avoit été le raviſſeur, quelque peu de vraiſemblance qu'il y eût: car l'objet de ſon attachement étoit libre, & il avoit ſi peu ſongé à uſer de violence pour s'en faire ſuivre, qu'en vérité, rien n'avoit jamais moins reſſemblé à un enlèvement.

Par le défaut de délicateſſe que le ſatyrique lui reprochoit, ſans que ſa penſée reçût aucun adouciſſement de ſes termes, il entendoit quelques dettes laiſſées en Hollande. Cette imputation fut reçue moins favorablement que la première. Ces dettes qui alloient être éteintes, Prévoſt ne les avoit contractées que par trop de ſenſibilité aux infortunes d'autrui. On fait des dettes parce qu'on a des beſoins, & plus ſouvent des fantaiſies. On en fait ſi rarement pour ſubvenir aux néceſſités des autres, que l'aveu qui en fut ſurpris à ſa modeſtie, ne lui fut pas moins honorable qu'il fut douloureux à l'abbé Lenglet. Il eſt aſſez remarquable que la connoiſſance du plus beau trait de la vie du premier, & qui le caractériſe le mieux, ſoit due à ſon plus mortel ennemi.

Touchant

Touchant l'article de la croyance, on ſe perſuadera difficilement, ſur la foi de l'abbé Lenglet, qu'un homme qui a toujours reſpecté la religion dans ſes ouvrages, en ait tout-à-fait manqué. En accordant qu'il y a eu quelque imprudence à reprendre dans ſa conduite, la différence eſt bien grande entre les foibleſſes du cœur & les erreurs de l'eſprit.

Il étoit à Londres lorſque cet écrit diffamatoire lui parvint. Il avoue dans ſa défenſe (1), qui ne parut en effet qu'aſſez longtems après, qu'il a beaucoup tardé à répondre, ayant été obligé de faire venir exprès de Paris le livre, qu'il ne ſe ſeroit pas procuré autrement, dans un pays où l'on ne voit arriver que les bons ouvrages. Cette réponſe offre l'exemple d'une modération dont il eſt peut-être impoſſible qu'un homme auſſi indignement attaqué dans ſes mœurs, dans ſa religion, dans ſon honneur, ait jamais été capable.

Il eſt difficile d'imaginer quelle offenſe de ſa part, avoit pu juſtifier dans ſon adverſaire de pareilles repréſailles. L'abbé Prévoſt nous l'apprend. Il eſt certain de n'avoir eu d'autre tort avec lui, que le refus qu'il fit de s'aſſocier à ſon eſprit, & d'aſſurer d'une de ſes remarques qu'il croyoit fauſſe, qu'elle fût vraie; tort, à la vérité, très-pardonnable aux yeux du goût, mais prodigieux au ſens de l'abbé Lenglet. On conçoit, ſur le portrait qui eſt

(1) Pour & contre, tome IV, nombre 47.

reſté de cet abbé, qu'il a pu pouſſer l'amour-propre juſqu'à cette vengeance.

C'eſt à l'année 1733 ou 1734, qu'il faut rapporter cette querelle. Il avoit mis au jour, l'année précédente, ſon hiſtoire de *Cleveland*, le premier des romans dans le genre terrible, qui fut ſuivie de celle du *Chevalier des Grieux & de Manon Leſcaut*, d'un ton différent, & de laquelle on a tant de fois répété l'éloge. Elle ſe trouve jointe aux *Mémoires d'un Homme de Qualité*, & n'en eſt qu'un épiſode, on ne ſait trop pourquoi.

Après avoir déployé dans ces trois productions, toutes les richeſſes de ſon imagination, il prouva l'étendue de ſes connoiſſances & l'infaillibilité de ſon goût, dans un ouvrage périodique qu'il donna ſous le titre du *Pour & contre*. La première feuille en parut en 1733. Il étoit fait ſur un plan qui n'avoit nulle reſſemblance avec les journaux d'alors; il fut reçu très-favorablement. Mais l'auteur étoit trop ennemi de toute contrainte, pour que cette occupation qui l'aſſujettiſſoit beaucoup, pût long-tems lui convenir. Dès le ſecond volume, il penſa s'attirer avec le public une querelle qu'il vit néanmoins ſe terminer d'une manière fort ſatisfaiſante pour lui. Il s'étoit aviſé de ſe repoſer de ſon travail ſur une autre plume, à la charge qu'elle ſe conformeroit à ſon plan. Quelque précaution qu'il eût apportée à ſon choix, le public, à qui il avoit eſpéré de faire prendre le change, ſe douta qu'on le trompoit. L'abbé Prévoſt fut ainſi contraint d'écrire ſon journal. Il le reprit à la troiſième

feuille du troiſième volume. Il commence par s'excuſer, mais il donne à entendre que le reproche ne lui a pas déplu; &, plaiſantant agréablement, il compare ce même public, à qui on n'en impoſe pas, à Argus dont une partie des yeux veille toujours, tandis que l'autre s'eſt laiſſée ſurprendre au ſommeil. Il eut le courage, juſqu'au dix-ſeptième volume, de ne pas abandonner ſa tâche. La manière de ſon continuateur n'étant pas encore goûtée, il reprit le *Pour & contre* au dix-neuvième, pour l'abandonner entièrement au volume ſuivant. Des vingt volumes, les quatre premiers ſeulement furent faits pendant ſon ſéjour à Londres.

Quelques jouiſſances qu'il fût en droit d'attendre de ſes talens dans cet aſyle, il ſentoit qu'elles n'auroient nulle part le même charme pour lui, qu'au milieu de ſa patrie. Mais le ſouvenir de ce qui l'en avoit éloigné, y ſubſiſtoit encore, du moins dans la mémoire de ſes ennemis. Tant qu'il avoit été hors de leurs atteintes, ils ne lui avoient porté leurs coups que dans des libelles. N'étoit-il pas à craindre qu'au premier bruit de ſon arrivée, ils ne lui ſuſcitaſſent quelqu'affaire fâcheuſe qui lui prouveroit qu'il n'avoit pas dû revenir? Afin de mieux ſe débarraſſer de toutes ces inquiétudes, il prit le parti de ſolliciter ouvertement ſon retour en France. Le cardinal de Biſſy, & feu M. le prince de Conti, l'appuyèrent. De tels défenſeurs répondent à bien des objections. Il fut permis à Prévoſt de reparoître ſous l'habit eccléſiaſtique ſéculier; c'étoit

à quoi ſes vœux ſe bornoient. Le prince ne ſe crut pas quitte envers un homme de ce mérite, pour avoir obtenu ſon retour. Il voulut ſe l'attacher d'une manière particulière, en le nommant ſon aumônier. Celui-ci ſe défendit quelque tems, avec beaucoup de modeſtie, d'accepter cette faveur; mais S. A. d'une ſeule parole, combattit ſon ſcrupule, & de ſi bonne grace, qu'elle l'emporta. Il y a auſſi quelque apparence que l'abbé Prévoſt avoit deſiré d'être vaincu, & qu'il n'attendoit que cette parole pour ſe rendre.

Les fonctions de ſa nouvelle place n'étoient point aſſez pénibles, pour le détourner de ſes travaux littéraires. Il publia en 1736 un quatrième roman ſous le titre du *Doyen de Killerine*, & continua ſur ſon premier plan le *Pour & contre* à l'aide de ſes correſpondans anglois. Le *Doyen de Killerine* fut bien accueilli de tout le monde, excepté de l'abbé Desfontaines qui cita l'ouvrage à ſon tribunal (1). Cependant après l'avoir déchiré à ſon plaiſir, la force de la vérité lui arrache cet aveu, que le ſtyle de l'auteur eſt vif, nombreux, élégant ſans affectation, & qu'il peint bien; & par un trait de laconiſme propre à Desfontaines, tandis que la critique remplit près de quatre pages, l'éloge n'occupe pas trois lignes. Quel qu'il ſoit, ce témoignage d'un homme ſi peu prodigue de louanges, ſur-tout

(1) Obſervations ſur les écrits modernes. Tom. II, pag. 92 & ſuiv.

à l'égard de l'abbé Prévoſt, devient extrêmement glorieux pour lui.

Tranquille déſormais en France, le cœur libre, jouiſſant ſous la protection d'un prince ami des lettres, du repos qui eſt ſur-tout l'objet de leur ambition, il vit plus que jamais ſe multiplier ſes productions. *L'hiſtoire de Marguerite d'Anjou*, celle *d'une Grecque moderne*, *les Campagnes philoſophiques de Moncal*, *l'hiſtoire de la jeuneſſe du Commandeur de*.... celle *de Guillaume le Conquérant*, *la vie & les lettres de Ciceron*, *les voyages de Robert Lade*, les *Mémoires d'un Honnête-Homme*, virent le jour ſucceſſivement. Je ne m'arrête encore à aucun de ces ouvrages de l'abbé Prévoſt; l'homme privé diſparoîtroit dans leur foule. On n'éprouvera pas un médiocre embarras à décider ce qu'on doit plus admirer, ou leur nombre, ou la variété immenſe des événemens & des ſituations, ou l'art d'intéreſſer par un ſtyle tour à tour ſimple, touchant, plein de chaleur, & toujours pur & orné. On aſſure que ſa facilité étoit ſi grande, qu'il pouvoit, dans le feu du travail, ſe mêler à une converſation, ſur quelque matière que ce fût, & y faire remarquer encore ſa grace à s'exprimer. Sous bien des points de vue, ce n'étoit pas un être ordinaire que la nature avoit voulu former.

Il n'avoit pu être corrigé de la bienfaiſance, par tous les ingrats qu'il avoit faits. L'eſpèce en ſeroit bien plus commune, ſi ceux qui obligent étoient moins rares. Celui qui le paya du plus horrible retour, fut un écrivain de feuilles à la main, qu'il avoit connu dans ſon

enfance. Ce pauvre écrivain qui avoit bien de la peine à faire ſubſiſter ſa famille du produit de ſon travail, courut lui expoſer ſa miſère, avec plus de chaleur qu'il n'étoit beſoin pour toucher l'abbé Prévoſt ; le ſuccès de ſa première viſite les lui fit ſouvent répéter. Lorſqu'il avoit exercé la généroſité de ſon bienfaiteur, il lui arrivoit quelquefois de lui demander des conſeils pour ſes feuilles. La baſſeſſe de ſon ſtyle ne répondoit pas mal, il eſt vrai, à celle de ſon cœur ; mais ce n'étoit pas là tout ce qui faiſoit la difficulté des corrections. Il avoit imaginé qu'un moyen ſûr de répandre ſa gazette, & d'en accroître les profits, étoit de s'expliquer ſur tout librement, & ſans aucun égard, ni pour les circonſtances, ni pour les lieux, ni pour les perſonnes. L'abbé Prévoſt ne ceſſoit de marquer une extrême répugnance à entrer dans ſes vues. De plus, il s'efforçoit de lui repréſenter que ſa méthode n'étoit pas ſans danger ; qu'il y avoit des choſes qu'un homme prudent pouvoit penſer, d'autres qu'il lui étoit libre d'écrire. Ce fut une ſorte de prédiction. Peu de tems après le nouvelliſte fut renfermé, & ſes papiers furent ſaiſis. Il eut ſoin d'abord de dénoncer celui qui fourniſſoit ſi généreuſement à ſa ſubſiſtance. Ce dernier avoit eu l'imprudente facilité de corriger de ſa main une de ces feuilles : ſa liberté fut menacée, & il fallut s'éloigner en diligence de Paris, où il n'y avoit plus de ſûreté pour lui. M. le prince de Conti lui en prouva lui-même la néceſſité, & facilita ſa retraite à Bruxelles. Cette diſgrace à

laquelle chacun s'empreſſa de prendre part, ne fut pas heureuſement de longue durée.

Il attachoit auſſi peu d'importance à ſes intérêts, qu'il ſe portoit facilement à ſe charger de ceux d'autrui. Un fermier-général lui offrit de prendre ſur lui tous les frais d'impreſſion de la grande *Hiſtoire des Voyages*. C'étoit pour le financier, une dépenſe de plus de quatre mille louis d'or, & pour l'auteur un bénéfice d'autant. Il ne voulut pas le recevoir. S'il y avoit quelque orgueil à refuſer, il étoit mieux placé au moins que celui qui pouſſoit le financier à s'attribuer toute cette ſupériorité. Le même fermier-général avoit voulu auſſi inutilement lui faire accepter une penſion viagère. Il ne devoit pas s'attendre, en effet, à trouver ſur ce point, beaucoup de complaiſance dans un homme qui avoit coutume de dire qu'un jardin, une vache & deux poules lui ſuffiroient.

Auſſi-tôt qu'il ſe vit une ſeconde fois rétabli dans les droits de ſa patrie, il commença, à la prière de l'illuſtre chancelier d'Agueſſeau, cette *Hiſtoire générale des Voyages*, entrepriſe immenſe & néceſſaire. Une ſociété d'anglois s'étoit déjà formée pour l'exécuter. Il ne s'agiſſoit pour l'abbé Prévoſt que de les ſuivre. Il recevoit ſucceſſivement cet ouvrage par feuilles détachées, comme il ſe publioit à Londres. Ces feuilles parvenoient à M. d'Agueſſeau, quoique la guerre fût allumée très-vivement entre la France & l'Angleterre, & qu'il n'y eût plus d'un peuple à l'autre de communication ouverte. Un tel homme méritoit, il eſt vrai,

que la mer devînt libre pour lui ; & une ſi haute eſtime d'une nation qui ne ſe prévient pas volontiers juſques-là, en faveur des étrangers, deviendroit la matière d'un aſſez bel éloge du chancelier.

Les anglois s'arrêtèrent au ſeptième volume *in*-4°. La conſtance & peut-être auſſi le talent leur manquèrent. Ils n'eurent pas néanmoins aſſez de courage pour en faire l'aveu ; mais ils ſe rejettèrent ſur le gouvernement, & l'accusèrent de ne leur avoir pas donné l'aſſiſtance qu'il leur devoit ; excuſe qui peut être fort bonne en Angleterre.

Les encouragemens devenoient plus néceſſaires que jamais à l'abbé Prévoſt reſté ſeul dans la carrière ; ils ne lui manquèrent pas. Les bibliothèques de Paris, les bibliothèques étrangères s'ouvrirent, pour lui procurer tous les ſecours que peuvent offrir ces dépôts ſavans. Il en avoit encore l'obligation au chef de la magiſtrature.

L'Hiſtoire des Voyages, fut portée au quinzième volume *in*-4. Il ſe délaſſoit des recherches laborieuſes qu'elle lui coûtoit, en accommodant au génie de notre langue les beaux romans de Richardſon ; & choſe fort étrange ! ils firent en France plus pour la gloire du traducteur, qu'ils n'avoient fait en Angleterre pour celle de l'Auteur.

Parvenu à ſa ſoixante-troiſième année, l'abbé Prévoſt étoit au point où l'étude devient plus néceſſaire que la fréquentation du monde, & d'un certain monde ; mais ſi ſon corps vieilliſſoit, ſon imagination conſervoit aſſez bien ſa

vigueur. Il publia en 1760, deux volumes du *Monde Moral*; ces deux volumes devoient faire partie d'un ouvrage conſidérable; il fut forcé de l'interrompre pour ſe rendre aux deſirs de M. le prince de Condé, qui lui demandoit l'hiſtoire de ſa maiſon. Si cette hiſtoire a été écrite, elle eſt reſtée ſecrète. Dans l'année 1762, il reprit le *Monde Moral*, & y ajouta deux volumes; ils furent publiés après ſa mort, & ils n'empêchent pas que l'ouvrage ne ſoit reſté incomplet.

Trois traductions de l'anglois, *l'Hiſtoire de miſſ Bidulphe, Almoran & Hamet, & les Lettres de Mentor à un jeune Seigneur*, terminèrent ſa vaſte carrière littéraire. Les deux premiers portent la date de 1762, l'année qui précède celle de ſa mort; le troiſième ne parut qu'après lui en 1764.

Il n'avoit pas attendu au dernier moment, pour ſonger à ſe donner une retraite; & une maiſon ſimple & iſolée à Saint-Firmin, près de Chantilly, lui ayant paru propre à le fixer, il en fit l'acquiſition. Il crut que dans l'âge où la vieilleſſe approchoit, il étoit tems de rompre avec la ſociété, & d'exécuter autant qu'il ſeroit en lui ſes ſermens du cloître. Au fond, il ſe reprochoit plus leur oubli, que l'uſage qu'il avoit fait de ſes talens, en les conſacrant à des productions où il avoit toujours témoigné plus de reſpect pour les mœurs & pour les principes, que ces ſortes d'ouvrages n'en comportent de nos jours.

Un écrit qu'on a trouvé au nombre de ſes papiers, annonce qu'il alloit s'occuper de trois

grands ouvrages, dont l'incrédulité auroit bien eu ſujet de ſe plaindre, ſi l'effet avoit répondu à ce qu'il attendoit. Le premier, de pur raiſonnement, devoit avoir pour titre, *la Religion prouvée, par ce qu'il y a de plus certain dans les connoiſſances humaines*; l'autre, hiſtorique, auroit été *une expoſition de la conduite de Dieu pour le ſoutien de la foi, depuis l'origine du Chriſtianiſme*; & le troiſième, de la plus ſublime morale, *l'eſprit de la Religion dans l'ordre de la ſociété*; c'étoit à ces trois grands ouvrages qu'il donnoit ſa vieilleſſe. Ils étoient dirigés, ſur-tout le premier, contre les incrédules, & ſi ſa confiance n'alloit pas juſqu'à ſe perſuader qu'il leur feroit partager ſa conviction, il ſe flattoit qu'au moins leur ſyſtême ne ſe ſoutiendroit jamais contre l'évidence de ſes preuves. Il étoit beau de voir cette aſſurance dans un homme qui avoit ſans doute plus d'une fois entendu de leur propre bouche, leurs plus fortes objections. La mort empêcha l'effet de ſes pieuſes intentions.

Comme il s'en retournoit ſeul à Saint-Firmin, le 23 novembre 1763, par la forêt de Chantilly, il fut frappé d'une apoplexie ſubite, & demeura ſur la place. Des payſans qui ſurvinrent par haſard, ayant apperçu ſon corps étendu au pied d'un arbre, le portèrent au curé du village le plus prochain. Le curé le fit dépoſer dans ſon égliſe, en attendant la juſtice qui fut appellée, comme c'eſt l'uſage lorſqu'un cadavre a été trouvé. Elle ſe raſſembla avec précipitation, & fit procéder ſur le champ, par le chirurgien, à l'ouverture.

Un cri du malheureux qui n'étoit pas mort, fit juger la vérité à celui qui dirigeoit l'inſtrument, & glaça d'effroi les aſſiſtans. Le chirurgien s'arrêta ; il étoit trop tard ; le coup porté étoit mortel. L'abbé Prévoſt ne rouvrit les yeux que pour voir l'appareil cruel qui l'environnoit, & de quelle manière horrible on lui arrachoit la vie. Il expira ſous le ſcalpel au même inſtant, âgé de ſoixante-ſix ans & huit mois, moins quelques jours.

Il eſt affreux qu'on ne puiſſe pas douter de ce genre de mort inoui, trop atteſté malheureuſement par un écrivain connu (M. de la Place), qui conſulté au bout de quelques jours, par M. l'abbé de Blanchelande, frere du mort, ſur ce qu'on pouvoit faire, ne lui répondit que ces quatre mots : *gémir & ſe taire.*

En raſſemblant tous les traits épars de la vie de l'abbé Prévoſt, on décidera quelle place lui eſt due parmi les phénomènes moraux qui ont paru. Retournant tour-à-tour du cloître dans le grand monde, & du grand monde dans le cloître, comme s'il n'y eût eu d'alternative que le ſilence abſolu de l'un, ou la bruyante agitation de l'autre, il paſſa plus de la moitié de ſa vie à ignorer qu'il exiſtoit un état placé entre les deux excès, pour lequel étoient faites les jouiſſances tranquilles, ſeules capables de réaliſer le bonheur ; & il fut ſucceſſivement pour le cloître & pour la ſociété, un prodige de l'eſpèce la plus extraordinaire. En littérature près de 180 volumes ſortis de ſa plume atteſtent ſa fécondité, & ce qu'il y a

de preſque incroyable, il donne rarement à ſon lecteur le droit de l'en reprendre. Sa mort eſt unique comme ſa vie, mais elle eſt bien déplorable, & feroit naître quelques murmures, ſi la ſublime vertu ne devoit reſpecter le pouvoir inviſible qui dirige à ſon gré les événemens.

Ses manières étoient franches & ouvertes; crédule, de cette crédulité qui a ſa ſource dans un cœur excellent, il trouva aſſez de gens diſpoſés à s'en prévaloir; il n'étoit pas néceſſaire d'être malheureux, il ne falloit que s'annoncer comme tel, pour prétendre à intéreſſer ſa généroſité. On peut dire qu'il porta juſqu'à l'excès cette vertu, dans l'exercice de laquelle l'excès eſt rare. Plus d'une fois il fournit de ſon néceſſaire au ſuperflu des autres.

Il lui étoit reſté des chagrins d'une jeuneſſe fort agitée, une humeur mélancolique dont on s'appercevoit moins, parce qu'il avoit reçu une très-bonne éducation. Sur la fin de ſa vie, il étoit parvenu à ſe ſoucier peu du grand monde, ſur-tout lorſqu'il jouiſſoit du commerce d'un ami vrai. Dégagé des liens de l'amour, il avoit beſoin des doux épanchemens de l'amitié.

Il ne connut la ſatyre, que pour avoir été l'objet de ſon fiel & de ſes injuſtices. Si l'abbé Lenglet n'eût pas exiſté, l'abbé Prévoſt n'auroit pas eu de plus violent ennemi que Desfontaines. Il n'y eut aucune occaſion de lui nuire qu'il laiſsât échapper, au moins volontairement, & s'il en manquoit, il appliquoit

ſes ſoins à en faire naître. Desfontaines, ſur ce qu'il lui en écrivit avec une extrême honnêteté, lui répondit un jour, entr'autres choſes : *Alger mourroit de faim, s'il vivoit en paix avec tous ſes ennemis.* Cette parole donnoit à l'abbé Prévoſt, s'il eût voulu en uſer, de grands avantages ſur le corſaire. Toujours maître de lui-même, il ſe borna à la faire imprimer, pour ſa juſtification ſeulement ; car ſon ame ne s'étoit jamais ouverte à la haine.

SECONDE PARTIE.

S'IL eſt permis d'attendre encore quelque choſe d'extraordinaire, après le ſimple récit de la vie de l'abbé Prévoſt, c'eſt l'hiſtoire de ſes ouvrages. Quand on ne devroit à ſon eſprit que ce magnifique recueil, ſous le titre d'Hiſtoire générale des Voyages, on auroit toujours le droit de demander comment cet homme, dont l'exiſtence a été ſi agitée, ſi pleine d'événemens de toute eſpèce, a pu conduire juſqu'à ſa fin un ouvrage auſſi conſidérable, dont la matière ſuppoſe des recherches laborieuſes, & le ſtyle un goût délicat ; mais lorſqu'on ſait que ce n'eſt là que la moindre partie de ce qu'il a écrit, qu'il y faut joindre nombre d'autres productions, entre leſquelles il y en a pluſieurs très-étendues, & dont la plupart offrent des faits & des perſonnages créés par lui ; à l'étonnement qui naît d'une telle abondance, ſe joint

le deſir d'être initié à ſes travaux littéraires, & d'apprendre s'ils n'offrent pas auſſi quelque choſe de la bizarrerie de ſes aventures.

Avant lui on n'avoit regardé les romans que comme le tiſſu d'une imagination ordinairement plaiſante, ſouvent tendre, quelquefois héroïque, & preſque toujours frivole, alors même qu'elle n'étoit pas dangereuſe. L'abbé Prévoſt fut le premier qui porta dans le roman la terreur de la tragédie où elle n'oſoit pas encore trop ſe montrer; il n'en a pas inventé un qui n'imprime violemment dans l'ame cette ſorte d'émotion. Ici le marquis de. . . . voit en ſonge la terre ſur laquelle il marche, couverte de cadavres à demi-pourris; des cris aigus retentiſſent à ſon oreille; frappé par un fantôme, il voit couler des flots de ſon ſang; là un époux infortuné, dont la femme vient d'expirer dans ſes bras, au milieu d'une campagne déſerte, creuſe de ſes mains la terre qui va la recevoir, & ſe précipite mille fois ſur ce cadavre inſenſible, avant de s'en ſéparer; ailleurs un père, pour dérober ſon fils à l'opprobre d'un ſupplice infâme, ſe réſout à lui faire prendre du poiſon, & prépare lui-même le breuvage fatal. L'abbé Prévoſt en traçant dans ſon eſprit ces noires images, croyoit peut-être aller au moins juſqu'où le vrai pouvoit aller; il étoit loin de penſer qu'elles cédaſſent à l'épouvantable deſtinée dont il ſeroit un jour l'objet.

Après avoir ſaiſi au haſard quelques traits qui donnent d'avance une idée de la manière du peintre, qu'il me ſoit permis d'entrer

dans cette vaſte galerie de tableaux qu'il a ou inventés, ou copiés en maître, ſur d'excellens originaux par lui embellis, & d'en retracer les figures eſſentielles. Si l'exécution, toute foible qu'elle paroîtra ſans doute, offre encore quelqu'intérêt, il en faudra prendre une plus haute opinion du pinceau original.

On ſe ſouvient que les Mémoires d'un Homme de Qualité furent écrits en partie à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où demeuroit l'auteur, alors Bénédictin, & qu'ils furent publiés en Hollande, en 1729. Le marquis de. . . . y récite les événemens de ſa vie. L'abbé Prévoſt en a uſé ainſi à l'égard de tous les principaux perſonnages de ſes romans; il a ſenti qu'il y jetoit de la ſorte un plus grand intérêt, que ſi ſimple narrateur, il ſe fût borné à rapporter les aventures de ſes héros chimériques.

La première qui dans l'hiſtoire du marquis ne prépare pas mal celles qui vont ſuivre, & à laquelle il eſt lui-même préparé par mille ſonges affreux & biſarres, eſt la mort de ſa ſœur. Ils revenoient de la maiſon de leur grand-père. Leur berline eſt arrêtée par ſix hommes maſqués, dont l'un a déjà propoſé à Julie de deſcendre & de s'abandonner à leur conduite. Le marquis ſaute en bas l'épée à la main, & ſe met en devoir de vendre cher l'honneur de ſa ſœur, lorſqu'un des inconnus tire un coup de piſtolet chargé d'une balle qui perçant la berline, va atteindre l'infortunée à deux doigts au-deſſous du ſein. Le marquis ſe fait ſuivre enſuite par ſon lecteur

en Angleterre, en Allemagne; il eſt pris & mis en eſclavage chez les turcs. Après quelques années d'une captivité très-douce, devenu libre par la mort de ſon maître, il revient en Europe avec la fille de ce turc, & l'épouſe. Leur bonheur eſt trop grand pour n'être pas troublé par le ſort. Sélima meurt. La manière dont le marquis ſignale ſa douleur, eſt appropriée au tour de ſon imagination. Il a trouvé le moyen d'avoir dans une boëte d'or le cœur de ſon épouſe. Il choiſit au fond d'une maiſon iſolée, une chambre, dont il couvre les murs & le pavé d'un drap noir, les fenêtres en ſont également bouchées, les habits de Sélima ſont ſuſpendus aux murs, ſon cœur eſt placé ſur une table enveloppée auſſi d'une étoffe noire. C'eſt dans cette chambre ainſi meublée que le marquis s'enferme à la lueur de deux flambeaux, & il n'a pendant deux mois d'autres plaiſirs que la vue de cet appareil lugubre.

Pluſieurs années après la mort de Sélima, il avoit choiſi pour retraite un monaſtère, & il y vivoit tranquille, lorſqu'il fut engagé avec de vives inſtances par le duc de.... d'accompagner dans ſes voyages le jeune marquis ſon fils. A ce moment il ceſſe d'avoir le premier rôle dans ſes mémoires. Il a bientôt ſujet de regretter ſa ſolitude. Ce n'eſt point aſſez de ſa prudence & de ſa ſageſſe, pour prévenir ou pour réparer les fautes de ſon élève, qu'un excellent naturel ne préſerve pas de tomber dans tous les emportemens auxquels s'abandonne une jeuneſſe indocile.

Les

Les graces du ſtyle, l'énergie des paſſions & des caractères, l'intérêt & la multiplicité des ſituations, la beauté des épiſodes juſtifient le ſuccès brillant qu'eut cet ouvrage à ſa naiſſance. Ils firent remarquer un jeune auteur, qui dédaignant les routes battues, s'en ouvroit une nouvelle dans le champ de l'imagination. Les critiques, de leur côté, crurent voir des défauts. Ils n'approuvèrent pas le caractère du marquis; ils prétendirent qu'il réfléchiſſoit trop. Toutes chagrines que ſont, pour la plupart, ſes réflexions, elles ſemblent cependant néceſſaires, pour repoſer l'eſprit de la multitude des faits. S'il m'étoit permis, j'approuverois moins l'auteur d'avoir fait entrer dans ces mémoires, quoiqu'avec épargne, quelques aventures plus propres à ſe mêler avec les récits merveilleux dont on effraye l'enfance, qu'à ſatisfaire entièrement un lecteur judicieux, qu'il eſt toujours naturel de chercher à ſe concilier, même dans un roman.

Les eſprits qui aiment à s'entretenir dans des idées triſtes & ſombres, goûteront mieux l'invention de celui-ci. On eſt tenté de douter que l'anecdote du défi des deux allemands (1), & celle de la petite penſionnaire de couvent, ſi aiſe de ſe voir enlevée par ſon amant turc, ayent pris leur ſource dans la-

(1) Rien n'eſt plus plaiſant. Deux allemands rivaux ſe ſont fait en préſence de leur maîtreſſe, un défi qu'on pourroit trouver étrange par-tout ailleurs qu'en Allemagne; mais dont l'événement doit beaucoup avancer les affaires du vainqueur. Le lieu du rendez-vous eſt la maiſon

même imagination que tant de cataſtrophes ſanglantes.

Je place ici l'hiſtoire du chevalier des Grieux & de Manon Leſcaut, parce qu'elle ſe trouve liée aux Mémoires d'un Homme de Qualité; quoiqu'elle n'ait paru qu'après Cleveland. On a douté ſi cet ouvrage n'étoit pas le chef-d'œuvre de ſon auteur, & ce qui toutefois retrancheroit quelque choſe de ſa gloire, on a douté ſi le chevalier des Grieux fut un être chimérique.

Ce chevalier des Grieux étoit né avec des goûts ſi paiſibles, qu'on l'avoit cru appelé à l'état eccléſiaſtique plutôt qu'à celui de chevalier de Malthe que ſes parens lui avoient choiſi. A l'âge de 17 ans, il voit ſortir du coche d'Arras une fille plus jeune encore, qu'on envoyoit à Amiens, pour y entrer en religion. A peine ils s'apperçurent, que leurs cœurs s'ouvrirent à des impreſſions nouvelles pour eux, & l'effet en fut ſi prompt, que le lendemain ils étoient ſur la route de Paris, où, l'amour étant leur guide, ils firent en peu

---

d'un traiteur, & l'avantage doit reſter au buveur le plus intrépide. L'un des champions, moins brave apparemment encore que prudent, ſe laiſſe perſuader qu'une ſoupe aux choux & une cuillerée d'huile d'olive priſes avant le combat, détermineront la fortune; & en effet, le vin ſe précipitant dans ſon corps graiſſé d'huile, ſon rival après une défenſe opiniâtre a perdu l'uſage de ſes jambes & eſt tombé ſur le plancher, tandis que lui, ſe ſoutient encore, boit pluſieurs razades ſur le cadavre de ſon ennemi vaincu, & a conſervé préciſément ce qu'il lui faut de force pour aller entretenir ſa maitreſſe de ſa victoire.

de tems beaucoup de chemin. Ils ſe contraignoient aſſez peu dans leurs careſſes, pour donner à leurs hôtes & à leurs poſtillons le ſpectacle de deux enfans qui s'aiment à la fureur.

Mais c'eſt à Paris qu'il faut ſuivre le chevalier. Ce jeune homme doué du plus heureux naturel, que l'idée d'une baſſeſſe auroit révolté dans toute autre ſuppoſition, devient un être vil, parce qu'il idolatre ſa maitreſſe. Il s'aſſocie à une troupe de frippons, & lui compoſe un train brillant du fruit de ſes eſcroqueries; à S. Lazare où elles l'ont conduit, ſa douceur lui a gagné toute la Maiſon, & ſur-tout le ſupérieur; lorſqu'apprenant que Manon a été renfermée à la Salpétriere, il prend ſes meſures pour entrer au milieu de la nuit dans la chambre de ce Père, il ſe fait accompagner par lui juſqu'à la porte, en lui tenant appuyé ſur l'eſtomac un piſtolet dont il caſſe la tête du portier qui témoigne vouloir s'oppoſer à ſa ſortie; enſuite après s'être fait ouvrir par le lazariſte épouvanté, il fait évader de l'hôpital ſa maitreſſe, laquelle ne tarde guère d'y être renfermée pour être envoyée au Miſſiſſipi avec une troupe de filles de mauvaiſe vie. C'eſt alors que le chevalier, que les ſages réprimandes de ſon père alloient faire rentrer dans le devoir, retombe dans tous ſes égaremens. Il court ſur les traces des archers qui conduiſent Manon au Havre, leur donne tout ſon argent, vend encore ſon cheval, afin d'obtenir d'eux la liberté de la voir, de lui parler; & s'embarque avec elle pour le Miſſiſſipi.

Manon Leſcaut eſt digne de ſon amant. Elle l'aime par-deſſus tout ; elle n'eſt pas même incapable de goûter la vertu ; mais elle ne redoute rien autant que la misère, & pour s'y ſouſtraire, il n'y a pas d'infidélité qu'elle ne ſoit diſpoſée à faire au chevalier ; s'arrangeant au reſte, dès qu'elle aura réparé le déſordre de ſes affaires, pour le recevoir de nouveau dans ſes bras, & pour partager avec lui le fruit de ſes complaiſances. Il eſt naturellement jaloux ; mais l'amour l'emporte tellement, qu'il n'a pas le courage de lui rien reprocher. Un jour qu'elle doit manquer à un rendez-vous dont ils étoient convenus, elle l'en fait avertir, & pouſſe l'attention juſqu'à charger de ſon meſſage une fille jeune & jolie. Il y a bien de l'art à intéreſſer aux infortunes de deux ſemblables perſonnages.

Pour Tiberge, c'eſt le modèle d'un eccléſiaſtique vertueux, & d'un parfait ami. Il ne ſe laſſe pas de contribuer de tous ſes efforts à retirer le chevalier des Grieux du précipice où il s'enfonce toujours davantage. Ce Tiberge eſt admirable. C'eſt toujours à lui que le chevalier a recours dans ſes plus grandes néceſſités, & non-ſeulement Tiberge lui ouvre généreuſement ſa bourſe, mais il ne choiſit jamais l'heure du beſoin, pour eſſayer ſur lui l'effet de ſes remontrances. Son zèle ne ſe dément pas. Il apprend que ſon ami vient de s'embarquer, & quelles ſont les circonſtances de ſon départ ; il vole en Amérique avec tout ce qu'il poſſéde. Là il le retrouve pleurant la mort de ſon amante,

& le voit bientôt tel qu'il deſire, rendu à lui-même & à la vertu.

Ce fut à Londres où il étoit repaſſé, que Prévoſt compoſa l'hiſtoire du chevalier des Grieux; il y avoit déjà publié en 1732 celle de Cleveland, fils naturel de Cromwel. Tout ce que le ſort peut amaſſer d'infortunes ſur une tête, Cleveland l'éprouve, & il y a peu d'hommes qui oſaſſent ſe dire malheureux, après avoir lu ſes aventures. Sa mère l'a caché dans une caverne, afin de le dérober à la haine du tyran ſon père. Il y paſſe les premières années de ſa vie, & ſa condition y eſt heureuſe, au prix du ſort inoui auquel il eſt réſervé. Si, après avoir erré long-tems de mers en mers, d'iſles en iſles, il retrouve Fanni qu'il aime, & mylord Axminſter, le père de Fanni, avec la bonne Riding, c'eſt dans l'état le plus déplorable, au milieu d'un pays inconnu & barbare; ils ſont forcés tous pour ſoutenir leur vie, de s'abandonner à l'humanité des ſauvages, & Cleveland & Fanni à n'avoir d'autres témoins de la foi qu'ils ſe donnent: ſi les deux époux leur échappent enſuite, c'eſt pour tomber au pouvoir d'une troupe de monſtres à figure humaine qui font rôtir vivans leurs priſonniers, & ſe nourriſſent de leurs membres au milieu des tranſports d'une joye affreuſe; & le déſeſpoir de Fanni & de Cleveland eſt au comble, lorſqu'ils ſont ſéparés de l'excellente Riding, que leur fille à la mamelle leur eſt enlevée, que voyant allumer de loin un grand feu, ils ne peuvent douter que ce ne ſoit le ſignal de la mort de ces

deux victimes & l'horrible apprêt d'un repas abominable. Enfin, qui ne croiroit que délivrés eux-mêmes de ces cruels Rouintous, il ne leur reſte plus, lorſqu'ils ont recueilli le dernier ſoupir de milord Axminſter, qu'à oublier leurs longs malheurs dans l'iſle de Cuba, chez le gouverneur leur grand-père! Là, n'ayant plus de maux à craindre de la fortune, eux-mêmes ſe croyent perfides l'un envers l'autre, & pour ſurcroît d'acharnement du ſort, lorſqu'après pluſieurs années, voulant rompre le dernier nœud qui l'unit à l'épouſe que toutes les apparences lui montrent infidèle, Cleveland livre ſon cœur aux tranſports d'une nouvelle paſſion: l'objet qui la partage, eſt Cecile ſa fille, échappée comme par miracle, aux Rouintous, & il court ainſi le plus grand danger auquel la vertu puiſſe être expoſée.

Fanni eſt douce, tendre & ſenſible; mais l'amour, le charme de la vie, fait le tourment de la ſienne; ſon cœur eſt toujours prêt à recevoir mille impreſſions jalouſes, & elle ne ſe plaît qu'à ſe nourrir du poiſon qui la tue. On voudroit qu'elle ſe défiât moins de Cleveland, & davantage de Gelin. Ce Gelin eſt un hypocrite de l'eſpèce la plus dangereuſe, & l'amour ſeul l'a rendu tel. Il faut voir dans le récit même de Fanni toutes les ruſes qu'il employe, afin d'aſſurer par degrés le ſuccès de ſes perfides inſinuations. Il feint d'héſiter s'il doit troubler la tranquillité de madame Cleveland, en lui communiquant ſa découverte. Plus il héſite, plus cette femme

ſoupçonneuſe le preſſe de ne lui rien cacher; enfin, lorſqu'il l'a amenée au point de crédulité qu'il deſire, il en obtient que, ſans ſe fier à ce qu'il lui rapporte, elle voye elle-même; il ſe rend maître de ſes yeux, comme il a fait de ſon eſprit jaloux. Elle eſt trop ſûre de ce qu'elle a cru voir, pour conſentir à entrer dans aucun éclairciſſement avec ſon infidelle. Elle confie d'elle-même ſa fuite à Gelin, & fait trembler le lecteur pour ſa vertu. Heureuſement, elle échappe au dernier piège que le perfide lui tend.

Rien ne l'emporte ſur madame Riding. On eſt pénétré d'admiration & d'effroi, lorſqu'on lui entend raconter comment après avoir été abandonnée par les Rouintous, aux premières marques qu'ils découvrirent de ſon ſexe en la dépouillant, elle fut expoſée aux plus cruels tourmens de la faim, elle & la fille de Cleveland, dans d'affreux déſerts, où il ne ſe trouvoit pour elle que quelques poiſſons cruds, tandis que, réduite à s'ouvrir la veine du bras avec un mauvais couteau, & recueillant tout ce qu'elle pouvoit de ſon ſang, elle préſentoit à la petite infortunée Cecile cette étrange nourriture, que cet enfant prenoit avec avidité.

On a reproché à Cleveland de trop s'appeſantir ſur ſes réflexions, plus fréquentes & plus longues encore que celles du marquis dans les Mémoires d'un Homme de Qualité. C'eſt reprocher en d'autres termes à l'auteur d'en avoir fait un philoſophe. Il n'y a que lui dans tout l'ouvrage qui moraliſe; de plus

il falloit bien ſoutenir ſon caractère. N'ayant reçu dans ſon enfance aucune idée religieuſe, il eſt dans les principes de la religion naturelle, & ſes raiſonnemens ne diffèrent pas de ceux du déiſme. On prétendit que Prévoſt leur avoit donné beaucoup de force; il ſe débarraſſa de cette difficulté, & ſa réponſe fut que le philoſophe anglois ſe rendant à l'évidence de la vraie religion, ſon retour prouvoit aſſez la foibleſſe de ſes objections.

On ne peut pas diſconvenir que le Cleveland n'eût fourni aux critiques au moins un prétexte de s'exercer contre l'abbé Prévoſt. Dans ſon journal du Pour & contre, l'ombre d'un prétexte fut ôtée à ceux qui en auroient cherché. Il ſentit combien l'entrepriſe d'un ouvrage où les livres ſont jugés, eſt une entrepriſe délicate, & la peur de devenir l'objet de quelque haine littéraire, le lui perſuada mieux. On n'a peut-être jamais porté ſi loin les précautions de la prudence. Dès l'entrée, il annonce que n'ayant d'autre deſir que de juſtifier ſon titre, & inſtruit d'ailleurs par la diſgrace de quelques écrivains qui l'ont précédé dans la même carrière, il n'accordera pas plus l'entrée de ſon livre à la prévention & à la ſatyre, qu'à la faveur. L'ironie même ne s'y montrera pas; s'il parle d'un ouvrage, il en fera d'auſſi bonne foi l'éloge que la critique; s'il rapporte un fait, le bon côté n'en ſera pas préſenté moins ſoigneuſement que le mauvais; s'il expoſe un point de littérature, il recueillera tout ce qu'il aura pu trouver de plus propre à le ſoutenir & à le combattre,

& cela avec la même indifférence pour l'une & pour l'autre opinion, dont le choix appartiendra au lecteur. Il oſe ainſi ſe promettre de ne déplaire à perſonne, ce qui eſt oſer beaucoup en pareille affaire. Un écrivain qui verra louer avec franchiſe les beautés de ſes ouvrages, autant au moins qu'on ſera capable de les appercevoir, ſeroit bien injuſte s'il s'offenſoit d'en voir critiquer honnêtement les défauts, ſur-tout lorſqu'on lui laiſſera toujours lieu de ſe flatter que le bon l'emporte ſur ce qui ne l'eſt pas. L'auteur s'engage de plus à apporter la plus grande attention à veiller ſur lui-même, s'il lui arrive d'être attaqué perſonnellement; s'affermiſſant contre la haine, il fermera l'entrée de ſon ouvrage à tout ce qui pourroit ſortir d'une auſſi mauvaiſe ſource; & en ſuppoſant, afin de ne rien laiſſer d'imprévu, que ſon amour-propre trop bleſſé lui faſſe ſurmonter ſa répugnance pour un combat particulier, il engage ſa parole de ne pas permettre à ſon reſſentiment de s'exhaler dans ſes feuilles, & il ne leur ſouhaite de ſuccès qu'auſſi long-tems que la raiſon, la juſtice, l'honnêteté, le reſpect pour la religion & pour le gouvernement ſeront ſes guides.

Quoique Prévoſt pût ne pas ſe croire trop lié par une telle promeſſe, il alla plus loin, & comme s'il eût appréhendé que les ménagemens dont il auroit uſé ne reçuſſent de malignes interprétations, il évita, autant qu'il fut en lui, de parler des écrivains de ſa patrie. Son ſéjour à Londres, ſon habitude de

la langue du pays, l'avoient mis à portée de connoître comme les anglois eux-mêmes, leur littérature, & ce n'eſt guère que leurs auteurs qu'il juge. Il parle des mœurs de la nation, de ſes uſages, des progrès que les arts & les ſciences font chez elle; on y trouve des traductions ou des fragmens de traduction, des anecdotes piquantes, des hiſtoires tragiques qu'il donne pour vraies; tout cela raſſemblé comme au haſard; mais de ce déſordre, ſi c'en eſt un, il réſulte une variété très-agréable qui fit tout le ſuccès de ce journal, dont la lecture attache tellement, que l'on juge qu'il auroit pu dès ce tems-là ſe paſſer du mérite de la nouveauté, ſi néanmoins la nouveauté n'eſt pas toujours un mérite, même pour les bons livres.

Ainſi, quoiqu'un journal ne ſoit pas du domaine de l'imagination, elle oſoit ſe montrer de tems en tems dans celui de Prévoſt; cette imagination ſi vive qu'il avoit reçue en naiſſant, s'étoit encore aggrandie dans ſes fréquens voyages; les exemples de toute leur influence ne manquent pas au beſoin. Ceux d'entre les auteurs épiques qu'on cite à cauſe de l'invention, ſuffiſent pour fonder une remarque ſur cette influence. Les deux poëmes d'Homère furent compoſés en voyageant. Milton avoit vu une partie de l'Europe; le Camoens l'Aſie; le Taſſe jeune encore quand il fit ſa Jéruſalem, avoit parcouru toute l'Italie. Il n'y a pas une ſi grande différence d'un poëme épique à un roman, qu'on ne puiſſe les comparer.

Le Doyen de Killerine vit le jour en 1736, & ſoutint la réputation que ſes trois aînés avoient faite à leur auteur. Ce doyen eſt un bon eccléſiaſtique irlandois, partagé de tous les dons de l'ame & de l'eſprit, mais tout-à-fait diſgracié de la nature; ſa difformité, lui-même ne le cache pas, l'a empêché de s'engager dans la ſociété où les défauts du corps ne paſſent pas trop à la faveur des qualités de l'ame. Bientôt ſes projets de retraite ſont renverſés. De ſa ſolitude de Killerine, il eſt forcé de ſe jeter dans le grand monde. La prudence de ſes démarches y contraſte ſingulièrement avec ſa figure, & l'on ne ſauroit ſe défendre de quelque ſurpriſe, à voir un ſi grand ſens renfermé dans une machine auſſi burleſque.

Son frère George n'a d'autre mauvaiſe qualité qu'une ambition démeſurée à quoi toutes ſes vues ſe rapportent; produiſant ſa ſœur, dans l'eſpoir que ſa beauté connue lui procurera un établiſſement conſidérable, dont il ſe promet que tout le fruit ne ſera pas pour elle, & avouant de bonne foi qu'en ſe mariant, il n'exigera pas rigoureuſement toutes les perfections dans une femme, pourvu qu'on lui prouve une fortune bien liquide, & un crédit puiſſant qui lui réponde de l'avenir.

Patrice, le plus jeune des trois frères, eſt un exemple frappant du pouvoir de l'amour ſur un caractère modéré. Entraîné par le doyen dans un mariage contraire à ſon goût, & le cœur déjà prévenu, il a pour Sara Fincer tous les égards, lui rend tous les ſoins, hors

ceux de l'amour ; juſques-là que ſa première paſſion ſe ranimant par la préſence de l'objet qui l'a fait naître, il échappe au doyen & à Sara, & toujours plus aigri par la contradiction, va juſqu'à réclamer l'autorité des loix contre un engagement que la perſuaſion a moins déterminé que la contrainte ; le ſang coule, & le doyen avoit pour jamais à ſe reprocher le malheur de Patrice & de Sara, ſi la mort & l'infidélité d'une rivale n'euſſent fait prévaloir enfin les charmes de cette tendre épouſe.

La confidence faite au doyen de Killerine par le comte de S.... (1), eſt une idée auſſi heureuſe que ſingulière, & elle ne cède pas à ce qui ſe paſſe entre le doyen & la coquette, quand piquée de la ſupériorité qu'il prend ſur elle par ſa morale hors de propos, & par ſes exhortations chagrines, celle-ci l'attire à dix heures du ſoir dans ſa chambre, ſous le prétexte des beſoins de ſa conſcience, très-réſolue ſi elle peut l'amener juſqu'au bord du piége, de s'amuſer de ſa crédulité, & de jouir de ſa confuſion.

Les critiques ne laiſſèrent pas de faire la

(1) Le comte de S.... l'amant de Roſe, demande en ſecret ſa main au doyen ; le doyen ſe trouve aſſez honoré de la recherche du comte de S.... pour ne pas ſe faire long-tems preſſer, & il propoſe de hâter la célébration du mariage, lorſque le comte lui confeſſe naïvement qu'il ne peut pas encore profiter de toute cette bonne volonté, parce qu'il eſt marié ; mais il ajoute que ſa femme étant caduque & infirme, il a lieu d'eſpérer qu'elle n'apportera pas long-tems obſtacle à ſon bonheur.

guerre à l'abbé Prévoſt d'avoir donné ce roman pour une *hiſtoire ornée de tout ce qui peut rendre une lecture utile & agréable.* C'eſt ainſi qu'il l'avoit annoncé ſur le frontiſpice même de l'ouvrage. Ce titre paroît d'un homme un peu ſûr de lui; & néanmoins il faut convenir, quand on a lu le livre, que l'auteur étoit aſſez modeſte s'il n'en penſoit pas mieux encore que ce qu'il demandoit qu'on en penſât, & il eſt impoſſible d'entrer dans le ſens de l'abbé Desfontaines, qui dit avec toute la dureté imaginable, que le doyen eſt un pédant auſſi inſupportable au lecteur qu'à ſes frères & à ſa ſœur, un petit génie; que George ignore les uſages les plus communs; que Patrice eſt inſipide; & tout le reſte.

Les déſaſtres ſanglans des maiſons d'Yorck & de Lancaſtre ſont repréſentés dans l'hiſtoire de Marguerite d'Anjou avec des couleurs bien propres à en perpétuer l'horreur. Si le lecteur qui au fond n'eſt pas obligé de reſſentir les infortunes de Henri plus qu'il ne les reſſent lui-même, ſi le lecteur détourne les yeux de deſſus ce prince imbécille à qui il eſt indifférent d'habiter un palais ou une priſon, cette nullité lui ſemble bien effacée par Marguerite, toujours ſupérieure à la bonne & à la mauvaiſe fortune, & dont les grandes qualités guerrières, non moins que la profonde politique, malgré ſes foibleſſes, lui ont marqué une place à côté des plus grands rois. Quel ſpectacle, que cette femme réduite à errer dans les forêts, avec l'héritier de la couronne qui vient de lui être arrachée,

couverts l'un & l'autre de riches vêtemens, ſeuls débris de leur grandeur paſſée, & dépouillés par les brigands des forêts ! Et combien l'admiration redouble lorſqu'on la voit demander la vie à l'un d'eux, mais en reine, & par ce mot ſimple & digne de ſon caractère ſublime, *ſauve le fils de ton roi*, mot qui transforme à l'inſtant ſon aſſaſſin en un fidèle ſujet !

On a dit de cette hiſtoire, que l'abbé Prévoſt ne trouvant pas la vérité aſſez parée de ſes charmes, lui avoit prêté les ornemens de ſon imagination ; reproche qu'il ſemble avoir prévu, tant il inſiſte ſur le ſoin qu'il a eu de puiſer dans les plus pures ſources de l'hiſtoire, & d'écarter pluſieurs faits intéreſſans, pour cela ſeul qu'il ne les a pas trouvés confirmés par un aſſez grand nombre de témoignages. Peut-être il avoit trop accoutumé à ces aveux dans ſes romans, où il feint de donner pour véritables des aventures dont le lecteur ſait lui reſtituer toute la gloire de l'invention qu'il veut s'ôter. Ceux qui l'accuſent ici d'infidélité, croyent fortifier leur opinion de ſon habitude d'attribuer diverſes révolutions à de ſimples intrigues galantes. Mais il y auroit quelque injuſtice à juger un hiſtorien ſur cette règle, & l'on ſeroit trop d'honneur aux événemens même conſidérables, ſi on leur donnoit des cauſes beaucoup plus importantes.

Il eſt d'autant plus étonnant que l'on ait renouvellé cette critique pour l'hiſtoire de Guillaume le conquérant, qu'à la précaution de répéter le même avis pour tout ce qui

ſembleroit juſtifier l'incrédulité des lecteurs, l'auteur joint celle de ſe ſervir des termes mêmes des vieilles chroniques; ce n'eſt pas ſans ſe plaindre cependant du grand nombre des hiſtoriens du tems que l'apparition d'un mort, & la fondation d'un monaſtère arrêtent de préférence. L'hiſtorien de Guillaume nous le fait trouver fort ſupérieur à ſon ſiècle, par la conduite de la guerre qui, de ſimple duc de Normandie, le rendit un monarque puiſſant, & par ſon habileté à retenir ſa conquête. Il ne lui eſt pas moins ſupérieur lorſque le légat du pape Grégoire VII le ſommant au nom de ſon maître de lui faire hommage de l'Angleterre comme fief du ſaint-ſiege, il répond fièrement qu'il ne tient ſa couronne que de Dieu & de ſon épée, & qu'il ne veut pas la rendre autrement dépendante; il ne lui eſt pas moins ſupérieur quand ce roi, plus indigné qu'effrayé des cenſures & de l'interdit dont le menace le légat, défend à ſes ſujets d'Angleterre & de Normandie de reconnoître un autre pape que celui qu'il approuvera. Mais il retombe au niveau de ce ſiècle déplorable par divers traits de cruauté, dont le détail appartient à ſon hiſtoire.

Il y eſt parlé d'une eſpèce d'héréſie fort ſingulière pour ces tems d'ignorance; elle avoit été apportée en France dès le ſiècle précédent par une femme italienne, & les précautions qu'on avoit priſes pour la réprimer en avoient d'abord extrêmement favoriſé les progrès. Ses zélateurs traitoient la religion d'invention humaine, & l'écriture-ſainte de fabu-

leuſe. Ils affirmoient l'éternité de l'univers ; nioient les peines & les récompenſes futures. Au reſte la charité pour le prochain & tous les devoirs de la ſociété civile étoient recommandés & ſubſtitués par ces eſprits-forts, aux principes qu'ils renverſoient, & leur ſecte qui juſtifioit tous les plaiſirs, lorſqu'il n'en réſultoit ni tort ni incommodité pour le prochain, fut d'autant mieux goûtée, qu'elle flattoit les paſſions, ſans révolter ce ſentiment naturel qui nous porte à éviter le mal d'autrui, dans la recherche même de notre bien. Deux eccléſiaſtiques d'Orléans lui gagnèrent un grand nombre de proſélites, & il eſt incertain quelles ſuites elle auroit eues, ſi on n'avoit arrêté la contagion dès l'origine, en s'aſſurant de ſes apôtres, ſi perſuadés d'ailleurs de leur doctrine perverſe, que l'appareil du ſupplice ne put leur arracher un déſaveu. Ils furent livrés au feu, eux & tous ceux de leurs diſciples qui refusèrent de ſe reconnoître.

L'auteur fit précéder l'hiſtoire, d'une préface où il s'exprime avec une grande liberté ſur les moines du ſiècle de Guillaume le conquérant.

On lui doit auſſi une vie de Ciceron compoſée ſur l'anglois de Midleton plutôt que traduite. Midleton avoit recueilli tout ce qu'il avoit pu trouver ſur Ciceron dans les hiſtoriens latins & dans les écrits de ce conſulaire. Son portrait, quoique flatté, eſt reſſemblant, & l'on peut apprécier chacun de ſes ouvrages. L'orateur illuſtre ne paroît pas moins que l'homme d'état, & l'homme privé que l'orateur.

l'orateur. Il avoit fait un rôle trop conſidérable dans les grands événemens de la république, pour que l'hiſtoire ne s'en trouvât pas mêlée avec celle de ſa vie & de ſes écrits. Ainſi on voit ſe produire ſur la ſcène tous les perſonnages importans de Rome, Céſar, Brutus, Antoine, le jeune Octave; mais on ſent auſſi qu'ils ne ſont là que pour donner plus d'éclat au perſonnage principal, dont l'éloquence ſeule eût ſauvé ſa patrie, ſi elle avoit pu encore être ſauvée; tellement que le coup dont il expira, ne porta pas plus ſur lui que ſur la liberté.

L'abbé Prévoſt ne s'étoit pas ſi fort paſſionné en faveur de ſon modèle, qu'il n'en eût reconnu les défauts. Il ne mit en françois ni les réflexions inutiles, ni les longueurs. Le ſtyle devint, ſous ſa plume, pur, châtié, parfaitement aſſorti au goût de notre nation.

La vie de Ciceron le conduiſit à traduire ſes lettres à Brutus, comme Midleton avoit fait dans ſa langue. Ces lettres avoient été le prétexte d'une diſpute fort vive entre ce dernier & un jeune docteur de l'univerſité de Cambridge qui en nioit l'exiſtence. Il étoit aiſé à Midleton, familiariſé avec le ſtyle de Ciceron, de prouver qu'elles ne pouvoient pas avoir été ſuppoſées, ni appartenir à quelque moine ignorant des ſiècles barbares. Il y joignit d'autres bonnes raiſons en grand nombre, & pourſuivit l'incrédule docteur juſque dans ſes derniers retranchemens. Ce n'eſt pas ſans fondement que la littérature angloiſe s'applaudit de ce morceau de critique.

L'année ſuivante (1745) l'abbé Prévoſt publia en françois les lettres de Ciceron, qu'on nomme vulgairement familières, quoique, ſelon ſa remarque, ce nom qui leur a été donné dans les tems modernes, leur convienne peu. On a dit de la verſion françoiſe, qu'elle étoit aſſez fidelle, & qu'elle reſſembloit à un excellent original ; deux mérites qui ſemblent s'exclure, tant ils ſe trouvent rarement enſemble dans les traducteurs. Les notes qui ne manquent pas, toutes les fois que le texte a beſoin d'être éclairci, en facilitent l'intelligence. Je dois auſſi ajouter en l'honneur de Midleton, qu'il a fourni la plupart de ces notes.

Entre l'hiſtoire de Marguerite d'Anjou & celle de Guillaume le conquérant, il y eut un intervalle de trois ans, pendant leſquels notre auteur, que le repos eût trop fatigué, ſe livroit à ſon imagination. Trois romans rempliſſent cet intervalle. Le premier eſt l'hiſtoire d'une Grecque élevée dans les principes & dans les uſages du ſerrail, qui déſeſpère par ſa réſerve un françois qui a acheté ſa liberté, le contient dans les termes de la plus étroite bienſéance, & ne peut prendre pour lui d'autres ſentimens que ceux que les bienfaits font naître dans un cœur reconnoiſſant. Il eſt vrai que les moyens dont il s'aviſe pour ouvrir à la tendreſſe celui de Theophé (c'eſt le nom de la Grecque moderne), ne ſemblent pas propres à produire ce qu'il eſpère, ſurtout lorſqu'il borne ſes lectures aux eſſais de morale de Nicole, & à la logique de Port-royal.

Peu d'entre nos françois ſe porteroient à croire une pareille lecture capable de toucher en leur faveur un objet charmant, & c'eſt une eſpèce de triomphe, il faut en convenir, pour la critique, qui reproche à l'auteur de ſouvent choquer les idées ordinaires, quoiqu'elle ſoit forcée d'ailleurs de reconnoître en lui un écrivain ſupérieur.

Ce dernier mérite ſe fait ſentir principalement dans les Campagnes philoſophiques. Il étoit bien néceſſaire auſſi qu'il s'y rencontrât. Quelque adouciſſement que puiſſe recevoir l'action de mademoiſelle Fidert, de la violence de ſes ſentimens pour un amant maſſacré à ſes yeux de la main de ſon père, on ne voit point ſans horreur le poignard que cette fille plonge d'un bras aſſuré, dans le ſein paternel, & un ſemblable perſonnage eſt toujours un monſtre moral, dont on détourne ſes regards. On n'aime encore guère que le philoſophe Montcalm profite à un tel point de l'aſcendant qu'il a pris ſur ſon cœur; mais la force des remords de cette fille, les horribles infortunes qu'elle éprouve, ſa mort cruelle, ſoulagent le lecteur.

Aux Campagnes philoſophiques ſuccéda en 1742, l'Hiſtoire de la jeuneſſe du Commandeur de... Dans une de ſes caravanes, il emmène une jeune Héléna & ſa mère. Cette femme prend ſi bien le change ſur le chevalier, qu'elle lui demande pour ſa fille une autre chambre à l'autre extrêmité du vaiſſeau, parce que l'ayant accoutumée de bonne heure à une extrême retenue, il ſeroit trop dange-

reux qu'elle pût s'appercevoir de rien de ce qui va ſe paſſer entr'eux. Le chevalier profite de cet arrangement pour ſe rendre la nuit dans la chambre d'Héléna. Eſt-ce vous, Maman, dit-elle au premier bruit qu'elle entend ? Oui, répond le chevalier en déguiſant ſa voix, afin de ne pas trop l'effrayer. Il s'approche avec précaution, & tarde peu à être connu ; mais lorſqu'il a lieu d'eſpérer le plus heureux dénouement de ſon aventure, voilà que tout-à-coup il ſe ſent ſaiſir & entraîner par une main ſupérieure qu'il reconnoît pour celle de la mère. Ce qui doit ſuivre ſe préſume, & on peut croire, comme le livre l'atteſte, que les emportemens de cette femme allèrent juſqu'à faire éprouver au chevalier, dans plus d'un endroit, des meurtriſſures capables de lui arracher des cris. Le reſte de l'hiſtoire de la jeuneſſe du commandeur de..... intitulée auſſi *Mémoires pour ſervir de ſuite à l'hiſtoire de Malte*, eſt le récit des amours du chevalier & d'Héléna ; juſqu'à ce que celle-ci, atteinte d'un mal funeſte à la beauté, perd tous ſes charmes, & ne conſerve pas ſon amant.

L'auteur a introduit dans ce roman un don Perez eſpagnol, qu'il donne pour ami du chevalier. Le contraſte des deux caractères eſt frappant. Celui-ci fait de l'amour une véritable paſſion tragique ; il en éprouve tous les emportemens, & ſon cœur eſt en proie à la jalouſie, tandis que l'amour n'eſt pour l'autre qu'un ſimple amuſement. A voir agir ces deux perſonnages, on eſt tenté de croire que l'auteur s'eſt mépris en donnant à chacun

le caractère qui convenoit à l'autre ; car de deux amans, l'un eſpagnol & l'autre françois, s'il en faut ſuppoſer un jaloux, sûrement le ſoupçon ne tombera pas ſur le ſecond.

On ne diſtingue pas ordinairement des autres romans de l'abbé Prévoſt, les Voyages du capitaine Lade qu'il a traduits de l'anglois. Quoique la relation d'un voyage ne diffère ſouvent guère d'une fiction, celle-ci porte un caractère de vérité, qui ne permet pas de la mettre au rang des ouvrages de pur agrément. Les détails ſur les pays & ſur leurs habitans ne ſe concilient pas mal avec ce que les autres voyageurs en rapportent. Les latitudes, tout ce qui regarde la géographie, s'y trouvent marqués avec plus de préciſion qu'il ne conviendroit à un livre frivole ; & ſi les aventures des deux marins ſont extraordinaires, on peut raiſonnablement ſuppoſer que dans deux voyages ſur les côtes d'Afrique, au Cap de Bonne-Eſpérance, dans le continent & dans les iſles d'Amérique, ils ayent éprouvé des choſes qui n'arrivent pas au commun des hommes, dont les rapports ne s'étendent point au-delà de leur nation, & ſouvent de la ville qu'ils habitent. On peut ſe figurer que Robert Lade & ſon gendre, dans un de ces voyages, rapportèrent de la côte d'Or, des ſommes conſidérables de ce métal précieux ; que leur ſoif des richeſſes croiſſant avec elles, ils viſitèrent une ſeconde fois les négres de la même côte ; que de là continuant leur route vers l'Amérique, ils firent à la Marguerite une pêche abondante de perles ; qu'avant de s'embarquer

pour une nouvelle expédition, il les déposèrent à la Barbade; qu'à Carthagène, ils reçurent à leur bord deux amans eſpagnols fuyant la contrainte où leur famille les retenoit; qu'ils recueillirent ailleurs une grande quantité d'ambre gris; que le beau-père & le gendre faiſant voile enſuite pour l'Europe, un vaiſſeau eſpagnol s'empara d'une partie de leurs tréſors, & qu'enfin ils jouirent paiſiblement en Angleterre de l'autre partie dont ils s'étoient fait un bon revenu.

Les Voyages du capitaine Lade ne précédèrent que d'un an les Mémoires d'un Honnête-Homme. Le héros eſt un jeune militaire qui a apporté du fond de ſa province à Paris des mœurs & des principes. Répandu dans le grand monde, il a occaſion de voir la facilité avec laquelle on y ſacrifie les réputations, & que la bonne compagnie, qui quelquefois adoucit beaucoup les choſes, appelle du nom de médiſance. Sa vertu n'a pas l'air ſauvage. Il ne refuſe point d'aller paſſer la nuit dans la petite maiſon du chevalier; mais loin que ce ſoit pour lui une partie de débauche, il n'épargne ni l'argent, ni les exhortations pour retirer du déſordre une des courtiſannes qu'il y trouve. Dans une autre de ces parties, il ſe fait aimer d'une actrice, & en reçoit peu de jours après un billet pour un rendez-vous. Son motif pour l'accepter eſt de faire diverſion aux ſentimens trop tendres que lui a inſpirés une femme mariée; mais lorſqu'enſuite il ſe rappelle que l'élève de Terpſicore eſt à un vieux financier qui paie ſes fa-

veurs, il ne ſe croit plus permis d'en uſer, & par le ſcrupule le plus rare, il refuſe l'actrice. Si le roman finit d'une manière un peu bruſque, il offre ſouvent une peinture facile & vraie des mœurs du ſiècle, & une variété agréable. Le vieux conſeiller gouteux eſt bon. Cette fille, dont la paſſion pour le comte le rend ſi malheureux, attache encore. Pour lui, il eſt né avec un penchant violent pour les plaiſirs, & ſes principes auſtères l'empêchent de s'y abandonner. Ce caractère devient piquant par l'oppoſition; & l'on ne ſauroit juſtifier toute l'indifférence avec laquelle cet ouvrage fut reçu à ſa naiſſance.

Tous ceux dont je viens de rendre compte depuis l'hiſtoire de Marguerite d'Anjou, ne prennent pas plus de cinq ans ſur la vie de l'abbé Prévoſt. Immédiatement après, s'étant lié avec M. le chancelier d'Agueſſeau, il céda aux inſtances réitérées que lui fit ce magiſtrat, d'écrire l'Hiſtoire générale des Voyages. Il étoit queſtion de réunir dans un ſeul corps d'ouvrage, les relations & les journaux des voyageurs, depuis la découverte d'une nouvelle route aux Indes orientales par le Cap de Bonne-Eſpérance, juſqu'à notre tems, & de tirer de leurs témoignages réunis la connoiſſance des mœurs, des loix, des uſages & de la religion de tous les peuples du monde. On a vu dans la première partie de cet eſſai, qu'il ne fit que traduire d'abord l'hiſtoire qui ſe compoſoit en Angleterre ſur le même deſſein. Ce qui l'y détermina ſans doute, fut la manière dont les auteurs s'annoncèrent. Leur préface témoigne

en effet qu'ils doutoient peu de leur réuſſite. Ils diſent nettement qu'ils éviteront les inconvéniens qui pourroient naître du rapprochement des voyageurs, avec autant d'avantage pour l'hiſtoire & pour la géographie, *que d'agrément pour les lecteurs.* L'abbé Prévoſt fut ébloui de cette promeſſe un peu magnifique, & prenant d'eux toute la bonne opinion qu'ils en avoient conçue eux-mêmes, il ſe borna à marcher ſur leurs traces. Il ne tarda pas à s'appercevoir qu'eux & lui s'étoient trompés. Lorſque arrivés à peine à la moitié de la carrière, ils l'eurent abandonnée, le traducteur ſeul, privé de tout ſecours, ſe trouva chargé du poids de l'ouvrage. Les redites, les longueurs, les obſcurités qu'on reproche à la compilation angloiſe, n'eurent plus lieu. Il en avoit fait diſparoître beaucoup dans ſa traduction, & il en ſeroit moins reſté, s'il avoit eu ſous les yeux tout leur travail à-la-fois.

Il eſt évident qu'il auroit fallu recommencer l'ouvrage entier pour en réformer l'ordonnance, & cependant on doit convenir que dans ce qui appartient à l'abbé Prévoſt, tout enchaîné qu'il étoit à un auſſi mauvais plan, il règne un meilleur ordre; & que les événemens ont entr'eux plus de liaiſon. Au lieu que les auteurs anglois n'avoient introduit que des voyageurs, anglois comme eux, il les choiſit de toute nation; françois, anglois, eſpagnols, danois, hollandois, ſuédois; nul n'eſt préféré, & il en réſulte cet avantage, que dans les voyageurs, la différence des mœurs, du gouvernement & de la religion de leurs pays,

en variant leurs obſervations, répand un plus grand jour ſur les matières. Mais lorſqu'au douzième volume, il eſt arrivé à l'Amérique, il ſe rend plus le maître de ſon ſujet; & ce tome, & ceux qui ſuivent, ſe trouvent tels qu'il auroit conçu tout l'ouvrage. Les relations ſont diſpoſées pour ne plus former qu'un corps d'hiſtoire, la meilleure qu'on ait de cette partie du monde. L'ordre chronologique eſt reſpecté; ce qui ne touche que les voyageurs dont il a conſulté les journaux, n'embarraſſe plus le texe hiſtorique, & eſt rejeté dans des notes. Il n'y a rien d'omis de ce qui peut conduire à la connoiſſance des mœurs, des uſages, des arts, des monumens, des loix, des pratiques religieuſes des peuples divers, & de l'hiſtoire naturelle de leur pays, & il y régne une méthode qui fait juger qu'au lieu de prendre les anglois pour modèle, c'étoit à lui de leur en ſervir. Je dois pourtant ajouter pour eux que l'utilité de la partie à laquelle ils ont eu part, ſe fait mieux ſentir que ſes défauts qu'on a un peu exagérés. On n'eſt plus obligé d'avoir dans ſa bibliothèque une foule de voyageurs, depuis qu'ils en offrent la ſubſtance; & s'ils n'ont pas donné la meilleure hiſtoire des voyages de mers, ils ont raſſemblé les meilleurs matériaux que l'abbé Prévoſt eût pu employer pour refaire ce qui entre leurs mains eſt reſté imparfait.

Rien ne ſembloit manquer à ſa gloire, lorſque Richardſon vint l'accroître. L'abbé Prévoſt voulut ſans doute, en le montrant à la France, le venger de l'injurieux oubli de l'Angleterre;

idée d'autant plus digne de lui, que cet écrivain étoit peut-être le ſeul qui pût lui diſputer la ſupériorité du genre où il excelloit. La haute eſtime que le traducteur avouoit pour ſon modèle, témoigne aſſez que l'éloge de Richardſon ne ſauroit être mieux à ſa place que dans celui de l'abbé Prévoſt.

Si dans un roman on ne veut adopter que le merveilleux, on goûtera moins Richardſon. Tous les événemens qu'il imagine ne ſortent pas de l'ordre naturel, & il n'eſt pas beſoin de faire d'effort pour les mettre dans ſon eſprit à côté de ceux qui ont le mérite de la réalité. Mais ſon plus grand art eſt dans le développement des caractères. Leur vérité étonne, & l'on pourroit être dans ce genre fort au-deſſous de Richardſon, & être encore admirable. C'eſt lui qui fait parler à chaque paſſion ſon langage; il en marque toutes les nuances; il attache ſur-tout à la vertu infortunée, & fait prendre en averſion le vice heureux. S'il n'exiſtoit que de ſemblables romans, on ne verroit pas de caſuiſtes, je parle des plus auſtères, qui n'en permiſſent l'uſage, & les jeunes filles ne ſe déroberoient plus ſi ſubtilement à leurs mères, pour les lire.

Il n'y a pas une page des ſiens, qui ne reſpire le plus pur amour de la vertu. Dans le premier une payſanne née de parens pauvres, & élevée dans toute la ſimplicité des mœurs champêtres, eſt venue à la ville chercher à ſe placer. Elle entre chez un jeune débauché preſſant & aimable. Tout l'art de la ſéduction

eſt bientôt employé contre une innocente créature, dont les pareilles ſavent bien moins réſiſter encore à l'appât de l'or qui leur eſt offert, qu'au penchant de la nature. Celle-ci ſort victorieuſe des combats que lui livre l'ennemi de ſa pudeur. Ce qui n'étoit en lui qu'un gout paſſager que l'habitude de jouir eût bientôt émouſſé, devient paſſion du cœur, & une fille de la campagne, qui n'a pour elle que ſa candeur & ſa ſimplicité, le mène juſqu'au mariage.

Sûrement Paméla ne peut être l'eſſai que d'un talent ſupérieur. Mais la différence entre Paméla & Clariſſe eſt ſi exceſſive, que l'on ne ſe figure pas d'abord que ces deux ouvrages ſoient ſortis de la même main. Il n'y a perſonne qui en liſant le dernier, n'ait été frappé « du génie qu'il y a à avoir imaginé une jeune fille remplie de ſageſſe & de prudence, qui ne fait pas une ſeule démarche qui ne ſoit fauſſe, ſans qu'on puiſſe l'accuſer, parce qu'elle a des parens inhumains, & un homme abominable pour amant; à avoir donné à cette jeune prude l'amie la plus vive & la plus folle, qui ne dit & ne fait rien que de raiſonnable, ſans que la vraiſemblance en ſoit bleſſée; à celle-ci un honnête-homme pour amant; mais un honnête-homme empeſé & ridicule que ſa maitreſſe déſole malgré l'agrément & la protection d'une mère qui l'appuie: à avoir combiné dans ce Lovelace les qualités les plus rares & les vices les plus odieux, la baſſeſſe avec la généroſité, la profondeur & la frivolité, la violence & le ſens

froid, le bon ſens & la folie ; à en avoir fait un ſcélérat qu'on hait, qu'on aime, qu'on admire, qu'on mépriſe, qui vous étonne ſous quelque forme qu'il ſe préſente, & qui ne garde pas un inſtant la même. Et cette foule de perſonnages ſubalternes, comme ils ſont caractériſés ! combien il y en a ! & ce Belford avec ſes compagnons, & madame Howe & ſon Hikman, & madame Norton, & les Harlove, père, mère, frère, ſœur, oncles & tante, & toutes les créatures qui peuplent le lieu de débauche ? Quels contraſtes d'intérêts & d'humeurs ! comme tous agiſſent & parlent ! comment une jeune fille ſeule contre tant d'ennemis réunis n'auroit-elle pas ſuccombé ? & encore quelle eſt ſa chute !....

» La 124e lettre qui eſt de Lovelace à ſon complice Léman, eſt un morceau charmant. C'eſt là qu'on voit toute la folie, toute la gaîté, tout l'eſprit de ce perſonnage. On ne ſait ſi l'on doit aimer ou déteſter ce démon. Comme il ſéduit ce pauvre domeſtique ! C'eſt *le bon*, c'eſt *l'honnête Léman*. Comme il lui peint la récompenſe qui l'attend ! *Tu ſeras Monſieur l'hôte de l'ours blanc ; on appellera ta femme madame l'hôteſſe.* Et puis en finiſſant : *je ſuis votre ami Lovelace.* Lovelace ne s'arrête point à de petites formalités quand il s'agit de réuſſir. Tous ceux qui concourent à ſes vues, ſont ſes amis...

» Avec quel art ce Lovelace ſe dégrade & ſe releve. Voyez la lettre 175 ; ce ſont les ſentimens d'un cannibale. Quatre lignes de poſtcript le transforment tout-à-coup en

un homme de bien, ou peu s'en faut » (1).

Après Clariſſe, Richardſon oſa encore, & ſon génie enfanta un dernier chef-d'œuvre. Ce n'eſt plus ici un monſtre familiariſé avec toutes les ruſes de l'enfer, un Lovelace; c'eſt Grandiſſon, un être céleſte en qui toutes les perfections qui ſe peuvent concevoir ſont raſſemblées; dont le caractere eſt un compoſé ſublime de bonté, d'honneur, de généroſité, de droiture & de franchiſe. Les qualités du cœur & de l'eſprit unies aux agrémens naturels, font de miſſ Byron une femme accomplie. Son tendre embarras, les efforts qu'elle fait afin de ſe déguiſer ſa paſſion naiſſante pour ſon libérateur, les railleries de l'oncle Selby, ce qu'il appelle ſa pénétration, tout cela a dans l'ouvrage un charme inexprimable.

La ſcène change, & le lecteur eſt porté en Italie. Là, de l'épiſode de Clémentine naît une foule de beautés. Elle aime éperdûment le chevalier Grandiſſon; mais catholique, elle ne peut ſupporter la penſée de devenir la femme d'un proteſtant. Le combat que l'amour & la religion ſe livrent dans ſon cœur, amène un déſordre extrême dans ſa tête & dans ſes idées. On a dit que le moment où Clariſſe & Clémentine devenoient deux créatures ſublimes, étoit celui où l'une perdoit l'honneur & l'autre la raiſon.

Les caracteres ſont encore ici de la plus grande vérité. Le marquis della Poretta, & la

(1) Œuvres de M. Diderot, tom. 1, pag. 399 & ſuiv.

marquiſe ſa femme idolâtrent leur fille ; mais ils s'abandonnent aux conſeils de l'évêque ſon frère, qui trouve dans l'attachement de Grandiſſon à ſes principes, une coupable obſtination à reſter dans l'erreur, & une inſulte pour la famille della Poretta, & même pour l'épiſcopat. Le jéſuite Mareſcotti, directeur de Clémentine, croit tout accommodement dangereux pour ſa pénitente ; mais il n'entre pas dans ſon zèle de la fierté comme dans celui de l'évêque. Le général, ſecond frere de Clémentine, prend beaucoup moins conſeil de ſa religion, que du témoignage qu'il ſait ſe rendre de ſa ſupériorité. Jeronimo ſon autre frere, ne forme pas de vœu plus ardent que de voir ſon ami Grandiſſon le mari de ſa ſœur ; il voudroit inſpirer à l'évêque & au général des ſentimens plus modérés, ſur-tout lorſque le chevalier ne demande rien que la raiſon n'ait demandé avant lui. Grandiſſon eſt un homme d'honneur qui s'eſt fait des principes que ni l'eſpoir d'un établiſſement & d'une fortune conſidérables, ni l'eſpoir plus touchant de poſſéder une femme charmante, ne ſauroient ébranler ; & ce qu'on voit avec autant de ſurpriſe que de plaiſir dans l'ouvrage d'un proteſtant, nulle réflexion ſur notre religion que le plus zélé catholique puiſſe prendre en mauvaiſe part : je m'engage ſolemnellement à vous laiſſer l'exercice libre de votre culte, je ne vous demande pour moi que la même faveur ; ma conviction eſt égale à la vôtre, la conſcience & l'honneur me commandent ; je ne me rendrai certainement point

indigne de votre alliance, en leur désobéissant.

Je ne sais cependant s'il n'y a pas un moment où Grandisson prend trop d'avantage sur le Père confesseur; mais c'est le seul. La famille se reposant sur l'honneur du chevalier, lui & Clémentine ont un entretien dont les témoins sont écartés. Le père Marescotti, qui ne relâche rien de son zèle pour sa pénitente, s'est mis à prêter l'oreille à la porte du cabinet, & il est surpris dans cette posture humiliante, par le chevalier qui partage plutôt son embarras qu'il n'en jouit.

Enfin la famille s'arrête au parti de la conciliation. La fierté du général & l'orgueil de l'évêque ont fléchi. Clémentine est seule inflexible, & n'en est pas moins admirable. Le chevalier, libre désormais, n'hésite plus de faire l'offre de son cœur à miss Byron, qui lui trouve toujours son prix, même au refus de Clémentine. Il court s'assurer du consentement de Henriette & de sa famille. On délibère si on lui offrira un logement au château de Selby. Madame Selby y trouve de grandes difficultés; les bienséances sont un point sur lequel il est impossible de passer. L'oncle n'y voudroit pas tant de façons; mais il n'est point écouté. *Maudite délicatesse*! dit-il tout bas à sa femme, en reconduisant Grandisson à sa voiture.

Je n'ai rendu compte encore que de la moindre partie des personnages du roman. Je n'ai parlé ni de la signora Olivia, cette italienne étrange qui suit Grandisson en Angleterre, & veut le tuer pour s'en faire aimer; ni de la jeune sœur du chevalier & de sa pétu-

lante gaieté ; ni du bon ſir Rowland Merédith, lequel épargne à la modeſtie de ſon neveu une déclaration à miſſ Byron ; ni de la foule des ſoupirans. J'ai paſſé ſous ſilence la ſcène de ſir Hargrave, où Grandiſſon paroît le plus brave en refuſant de ſe battre, & nombre d'autres ſituations.

Ceux qui veulent que des deux romans de Clariſſe & de Grandiſſon, la préférence ſoit dûe au premier, fondent leur principale objection contre Grandiſſon, ſur le caractère du héros. Sa perfection leur ſemble un défaut. Le roman, diſent-ils, eſt comme un drame, une repréſentation de la vie humaine. Grandiſſon eſt un ange, & c'étoit d'un homme qu'il falloit faire le portrait. Si à cela on répond qu'autre choſe eſt un roman, autre choſe une piece dramatique, & qu'il y a très-peu de romans, qui adaptés au théâtre, puſſent ſoutenir la repréſentation ; ſi à cette remarque on oſe en ajouter une autre, & que la critique veuille convenir que cette ſorte d'ouvrage doit être auſſi jugée ſur ſon utilité morale ; la balance penchera moins pour Clariſſe. Son hiſtoire & celle du chevalier Grandiſſon auront chacune dans leur genre toute la perfection poſſible. L'une aura rendu le vice plus odieux, l'autre, la vertu plus aimable.

Perſonne ne paroît avoir été plus pénétré du mérite extraordinaire de Richardſon, que l'auteur de ſon éloge, ou plutôt d'un hymne en ſon honneur, qui m'a fourni heureuſement l'article de Clariſſe. Il s'écrie dans l'excès de ſon enthouſiaſme : « ô Richardſon, Richardſon, » homme

» homme unique à mes yeux ! tu ſeras ma » lecture dans tous les tems. Forcé par des » beſoins preſſans, ſi mon ami tombe dans » l'indigence, ſi la médiocrité de ma fortune » ne ſuffit pas pour donner à mes enfans les » ſoins néceſſaires à leur éducation, je ven- » drai mes livres; mais tu me reſteras; tu me » reſteras ſur le même rayon avec *Moïſe*, » *Homère*, *Euripide* & *Sophocle*, & je vous lirai » tour-à-tour (1) ».

Si Richardſon ne fut pas goûté d'abord, la raiſon en eſt apparemment dans les longues digreſſions auxquelles il aime à ſe livrer, & qui ne coupent pas agréablement le fil des évènemens. Le reproche que nous faiſons à nos voiſins de manquer de ce tact fin, qui fait qu'on s'arrête préciſément là où il faut, n'eſt pas dépourvu de fondement. Un ouvrage parfait ſeroit peut-être celui qu'auroit compoſé le génie anglois aidé du goût françois.

Le goût de l'abbé Prévoſt étoit trop sûr pour ſe borner à traduire ſon original. L'éloquent auteur de l'éloge de Richardſon n'adopte point les retranchemens, & il en prend occaſion d'une apoſtrophe aſſez vive contre le traducteur : *Vous qui n'avez lu*, dit-il, *les ouvrages de Richardſon, que dans votre élégante traduction françoiſe, & qui croyez les connoître, vous vous trompez.* Ce trait & quelques autres ſemblables répandus dans l'éloge, qui ſe trouve à la tête de preſque toutes les éditions de la verſion françoiſe, retranchent

(1) *Ibid.* page 392.

quelque choſe du plaiſir qu'on a de l'y voir.

Deux ans après l'hiſtoire du chevalier Grandiſſon, parurent les premiers volumes du Monde Moral. L'auteur y introduit un perſonnage, dont le deſſein eſt de rapporter ce qu'il fait & ce qu'il voit, à l'étude des hommes. La veuve inconſolable ; ſon mariage avec frère Ambroiſe deux jours après la mort du premier mari ; l'eccléſiaſtique de campagne qui a penſé ſe rompre le cou, en courant ſur un bénéfice ; les entrepreneurs de mines ; l'uſage qu'ils veulent faire chacun ſelon ſon goût, des immenſes richeſſes que leur promet la découverte d'une mine d'or à la Trape ; le projet de démolition du couvent, & la propoſition qui en eſt faite aux religieux ; la nièce du curé donnant ſa main à un gentilhomme de ſon village, pour être dans vingt-quatre heures veuve & baronne, ſont autant de peintures agréables dont l'eſprit a ſouvent beſoin avec l'auteur de Cleveland, pour faire diverſion aux couleurs ſombres, dans leſquelles il ſe plaît à tremper ſes pinceaux. On pourroit former quelque objection contre l'épiſode de mademoiſelle Tékeli, un peu long dans un ouvrage qui ſemble promettre que les tableaux ſe ſuccéderont rapidement ; mais auſſi on ne voit pas ſans un vif intérêt, qui naît de la ſurpriſe, une fille de 14 ans, ſans autre expérience que celle du couvent, partir pour aller convertir le hoſpodar de Valaquie, ſon grand-père, à la foi catholique ; puis le retrouvant à Conſtantinople, où il eſt condamné à perdre la tête, & n'imaginant dans

ſon ſupplice qu'un glorieux martyre, ſe faire conduire, ſans que ſes amis puiſſent l'arrêter, au lieu de l'exécution.

Les Mémoires d'une jeune Dame furent compoſés ſur l'anglois ; ils ſont en forme de journal ; le commencement ne fait pas eſpérer de grands évènemens ; mais, tout-à-coup, l'intérêt ſe déclare, & va toujours croiſſant. Si d'abord on s'arrête aux caractères, on verra dans madame Arny, une douceur angélique, à l'épreuve de toutes les cruautés du ſort ; dans le chevalier Bidulphe, ſon frère, un ton tranchant qui le diſpenſe d'avoir raiſon ; dans ladi Sara, ſa belle-ſœur, des manières hautaines, & toute la ſottiſe qui accompagne d'ordinaire la fierté ; dans Falkland, des qualités ſurprenantes. Les ſituations ne le cèdent point aux caractères. Falkland enlève la maîtreſſe d'Arny, pour rendre à ſa femme cet infidèle, & la généroſité ne peut aller plus loin, lorſqu'il aime lui-même madame Arny ; la mépriſe de la Goring, qui prend d'abord ſon enlèvement pour une galanterie de Falkland, produit plus d'une ſcène réjouiſſante ; mais elle en eſt bientôt déſabuſée, & il finit par lui préſenter ſon laquais, & par lui perſuader de l'épouſer. L'empire qu'il laiſſe prendre ſur lui à madame Arny, eſt tel, que, libre par la mort de ſon mari, elle le fait conſentir de paſſer dans les bras d'une autre femme, en faveur de qui elle a intéreſſé ſa délicateſſe. Vient enſuite l'épouvantable cataſtrophe, ſuivie du ſecond mariage & de la mort de Falkland. La douleur

ſombre & muette de madame Arny, ce petit enfant qui ſe jettant à ſon cou, lui dit : *Verrai-je bientôt mon papa ?* tout cela déchire l'ame. Je n'oſerois dire que Varner ne fut pas ſupérieur à Falkland ; la bienfaiſance eſt un beſoin pour ce Varner, & ſa fortune n'étant pas moins grande que ſon cœur, il eſt heureux. La ſcène qui ſe paſſe chez madame Arny, eſt ſi touchante, & le caractère du marin ſi beau, qu'on le croiroit dérobé à Richardſon.

Les deux derniers volumes ne ſe ſoutiennent pas auprès des quatre autres. Ils ſe rapportent à la famille de madame Arny, & ne préſentent que des intrigues galantes, des perfidies d'amant. On peut ſe diſpenſer de s'y arrêter.

Almoran & Hamet, dans le roman de ce nom, ſont deux frères jumeaux, héritiers de la Perſe. A la mort du roi leur père, ils prennent enſemble les rênes de l'empire. L'un a tous les vices, l'autre toutes les vertus. Ceux qui goûtent le ſtyle oriental, peuvent ſe promettre du plaiſir de cette lecture.

On lit à la tête des Lettres de Mentor à un jeune Seigneur, ce qui détermina le traducteur pour cet ouvrage. Il agitoit un jour dans un café de Londres, la queſtion ſur la prééminence entre les françois & les anglois ; la converſation tourna en diſpute, qui s'échauffa tellement, que ſes adverſaires déſeſpérant de le vaincre par la raiſon, usèrent des voies de fait. La fin en auroit été tragique, ſi un honnête anglois paſſant, ne l'eût arraché des mains de la populace ; or cet anglois étoit l'auteur des lettres de Mentor à un jeune

Seigneur. Ainſi la reconnoiſſance a pu être, autant que le mérite des Lettres, le motif du traducteur, en ſuppoſant que l'aventure n'ait pas été imaginée afin de prévenir en leur faveur.

L'anglois y établit, pour ceux qui jouiſſent des avantages de la naiſſance & de la fortune, la néceſſité de l'inſtruction. Tout homme qui s'eſt dévoué à une profeſſion de laquelle il vit, peut être aiſément excuſé, s'il néglige des connoiſſances qui ne le conduiroient pas aſſez directement à ſon but. Le plus grand avantage qu'on ait ſur les autres claſſes dans un rang élevé, & dont on ne ſe prévaut pas aſſez, c'eſt de pouvoir perfectionner ſon eſprit, & diriger le but de ſes occupations vers la plus noble partie de ſoi-même. La connoiſſance des hommes, eſt celle qu'il importe le plus à un grand de ſe procurer; il la devra à l'hiſtoire qui réfléchit comme une glace fidelle, leurs mœurs, leurs paſſions, leurs vertus, leurs vices.

L'auteur examine pourquoi il y a plus de goût à Paris qu'à Londres. Il en fait honneur à nos bibliothèques publiques, à nos académies, à nos univerſités.

Paſſant à l'examen de l'influence de la liberté ſur le goût, il doute que ſi le Gouvernement d'Athènes eût été abſolu, les noms de ſes peintres, de ſes orateurs, de ſes poëtes, nous fuſſent parvenus. Les grands écrivains qui fleuriſſoient ſous Auguſte, avaient tous vu le jour avant la chûte de la liberté. Ceux du ſiècle de Louis XIV naquirent pendant ſa minorité & durant les

troubles des guerres civiles, conjonctures fort contraires à la tranquillité des états, & très-favorables au génie.

L'auteur ſe demande enfin, pourquoi la poéſie fleurit davantage chez les anglois que la peinture & la ſculpture. Entre pluſieurs raiſons qu'il en apporte, en France, en Italie, & dans les pays catholiques, où les repréſentations des ſaints ſont le principal ornement des temples, les artiſtes ont un motif d'émulation que la réforme a ôté en Angleterre.

Parmi cette foule d'ouvrages dont l'énumération vient d'être faite, il était difficile de n'en pas omettre; il ſuffira d'indiquer une *Hiſtoire métallique des Pays-Bas;* le premier volume de l'*Hiſtoire Univerſelle*, traduit *du Préſident de Thou*, ſur lequel Desfontaines s'eſt exercé; *Tout par l'Amour*, tragédie angloiſe traduite; le *Manuel lexique*, compoſé des mots techniques de la langue, & qui manquoit; neuf volumes du *Journal étranger;* & l'*Hiſtoire de la maiſon de Stuard ſur le trône d'Angleterre*, traduction de Hume. Quoique ces dernières productions ſoient fort au-deſſous de celles qui précèdent, elles fourniroient au beſoin la matière d'un ſecond éloge de l'abbé Prévoſt; les unes & les autres étonnent moins par leur multitude que par le mérite des ſujets, & par le charme continuel d'un ſtyle pur, élégant & plein de nombre. Ses journaux offrent une critique fine, judicieuſe, exempte de fiel, & un choix heureux des matières ſur leſquelles elle s'exerce. Ses traductions ne font pas ſoupçonner la contrainte,

Dans ſes hiſtoires & dans ſes romans, où il excelle ſur tout, on trouve un intérêt toujours ſoutenu, des mœurs ſingulières, qui attachent par leur ſingularité même; les paſſions y ſont mieux rendues encore que les mœurs; ſa narration eſt facile, coulante, &, pour ne rien déguiſer, mêlée de digreſſions un peu longues & quelquefois inutiles. Ces taches légères auraient pu diſparoître, mais il écrivoit avec une extrême vîteſſe, & il revoyoit rarement ce qu'il écrivoit. Sans doute cetre remarque n'avoit point échappée à la pénétration de madame la ducheſſe d'Aguillon, lorſqu'elle lui diſoit de ſon Hiſtoire des Voyages : *Vous pouviez mieux faire, mais perſonne ne pouvoit faire auſſi bien;* éloge très-fin dans la bouche de cette dame, fait pour le flatter, & pour ne flatter que lui; apparemment qu'elle n'eût point étendu l'application de ce mot à tout ce qu'il avoit écrit : témoin le trait ſuivant, moins connu, je penſe. Il venoit de paroître de lui un ouvrage peu ſoigné; un homme de lettres avec lequel il vivoit familièrement, ne put s'empêcher de lui en témoigner quelque choſe. L'abbé Prévoſt qui n'avoit guère éprouvé que des ſuccès, & qui s'y fioit, lui dit : Vous avez raiſon, & cependant vous verrez qu'il ne manquera pas d'acheteurs; *Oui*, répondit ſon ami, *mais ce ſera un grand bonheur ſi le premier que vous ferez, en trouve.* Il ſemble que cet ami ne connoiſſoit pas mal le public.

On a ſouvent répété contre l'abbé Prévoſt, le double reproche, de s'être plu à s'exercer

de préférence ſur les caractères & ſur les évènemens les plus bizarres, & d'effrayer, ſans relâche, l'eſprit de ſes lecteurs par des images terribles. Je ne ſais ſi l'on ne réduira pas mieux ces deux critiques à leur valeur, lorſque l'on conſidérera, à l'égard de la première, que perſonne n'a jamais entendu qu'un roman dût être une ſuite d'aventures communes, ſans quoi le ſeul avantage qu'il a ſur l'hiſtoire, de porter ſur des faits, plus ſouvent extraordinaires, lui ſeroit ôté. Il faudroit enſuite pour la ſeconde difficulté, examiner ſi, dans ces mêmes ouvrages, ce ne ſont pas des émotions que l'on cherche, & s'ils peuvent en faire éprouver de trop fortes. Thyeſte reçoit de la main d'Atrée, la coupe qui doit être le gage de leur reconciliation, & c'eſt du ſang du fils de ſon frère, que le barbare vient d'égorger, que cette coupe eſt pleine. Il n'y a pas de plus grande atrocité. L'action cependant a lieu ſur la ſcène, & le ſpectateur ſuit tous les mouvemens de Thyeſte, lorſqu'il porte la coupe à ſes lèvres. Je crains qu'il n'y ait trop de ſévérité à vouloir retrancher d'un roman où tout eſt en récit, des choſes que l'on ſouffre en action ſur le théâtre.

Me permettra-t-on de terminer cet eſſai par une réflexion ? Les êtres ſenſibles que l'abbé Prévoſt attendrit ſur la deſtinée de ſes héros imaginaires, doivent au moins quelques larmes à la ſienne. Sans l'erreur cruelle qui précipita ſa fin, il pourroit vivre aujourd'hui dans une vieilleſſe avancée, toujours cher aux lettres par ſon eſprit, & à ſes amis par ſon cœur.

MÉMOIRES

MÉMOIRES
DU
MARQUIS DE ***.

LIVRE PREMIER.

JE n'ai aucun intérêt à prévenir le lecteur ſur le récit que je vais faire des principaux événemens de ma vie. On lira cette hiſtoire, ſi l'on trouve qu'elle mérite d'être lue. Je n'écris mes malheurs que pour ma propre ſatisfaction ; ainſi je ſerai content, ſi je retire, pour fruit de mon ouvrage, un peu de tranquillité dans les momens que j'ai deſſein d'y employer.

Carminibus quæro miſerarum oblivia rerum.
Præmia ſi ſtudio conſequar iſta, ſat eſt (*).

La naiſſance & les grands biens ne ſont pas

(*) Ovide.

toujours des moyens d'être heureux. On peut mener avec l'un & l'autre, une vie très-malheureuſe, quand on a le cœur formé d'une certaine façon. Je n'expliquerai point aiſément ce que j'entens par cette certaine façon dont on peut avoir le cœur formé; mais on le comprendra ſans peine, en liſant les triſtes accidens de ma vie. Je ſors d'une maiſon illuſtre, & qui a produit de grands hommes. Mes ancêtres étoient établis, depuis pluſieurs ſiècles, dans une province voiſine de la France, & qui a paſſé enfin ſous ſa domination, après avoir été long-tems ſous celle d'Eſpagne. Ce changement de maître fut embarraſſant pour eux. Comme ils avoient des établiſſemens conſidérables au ſervice du roi d'Eſpagne, ils ſe trouvèrent dans la néceſſité, ou d'y renoncer, ou de perdre leurs biens, qu'ils ne pouvoient conſerver en portant les armes contre la France. Mais enfin la fidélité qu'ils crurent devoir à leurs premiers engagemens, les détermina à devenir tout-à-fait eſpagnols. De quatre freres, il n'y eut que le ſecond qui ſe ſentit le cœur françois, & qui vint offrir ſes ſervices à Louis XIV. Il en fut reçu comme il l'eſpéroit. Dès la première campagne, il eut une compagnie de cavalerie. Sa bonne fortune lui procura pluſieurs occaſions de ſe diſtinguer, dont il ſut profiter avec tant d'honneur, qu'il ſe vit bientôt à la tête d'un régiment,

avec l'eſtime de la cour & de toute l'armée. Il continua de ſervir pendant pluſieurs années; juſqu'à ce qu'il vînt à ſonger qu'étant le ſeul héritier de ſa maiſon dans le royaume, l'amour qu'il devoit à ſon nom, l'obligeoit de ne pas le laiſſer éteindre dans ſa perſonne. Cette réflexion lui fit prendre le parti de quitter entièrement le ſervice, & de ſe retirer dans ſa province, pour y faire choix d'une épouſe. Il ſe préſenta au roi, & lui apprit, en remettant ſon emploi, par quels motifs il ſe déterminoit à la retraite. Louis XIV, plein de cette bonté généreuſe qu'il a toujours fait paroître pour les officiers qui l'avoient bien ſervi, lui permit de vendre ſon régiment, & d'en tirer tout l'argent qu'il pourroit. Il partit fort ſatisfait de la cour, & ſe rendit dans ſa province, où il épouſa bientôt une perſonne de qualité & de mérite, qui lui apporta un bien conſidérable. Le ſien l'étoit auſſi, depuis la renonciation volontaire de ſes freres. Ainſi il ſe vit en état de ſoutenir ſon nom, & de lui donner un nouveau luſtre, ſi le ciel béniſſoit ſon mariage. Il ſe fit appeller le comte de..... c'eſt le nom que les aînés de notre maiſon ont toujours porté; & ſe voyant un fils dès la première année, il lui donna celui de marquis de.... qu'il avoit porté lui-même juſqu'alors. Sa femme eut le malheur de perdre la vie, en le mettant au monde. Comme ce fils eſt mon père, il eſt néceſſaire de

m'étendre un peu plus ſur ce qui le regarde, parce que les avantures de ſa vie ont été la ſource de toutes les miennes.

Mon grand-père ne négligea rien pour l'éducation d'un fils ſi cher, & il eut la ſatisfaction de le voir répondre à ſes eſpérances. Il l'envoya de bonne heure à Paris. Ses progrès furent prompts dans toutes les ſciences, & particulièrement dans les exercices qui conviennent aux perſonnes de qualité. Il s'y diſtingua ſi glorieuſement, que le ſouvenir s'en conſervoit encore à l'académie, lorſque j'y fus envoyé au bout de vingt ans. Après s'être formé heureuſement pour tout ce qui regarde l'eſprit & le corps, il acheva de ſe polir dans le commerce des plus honnêtes gens de Paris & de la cour. Il paſſa ainſi quelques années, ſans autre occupation que celle de s'inſtruire & de ſe donner du plaiſir. Heureux s'il eût ſu profiter de l'eſtime où il étoit déjà dans le monde! Mais la fortune lui préparoit des obſtacles, que tout ſon mérite ne lui put faire ſurmonter.

Le comte, charmé d'apprendre, par les lettres de ſes amis, les belles qualités d'un fils qui lui tenoit lieu de tout, ne put réſiſter à l'impatience de le revoir. Il lui écrivit de ſe rendre promptement près de lui. Le Marquis revint, & trouva, en arrivant au château, toute la nobleſſe voiſine, que la nouvelle de ſon retour y avoit aſſemblée. Il

fut reçu comme on peut ſe l'imaginer. Son mérite lui gagna d'abord l'eſtime & l'amitié de tout le monde. Il y avoit, parmi cette nobleſſe, un gentilhomme attaché particulièrement à mon grand-père. C'étoit un cadet d'une fort bonne maiſon de Normandie, qui avoit été ſon lieutenant, lorſqu'il n'étoit encore que capitaine de cavalerie. Un ſervice important qu'il en avoit reçu dans une bataille, le lui avoit rendu ſi cher, qu'il prit ſoin de ſa fortune, lorſqu'il fut dans un poſte plus élevé. Mais comme il ne put alors ſatisfaire entièrement l'envie qu'il avoit de lui faire du bien, il lui propoſa un autre parti, qui fut de le ſuivre, lorſqu'il quitta le métier de la guerre, avec parole de lui faire paſſer, dans quelqu'une de ſes terres, une vie douce & honorable. Le chevalier, qui ſe trouvoit ſans biens, accepta volontiers cette offre; & mon grand-père la remplit d'une manière bien généreuſe. Il lui abandonna, pour toute ſa vie, le revenu d'une terre, qui étoit voiſine de celle où il faiſoit lui-même ſa demeure. Il fit meubler pour lui la maiſon ſeigneuriale, qui étoit d'ailleurs en fort bon état. Il ne ſe borna point-là: il l'engagea à prendre une épouſe; & ce fut lui-même qui négocia ce mariage, après lui avoir promis que s'il lui venoit des enfans, il en auroit ſoin comme des ſiens. Le chevalier en eut deux; mais l'aîné, qui étoit un garçon, mourut dans le premier âge. Il ne lui reſta qu'une fille fort

aimable, qui avoit ſeize ou dix-ſept ans, lorſque mon père revint de Paris.

On s'imagine bien que parmi ceux qui s'empreſsèrent de lui faire honneur, le chevalier ne fut pas des plus lents. A peine les premiers jours furent paſſés, qu'il lui propoſa une partie de chaſſe, dans les grandes forêts, qui ſont le principal bien de notre maiſon. Son deſſein étoit de le ramener par la ſienne, où il faiſoit préparer un magnifique ſouper. Sa fille, qui n'avoit pas encore vu mon père, & qui brûloit d'envie de le voir, ſur ce qu'elle avoit appris de ſon mérite, ne négligea rien de tout ce qui pouvoit ſervir à la faire paroître avec avantage. Elle fit plus; elle ſe mit dans un carroſſe avec quelques-unes de ſes amies, & ſe fit mener vers le lieu de la chaſſe, ſous prétexte qu'elle vouloit prendre ſa part du plaiſir. Je ne ſais s'il n'entroit pas déjà, dans cet empreſſement, quelqu'inclination pour mon père, & quelque deſir de lui en inſpirer pour elle; mais ſi ce fut-là ſon deſſein, elle y réuſſit plus promptement qu'elle ne pouvoit l'eſpérer. Les chaſſeurs s'étoient diſperſés dans la forêt. Le marquis fut un des premiers que le haſard conduiſit vers le carroſſe. Il l'aborda; & ſi ſes premiers regards lui firent une conquête de la fille du chevalier, il devint lui-même la ſienne en un inſtant. Jamais paſſion ne fit des progrès plus prompts dans une ame. Je lui ai entendu dire bien

des fois qu'il n'avoit rien aimé ſérieuſement juſqu'alors, & que ſe ſentant tout-d'un-coup ſi exceſſivement touché, il en avoit frémi, comme par un preſſentiment ſecret des peines que l'amour alloit lui cauſer. Mais toutes ſes réflexions furent trop foibles contre le penchant de ſon cœur. Il ne trouva, dans toute la ſoirée, que de nouvelles raiſons de s'enflammer davantage, & il ſortit de cette maiſon le plus paſſionné de tous les hommes.

Qu'il me ſoit permis de faire quelques réflexions ſur cette première époque de nos infortunes domeſtiques. C'eſt un ſoulagement que je ne puis refuſer à ma douleur, & que je prie le lecteur de m'accorder quelquefois dans cet ouvrage. Perſonne n'eſt plus perſuadé que moi de la réalité d'un premier crime, qui a rendu tous les hommes coupables, foibles & malheureux. C'eſt le fondement du chriſtianiſme, & je ne vois rien de mieux établi. Mais ſi, par un effet de ce premier crime, toutes nos paſſions ſont de nous, & ont leur ſource dans notre propre cœur, pourquoi ne ſommes-nous pas portés également vers tout ce qui en peut être l'objet ? J'explique ma penſée. Pourquoi, par exemple, tandis que le penchant général que nous avons pour les femmes n'a qu'un certain degré de force, une paſſion particulière dont nous ſommes atteints tout-d'un-coup, en a-t-elle quelquefois infiniment davantage ? Il me ſemble qu'un ſentiment

d'amour, qui naît avant la réflexion, ne ſauroit avoir plus d'étendue que ce qu'on appelle communément la concupiſcence. Or, la concupiſcence, à l'égard des femmes, n'eſt que ce penchant général que nous avons pour elles. Je voudrois conclure de-là, que les paſſions extraordinaires, telles que fut celle de mon père, ont quelqu'autre principe, qui ſe joint au déréglement cauſé par le péché d'origine. La providence les permet pour des fins qui ne nous ſont pas toujours connues, mais qui ſont toujours dignes d'elle. Cette penſée n'a rien d'offenſant pour la ſainteté de Dieu : car enfin l'amour ne nous rend point criminels, lorſque l'objet eſt légitime, & qu'il ne fait point négliger ce que nous devons au créateur. Il ſuivroit ſeulement de l'opinion que je propoſe, qu'au lieu de maltraiter un fils qui ſe trouve atteint tout-d'un-coup d'une paſſion exceſſive, & de le vouloir guérir par la rigueur, un père devroit recourir à des remèdes plus doux, pour éviter les ſuites funeſtes que la violence produit preſque toujours.

Mon père eût été trop heureux, ſi le ſien eût été capable de cette réflexion. Mais l'ambition ne lui permit point de la faire ſi-tôt ; & l'on verra qu'il étoit trop tard lorſqu'il la fit. Le chevalier s'apperçut bientôt de ce que le marquis avoit dans le cœur, par l'aſſiduité de ſes viſites, & par mille manières tendres, qui trahiſſent toujours les amans.

Il ſe trouva d'abord dans un grand embarras. Il avoit aſſez d'expérience pour juger que la paſſion du jeune homme étoit extrême, & il y trouvoit ſon compte pour l'intérêt de ſa fille; mais il étoit généreux, & l'honneur ne lui permettoit pas d'abuſer de la foibleſſe du fils de ſon bienfaiteur. Le parti qu'il prit, fut de s'en ouvrir à mon grand-père, & de lui demander de quelle manière il vouloit qu'il ſe conduisît. Il en reçut une réponſe honnête, & telle que la méritoit ſon déſintéreſſement. Mais la première choſe que fit le comte fut de faire appeler ſon fils, & de lui demander à quoi il penſoit, de s'amuſer à faire l'amour dans un village, lorſqu'il ne devoit penſer qu'à ſe diſtinguer dans le monde, & à commencer l'ouvrage de ſa fortune. Le marquis, ſans rien déguiſer, lui fit l'aveu de ſon attachement; mais il l'aſſura que l'amour qu'il avoit pour la gloire n'en ſouffriroit rien, & qu'il eſpéroit en donner des preuves, s'il vouloit lui procurer de l'emploi pour la première campagne. Cette réponſe ne ſatisfit point le comte; il voulut abſolument qu'en attendant l'ouverture de la campagne, le marquis retournât à Paris. Son deſſein étoit de l'éloigner de ſa maitreſſe. Cet ordre parut ſi dur au jeune amant, qu'il ne put s'empêcher de témoigner ſa répugnance à obéir. Je vois bien ce qui t'arrête, lui dit mon grand-père, qui étoit fort abſolu, & même un peu emporté; ce

n'eſt pas moi, c'eſt ta maitreſſe : mais tu te flattes, ſi tu crois que j'approuverai ton fol amour, & que je ſouffrirai que tu l'entretiennes ſous mes yeux : en un mot, je te laiſſe deux partis à prendre, & n'attends pas que je puiſſe changer ; choiſis, de partir dans deux jours, ou de ne plus voir la fille du chevalier.

Un coup de foudre auroit moins abattu le pauvre marquis. Le reſpect qu'il avoit pour ſon père l'arrêta quelques momens ; mais ſa paſſion étoit trop forte pour céder. Il fit part de ſa douleur à ſon amante, & il la trouva auſſi affligée que lui. Le chevalier, à qui mon grand-père avoit laiſſé voir qu'il n'approuvoit pas cette paſſion, avoit déjà fait défenſe à ſa fille de marquer le moindre retour pour la tendreſſe du marquis. Les deux amans ſe vengèrent de cette conduite, qui leur parut une injuſtice, par des ſermens réitérés de s'aimer toujours. Cependant le comte fit réflexion que malgré l'autorité paternelle, il auroit peut-être peine à ſe faire obéir de ſon fils. Pour ſe délivrer de cette inquiétude, il réſolut de marier la fille du chevalier, & de lui faire aſſez de bien pour lui procurer un parti avantageux. Il propoſa la choſe au chevalier, qui y conſentit avec reconnoiſſance. Il ne fut pas difficile de lui trouver un mari. Les conditions furent acceptées en peu de tems, & le jour marqué pour la cérémonie. Quel fut le déſeſpoir du

marquis à cette funeſte nouvelle ! Il ne pouvoit être égalé que par celui de ſa maitreſſe. Ils ſe virent pour déplorer leur ſort ; & ſe trouvant l'un & l'autre plus aimables que jamais, ils firent de nouveaux ſermens de s'être toujours fidèles. Cependant quel moyen d'éviter le malheur qui les menaçoit ! Ils crurent qu'il ne leur en reſtoit plus d'autre que la fuite ; & ils s'y réſolurent, dans le deſſein de ſe lier par les nœuds du ſacrement, lorſqu'ils ſeroient en ſûreté. Dès le même jour, mon père affecta une grande tranquillité, pour réuſſir mieux dans ſes meſures. Il emprunta ſecrètement des ſommes conſidérables de ſes amis & de quelques fermiers ; il s'ouvrit de tout à ſon valet-de-chambre, qui étoit un garçon fidèle & de bon ſens : il lui donna ordre de faire ſecrètement les apprêts néceſſaires. Enfin, lorſque tout fut diſpoſé pour ſon départ, il ſe mit dans ſa chaiſe, comme s'il n'eût eu deſſein que d'aller voir un ami, & il ſe rendit le ſoir chez ſa maitreſſe, qui l'attendoit, comme ils en étoient convenus, & qui s'abandonna à ſa conduite pour ſe ſauver enſemble à la faveur de la nuit, & ſous les auſpices de l'amour.

Ils prirent le chemin de la frontière, qui n'eſt éloigné que de quelques lieues ; de ſorte qu'ils ſe trouvèrent hors du royaume, lorſque le jour vint les éclairer. Dans un pays qui n'eſt point ſujet aux loix françoiſes, ils ſe firent marier ſans peine par

le curé du premier village où ils s'arrêtèrent. Ils commencèrent alors à vivre en époux : mais comme il importoit au marquis de ne pas demeurer long-tems dans un lieu où il pouvoit être reconnu, ils allèrent droit à N.... grande ville & bien peuplée, dans l'eſpérance d'y vivre avec plus de liberté. Ils changèrent de nom en arrivant, & ſe firent appeller monſieur & madame de Montjeu. Après avoir paſſé quelques jours dans une hôtellerie, ils louèrent un appartement meublé, chez un riche négociant, qui avoit encore plus de probité que de richeſſes, & dont l'amitié fut dans la ſuite très-avantageuſe à mon père. Ce fut-là qu'ils commencèrent à goûter les douceurs d'un amour tranquille ; & loin que l'habitude de ſe voir ait jamais pu le diminuer, il ne fit qu'augmenter ſans ceſſe juſqu'à la fin de leur vie. Ma naiſſance en fut le premier fruit. Je vins au monde le 7 d'avril 16..... J'y fis mon entrée d'une manière plaiſante, & qui mérite d'être rapportée. Ma mère fut ſaiſie ſi ſubitement de ſes premières douleurs, qu'on n'eut point le tems de faire venir l'accoucheuſe. Sa femme de chambre, & la Brie, le fidèle valet de mon père, en firent l'office ; mon père lui-même fut obligé d'y prêter quelques ſecours ; & grace à leur adreſſe, ma mère, ni moi, n'en reſſentîmes aucun accident fâcheux. Je fus adoré dans notre petite famille. Mon père m'appelloit l'enfant de ſon amour. Il ne pouvoit

me perdre un moment de vue ſans inquiétude ; & lorſqu'il étoit à la maiſon, ſes yeux étoient preſque toujours attachés ſur ſon épouſe & ſur ſon fils.

Quelques mois avant ma naiſſance, il avoit envoyé la Brie en France pour s'informer ſecrètement de l'effet que ſa fuite avoit produit, & de la diſpoſition où mon grand-père étoit à ſon égard. La Brie étoit revenu avec les nouvelles les plus affligeantes. Mon grand-père, qui avoit toujours été d'une humeur fort vive, & que ſon grand âge ne rendoit pas plus modéré, avoit donné des marques furieuſes de colère à la première nouvelle du départ & de l'enlevement. Lorſqu'il fut las de ces témoignages extérieurs d'emportement & de fureur, le reſſentiment de ſon cœur n'en fut pas moindre. Déſeſpéré de voir tous les projets qu'il avoit formés pour la grandeur de ſa maiſon, & auxquels il avoit tout rapporté depuis ſon mariage, s'en aller en fumée par la mauvaiſe conduite de ſon fils, il entra dans une rage qui ne peut être exprimée ; & il proteſta à ſes amis, qu'il ſouhaitoit, pour mourir content, de pouvoir tuer ce fils ingrat de ſa propre main. La première marque qu'il lui donna de ſa haine, fut de le déshériter par un acte authentique. Enſuite, pour le mieux punir, il penſa à ſe remarier, & il jetta les yeux ſur une fille aſſez jolie, qui n'avoit guère plus de dix-huit ans. Il en eut deux enfans, malgré ſon grand âge. Ces

nouvelles chagrinèrent extrêmement mon père. Quoiqu'il ſe fût aſſez attendu que la colère du comte ne manqueroit pas d'abord d'éclater, il ne s'étoit pas imaginé qu'il en pût jamais venir à de telles extrémités, & il avoit toujours fait fond ſur le retour de ſa tendreſſe, après ſes premiers tranſports. Il ne pouvoit penſer, ſans une extrême douleur, qu'il étoit l'objet de toute la haine, & peut-être de la malédiction de celui dont il tenoit la vie. Mille idées effrayantes venoient l'aſſiéger du côté de l'avenir. Il conſidéroit quel alloit être le ſort de ſa femme, de ſon fils & peut-être de pluſieurs autres enfans, qu'il n'étoit point en état d'entretenir ſelon leur condition. Il n'avoit lui-même que vingt ans. Où trouver des reſſources contre les néceſſités d'une longue vie? Ces cruelles inquiétudes l'agitoient ſi vivement, qu'il n'étoit pas toujours le maître de les tenir renfermées dans ſon cœur, & qu'il en paroiſſoit malgré lui quelque choſe ſur ſon viſage. Lorſque ma mère s'appercevoit de ſon trouble, il s'efforçoit de prendre un air plus tranquille, pour lui cacher des peines qu'elle auroit partagées, ſi elle en eût connu la cauſe; & il lui reprochoit tendrement de s'alarmer mal-à-propos. Mais il n'eut point tant de réſerve avec un intime ami, qu'il s'étoit fait depuis ſon ſéjour à N.... C'étoit le négociant, chez lequel j'ai dit que nous étions logés. Il s'appelloit monſieur Puget, & mon père

ſe enoit fort aſſuré de ſa droiture & de ſa diſcrétion. Un jour qu'ils étoient enſemble à la promenade, & que cet honnête homme lui eut demandé le ſujet de cette profonde triſteſſe où il le voyoit ſouvent, il ne fit pas difficulté de lui raconter ſon aventure, ſans prendre d'autre précaution que de lui cacher ſon nom & le lieu de ſa naiſſance. Il ne lui déguiſa pas même l'embarras où il appréhendoit de tomber, par rapport à ſa petite famille, ni tout ce qu'il enviſageoit de triſte du côté de l'avenir. Ce diſcours attendrit monſieur Puget, qui avoit le cœur excellent. Il fit des reproches à mon père, de ne l'avoir pas jugé plutôt digne de ſa confiance; il témoigna prendre un intérêt ſincère à ſon infortune, & il finit en l'aſſurant qu'il vouloit partager avec lui ſes richeſſes, qui paſſoient pour être immenſes. Je ne ſuis point marié, ajouta-t-il, vous me tiendrez lieu d'un enfant chéri : j'ai aſſez d'années pour être votre père, & je m'eſtimerai très-heureux, ſi vous me permettez de vous regarder déſormais comme mon fils.

Dans la ſurpriſe de l'entendre, mon père fut quelque tems à chercher ſa réponſe. Enfin il reprit la parole, pour exprimer ſa reconnoiſſance à un ami d'une trempe ſi rare. Il lui dit que ſon deſſein, en lui expoſant l'état de ſa fortune, n'avoit point été de s'attirer une marque d'affection ſi peu commune; que s'il lui demandoit quelque

choſe, c'étoit ſeulement de la tendreſſe, & un peu de compaſſion pour ſes peines ; qu'au reſte, en ſe ménageant comme il faiſoit depuis ſon arrivée, il comptoit d'être en état pendant quelques années de ne pas craindre la miſère, parce qu'il avoit eu la précaution de recueillir quelque argent avant ſon départ ; qu'il eſpéroit que le ciel lui feroit naître l'occaſion de s'employer à quelque choſe, ſoit à la guerre, où ſa naiſſance & ſon courage lui pourroient attirer quelque diſtinction, ſoit dans quelqu'autre rencontre, qu'il ne prévoyoit point, mais qu'il oſoit eſpérer de la bonté du ſouverain maître, qui n'abandonne jamais l'innocence malheureuſe. Je vois bien, repartit monſieur Puget, que vous ne me jugez pas digne de l'honneur que je vous demandois : je ne m'en plains point, pourvu que vous ſoyez perſuadé que mes offres venoient d'eſtime & d'amitié. Voici une autre manière de vous rendre ſervice, que vous goûterez peut-être davantage. Je fais un trafic conſidérable, qui m'a rendu riche en peu d'années ; il faut que vous preniez part à mon commerce. Ne croyez pas que je veuille faire de vous un marchand. Vous me confierez une partie de votre argent, & vous vous repoſerez ſur moi du ſoin de le faire valoir. Une offre de cette nature ne pouvoit être refuſée : mon père l'accepta. Il mit entre les mains de monſieur Puget deux mille écus, qui étoient à peu-près le tiers de l'argent

l'argent qui lui reſtoit. Son bonheur, ou plutôt, le zèle de ſon généreux ami fut tel, que dès la première année ces deux mille écus lui en valurent quatre autres mille. Il retira alors les ſix mille livres, & laiſſa dans le commerce les douze cens piſtoles qu'il avoit gagnées. Elles multiplièrent de telle ſorte par les ſoins de monſieur Puget, qu'un ſi prompt accroiſſement ne me parut pas vraiſemblable, lorſque je fus en âge d'en prendre connoiſſance ; & j'ai cru juſqu'aujourd'hui, quoique cet illuſtre négociant nous ait toujours proteſté le contraire, qu'il y mettoit du ſien, lorſqu'il apportoit à mon père des ſommes ſi conſidérables.

Ce changement dans notre fortune, nous en fit mettre auſſi dans notre manière de vivre. Le nombre de nos domeſtiques fut augmenté, & notre table ſervie avec plus d'ordre & d'abondance. Pour moi, qui commençois à ſortir de l'enfance, on me donna un laquais, qui eut ordre de me ſuivre en tous lieux. Mon père & ma mère étendirent leurs connoiſſances dans la ville & furent reçus avec agrément chez tout ce qu'il y avoit de perſonnes de diſtinction. Ce n'eſt pas qu'ils n'y fuſſent déja connus : car, ſoit qu'il fût échappé quelque indiſcrétion à M. Puget ou à la Brie, ſoit que leur figure, & certain air que les perſonnes de diſtinction ne ſauroient déguiſer, les eût trahis,

ils paſſoient publiquement dans la ville pour deux jeunes amans d'une naiſſance illuſtre, qui avoient été forcés de quitter le royaume par quelque aventure amoureuſe. Cette idée ne leur fut pas déſavantageuſe; elle leur avoit déja procuré la compaſſion de tout le monde, lorſqu'une connoiſſance plus particulière de leur mérite leur en attira l'eſtime. Nous paſſions donc la vie aſſez agréablement : mais nous ne trouvions nulle part plus de plaiſir que dans notre propre maiſon. Mon père avoit une tendreſſe & des complaiſances pour ma mère, qui augmentoient tous les jours. Pour moi, j'avois la compagnie de ma ſœur, que j'aimois à l'adoration. Elle étoit née un an après moi. Nous étions à peu près de la même grandeur, & de la même portée de raiſon. Il n'y eut peut-être jamais d'amitié ſi tendre & ſi parfaite que la nôtre. Je puis dire auſſi que nous avions tous deux quelque choſe d'aimable, & toute la ville en jugeoit comme nous. Ce n'eſt pas bleſſer la modeſtie que de me repréſenter à mon lecteur ſous une figure avantageuſe, puiſque je parle d'un tems fort éloigné. Nous faiſions, ma chère ſœur & moi, l'admiration de tous ceux qui nous connoiſſoient. J'ai encore le portrait de mon aimable Julie ſi bien gravé dans le cœur, depuis plus de trente ans que je l'ai perdue, que je tracerois ici ſans peine les charmes de ſon viſage, de ſa taille & de ſon eſprit, ſi ces ſortes de deſcriptions ne

convenoient plus à un roman, qu'à une hiſtoire ſérieuſe.

On nous élevoit avec un ſoin & des attentions incroyables. Mon père s'appliquoit lui-même à nous former les manières & les ſentimens, tandis que les meilleurs maîtres nous apprenoient la danſe, la muſique, & l'hiſtoire. J'allois en claſſe chez les pères Jeſuites; mais il ne ſe repoſoit pas tellement ſur eux de mon inſtruction, qu'il ne veillât ſur mon travail. Il prenoit plaiſir à me faire lire en ſa préſence les épîtres & les ſatyres d'Horace, & les ouvrages philoſophiques de Cicéron. C'étoient les auteurs de l'antiquité, pour leſquels il avoit le plus d'eſtime & de goût. Il m'en faiſoit remarquer les beautés. Il étendoit leurs penſées par ſes réflexions, pour me les imprimer mieux dans l'eſprit. Je profitai ſi bien de ſes leçons, que je l'emportai ſur tous mes condiſciples pendant les cinq ans d'humanité. Quand je fus arrivé à la philoſophie, il ſe chargea de m'enſeigner cette partie qu'on nomme la morale. Il le fit, non pas de cette manière ſéche & ſtérile, dont on le fait dans les écoles; mais en me mettant devant les yeux tout ce que la raiſon éclairée des lumières du chriſtianiſme, fournit de plus propre à former les mœurs, & à nous rendre véritablement ſages & heureux. Il voulut que ma ſœur fût préſente à toutes les leçons qu'il me donna ſur cette

importante matière, afin qu'elle en pût tirer le même fruit que moi. Elle ne ſe fit pas preſſer, parce qu'elle aimoit naturellement tout ce qui peut ſervir à éclairer & à polir l'eſprit. Après la philoſophie, je fis une année de mathématiques, & je finis par-là le cours de mes études.

J'étois alors dans ma dix-ſeptième année, & Julie dans ſa ſeizième. C'étoit l'âge où mon père attendoit impatiemment que nous fuſſions arrivés, pour exécuter un deſſein qu'il méditoit depuis longtems. Quoiqu'il parût aſſez tranquille, depuis que le zèle de M. Puget l'avoit mis en état de vivre ſuivant ſa condition, il étoit dévoré dans le fond de l'ame par un chagrin ſecret qui ne lui laiſſoit point de repos. Le ſouvenir d'un père irrité lui revenoit ſans ceſſe à l'eſprit; & il ne pouvoit ſoutenir cette affligeante idée. Il n'avoit pas manqué d'envoyer la Brie en France, tous les ſix mois, pour s'aſſurer que mon grand-père étoit encore en vie, & ſe conſerver ainſi l'eſpérance de rentrer quelque jour dans ſes bonnes graces. Il avoit eu cent fois la penſée de lui écrire, ou de s'aller jetter à ſes pieds; mais la connoiſſance qu'il avoit de ſon humeur inflexible, & les terribles excès où le comte s'étoit porté contre lui, l'avoient toujours retenu, dans la crainte de l'aigrir peut-être encore plus par ſa préſence ou par ſes lettres. Lorſqu'il ſe vit deux enfans, & qu'à meſure que nous avancions

en âge, il crut découvrir en nous quelques bonnes qualités, il réſolut de nous employer, ma ſœur & moi, à ſa réconciliation. J'étois, à dix-ſept ans, d'une taille aſſez avantageuſe : ma ſœur étoit, comme j'ai déja dit, d'une figure à s'attirer tous les regards. Il nous crut en état d'entrer dans ſes deſſeins; & il nous prit un jour en particulier pour nous en faire l'ouverture.

Il commença par nous apprendre notre naiſſance, & le véritable nom de notre maiſon, que nous avions toujours ignoré. Nous en eûmes une joie extrême; car l'ignorance où l'on nous tenoit là-deſſus, nous avoit affligés; & quoique la curioſité nous eût portés pluſieurs fois à en demander quelque choſe à mon père, le reſpect nous avoit toujours retenus. Enſuite il nous raconta l'hiſtoire de ſon amour, de ſa fuite & de ſon mariage, la colère du comte ſon père, les ſuites qu'elle avoit eues; & tout ce que j'ai rapporté juſqu'ici dans ces mémoires. Il nous communiqua le deſſein qu'il avoit de nous envoyer en France, pour travailler à remettre la paix dans la famille. Enfin il nous demanda ſi nous n'entreprendrions pas volontiers ce voyage, dont le ſuccès nous devoit être auſſi avantageux qu'à lui.

Je répondis qu'ayant un empire abſolu ſur nous, il ne devoit point douter de notre obéiſſance, ſurtout pour une entrepriſe de cette nature, où notre

inclination nous porteroit encore plus que ſes commandemens. Ma ſœur fit à peu près la même réponſe : C'eſt aſſez, reprit-il, en nous embraſſant tendrement ; je ne me défiois point de votre bon naturel. Vous partirez donc inceſſamment ; je vais faire part à votre mère de notre réſolution, & donner ordre qu'on prépare ce qui eſt néceſſaire pour votre départ. Il nous quitta ; & nous demeurâmes, Julie & moi, fort ſatisfaits de tout ce que nous venions d'entendre. Ma mère ne le fut pas tant, lorſqu'elle eut appris notre projet. La tendreſſe infinie qu'elle avoit pour nous, lui faiſoit tout craindre d'un voyage qui alloit nous ſéparer d'elle. Tout ce que nous pûmes lui dire, pour la raſſurer, ne diminua point ſes craintes ; elle trembloit, comme ſi elle eût prévu une partie du cruel malheur qui devoit nous arriver. Nous ne laiſſâmes point de partir quelques jours après. Mon père me donna la Brie, en qui il avoit une entière confiance ; & je pris avec lui Scoti, qui me ſervoit depuis pluſieurs années. Ma mère donna ſa femme de chambre à ma ſœur. Nous nous mîmes dans une berline à quatre chevaux, la femme de chambre avec nous. La Brie & Scoti étoient à cheval.

Nous fîmes la route heureuſement, & nous arrivâmes à la belle terre de mon grand-père, après cinq jours de marche. Nous étions convenus, ma ſœur & moi, de la manière dont nous nous y pren-

drions pour l'aborder, & pour découvrir ſes ſentimens avant que de nous faire connoître. Nous ne jugeâmes point à propos d'aller deſcendre au château : nous nous arrêtâmes dans une hôtellerie, d'où j'envoyai Scoti, pour ſavoir ſi monſieur le comte pouvoit recevoir la viſite de deux jeunes perſonnes de qualité, qui paſſoient par ſes terres. On lui fit une réponſe civile. Nous nous rendîmes auſſi-tôt au château. On nous introduiſit dans une ſalle baſſe, où nous trouvâmes M. le comte ſeul. Je fus frappé d'abord de la reſſemblance, que je crus remarquer entre ſes traits & ceux de mon père. Quoiqu'il n'eût guère moins de ſoixante-dix ans, il étoit encore frais, droit & vigoureux. Nous lui fîmes une révérence fort profonde. Je lui dis que l'honneur que nous avions, ma ſœur & moi, d'être connus particulièrement d'une perſonne qui le touchoit de fort près, nous procuroit celui de lui préſenter nos civilités reſpectueuſes ; que devant faire le voyage de France, & ayant offert nos ſervices à M. le marquis de .... il nous avoit chargés de.... Que me dites-vous, Monſieur, s'écria-t-il en m'interrompant ? Mon fils vit-il encore ? Eſt-il poſſible qu'il vive, & que depuis dix-huit ans il ne m'ait pas donné la moindre marque qu'il ſe ſouvienne de moi ? Ah ! le fils dénaturé ! Me ſuis-je trompé dans l'opinion que j'ai toujours eue de lui ? Et n'ai-je pas fait encore trop peu pour punir un tel

monſtre ? Si vous voulez m'obliger, Monſieur, continua-t-il, vous ne me parlerez pas davantage de ce fils ingrat ; je l'abandonne à ſa mauvaiſe deſtinée : ce qui n'empêche point que je ne vous voye chez moi, vous & mademoiſelle votre ſœur, avec beaucoup de ſatisfaction, & que je ne ſois très-ſenſible à l'honneur que vous me faites.

Je ne m'étois pas attendu, Monſieur, repris-je en affectant de l'étonnement, que la commiſſion dont je me ſuis chargé, vous dût être déſagréable. C'en ſera une bien fâcheuſe pour moi, que de rapporter à monſieur votre fils ce que je viens d'entendre de votre bouche. Brûlant, comme je l'ai vu, de ſe remettre dans vos bonnes graces, il mourra de douleur lorſque cette eſpérance lui ſera ôtée ; ou ſi le ciel lui conſerve la vie, ce ſera pour en traîner une bien languiſſante & bien malheureuſe. Cependant, Monſieur, j'oſe dire que monſieur votre fils méritoit un autre ſort. Il eſt inconcevable qu'avec tant de mérite & l'honneur d'être né de vous, il puiſſe lui manquer quelque choſe pour être heureux. C'eſt un exemple étrange de la bizarrerie de la fortune ; mais il n'eſt pas croyable que cela puiſſe durer. Pour moi, ſur ce que je commence à voir aujourd'hui de vos manières généreuſes & pleines de bontés, je ſuis perſuadé, Monſieur, que la douleur & le reſpect de monſieur le marquis vous toucheront à la fin,

& que vous ne vous réſoudrez jamais à laiſſer périr du regret de vous avoir offenſé, un fils ſi aimable & ſi vertueux. Je vois bien, Monſieur, reprit-il, qu'il vous a impoſé par une fauſſe apparence de vertu: mais ſachez que la première & la plus eſſentielle eſt de rendre ce qu'on doit aux perſonnes de qui l'on tient la naiſſance. Rien ne peut diſpenſer d'un ſi juſte devoir. Un fils ingrat ne ſauroit être qu'un malhonnête homme. Jugez donc du mien, non par quelques qualités ſuperficielles qui peuvent éblouir, mais par l'indigne conduite qu'il continue de tenir à mon égard, après m'avoir cauſé par ſa fuite le plus mortel chagrin qu'un père puiſſe recevoir.

Je craignis de l'aigrir, en lui répliquant d'une manière qui ſentît la conteſtation. Mon entrepriſe alloit bien juſque-là; car il paroiſſoit aſſez par le diſcours que je viens de rapporter, que ce n'étoit plus tant la fuite de mon père qui lui tenoit au cœur, que ſon ſilence obſtiné, qu'il regardoit comme l'effet d'un mauvais naturel, ou comme une marque de mépris pour ſa perſonne. Je fis cette réflexion ſur le champ, & je trouvai que c'étoit déjà beaucoup que ſa colère eût changé d'objet. Il m'étoit facile de lui faire perdre cette dernière idée, en lui expoſant, ſelon la vérité, les ſentimens de mon père. C'eſt ce que je crus devoir faire ſans attendre davantage. Je commençai

donc une peinture vive & touchante de la triſte ſituation du marquis, depuis qu'il avoit eu le malheur de tomber dans ſa diſgrace. J'exprimai ſes agitations, ſes inquiétudes, le changement de ſon humeur, & celui même de ſa ſanté, qui s'affoibliſſoit tous les jours. J'appuyai beaucoup ſur le ſoin qu'il avoit eu d'envoyer plus d'une fois, tous les ans, un de ſes domeſtiques en France, ſans autre intérêt que celui qu'un amour vraiment filial lui faiſoit prendre à la conſervation de ſon père. J'ajoutai que cet amour & ce reſpect alloient ſi loin, que l'exhérédation même ne les avoit point altérés : qu'à la vérité il avoit eu des raiſons de n'être pas ſi ſenſible à ce ſujet de peine, parce que la fortune l'avoit aſſez favoriſé, pour l'empêcher de craindre la misère ; mais qu'il n'en étoit que plus eſtimable, d'avoir ſu conſerver de pareils ſentimens pour un père, dont il ſe voyoit maltraité, & duquel il pouvoit néanmoins ſe paſſer aiſément : qu'au reſte ſa douleur étoit devenue celle de toute ſa famille ; qu'il l'avoit communiquée à ſa femme & à ſes enfans ; que rien n'étoit plus triſte que de les entendre accuſer la fortune, & ſe plaindre enſemble du malheur qu'ils avoient de ne pouvoir paſſer leurs jours auprès de leur père commun, dont la préſence feroit toute leur joie & tout leur bonheur.

Le vieillard m'interrompit encore en cet endroit,

Nous sommes tous deux de vôtre sang; accordez-nous la grace de notre père et de votre fils.

Marillier Sc. Le Beau Sc.

& me dit d'un air qui me fit lire dans ſes yeux l'agitation de ſon ame : Il a donc des enfans ? Je me jettai à ſes genoux ſans tarder plus long-tems, ma ſœur fit la même choſe : Vous les voyez à vos pieds, lui dis-je, ces enfans affligés de la douleur de leur père, & pleins de leur propre douleur. Nous ſommes tous deux de votre ſang ; accordez-nous la grace de notre père & de votre fils. Julie ne pouvoit retenir ſes larmes ; & je me trouvai le cœur ſi ſerré, que je ne pus m'empêcher d'en répandre auſſi. Il n'y a point d'expreſſions, qui puiſſent repréſenter tout ce qui ſe paſſa dans ce tendre moment. Nous nous levâmes pour nous jetter au cou du vieillard, qui paroiſſoit comme immobile de ſurpriſe & de ſaiſiſſement. Ah ! mes enfans ! s'écria-t-il, en nous embraſſant tous deux avec une tendreſſe admirable ; je n'ai jamais ſenti comme aujourd'hui ce que c'eſt que la nature. Ah ! que vous m'allez être chers ! Mais vous m'avez cauſé trop de joie tout-d'un-coup, & je crains bien de ne la pouvoir ſoutenir. En diſant cela, un ruiſſeau de larmes couloit le long de ſes joues ; & ma ſœur & moi, nous n'en répandions pas moins. Nous nous aſsîmes tous deux près de lui : il nous prit à chacun une de nos mains, qu'il tenoit ſerrées dans les ſiennes ; & il voulut que nous lui fiſſions le récit de tout ce qui étoit arrivé à mon père, depuis leur funeſte diviſion. Je priai

Julie, qui n'avoit point encore parlé, de lui donner cette ſatisfaction : elle le fit avec une grace merveilleuſe. Nous ſaluâmes enſuite la belle-mère de mon père, qui étoit une dame de fort bonne mine : mais je découvris aiſément, par ſes manières contraintes, qu'elle ne nous voyoit pas de bon œil, quoiqu'elle affectât de nous faire mille careſſes, pour ne pas déplaire à mon grand-père. Elle nous fit venir ſes deux fils, qui nous parurent fort bien élevés. Le cadet ſur-tout avoit déjà bien du mérite pour ſon âge, qui n'étoit que d'onze ou douze ans. Cet enfant, par un mouvement de ſympathie naturelle, prit tant d'amitié pour moi, qu'il ne pouvoit me quitter un moment. J'en conçus auſſi beaucoup pour lui ; & l'on verra, dans la ſuite de cette hiſtoire, combien ſon affection me devint avantageuſe.

Cependant le château retentiſſoit de cris de joie & d'étonnement. Les payſans du bourg ſe joignirent aux domeſtiques, pour nous donner des témoignages de leur zèle. Ils allumèrent des feux. Ils tirèrent quantité de coups, qui ſe firent entendre pendant toute la nuit. Notre deſſein étoit d'aller voir, dès le lendemain, monſieur le chevalier..... qui étoit notre grand-père maternel ; mais la nouvelle de notre arrivée étant allée le ſoir même juſqu'à lui, il ne put réſiſter à l'impatience de nous voir. Nous fumes ſurpris lorſqu'on

vint avertir pendant le ſouper, qu'il entroit dans la cour du château. Nous nous levâmes pour aller au-devant de lui; & cette ſcène fut encore des plus touchantes. Il ſe mit à table avec nous. Les deux vieillards ne ſe laſſoient point de nous regarder, & de nous faire entrer dans toutes ſortes de détails par rapport à mon père & à ma mère. Nous ſatisfaiſions à toutes leurs queſtions, & nous leur donnions, ma ſœur & moi, des marques de reſpect & de tendreſſe, dont ils paroiſſoient charmés.

Nous nous retirâmes aſſez tard. Il n'y a perſonne qui ne juge qu'après une journée paſſée ſi heureuſement, & d'ailleurs un peu fatigué du voyage, je ne duſſe dormir toute la nuit d'un profond ſommeil. Je me mis au lit avec cette eſpérance; mais, juſte ciel! dans quel état me trouvai-je bientôt! Tout ce qu'il y eut jamais de ſonges affreux & funeſtes ſe préſentèrent à mon imagination. Je vis une foule de ſpectres qui m'environnoient. La terre, ſur laquelle je marchois, étoit couverte de corps morts & à demi pourris. J'entendis des cris perçans & lugubres, qui me pénétroient d'horreur & de ſaiſiſſement. Je jettois les yeux de tous côtés; mais il ne ſe préſentoit rien qui pût me raſſurer. J'entrai dans une forêt fort ſombre, que j'apperçus devant moi tout d'un coup: à peine eus-je fait les premiers pas, que mes pieds devinrent immobiles;

mes habits ſe changèrent en écorce, mes mains en branches; en un mot, je me vis transformé en un grand arbre. Je trouvai d'abord quelque conſolation dans un ſort ſi bizarre, parce qu'il me ſembloit que cette métamorphoſe me déroberoit aux terribles fantômes qui m'avoient cauſé tant de frayeur; mais un moment après, je les vis venir plus affreux que jamais. Ils m'eurent bientôt démêlé parmi les autres arbres; il y en eut un qui monta ſur mes branches pour les couper avec un fer tranchant. Mes prières ni mes larmes ne purent l'attendrir. Il me donna pluſieurs coups, dont il m'abattit autant de branches. Mon ſang couloit à grands flots, & je reſſentois des douleurs inexprimables. Pendant que je ſouffrois ce cruel martyre, & que la forêt retentiſſoit de mes cris, il me ſembla que je voyois Julie toute éplorée, qui accouroit à mon ſecours; mais les ſpectres ne l'eurent pas plutôt apperçue, qu'ils me quittèrent pour aller vers elle, comme s'ils euſſent eu deſſein de s'en ſaiſir. Ce fut alors que ne me poſſédant plus, je m'agitai ſi furieuſement, que je tombai de mon lit avec aſſez de violence. Cette chûte me réveilla, & j'eus beaucoup de joie, en reconnoiſſant que tout ce qui venoit de m'arriver n'étoit qu'un ſonge.

Scoti, qui étoit couché dans un cabinet, dont la porte communiquoit à ma chambre, accourut

au bruit que je fis en tombant. Il fut tout effrayé de me trouver à terre, mouillé de ſueur, & le viſage enflammé. Je lui fis allumer du feu, & je m'aſſis avec ma robe de chambre. Cependant l'affection extrême que j'avois pour ma ſœur me fit craindre qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur, dont le ciel eût voulu m'avertir pendant mon ſommeil. Je courus vîte à ſon appartement, qui n'étoit pas éloigné du mien. Elle s'éveilla au bruit que je fis en ouvrant ſa porte; & m'ayant apperçu, elle me demanda comment je me portois, & pourquoi je m'étois levé ſi matin. Ah! ma chere ſœur, lui dis-je, vous portez-vous bien vous-même? Que vous m'avez cauſé d'alarmes pendant cette nuit! & que j'ai de joie de vous voir tranquille & en ſûreté dans votre lit! Elle voulut ſavoir ce qui me faiſoit tenir ce langage. Je lui racontai mon rêve, dont nous ne fîmes que rire, lorſqu'elle m'eut aſſuré qu'elle avoit bien paſſé la nuit, & qu'elle n'avoit pas vu de ſpectres qui euſſent couru après elle. Je ne me remis point au lit, quoiqu'il fût tout au plus trois heures du matin. Je m'occupai à écrire une longue lettre au marquis mon père, par laquelle je lui apprenois l'heureux ſuccès de notre voyage, & je le preſſois de ſe rendre inceſſamment auprès du vieux comte, qui n'avoit point de plus forte envie que de le revoir. Je chargeai la Brie de ma lettre; & je le fis partir en poſte dès qu'il fut

jour, afin qu'il pût confirmer de bouche ces agréables nouvelles.

J'allai rendre enſuite mes devoirs au comte & au chevalier, mes deux grands-pères. Je trouvai le premier avec un grand mal de côté, qui l'avoit tourmenté pendant toute la nuit. Il ſe fit ſaigner, & il prit quelques remèdes, qui n'empêchèrent point que la fièvre ne le ſaiſît l'après-midi. Elle fut néanmoins ſi légère pendant les huit premiers jours, qu'elle n'étoit point capable de nous alarmer; mais elle augmenta tout-d'un-coup ſi violemment, que le vieillard s'apperçut bien lui-même qu'il lui reſtoit peu de tems à vivre. La première choſe à laquelle il fit attention, fut de révoquer, dans toutes les formes, l'acte par lequel il avoit exclu mon père de ſa ſucceſſion, & de le déclarer ſon héritier. Il fit venir enſuite ſon chapelain, auquel il fit ſa confeſſion, & reçut de lui les ſacremens de l'égliſe. Comme je ne le quittois pas un moment, il me parloit de tems en tems avec beaucoup de tendreſſe, & il me marquoit ſur-tout un extrême regret de s'être privé ſi long-tems de la ſatisfaction qu'il auroit pu trouver à vivre en bonne intelligence avec le marquis. Il défendit abſolument qu'on l'envoyât chercher, pour recevoir ſes derniers ſoupirs; & la raiſon qu'il en apportoit, c'eſt que ſe ſentant trop proche de la mort pour eſpérer que le marquis pût le trouver

en

en vie à ſon arrivée, il ne vouloit point lui donner la fatigue d'un voyage inutile, ni l'affliger trop en lui apprenant tout-d'un-coup la perte qu'il alloit faire. Effectivement il s'affoiblit ſi fort vers le ſoir du neuvième jour de ſa maladie, qu'il ne put réſiſter à un furieux redoublement qui lui ſurvint pendant la nuit. Il mourut après nous avoir donné ſa bénédiction à Julie & à moi.

Cette perte imprévue nous affligea ſenſiblement; mais nous étions touchés, ſur-tout, de la douleur que nous ſavions qu'elle cauſeroit à mon père. Le même jour, comme nous nous entretenions là-deſſus, on m'apporta une lettre de lui, par laquelle il me marquoit que l'unique raiſon qui l'eût empêché de partir, après avoir reçu la mienne, étoit une maladie conſidérable, ſurvenue à ma mère depuis notre départ; qu'il avoit appréhendé de la perdre, & qu'elle n'étoit point encore hors de danger. Cette nouvelle me jetta dans une extrême inquiétude. Je me trouvois partagé entre l'obligation de rendre les derniers devoirs à mon grand-père qui venoit de mourir, & celle d'aller conſoler mon père, & contribuer de tout mon pouvoir à la guériſon de ma mère. J'appris qu'il y avoit deux lettres du marquis, avec celle qui étoit pour moi; l'une pour le feu comte, & l'autre pour mon grand-père le chevalier. J'allai prendre conſeil du ſecond, qui étoit déjà inſtruit de la maladie de ſa

fille par la lettre qu'il venoit de recevoir. Il prévint la demande que j'allois lui faire : Je vais partir en poſte, me dit-il, pour me rendre auprès de ma fille ; vous me ſuivrez ſi vous voulez dans quelques jours ; mais il faut auparavant que vous faſſiez les funérailles de monſieur le comte. Il partit ſur le champ. Nous demeurâmes encore trois jours au château, occupés de l'appareil funèbre, & des viſites de toute la nobleſſe du pays.

Nous ne fûmes pas plutôt libres, que nous nous mîmes dans notre berline, avec une grande impatience de revoir ce que nous avions de plus cher au monde. Nous n'étions plus de cette humeur gaie, ni dans cette diſpoſition à la joie que nous avions apportée en venant. La mort de mon grand-père, qui venoit d'expirer à nos yeux, & la penſée du péril où ſe trouvoit ma mère, nous jettèrent dans un abattement dont tous nos entretiens ſe reſſentirent. Julie penſoit d'une manière fort juſte, & s'exprimoit avec une douceur & un agrément infinis. Mais tous les efforts que nous fimes pour ſurmonter notre mélancolie, dans l'eſpoir de trouver la marquiſe en meilleur état à notre arrivée, furent inutiles. La converſation retomboit toujours ſur des ſujets triſtes & affligeans. Nous dîmes les choſes les plus touchantes du monde ſur la mort, ſur le peu de raiſon qu'on a de compter ſur la vie, & ſur la vanité de tout ce qu'on appelle les biens

& les plaiſirs de la terre. Je me ſouviens que ma chère ſœur me diſoit : Mais pourquoi regarder la mort comme une choſe ſi terrible ? Ne devroit-on pas ſe rendre juſtice, & conſidérer qu'étant mortels par nature, il n'y a pas plus de raiſon de s'affliger de la néceſſité de mourir, que de mille autres néceſſités, auxquelles on eſt aſſujetti ? C'eſt notre ſort ; nous ſommes nés à cette condition-là. Pour moi, je ſuis jeune & d'aſſez bonne maiſon, continua-t-elle ; on me dit tous les jours que j'ai de l'eſprit, & que je ſuis belle ; voilà bien des raiſons qui pourroient m'attacher à la vie : avec tout cela, j'ai pour elle une indifférence qui n'eſt pas croyable. Je conſentirois de bon cœur à la perdre aujourd'hui ; ou ſi j'emportois quelque regret, ce ſeroit, ajouta-t-elle en me regardant tendrement, de laiſſer après moi mon cher frère, à qui je ſuis bien ſûre que ma mort cauſeroit un peu de douleur. Mon Dieu, ma chère Julie, lui répondis-je d'un air chagrin, parlons tant qu'il vous plaira de la mort en général ; mais n'entrons point dans des applications ſi triſtes & ſi déſolantes. Si vous êtes perſuadée, comme vous devez l'être, que votre mort me jetteroit dans un affreux déſeſpoir, & qu'elle ſeroit ſans doute ſuivie de la mienne, il faut que vous ne m'aimiez guère, pour prendre plaiſir à me troubler par des images ſi funeſtes. Aimez la vie pour l'amour de moi, ſi vous ne

l'aimez pas pour vous-même. Elle conſentit là-deſſus à nous entretenir de choſes moins ſérieuſes ; mais cela ne duroit guère, & nous en revenions à notre triſte morale, preſque ſans nous en appercevoir. Hélas ! n'étoit-ce pas un préſage du malheur qui nous menaçoit ? Et ſi le plus cruel de tous les deſtins ne m'eût pas rendu aveugle, au moment de ma perte, n'y aurois-je pas aſſez fait d'attention pour la prévenir ? Mais il étoit arrêté que je ſerois un jour le plus infortuné de tous les hommes, & je touchois à l'inſtant fatal où mes malheurs devoient commencer.

Les premiers jours de notre voyage ſe paſsèrent donc fort triſtement. Nous mangions peu, quoique nous trouvaſſions de quoi faire bonne chère dans les hôtelleries qui ſont ſur la route. J'eus encore, pendant ces deux jours, mille ſonges effrayans, qui troublèrent mon ſommeil. Si je parois trop exact à rapporter juſqu'à mes ſonges, ce n'eſt pas que j'en veuille conclure qu'ils aient un rapport néceſſaire avec les choſes qui doivent nous arriver ; mais on me permettra de croire du moins que le Ciel peut s'en ſervir, pour nous donner une manière d'avertiſſement à l'approche de certains malheurs. Quoi qu'il en ſoit, comme nous avions toujours marché grand train, nous étions déjà fort avancés le troiſiéme jour, & nous comptions d'arriver le ſoir chez nous, lorſque notre carroſſe fut arrêté

dans un bois par ſix hommes maſqués, & montés ſur de bons chevaux. Je ne les apperçus pas d'abord; mais, ayant entendu la voix de Scoti, qui leur diſoit: Eh! Meſſieurs, à qui en voulez-vous? Je mis la tête à la portière, & je vis un de ces ſcélérats qui l'avoit ſurpris, & qui lui tenoit le piſtolet appuyé ſur la poitrine. Deux autres arrêtoient le cocher; & les trois derniers s'avancèrent auſſi-tôt vers moi, en criant: Pied à terre, Monſieur, pied à terre. Je n'avois point d'autres armes que mon épée: cependant je ne balançai point à deſcendre, après avoir recommandé à ma ſœur de ne point ſe montrer. Je leur dis honnêtement: Eſt-ce mon argent, Meſſieurs, que vous demandez? Je vais vous le donner ſans difficulté. Non, répondit l'un d'eux, qui paroiſſoit le plus conſidéré dans la troupe; on ne vous demande point votre argent, on en a même à vous offrir, ſi vous en aviez beſoin: mais mademoiſelle votre ſœur n'eſt-elle point dans ce carroſſe? En achevant de parler, il deſcendit de cheval, & voulut s'approcher de la portière. Je l'arrêtai par le bras. Que prétendez-vous faire, lui dis-je tout tranſporté? Vous aurez ma vie, ou vous n'avancerez pas. J'avois l'épée nue à la main, & je le menaçois de la pointe; mais il me répondit ſans s'émouvoir: Monſieur, vous n'y gagnerez rien. Songez que la partie n'eſt pas égale; & là-deſſus il voulut prendre ma ſœur par la main,

pour la faire deſcendre. Elle la retira, en jettant un grand cri. Pour moi, je perdis le jugement à cette vue; & ne ſuivant plus que ma fureur, j'allongeai un grand coup à ce ſcélérat, qui retira le corps aſſez promptement pour n'avoir que le bras percé. Un brutal de la troupe, voyant ſon maître bleſſé, me tira ſur le champ un coup de piſtolet; mais par le plus étrange de tous les malheurs, au lieu de me tuer, comme il le devoit, ne m'ayant tiré qu'à dix pas, la balle friſa ma tête, perça la berline, & s'en fut atteindre la trop malheureuſe Julie deux doigts au-deſſous du ſein. Elle s'écria qu'elle étoit bleſſée, & elle ſe laiſſa tomber ſur ſa femme-de-chambre. J'oubliai tout autre intérêt que celui de ſa vie. Je la pris auſſi-tôt entre mes bras. Je la mis à terre pour chercher ſa bleſſure. Ses cruels aſſaſſins voulurent lui donner du ſecours: elle les repouſſa avec horreur, & fixant ſes yeux ſur les miens, elle me dit d'une voix mourante: Je ſuis bleſſée mortellement. Je ſens que je n'ai plus qu'un moment à vivre. C'eſt Dieu qui me ſauve l'honneur. Priez-le, mon cher frère, qu'il ait pitié de mon ame; & n'oubliez jamais une ſœur qui vous aime plus que ſoi-même. Un inſtant après elle pouſſa un grand ſoupir, qui fut le dernier de ſa vie. Les ſcélérats, qui venoient de la lui arracher, remontèrent à cheval dès qu'ils la virent expirée, & ſe ſauvèrent à toute bride au travers de

la forêt. Il y en eut un qui s'écria en s'éloignant : Ah ! que je ſuis malheureux ! Il fut entendu de Scoti, qui me l'a dit depuis : car pour moi, j'étois hors d'état de rien entendre, étant tombé tout de mon long ſans connoiſſance, lorſque je crus reconnoître que ma ſœur ne vivoit plus.

Il eſt impoſſible que je décrive ici tout ce qui ſe paſſa dans mon ame, & quels furent les excès de ma douleur, lorſqu'étant revenu à moi par le ſecours de mes gens, j'apperçus le corps pâle & ſanglant de ma chère ſœur à mes pieds : j'ai eu aſſez de force pour ſoutenir de ſi cruels déchiremens ſans mourir, mais je n'ai point aſſez d'éloquence pour les exprimer. Je fus quelque tems ſans pouvoir prononcer une parole. Je levois les yeux en tremblant, pour demander juſtice au Ciel, qui étoit témoin d'un ſi tragique ſpectacle. Je pris le corps dans mes bras, & lorſque je pus ouvrir la bouche, j'appellois Julie par ſon nom, ne pouvant me perſuader que je l'euſſe perdue tout-à-fait. Je lui parlois, comme ſi elle eût été en état de m'entendre. Mais hélas ! ma chère & trop aimable Julie ne vivoit plus ; ſa belle ame étoit déjà dans le ſein de Dieu : car où ſeroit-elle allée avec tant d'innocence & de vertu ?

Cependant Scoti, qui m'étoit extrêmement affectionné, me ſupplioit avec larmes de remonter dans la berline, pour gagner promptement un gros

bourg qui étoit à deux petites lieues de l'endroit où nous étions. Je remontai, ſans quitter ma ſœur, que je tins toujours ſur mes genoux. Lorſque nous fûmes deſcendus dans une hôtellerie du bourg, je la fis déshabiller par ſa femme-de-chambre, & je la fis coucher dans un lit: car quoique je n'euſſe guère de raiſon de croire qu'elle fût en vie, je me flattois néanmoins d'un reſte d'eſpérance, ſur ce que je lui trouvois encore un peu de chaleur. J'envoyai querir ſur le champ le curé & le chirurgien du bourg. Ils vinrent auſſi-tôt; mais ce fut pour confirmer mon malheur, en m'aſſurant qu'il n'y avoit plus rien à eſpérer. Le curé avoit beaucoup de piété & de bon ſens; il fut ſurpris, & même effrayé du déſeſpoir où il me vit. Il s'approcha de moi, & me tint d'abord quelques diſcours de conſolation que je n'écoutai point. Il continua ſans ſe rebuter; mais voyant qu'il perdoit ſes peines, & craignant que le déſordre de ma raiſon n'aboutît à quelque choſe de funeſte, il me prit adroitement par un autre intérêt que le mien. Je ne ſuis pas ſurpris, Monſieur, me dit-il, que vous regrettiez ſi amérement mademoiſelle votre ſœur, je viens d'apprendre qu'elle étoit infiniment aimable. Mais ſi vous l'aimiez d'une ſincère affection, comment pouvez-vous l'abandonner, lorſqu'elle a le plus de beſoin de vous? Croyez-vous lui être bon à quelque choſe par vos larmes? Elle eſt devant un juge, aux

yeux duquel tous vos cris & tous vos regrets ſont comptés pour rien. Il faut de la piété de votre part, & des prières ferventes pour attirer ſur elle la miſéricorde de ce juge redoutable. Voilà de quoi vous devriez vous occuper, ſi vous avez quelque ſentiment de religion, & une véritable tendreſſe pour la perſonne que vous regrettez. Pour moi, je m'offre à conjurer le Ciel avec vous, de lui être favorable. C'eſt la meilleure marque que je puiſſe vous donner, de la part que je prends à votre perte.

Ce diſcours fit quelqu'impreſſion ſur moi. J'avois reçu une éducation chrétienne, & j'étois bien inſtruit des devoirs de la religion. Je penſai qu'effectivement ma ſœur pouvoit avoir beſoin de quelques prières : je me ſouvins même qu'elle me l'avoit demandé en grace en expirant. Je conſentis donc à la propoſition du curé, & je lui demandai s'il étoit ſeul de ſa profeſſion dans le bourg. Il me dit qu'il feroit venir ſon vicaire, & que ſi je voulois plus de monde, il y avoit près de là un couvent de Récolets aſſez conſidérable. Je le priai d'en envoyer chercher deux. Le père gardien vint avec ſon compagnon ; de ſorte qu'ils ſe trouvèrent quatre, à prier Dieu pendant toute la nuit près de ma ſœur. Je la paſſai moi-même à genoux avec eux, les interrompant à tous momens par mes ſoupirs & mes ſanglots.

Le lendemain il me vint un médecin & deux

chirurgiens, que j'avois envoyé chercher dans la ville la plus voiſine, avec des parfums, & tout ce qui étoit néceſſaire pour embaumer le corps. Je le fis mettre dans un cercueil de fer-blanc, n'en pouvant avoir un de plomb; & je fis couvrir ce cercueil d'un bois léger, que je fis revêtir de velours noir. Tout cela s'exécuta ſi lentement, que je fus obligé de paſſer, dans cet endroit, le reſte du jour & la nuit ſuivante. Je la paſſai comme j'avois fait la première, c'eſt-à-dire, en prières avec les quatre prêtres, n'ayant pris ni ſommeil ni nourriture depuis deux jours; ce qui me rendoit méconnoiſſable. Je me diſpoſai à partir le troiſième jour au matin; mais je me trouvai dans un embarras extrême, lorſque je vins à ſonger de quelle manière j'apprendrois mon malheur à mon père & à ma mère. Il n'y avoit pas moyen de différer davantage, car je leur avois écrit, la veille de notre départ; & je jugeois bien que ne nous voyant point arriver, ils étoient déjà dans l'inquiétude. Cependant je ne pouvois me réſoudre à leur aller offrir un auſſi mortel ſpectacle, que celui de ma ſœur enſevelie. Cette penſée, jointe à ma douleur, me cauſa une fièvre violente. Mais j'étois peu touché de mes propres maux. Je priai le père gardien des Récolets de prendre le devant, pour préparer mon père à de ſi triſtes nouvelles. Je lui fis donner un cheval, afin qu'il pût aller plus vîte. Pour moi, je me mis

dans ma berline, auprès du cercueil, ſur lequel j'eus la tête & les mains continuellement appuyées.

Lorſque je fus arrivé près de la ville, je mis pied à terre dans un petit village, où j'avois dit au père gardien de venir me rejoindre. Je le vis bientôt paroître. Mais il n'étoit pas ſeul ; le marquis mon père étoit avec lui. Auſſi-tôt que je l'eus apperçu, je marchai douze ou quinze pas au-devant de lui, & je me jettai à ſes pieds, en pouſſant un cri pitoyable. Il m'embraſſa en verſant un torrent de larmes, ſans pouvoir prononcer un ſeul mot. Mais il fut bien ſurpris, lorſqu'il vit qu'au lieu de me relever, je demeurai ſur la terre ſans connoiſſance & ſans ſentiment. C'étoit un évanouiſſement, dont on eut aſſez de peine à me faire revenir. Nous entrâmes dans l'hôtellerie où je m'étois arrêté. La première choſe que fit mon père, fut de ſe mettre à genoux devant le crucifix, qui étoit ſur le cercueil, & de lui adreſſer ſa prière d'un ton capable d'attendrir les plus durs. Il me dit enſuite qu'il avoit appris du père gardien que je n'avois pas pris de nourriture depuis trois jours ; qu'il n'étoit pas content de moi, & qu'il m'ordonnoit de prendre quelque choſe à l'heure même. J'obéis ſans répliquer. Nous prîmes, avant que de partir, quelques meſures pour conduire le cercueil dans un couvent de religieuſes, où il demeura quelque tems en dépôt, juſqu'à ce qu'il fût porté en France, dans le

tombeau de nos ancêtres. Qui pourroit s'imaginer tout ce que je ſouffris, lorſqu'il fallut abandonner ce précieux cercueil, dans lequel il me ſembloit que la moitié de moi-même étoit renfermée !

Cependant la marquiſe étoit dangereuſement malade. On ſe garda bien de l'informer de la mort de ſa fille, & de l'état où j'étois réduit moi-même ; car ma fièvre continuoit toujours, avec beaucoup de violence. On ne lui parla pas même de mon arrivée. Mais il étoit impoſſible que l'état des choſes lui fût caché long-tems. J'ai déjà dit que nous lui avions écrit lorſque nous nous étions mis en chemin, & elle nous attendoit avec la dernière impatience. Lorſqu'elle vit, au bout de quelques jours, que nous ne paroiſſions point, elle tomba dans des alarmes qui augmentèrent beaucoup ſon mal. Mon père tâchoit de la raſſurer par des raiſons inventées, auxquelles il attribuoit notre retardement. Il lui dit que j'étois tombé malade en chemin ; mais que c'étoit une maladie légère, dont il n'y avoit rien à redouter. Il contrefit même l'écriture de ma ſœur, pour la tromper plus ſûrement, & il lui montra des lettres qu'il feignoit d'avoir reçues de nous. Cet artifice lui réuſſit pendant quelque tems ; mais elle ne commença pas plutôt à ſe porter un peu mieux, qu'elle voulut monter en carroſſe, pour ſe rendre dans l'endroit où on lui avoit dit que j'étois demeuré

malade. En vain trouva-t-on de nouveaux prétextes pour l'en détourner; elle perſiſta ſi abſolument dans cette réſolution, qu'on n'eut plus d'autre parti à prendre, que de lui découvrir nos malheurs, tels qu'ils étoient. Mon père s'acquitta lui-même de ce triſte office. Il prit la choſe de fort loin, de peur qu'elle ne ſe trouvât trop ſaiſie tout-d'un-coup. Mais qu'il eſt difficile d'en impoſer à une mère tendre & paſſionnée pour ſes enfans! Elle n'eut pas beſoin de tout entendre, pour concevoir de quoi il étoit queſtion. Le lecteur me pardonnera, ſi je n'entreprends point de rapporter l'effet que cet affreux récit fit ſur elle. Il y a des choſes qu'il vaut mieux ſupprimer tout-à-fait, que de les décrire imparfaitement. L'infortunée marquiſe retomba dans ſa maladie, pour n'en revenir jamais. Elle appella tant de fois la mort à ſon ſecours, qu'elle mourut effectivement dix jours après, avec le nom de ſa chère fille à la bouche.

Fin du premier Livre.

LIVRE SECOND.

MON père, conſterné de cette triple perte, fut long-tems incapable de conſolation. Il ſe retira chez les pères de l'Oratoire, dans le deſſein de renonçer abſolument au monde. Mes prières, mes raiſons, mes pleurs, ne purent changer cette terrible réſolution : l'unique adouciſſement auquel il conſentit, fut de retourner en France, pour quelque tems, dans les terres qui lui appartenoient depuis la mort de mon grand-père. J'eſpérois que cette diverſion, qu'il feroit à ſa douleur, pourroit inſenſiblement la lui faire oublier.

Nous partîmes enſemble, trois mois après la mort de ma mère. Nous fimes tranſporter avec nous les deux corps, pour être inhumés avec nos ayeux. Ce ſpectacle nous fit paſſer le voyage bien triſtement. Enfin, nous arrivâmes en des lieux, où contre mon eſpérance, tout ne ſervit qu'à renouveller la triſteſſe de mon père. Que ne dit-il point à la vue de cette forêt fatale, où ſa paſſion avoit commencé? Ce ſouvenir me touché encore. Il refuſa toute ſorte de viſites, pendant ſix ſemaines qu'il demeura dans ſon château : il les employa à la prière & à

divers exercices de religion, ſe réſervant à peine quelques momens pour mettre ordre à ſes affaires, & pour m'aſſurer ſa ſucceſſion. Enfin, lorſqu'il crut avoir aſſez fait pour moi, il me fit appeller dans ſa chambre, & me tint ce diſcours, qui fit trop d'impreſſion ſur mon ame, pour qu'il en puiſſe jamais être effacé : Si vous avez fait attention à ma conduite, mon fils, depuis que j'ai perdu votre mère & votre ſœur, vous avez dû remarquer que cette perte m'a changé tout entier. Je ſuis mort avec elles, car elles ont emporté la moitié de moi-même ; & ce qui me reſte de vie ne mérite plus d'en porter le nom. Mettez-moi donc auſſi au rang des perſonnes chères qui vous manquent : accoutumez-vous à cette idée, pour vous préparer à la perte réelle que vous allez faire bientôt de moi. Je vous préviens, parce que je connois votre tendreſſe. Je ſuis certain que vous ne me perdrez pas ſans douleur ; & le Ciel ſait auſſi que vous êtes l'unique choſe que j'excepte, de l'indifférence & du mépris que j'ai pour tous les biens du monde. Vous ſerez toujours mon cher fils, malgré notre ſéparation ; mon cœur eſt encore capable de ce tendre ſentiment. Mon deſſein eſt d'entrer chez les Chartreux. N'allez point le combattre, & n'eſpérez point de le pouvoir détruire. J'ai mis ordre à mes affaires, & j'ai diſpoſé de tous mes biens en votre faveur. Jouiſſez-en long-tems. Soyez plus heureux que moi.

Adieu. Je vous défends de me répondre ; vous m'attendririez trop.

Je me jettai à ſes genoux pour l'arrêter : il m'embraſſa dans cette ſituation, en laiſſant tomber quelques larmes, & ſortit auſſi-tôt en feignant de ne point entendre mille choſes touchantes, que la douleur me faiſoit dire. Quoique je ne doutaſſe point de la ſincérité de ſa réſolution, & que je fuſſe extrêmement affligé de ne pouvoir en arrêter l'effet, j'étois bien éloigné de penſer qu'il dût l'exécuter ſi-tôt. Je fus plus ſurpris que je ne le puis dire, lorſque j'appris le lendemain à mon réveil, qu'il étoit parti ſur les trois heures du matin pour ſe rendre à N.... C'eſt une chartreuſe, qui eſt ſituée à une lieue & demie de chez nous. La Brie entra dans ma chambre à ſept heures. Je dormois encore : il m'éveilla, & me dit en pleurant : Ah ! Monſieur, quelle nouvelle je viens vous apprendre ! mon maître eſt allé ſe faire chartreux. Je l'y ai conduit moi-même ce matin. En arrivant au monaſtère, il m'a ordonné de revenir ici promptement, & de vous remettre cette clef, qui eſt celle de ſon cabinet.

Un coup de foudre m'auroit moins abattu, que cette courte harangue. Je me jettai hors du lit, ſans répondre ; & me donnant à peine le tems de m'habiller je pris le chemin de la chartreuſe, dans la même chaiſe dont mon père s'étoit ſervi. Je demandai qu'on me fît parler à lui. On me répondit qu'on

qu'on l'alloit avertir. Je demeurai à la porte plus d'un quart-d'heure, ſans voir paroître perſonne. Mon impatience étoit ſi grande, que je l'aurois enfoncée ſi j'en euſſe eu la force. Enfin, je la vis ouvrir, & ce fut le père prieur qui ſe préſenta à mes yeux. Eh quoi ! mon père, lui dis-je avec un air d'indignation, eſt-ce un homme comme moi, qu'on laiſſe une heure dehors, ſans répondre ? Le père m'aſſura d'un air fort doux, qu'il avoit ignoré que je fuſſe dehors, & que c'étoit la faute du portier, qui peut-être un peu effrayé de la vivacité avec laquelle je lui avois parlé, s'étoit retiré ſans m'avoir introduit dans la maiſon. L'excuſe étoit aſſez vraiſemblable, d'autant plus que j'étois à la porte intérieure du monaſtère, qui n'étoit qu'un grillage de fer, au travers duquel le portier m'avoit parlé. Je ne laiſſai pas de reprendre avec chaleur : Mais, mon père, ce n'eſt pas vous qu'il falloit avertir ; je demande monſieur le marquis : me ſera-t-il permis de lui parler ? Je ſuis fâché, Monſieur, me dit le père, de ne pouvoir vous procurer cette ſatisfaction. Monſieur le marquis eſt réſolu de ne voir perſonne pendant tout le tems du noviciat. Il m'a chargé de vous dire qu'il vous aime plus que jamais ; mais qu'il ſouhaite auſſi que vous lui donniez un témoignage d'amour & de reſpect, en le laiſſant tranquille du moins cette année. Cette réponſe me mit preſqu'en fureur. Quoi ! m'écriai-je, vous

oſez me refuſer de voir mon père ! Je le verrai malgré vous. C'eſt par vos conſeils qu'il a pris la réſolution d'entrer ici ; vous l'avez ſéduit, & vous voulez le retenir par vos artifices. J'ajoutai quantité d'autres choſes de même nature, auxquelles le père prieur n'oppoſa que le ſilence, & beaucoup de modeſtie. J'eus quelque honte de traiter ſi mal un homme qui le méritoit ſi peu. Je lui dis plus doucement : Eſt-il poſſible que je ſois privé de la vue de mon père, & qu'il m'impoſe lui-même un ordre ſi cruel ! Allez le conjurer de ma part, d'en uſer moins durement avec moi. Qu'il m'apprenne du moins par où j'ai mérité ſon mépris ou ſa haine. J'irai volontiers, répondit le père ; mais je vous aſſure déjà que ce n'eſt, ni haine, ni mépris, qui l'empêche de vous voir.

J'attendis le retour du père prieur avec beaucoup d'agitation. Il revint au bout d'une demi-heure, chargé d'une lettre qu'il me préſenta ſans parler. Il m'eſt aiſé de la tranſcrire ici, puiſque je la conſerve encore :

« Si c'eſt pour me détourner de mon deſſein, » que vous avez tant d'impatience de me voir, c'eſt » une eſpérance à laquelle il faut que vous renonciez » abſolument. J'ai fait à Dieu le ſacrifice de ma vie ; » il n'y a point de conſidération humaine, qui puiſſe » me le faire rétracter. Si c'eſt pour me marquer » votre tendreſſe & votre attachement, je vous

» tiens compte, mon cher fils, de ce témoignage » d'affection, & je vous aſſure que votre ſouvenir » ne laiſſera pas de tenir toujours place dans un » cœur que la religion & la douleur occuperont » déſormais tout entier. Accordez-moi ce que le » père prieur vous a demandé de ma part. Ce n'eſt » que pour un an. Je vous conſeille de l'aller paſſer à » Paris, pour achever de vous former à l'académie. » Ne m'oubliez pas; mais penſez à moi ſans vous affli- » ger. Pourquoi vous affligeriez-vous? S'il me reſte » quelque douceur à eſpérer ſur la terre, ce n'eſt » que dans la ſolitude que je la puis trouver. Ah! » laiſſez-moi prendre Dieu pour partage, puiſqu'il » y a ſi peu de fond à faire ſur les félicités » humaines. Adieu. Vivez heureux, & ne vous » ſouvenez de moi; que pour me rendre le Ciel » favorable par vos prières ».

Je connoiſſois ſi bien mon père, que je ne doutai plus, après la lecture de cette lettre, de l'inutilité de mes inſtances. Je quittai le père prieur, & je retournai fort triſte au château. J'y demeurai encore quelques ſemaines, pendant leſquelles je ne laiſſai point paſſer de jour ſans viſiter la chartreuſe. L'air de ſainteté qu'on y reſpiroit, l'exemple de mon père & peut-être auſſi la triſteſſe dont j'étois accablé, me firent naître quelques deſirs de retraite & de ſolitude. J'en communiquai quelque choſe au père prieur; mais il me conſeilla, en homme de

bon ſens, de ne pas prendre pour la voix du Ciel un mouvement qui ne venoit que de la mauvaiſe aſſiette de mon ame, & de ſuivre plutôt la volonté du marquis mon père, qui m'avoit ordonné d'aller paſſer quelque tems à Paris. Je me laiſſai perſuader par ces raiſons. Je partis peu de jours après; & je ne pris avec moi que la Brie & Scoti, qui m'étoient également affectionnés.

J'arrivai dans cette grande ville au commencement de l'année 1680. Le ſurnom de Grand, qui venoit d'être donné à Louis XIV, du conſentement de toute l'Europe, fut l'occaſion de quantité de fêtes publiques. Chacun s'empreſſoit de marquer ſon zèle pour un maître qui faiſoit tant d'honneur à la France. On ne parla, pendant pluſieurs jours, que de feux de joie, de danſes & de feſtins. J'évitai des plaiſirs que je n'étois point en état de goûter. Le fond de mélancolie que je portois ſans ceſſe me fit choiſir ma demeure dans une rue écartée du fauxbourg Saint-Germain. Je n'en ſortois que le matin, pour aller prendre mes leçons à l'académie. J'avois appris à monter à cheval dans la ville où j'avois reçu ma première éducation; mais je trouvai, dans les maîtres de Paris, un air auquel les étrangers ne ſauroient atteindre. Il en eſt de même pour la danſe, les armes & les autres exercices du corps. Je me rendois enſuite chez moi, où différens maîtres venoient m'apprendre la muſique, & à

jouer de quelques inſtrumens, pour leſquels j'avois de l'inclination. Le reſte du jour, je l'employois à la lecture, & principalement à l'étude de l'hiſtoire. Je gardai cette conduite pendant trois mois, ſans lier connoiſſance avec perſonne ; ce qui me fit regarder long-tems comme un homme d'un caractère farouche & peu ſociable.

Un jour que j'étois à l'académie, je m'apperçus qu'un homme de bonne mine & fort bien mis, qui conſidéroit nos exercices, attacha les yeux ſur moi, comme ſi ma phyſionomie l'eût frappé, & qu'il m'examina long-tems avec beaucoup d'attention. Je vis enſuite que ſans ceſſer de me regarder, il parloit d'une voix baſſe à quelques officiers de l'académie. Je ne ſais comment je remarquai tout cela; mais je n'y fis que légérement réflexion, & je l'oubliai tout-à-fait un moment après. Lorſque je fus retourné chez moi, Scoti qui me ſuivoit tous les jours au manège, me dit que la même perſonne l'avoit abordé fort honnêtement, & lui avoit demandé qui j'étois : qu'ayant ſu mon nom, il s'étoit informé d'où venoit la mélancolie qui paroiſſoit ſur mon viſage, & s'il étoit vrai que je fuſſe un ſauvage qui fuyoit le commerce des hommes ; qu'après avoir été ſatisfait là-deſſus, il avoit voulu ſavoir la rue & la maiſon où je demeurois. Je n'attribuai toutes ces queſtions qu'à la curioſité qu'on a quelquefois pour un inconnu, & je n'y penſai pas

davantage. Le lendemain qui étoit un jour de fête, Scoti vint m'avertir ſur les huit heures du matin, que le curieux étoit à ma porte, dans un carroſſe, & qu'il demandoit à me voir. J'étois encore au lit. Cette viſite d'un homme que je ne connoiſſois point, me ſurprit. Je lui fis dire que je n'étois pas levé; & que s'il avoit quelque choſe de preſſant à me communiquer, je le priois d'entrer ſans façon. Il ſe fit conduire auſſi-tôt à ma chambre, & me dit en s'approchant d'un air fort noble, qu'il venoit me demander mon amitié, & m'offrir la ſienne. Je ſuis perſuadé, Monſieur, continua-t-il, que nous lierons facilement connoiſſance. Je me ſuis ſenti porté à le ſouhaiter, dès le premier moment que j'ai eu l'honneur de vous voir au manège; & quoique je n'eſpère pas que vous puiſſiez prendre les mêmes ſentimens pour moi ſur ma phyſionomie, je me flatte que mon zèle & mes ſervices pourront vous les inſpirer.

Un début ſi obligeant demandoit une réponſe civile. Je la tournai le moins mal qu'il me fut poſſible; & lui ayant fait quelques excuſes ſur ce qu'il me trouvoit au lit, je le priai de trouver bon que je priſſe du moins ma robe-de-chambre, pour l'entretenir plus décemment. Nous nous aſſimes auprès du feu. Nous prîmes du chocolat; & ce ne fut qu'après un quart-d'heure de converſation indifférente, qu'il fit retomber le diſcours ſur le

motif de ſa viſite. Il me dit que quelqu'eſtime qu'il eût conçue pour moi ſur ma ſeule figure, il l'auroit peut-être conſervée ſans me la témoigner ; mais qu'ayant demandé quelqu'éclairciſſement à un de mes domeſtiques, ſur ma naiſſance, & ſur la triſteſſe dont je lui avois paru poſſédé, il n'avoit pu réſiſter à l'envie de me connoître ; qu'étant malheureux comme moi, & peut-être encore plus ſolitaire, il s'étoit imaginé que la communication de nos chagrins pourroit avoir quelque douceur pour l'un & pour l'autre : qu'il étoit rare de trouver parmi les perſonnes heureuſes & contentes, des amis qui priſſent part à nos peines, juſqu'à s'en affliger avec nous ; au lieu que les perſonnes malheureuſes trouvoient de la conſolation à s'attendrir enſemble, & à ſe plaindre de la dureté de la fortune ou de l'injuſtice des hommes. Enfin, il m'apprit qu'il étoit l'aîné des neveux de monſieur le cardinal de Janſon ; qu'ayant eu le malheur de ſe battre en duel, & de tuer ſon homme, il avoit été contraint de ſortir du royaume : qu'il avoit erré long-tems, toujours perſécuté par la fortune ; que tout le crédit de ſon oncle ne pouvoit lui faire obtenir ſa grace ; que preſſé cependant du deſir de revoir ſa patrie, il étoit rentré en France, malgré les ordres du roi ; qu'il ſe faiſoit appeler le marquis de Roſambert ; que ſa vie étoit continuellement en danger ; mais que cette penſée faiſoit moins d'im-

preſſion ſur lui, que mille ſujets particuliers de douleur, qui rendoient ſa vie très-malheureuſe. Il me promit le récit de ſes aventures, lorſque l'habitude de nous voir nous auroit rendus plus familiers, & il me pria, de la manière la plus tendre, de lui accorder ma confiance, comme il m'aſſuroit de toute la ſienne.

Je trouvai quelque choſe de ſi relevé & de ſi touchant dans les manières & dans les diſcours du marquis de Roſambert, que je n'eus pas de peine à prendre pour lui tous les ſentimens qu'il deſiroit. Nous devînmes inſéparables dès ce moment. Nos intérêts, nos occupations, nos chagrins, nos promenades, nos lectures, tout fut bientôt commun entre nous. Nous trouvâmes, dans nos caractères & dans nos inclinations, des rapports qui ſervirent encore à redoubler notre amitié. Combien de fois admirâmes-nous l'heureux haſard, qui avoit produit notre connoiſſance ! Nous paſſions ſouvent des jours entiers à nous entretenir, & nous nous ſéparions toujours ſans laſſitude. Nos entretiens rouloient ſur nos malheurs, ſur notre amitié, ſur quelque point d'hiſtoire, de morale, ou de religion. Le marquis s'exprimoit avec beaucoup d'élégance & de facilité. Il penſoit juſte & ſolidement. Cet exercice nous inſtruiſoit, en même tems qu'il faiſoit toute la douceur de notre vie. Quand il nous prenoit envie de ſortir, c'étoit pour aller faire

quelques tours de promenade dans un endroit écarté, ou pour viſiter quelque bibliothèque. Nous allions avec plaiſir à celle de Saint-Victor, les jours qu'elle s'ouvre au public. Le bibliothécaire s'accoutuma ſi fort à nous voir, qu'il nous regarda à la fin comme des perſonnes de connoiſſance, & qu'il ne fit pas difficulté de nous prêter des livres. Mais nos principales promenades étoient le parc de Vincennes, lorſque nous voulions nous écarter de Paris, & le jardin des Chartreux, quand nous n'étions point d'humeur à paſſer plus loin. Ce fut-là qu'un jour, après avoir commencé par quelques réflexions ſur la vie tranquille de ces ſolitaires, je rappelai au marquis la promeſſe qu'il m'avoit faite de me raconter les accidens de ſa vie. Il y conſentit volontiers. Nous nous aſſimes, & voici ce qu'il me dit ; le ſincère intérêt que j'y ai toujours pris, ne m'a pas permis de l'oublier.

HISTOIRE
DU MARQUIS
DE ROSAMBERT.

JE ne vous dirai rien de ma naiſſance, qui vous eſt connue, ni de mon éducation, qui n'a rien eu d'extraordinaire. Le mérite de mon oncle a beaucoup ſervi à la grandeur de notre maiſon. Je ſuis l'aîné : c'étoit ſur moi que repoſoient tous ſes deſſeins ; & je ne doute point qu'il ne les eût fait réuſſir ſelon ſes eſpérances, ſi ma mauvaiſe fortune ne les eût entièrement dérangés.

Le marquis de Forbin, mon père, qui étoit gouverneur d'Antibes, où il demeuroit aſſez ordinairement, m'envoya à Paris vers l'année 1673, pour entrer dans les mouſquetaires. Je n'avois que dix-huit ans. De quelles folies n'eſt-on pas capable à cet âge, où les paſſions ſont vives, & la raiſon ſi peu capable de leur réſiſter ! Je donnai bientôt dans tous les excès de la jeuneſſe. Je fis mon apprentiſſage de débauche, par une aventure qui penſa me coûter la vie. Deux mouſquetaires de ma province, qui cachoient une ame des plus baſſes & des plus noires ſous un air noble & poli, me marquèrent quelqu'empreſſement de lier une étroite

amitié avec moi. Ils me regardoient comme un nouveau débarqué, qui étoit encore ſans expérience, & dont il leur ſeroit aiſé de faire leur dupe. Je ne me défiai point de leur deſſein. Après quelques jours de connoiſſance, ils m'offrirent de me donner à dîner chez Fracin, qui étoit, me dirent-ils, un traiteur excellent du fauxbourg Saint-Honoré. J'acceptai la propoſition. Nous fîmes effectivement bonne chère; le vin étoit délicat; nous demeurâmes à table juſqu'à trois heures. Un de mes compagnons ſe lève, fait deux tours dans la chambre, & s'avance vers la fenêtre qui donnoit ſur la rue: il l'ouvre comme ſans deſſein; à peine y eut-il mis la tête, qu'il ſe tourna promptement vers ſon ami qui étoit encore aſſis, & qu'il lui dit: Chevalier, voilà la Cheſnaye qui paſſe; veux-tu que je l'appele? Volontiers, répondit l'autre. Eſt-il ſeul? Non, reprit celui-ci, il eſt avec deux meſſieurs que je ne connois point: mais n'importe, nous en paſſerons le reſte du jour plus agréablement. Il appele auſſi-tôt monſieur de la Cheſnaye, qui ne ſe fait pas prier pour monter avec ſes deux amis. On s'aſſied, & l'on recommence à boire. Un quart-d'heure après, l'un des deux mouſquetaires dit à l'autre: Nous demeurons ſans rien faire, nous pourrions nous occuper mieux. Veux-tu me donner ma revanche des quatre parties de piquet que tu me gagnas hier? La partie eſt acceptée; on fait

venir des cartes, & mes mouſquetaires ſe mettent au jeu. Nous nous amusâmes quelque tems à les voir jouer. Enfin, monſieur de la Cheſnaye, paroiſſant ſe laſſer d'être ſpectateur oiſif, me propoſe une partie de triomphe, deux contre deux. J'y conſens. Nous jouons d'abord un écu ſeulement chaque partie. Nous en gagnâmes dix en une heure, mon ſecond & moi. On propoſa de jouer le tout; nous gagnons encore: le jeu s'anime. Pendant ce tems-là les mouſquetaires ſe ſouviennent qu'ils avoient ordre de ſe rendre à cinq heures chez monſieur le commandant; ils nous demandent permiſſion de ſe retirer, ſeulement pour une demi-heure, avec promeſſe de venir nous rejoindre auſſi-tôt qu'ils ſeroient libres. Ils ſortent, & nous laiſſent aux mains. La Cheſnaye, qui perdoit, voulut jouer au lanſquenet. Je ne me fis pas preſſer, croyant que la fortune continueroit de m'être favorable: elle changea pourtant, & ſi triſtement pour moi, qu'en moins d'une heure je perdis vingt piſtoles; c'étoit à-peu-près ce que j'avois d'argent ſur moi. Un air goguenard, répandu ſur le viſage de mes joueurs, m'ouvrit les yeux tout-d'un-coup, & me fit juger qu'on m'avoit trompé: cependant comme ce n'étoit encore qu'un ſoupçon, je feignis de ne rien appercevoir, & je me diſpoſai ſeulement à me retirer, ſans attendre les deux mouſquetaires, qui me paroiſſoient avoir oublié leur promeſſe. Je

prétextai quelqu'affaire, & je pris congé de monſieur de la Cheſnaye & de ſes amis. Je n'étois pas au bout de l'aventure. Fracin, qui me vit traverſer la cour, vint au-devant de moi, avec un papier qu'il me préſenta. Je lui demandai de quoi il s'agiſſoit. C'eſt, me dit-il, la carte de la dépenſe, Monſieur. Cela ne me regarde pas, lui répondis-je. Meſſieurs..... ne vous ont-ils pas ſatisfait? Point du tout, reprit Fracin; ils m'ont dit en ſortant, que s'ils ne revenoient point, ce ſeroit vous, Monſieur, qui auriez la bonté de me payer. Je n'eus pas de peine alors à connoître que j'étois joué tout-à-fait. Je pris mon parti tout-d'un-coup; ce fut de tirer ma montre, qui valoit trente piſtoles, & de la laiſſer à Fracin, en lui diſant que je viendrois la reprendre le jour même, & lui apporter de l'argent. Je ſortis plein de honte & de fureur; mais ce qui acheva de me déſeſpérer, ce fut qu'en ſortant, j'entendis la Cheſnaye rire de tout ſon cœur avec ſes compagnons, qui s'étoient mis à la fenêtre. Je feignis de ne les pas voir: je m'en fus droit au quartier, en roulant dans ma tête mille projets de vengeance. Je n'y trouvai point ceux que je cherchois; ma fureur en redoubla, & je réſolus de courir tout Paris pour les trouver. Après avoir fait quantité de tours, je les apperçus enfin dans la rue de la Comédie, qui ſortoient d'un café. Lorſqu'ils me virent avancer vers eux, ils vinrent

eux-mêmes au-devant de moi, & me firent d'abord des excuſes vagues & ſans vraiſemblance, qui ne ſervirent qu'à m'irriter davantage. Je leur dis nettement qu'ils s'étoient mal adreſſés pour faire une dupe, & que je voulois les voir l'épée à la main l'un après l'autre. Ils ſe regardèrent un moment; & l'un d'eux me répondit qu'ils n'avoient pas deſſein de ſe battre; qu'ils alloient à la comédie, & qu'ils vouloient bien me la payer, ſi je voulois les y accompagner. Vous êtes des miſérables, leur dis-je d'un air furieux, qui joignez la lâcheté à la friponnerie; mais vous me la payerez, & comptez que je trouverai le moyen de vous rejoindre. Je les quittai bruſquement, & je retournai à ma chambre pour prendre un peu de repos, dont j'avois beſoin. A peine une heure s'étoit paſſée, que mon laquais vint m'éveiller, & me remit une lettre qu'on l'avoit chargé de m'apporter promptement. Je la lus, & j'y trouvai ces termes:

« Ce n'eſt point en pleine rue qu'on attaque les » gens, comme vous avez fait tantôt. Mais ſi vous » avez tant d'envie de vous battre, ne manquez » point de vous rendre, à huit heures, derrière le » jardin des Chartreux. On vous y attendra de pied » ferme ».

Ce billet n'étoit ſigné que d'un ſeul; & comme c'étoit de celui qui étoit demeuré en ſilence dans la rue de la Comédie, je m'imaginai qu'ayant plus

de cœur que ſon compagnon, il ſe preſſoit de réparer la foibleſſe qu'il avoit marquée en ſe taiſant, dans la crainte d'être déshonoré, ſi je la publiois. Je me diſpoſai à me rendre au lieu qu'il m'aſſignoit, & j'y arrivai un peu avant huit heures, fort éloigné de penſer au malheur qui me menaçoit. Mon ennemi y étoit déjà. Nous mîmes l'épée à la main, & nous nous pouſsâmes quelques bottes de fort bonne grace. J'y allois ſi vivement, que le ſang n'auroit pas tardé à couler, lorſque j'entendis crier tout-d'un-coup derrière moi : Tue, tue, point de quartier. Je ne fus pas maître du premier mouvement, qui me porta à tourner la tête; & dans l'inſtant je reçus un coup qui me perça le côté; mais heureuſement cette bleſſure ne m'affoiblit point. Je me jettai ſur la droite pour faire face aux nouveaux aſſaillans; c'étoit l'autre mouſquetaire, avec la Cheſnaye, qui avoient apparemment concerté de ſe défaire de moi. Ah ! lâches, m'écriai-je, trois contre un ! N'importe, vous n'aurez pas ma vie aiſément. Ils m'allongeoient pendant ce tems-là de grands coups, dont pluſieurs me percèrent; & malgré toute mon adreſſe à parer, j'aurois péri infailliblement, ſi le Ciel n'eût veillé à mon ſecours. Un capitaine de cavalerie, deux lieutenans aux gardes, & un tréſorier de France avoient fait une partie de mail en pleine campagne; & cherchant une boule égarée, ils s'avancèrent

aſſez vers le lieu de notre combat, pour nous appercevoir. Leur généroſité les fit accourir promptement pour nous ſéparer. Comme ils ne ſe doutoient point de l'inégalité des combattans, ils furent fort ſurpris de voir mes trois aſſaſſins s'enfuir à leur approche, & moi tomber preſqu'auſſi-tôt ſur l'herbe, ſans avoir la force de ſoutenir mon épée. Mon ſang couloit à grands flots; ils s'empreſsèrent de me donner du ſecours, & bandèrent d'abord mes playes avec leurs mouchoirs & leurs cravates. J'avois reçu cinq coups dans le corps, dont l'un me perçoit de part en part, & un ſixième au travers du bras. Ils me prirent tous quatre, & me portèrent avec aſſez de peine juſqu'à la maiſon du tréſorier de France, qui s'appelloit M. Olivier, & qui demeuroit heureuſement à l'entrée du fauxbourg Saint-Michel. On fit venir promptement des chirurgiens, qui jugèrent mes playes mortelles, & qui ne me promirent pas deux heures de vie. Ils ne laiſsèrent pas de me traiter avec ſoin. Je repris peu-à-peu mes eſprits. La quantité de ſang que j'avois perdu m'avoit tellement affoibli, que je n'avois pas ſenti juſque-là le ſecours qu'on m'avoit donné. Je remerciai mes libérateurs, & après leur avoir appris en deux mots qui j'étois, & la lâcheté de mes perfides ennemis, je ne ſongeai plus qu'à me préparer à la mort. M. Olivier envoya chercher, à la hâte, un prêtre dans ſon carroſſe. Il arriva; je me confeſſai.

Pendant

Pendant ce tems-là, M. de la Broye, capitaine de cavalerie dans le régiment d'Anjou, & l'un des quatre qui m'avoient ſecouru, ſe ſouvint qu'un vieux cavalier de ſa compagnie, qu'il avoit amené à Paris avec lui pour faire ſa recrue, avoit un ſecret admirable pour guérir les playes. Il prit la peine de l'aller chercher lui-même, & me l'amena lorſque je finiſſois ma confeſſion. Je demandai ce qu'on ſouhaitoit de moi, en le voyant approcher de mon lit. Cet homme vous apporte la vie, me dit M. de la Broye; ſouffrez qu'il voye vos bleſſures. J'y conſentis, ſans difficulté. Mais le prêtre qui m'avoit confeſſé, & qui étoit un ſaint homme, s'avança vers moi, & me dit à l'oreille: Ce ſoldat veut apparemment vous panſer du ſecret. Songez, Monſieur, que vous venez de vous réconcilier avec Dieu. L'eſpérance d'une guériſon incertaine vous fera-t-elle retomber dans ſa diſgrace? Je répondis ſans balancer: S'il y a du péché, je ne veux point être guéri. Qu'on me laiſſe mourir, ſi l'on ne peut me ſauver par des voyes permiſes. Mes quatre libérateurs combattirent en vain cette réſolution. Le cavalier juroit de ſon côté, que ſon remède étoit innocent; & que l'ayant éprouvé ſur pluſieurs officiers de diſtinction, il n'en avoit pas manqué un ſeul. C'eſt cette certitude même, reprit le prêtre, qui me le rend ſuſpect. Mais faiſons mieux, dites-nous en quoi conſiſte votre ſecret: s'il peut

être employé ſans crime, je ſerai le premier à vous preſſer de le faire. Après quelque réſiſtance, le cavalier conſentit à ce qu'on lui demandoit. Mon confeſſeur n'y trouva de choquant que la récitation du ſecond verſet de l'hymne *Vexilla Regis*, qu'il falloit prononcer, en faiſant trois ſignes de croix aux trois mots *Mucrone diro lanceæ*. Il demanda ſi cela étoit abſolument néceſſaire. Oui, répondit bruſquement le cavalier; mais ſi vous avez peur que je n'y mêle quelque diablerie, prononcez-les, & faites les bénédictions vous-même. Cette propoſition parut raiſonnable à tout le monde, excepté au prêtre, qui y trouvoit toujours de la difficulté. Enfin, monſieur Olivier propoſa que pour lever les ſcrupules, on conſulteroit monſieur l'évêque de Vence, qui étoit à Paris, & qui avoit pris une maiſon dans le voiſinage. Il fut ſur le champ le conſulter lui-même, & mena le ſévère eccléſiaſtique avec lui. L'évêque de Vence étoit ami de mon père. Lorſqu'on lui eut propoſé le cas, & qu'il l'eut décidé favorablement, il fut curieux de ſavoir mon aventure, & mon nom. On ne lui eut pas plutôt appris l'un & l'autre, qu'il ſe mit en chemin pour me venir voir, & m'offrit tous les ſecours qui dépendoient de lui. Il voulut que le cavalier fît l'épreuve de ſon ſecret en ſa préſence. Nous n'en fimes plus de ſcrupule, ſur la déciſion d'un homme tel que monſieur Godeau. Il prit

lui-même des heures, ſe mit à genoux, & récita le *Vexilla* tout entier, en faiſant des ſignes de croix ſur mes playes aux paroles marquées. Pendant ce tems-là, le cavalier travailloit de ſon côté : il s'étoit fait apporter du vin blanc, de la meilleure huile d'olive, & du feu dans un réchaud. Il commença par ſucer mes bleſſures, ce qui m'affoiblit d'abord juſqu'à me faire perdre une ſeconde fois toute connoiſſance ; mais je revins à moi, avec le ſecours de quelque liqueur ſpiritueuſe. Il fit chauffer enſuite du vin blanc, dont il lava mes playes juſqu'à ce que le ſang ceſsât de couler. Il verſa quelques gouttes d'huile ſur les charbons ardens ; & par le moyen d'un papier, roulé en forme de tuyau, il en dirigea la fumée dans mes bleſſures ; ce qu'il renouvella pluſieurs fois dans l'eſpace d'un quart-d'heure. Lorſqu'il eut fait cette première opération, il me dit d'un air gai : Je vous réponds, Monſieur, que dans huit jours vous vous porterez auſſi bien que moi. J'étois ſi foible, que je ne pouvois proférer une parole. Il demanda du linge, il en fit des compreſſes qu'il imbiba de fumée d'huile, & me les appliqua avec autant d'adreſſe que le meilleur chirurgien. Il m'ordonna d'éviter toute ſorte de mouvemens, pendant vingt-quatre heures ; de me tenir aſſez couvert pour conſerver une chaleur modérée, & de prendre un conſommé de trois en trois heures. Je ſuivis ce régime avec exactitude.

Mon Eſculape continua, pendant deux jours, de me viſiter ſoigneuſement. Il changeoit l'appareil quatre fois le jour, & quatre fois la nuit, en gardant des intervalles réglés, & ſans employer autre choſe que ſa fumée d'huile. Enfin, je me trouvai ſi fortifié dès le troiſième jour, que je ne doutai plus de ma guériſon.

Les premières marques de ma reconnoiſſance furent pour monſieur Olivier, qui m'avoit reçu ſi généreuſement dans ſa maiſon, & pour monſieur de la Broye, qui m'avoit procuré le médecin à qui je devois la vie. Je donnai cent écus à cet habile cavalier; & je lui promis que tant que je ſerois au monde, il ne manqueroit jamais du néceſſaire. Mon deſſein étoit après cela, de me faire tranſporter chez moi, de peur de cauſer quelqu'incommodité à mes bienfaiteurs : mais monſieur Olivier s'y oppoſa avec tant d'honnêteté & d'affection, que je fus obligé de céder. Je demeurai chez lui quinze jours, au bout deſquels je fus entièrement rétabli.

Monſieur Godeau me faiſoit l'honneur de me viſiter tous les jours, pendant ma maladie. Cet illuſtre prélat, à qui l'âge & l'étude avoient acquis une expérience conſommée, jetta dès-lors dans mon ame des ſemences de religion, & des principes de probité & de droiture, qui n'en ſont jamais ſortis. Je dois cette juſtice au Ciel, que dans

tous les égaremens où je ſuis tombé depuis, j'ai toujours ſenti de vifs remords qui ont troublé mes plaiſirs, & des mouvemens ſecrets qui me rappelloient à la vertu. Je n'avois eu juſque-là que de foibles idées de religion; mais la préſence de la mort, que je ne croyois pas pouvoir éviter, me fit écouter avidement tous les diſcours de M. de Vence. Tant que je lui parus être en péril, il ne m'en tint point d'autres que de la certitude & de la longueur de l'éternité, & de la néceſſité de recourir à Dieu pour mériter ſes récompenſes. Il m'expliqua l'eſprit du chriſtianiſme, & m'apprit ſur cette matiere quantité de choſes qui me ſemblèrent ſurprenantes, parce que je les avois ignorées juſqu'alors. Cependant, lorſque je commençai à me trouver mieux, il y mêla des choſes moins ſérieuſes. On ſait que la poéſie faiſoit ſes délices; il me mit dans le goût des vers; il m'en apprit les regles, & me donna pour modèle pluſieurs de ſes pièces. Il laiſſoit paſſer peu de jours ſans compoſer quelque choſe en ce genre. Je fis plus d'une fois l'eſſai de mon talent, même avant que d'être rétabli de mes bleſſures. Enfin mon malheur ne fut pas ſans utilité, puiſqu'il me procura les conſeils & les inſtructions de ce ſage prélat.

Cependant je dois dire, à ma honte, que je n'en devins guère plus ſage après ma guériſon. L'amour du plaiſir me fit bientôt oublier mes meil-

leures réſolutions. Je m'attachai fort à monſieur de la Broye, qui avoit de la naiſſance & les manières les plus polies. Il étoit joueur. Je le ſuivis d'abord, par complaiſance, dans quelques académies, car je n'avois jamais aimé le jeu; mais inſenſiblement j'y pris tant de goût, que je croyois avoir perdu les jours que je paſſois ſans jouer. La baſſette étoit alors à la mode. Je m'y livrai pendant cinq ou ſix mois avec tant de fureur, que je ne pouvois m'occuper d'autre choſe. Je ne fis, pendant tout ce tems, ni perte, ni gain conſidérable; c'eſt-à-dire, que ſi je perdois quelquefois de groſſes ſommes, je réparois enſuite ſi heureuſement ma perte, que je n'en étois point incommodé. Il m'arriva d'être ſi heureux dans une ſemaine, que je gagnai cinquante mille francs. Cette bonne fortune, qui ſembloit devoir naturellement m'attacher encore plus au jeu, comme il arrive preſqu'à tous les joueurs, fut néanmoins ce qui ſervit à m'en dégoûter entièrement. Je ne fus pas plutôt retiré chez moi, que je fis réflexion qu'il y avoit de la folie pour un jeune homme, à s'enſevelir dans une chambre, comme je faiſois le jour & la nuit, pour ſe livrer aux agitations de la crainte & de l'eſpérance, & quelquefois au déſeſpoir & à la fureur. Je réſolus de profiter de mon bonheur, en faiſant ſervir à mes plaiſirs la ſomme que j'avois gagnée. Cette réſolution me changea tout d'un coup: je

repris l'humeur gaie, & les manières enjouées que le jeu m'avoit fait perdre, & je tâchai de me dédommager de tous les mauvais momens qu'il m'avoit fait paſſer. Qu'un jeune homme eſt content, lorſqu'avec beaucoup de diſpoſition au plaiſir, il ſe trouve la bourſe aſſez bien garnie, pour ne rien refuſer à ſes inclinations!

Je n'avois point encore connu ce que c'eſt que les paſſions tendres; j'en voulus faire l'épreuve. Je fus aſſez long-tems à trouver une perſonne qui me parût digne de mes deſirs: enfin, le haſard m'en préſenta l'occaſion dans une promenade que je fis à Verſailles. Je ne manquai point d'aſſiſter au ſouper du roi. Je me trouvai dans la ſalle près d'une vieille dame, qui me donna lieu par ſon attention curieuſe, de lui demander ſi c'étoit la première fois qu'elle voyoit ce ſpectacle. Elle me répondit fort honnêtement que, quoiqu'elle fût pariſienne, elle n'étoit jamais venue à Verſailles que ce jour-là; qu'elle voyoit le roi pour la première fois; que malgré la curioſité naturelle à ſon ſexe, elle n'auroit jamais été tentée de faire ce petit voyage, ſi ſa fille, plus curieuſe qu'elle, ne l'en eût ſollicitée long-tems; mais qu'elles auroient mieux fait de demeurer à Paris, puiſque ſa fille avoit été ſaiſie, en arrivant, d'une colique violente qui l'avoit fait ſouffrir cruellement pendant trois ou quatre heures; qu'à la fin ſon mal étoit paſſé, & qu'elle s'étoit

endormie : que pour elle, ſe trouvant ſeule, & s'ennuyant pendant le ſommeil de ſa fille, elle étoit ſortie de ſon auberge pour voir ſouper le roi. Le viſage & les manières de cette dame me revinrent beaucoup, & je continuai de m'entretenir tout bas avec elle pendant le reſte du ſouper. Lorſqu'il fut fini, je m'offris à la reconduire ; elle accepta mon offre. Je quittai mes amis ſans les avertir, & je deſcendis l'eſcalier avec elle. Un laquais, qui l'avoit ſuivie, ſe préſenta ; nous nous rendîmes à ſon auberge. Lorſque nous fûmes à la porte, elle me remercia de la manière la plus civile : mais je la priai de trouver bon que j'euſſe l'honneur de ſaluer ſa fille ; elle y conſentit, & nous entrâmes. Si la mère m'avoit paru agréable, je fus charmé tout-d'un-coup de la figure de ſon aimable fille. Nous la trouvâmes auprès du feu, s'entretenant avec ſa femme-de-chambre. Elle étoit en déshabillé : elle fit d'abord quelques reproches à ſa mère, de l'avoir ſurpriſe avec moi dans cet état. La vieille dame lui dit que je lui avois paru ſi ſage, & que j'en avois agi ſi honnêtement avec elle, qu'elle n'avoit pu me refuſer la liberté d'entrer, que je lui avois demandée avec inſtance. Nous paſsâmes une demi-heure dans un entretien qui eut mille charmes pour moi ; enfin, la crainte de me rendre incommode, m'obligea de me retirer.

Le lendemain, je retournai vers les dix heures à

leur auberge; mais je ne les y trouvai plus. On m'apprit que la demoiſelle avoit fort mal paſſé la nuit, & que l'inquiétude qu'en avoit eue ſa mère lui avoit fait prendre le parti de retourner à Paris de grand matin. Cette nouvelle me toucha ſenſiblement; & faiſant réflexion ſur la douleur qu'elle me cauſoit, je commençai à juger que mon cœur étoit atteint d'une ſérieuſe paſſion. Je n'étois pas aſſez fâché de la ſentir, pour y réſiſter. Je repris dès le même jour le chemin de Paris, dans la réſolution de découvrir, à quelque prix que ce fût, un objet qui m'étoit déjà ſi cher; car je n'avois point eu la précaution de m'informer de ſon nom, ni du quartier où elle demeuroit.

J'employai plus de quinze jours à chercher inutilement. Enfin, me trouvant un jour dans l'égliſe de ſaint Louis, au ſermon du fameux père Bourdaloue, j'apperçus la mère & la fille, qui n'étoient qu'à dix pas de moi. Cette vue me fit perdre l'attention que je devois au prédicateur. J'eus continuellement les yeux attachés ſur elles, juſqu'à ce que la vieille dame s'étant tournée vers moi, je la ſaluai profondément. Elle me reconnut, & je remarquai qu'elle dit pluſieurs mots à ſa fille, qui me regarda auſſi-tôt. Je lui fis auſſi une profonde révérence. Le ſermon fut à peine fini, que je m'approchai d'elles: je leur reprochai agréablement leur prompte retraite de Verſailles, & je les aſſurai

qu'elles ne m'échapperoient plus ſi facilement. En ſortant du ſalut, je leur offris la main pour monter dans leur carroſſe, & je m'y plaçai moi-même ſans façon. Nous ſortîmes de Paris, pour faire quelques tours de promenade. Au retour, je les accompagnai juſqu'à leur maiſon, qui étoit à l'entrée de la rue des Francs-Bourgeois. Elles me firent l'honnêteté de m'inviter à ſouper; ce que j'acceptai avec toute la ſatisfaction imaginable.

Tout me parut ſentir ſon bien dans cette maiſon. La livrée étoit propre, les appartemens richement meublés; & ſi l'on ne nous ſervit pas un ſouper magnifique, il n'y eut rien du moins qui ne fût délicat & bien apprêté. La vieille dame m'apprit, pendant le repas, qu'elle étoit veuve depuis quelques années; que ſon mari, qui avoit été long-tems tréſorier de la marine, & qui s'appelloit monſieur de Colman, lui avoit laiſſé de gros biens avec une fille unique; qu'elle ne s'étoit occupée depuis ſon veuvage, que du ſoin d'élever ſa fille; qu'elle voyoit peu de monde, & qu'elle étoit à peine connue dans le quartier. Elle me parla néanmoins de quelques perſonnes de qualité, qui avoient de la conſidération pour elle, & qu'elle voyoit familièrement.

Je lui découvris de mon côté le nom de ma famille, & les occupations qui me retenoient à Paris. Je lui parlai, avec tranſport, du bonheur

que j'avois d'entrer dans ſa connoiſſance, & de l'envie que je ſentois de la cultiver d'une manière qui la perſuaderoit de l'eſtime que j'en faiſois. La ſoirée ſe paſſa ainſi, avec un contentement qui me parut réciproque. Je jettois ſans ceſſe les yeux ſur mademoiſelle de Colman, & j'appercevois quelquefois les ſiens qui ſe tournoient vers moi, avec une douceur dont j'étois charmé.

La nuit étoit fort avancée, lorſque je quittai cette aimable compagnie. Il y avoit aſſez loin de leur maiſon juſqu'à la rue où je demeurois; je cherchai long-tems un carroſſe de louage ſans en pouvoir rencontrer. Après avoir marché quelque tems à pied, j'entendis ſonner une heure. J'eus quelqu'inquiétude de me trouver ſi tard, & ſeul dans les rues. La police étoit alors fort mal obſervée à Paris, & l'on entendoit parler tous les jours de quelque meurtre qui s'étoit commis la nuit. Cette réflexion m'obligea de tenir mon épée nue à la main, & je marchai ainſi, préparé à tout événement. Comme je traverſois la rue Saint-Martin, pour gagner celle de Saint-Honoré où j'étois logé, je vis à dix pas de moi trois femmes aſſiſes ſur le ſeuil d'une porte, qui gardèrent un profond ſilence lorſqu'elles m'eurent apperçu. Ce ſexe n'eſt pas fait pour épouvanter. Surpris néanmoins de les voir dans une poſture ſi tranquille à cette heure, j'avançai vers elles. Ma préſence les alarma: elles me

demandèrent fiérement, ſi je deſirois quelque choſe. Rien, leur dis-je, que l'occaſion de vous rendre ſervice ; mais je vous avoue, Meſdames, que je ne m'attendois pas à une ſi belle rencontre. Paſſe ton chemin, me dit l'une d'elles. Je crus reconnoître au ſon de ſa voix, que c'étoit un homme. Je répondis pourtant : Voilà bien de la groſſiéreté pour une belle dame. Avez-vous entendu que je vous ai offert honnêtement mes ſervices. Eh bien, Monſieur, reprit une voix plus douce, on les accepte ; mais à condition que vous me direz ſans déguiſement qui vous êtes. Je ſuis mouſquetaire, lui dis-je. Si vous êtes mouſquetaire, continua la même perſonne, je ne doute pas que vous ne ſoyez homme d'honneur : ayez pitié de moi, Monſieur, & donnez-moi quelques ſecours. Ces dernières paroles furent prononcées d'un ton ſi touchant, qu'elles m'attendrirent. Cependant j'entendis la voix d'un homme, qui diſoit tout bas : Y penſez-vous, Mademoiſelle, de vous fier à un inconnu ? Prenez courage, nous ſommes preſqu'à la moitié du chemin. Je n'en puis plus, répondit la demoiſelle ; je m'affoiblis tellement, que j'appréhende de ne pouvoir aller plus loin. Que voulez-vous que je faſſe ? Monſieur le mouſquetaire aura compaſſion d'une malheureuſe, qui eſpère tout de ſa généroſité.

Du caractère dont je ſuis, il n'en falloit pas tant

pour m'exciter à tout entreprendre. J'offris à cette demoiſelle affligée, tous les ſecours qui dépendoient de moi ; & je l'aſſurai d'un ton à me faire croire, qu'elle n'avoit rien à craindre, tant qu'il me reſteroit un ſouffle de vie. Elle me dit que la première faveur qu'elle attendoit de moi, étoit de la conduire dans quelqu'endroit où elle pût ſe repoſer & demeurer inconnue ; qu'elle m'inſtruiroit là de toutes ſes infortunes ; qu'en attendant, elle pouvoit m'aſſurer que je n'obligerois pas une ingrate, ni une perſonne du commun. Je lui fis entendre que ſi elle vouloit être bien cachée, elle ne pouvoit être mieux que dans mon appartement. En effet j'occupois deux chambres & un cabinet fort bien meublés. Mon valet-de-chambre, & un laquais que j'avois pris depuis que j'avois gagné quelque choſe au jeu, logeoient au-deſſus de moi ; de ſorte que j'étois ſeul maître de l'eſcalier, dans un bâtiment qui n'avoit que deux étages. Il étoit ſitué d'ailleurs au fond d'une cour, où j'étois auſſi tranquille, que ſi j'euſſe été ſeul à Paris.

La demoiſelle conſentit à me ſuivre. Je lui prêtai le bras pour la ſoutenir ; elle s'appuyoit, de l'autre côté, ſur une des deux femmes qui l'accompagnoient. Nous marchâmes ainſi juſqu'à mon logis, ſans mauvaiſe rencontre. Mes deux valets, qui m'attendoient, ouvrirent la porte, & nous montâmes dans mon appartement. Mais quelle fut

ma ſurpriſe, lorſqu'ayant regardé plus attentivement mes trois compagnes, j'en reconnus une pour un cordelier! Que vois-je, mon père, lui dis-je avec une eſpèce de ſaiſiſſement! N'êtes-vous pas cordelier? Oui, Monſieur, me répondit-il, je le ſuis; il ne faut point que cela vous cauſe de peine; nous vous informerons de tout, lorſque mademoiſelle aura commencé à reprendre ſes eſprits. Je fis apporter ſur le champ des liqueurs, des biſcuits, & tout ce qui ſe trouva chez moi de plus propre à la ſoulager. Nous nous mîmes tous quatre auprès d'un grand feu. Ce fut alors que je commençai à me ſavoir bon gré de ma généroſité. La jeune demoiſelle, malgré ſa pâleur, qui étoit l'effet de la crainte, paroiſſoit d'une beauté éblouiſſante. L'inquiétude, qui étoit peinte dans ſes yenx, n'avoit pu en obſcucir entièrement l'éclat: elle y répandoit une langueur, qui les rendoit infiniment touchans. Je n'épargnai rien pour la raſſurer, par toutes ſortes d'honnêtetés & d'aſſurance de ſervices. Je fis préparer un lit qui étoit dans le cabinet, afin qu'elle y pût paſſer tranquillement le reſte de la nuit, & je la preſſai d'aller prendre le repos dont elle avoit beſoin. Il n'eſt pas juſte, me dit-elle, que je vous laiſſe ignorer plus long-tems l'obligation que je vous ai: vous me ſauvez la vie, & vous la ſauvez en même tems à un innocent, qui auroit été la malheureuſe victime d'une barbare colère. Permettez-moi de

vous cacher mon nom pour aujourd'hui. Je ſuis d'une des meilleures familles de Paris. J'ai un amant, qui mérite mille morts, s'il m'eſt infidèle, mais qui ne ſauroit être aſſez plaint, ſi me conſervant la tendreſſe qu'il me doit, il ignore mes malheurs & les ſiens. Ma foibleſſe m'a fait conſentir à ſes deſirs. Je porte dans mon ſein le fruit de nos amours. Mes deux frères, ſous la puiſſance deſquels je ſuis reſtée après avoir perdu mon père & ma mère, ont découvert ce que j'ai tâché inutilement de leur déguiſer ; ils y ont cru leur honneur intéreſſé, & cette imagination leur a fait former le deſſein d'une cruelle vengeance. Voilà le père, continua-t-elle en montrant le cordelier, qui vous apprendra tout le reſte ; pour moi je vais uſer à préſent de la liberté que vous m'accordez de me retirer. Après m'avoir ſalué avec beaucoup de grace, elle paſſa dans le cabinet, & ſe fit ſuivre de l'autre perſonne, qui étoit ſa femme-de-chambre.

Je priai le cordelier, avec impatience, de me raconter la ſuite d'une hiſtoire ſi intéreſſante. Il prit la parole, & me dit qu'il avoit cru périr cette nuit ; que jamais il n'avoit eu tant de frayeur, ni tant de ſujet d'en avoir ; qu'il étoit cordelier du grand couvent, & que depuis long-tems il ne s'occupoit qu'à confeſſer, & à diriger les conſciences, ce qui l'avoit rendu célèbre dans Paris. Il m'apprit auſſi ſon nom, que je n'ai pas retenu. Cette nuit,

me dit-il, comme je me levois pour aller à matines, le portier du couvent m'eſt venu avertir qu'il y avoit un carroſſe qui m'attendoit à la porte, pour aller confeſſer promptement M. le duc de Briſſac, qui ſe mouroit d'une attaque d'apoplexie. Je m'habille à la hâte, ſans la moindre défiance, & je me rends à la porte. Je n'avois pas beſoin de parler au père gardien, parce que j'ai une permiſſion générale de ſortir dans de pareilles néceſſités. Un laquais ouvre la portière du carroſſe; je monte, on la referme, & nous marchons grand train. Je me ſuis bien appercu, malgré l'obſcurité, qu'on me faiſoit faire plus de chemin qu'il n'y en avoit juſqu'à l'hôtel de Briſſac, & que nous nous éloignions du fauxbourg Saint-Germain; mais comme je ne me défiois de rien, je me ſuis imaginé que monſieur le duc étoit tombé malade ſubitement dans quelqu'autre hôtel que le ſien. Enfin, le carroſſe s'arrête, après de longs détours, dans une rue du Marais, vis-à-vis une grande porte cochère. Cette porte s'ouvre auſſi-tôt; je vois paroître trois ou quatre perſonnes maſquées, qui s'approchent de moi avec un mouchoir à la main, & qui me prient aſſez honnêtement, de permettre qu'on me bande les yeux avant que de ſortir du carroſſe. Sur quelques difficultés que je faiſois d'abord, on m'a dit que je n'avois rien à craindre; qu'on n'avoit affaire de moi que pour une demi-

heure;

heure ; qu'au reſte il ſeroit inutile de réſiſter, puiſque je n'étois pas le plus fort. J'ai ſouffert, en tremblant, tout ce qu'on a voulu. On m'a fait deſcendre, les yeux bandés. J'ai marché pendant quelque tems, ſans ſavoir où j'allois : on me conduiſoit par la main, & l'on me répétoit de tems en tems de ne rien craindre. Enfin, l'on m'a débandé les yeux, & je me ſuis trouvé dans une grande ſalle, fort bien meublée. Un de mes conducteurs m'a dit : Reprenez vos eſprits, mon père ; entrez dans cette ſalle voiſine, vous y trouverez deux femmes, qu'il faut que vous confeſſiez le plus promptement que vous pourrez : on vous reconduira enſuite à votre couvent ſans vous faire aucun mal. On m'a laiſſé ſeul. Je ſuis entré dans une chambre, dont la porte étoit entr'ouverte, & j'y ai trouvé effectivement les deux demoiſelles qui ſont ici, toutes deux les larmes aux yeux, & pouſſant de grands ſoupirs. Dès qu'elles m'ont vu paroître, elles ſe ſont jettées à mes pieds, en me priant de leur faire accorder du moins la vie. Je leur ai dit que je n'avois aucun pouvoir, que j'avois reçu ordre de les confeſſer, que j'ignorois abſolument de quoi il s'agiſſoit. On parle de me confeſſer ! s'eſt écriée la jeune demoiſelle ; les cruels ont donc réſolu de m'ôter la vie ! Ah ! Marianne, ſoutiens-moi, a-t-elle dit à ſa femme-de-chambre ; je ſuis perdue, mes cruels frères vont nous donner la mort. Là-deſſus, elles ſe ſont

miſes à pouſſer toutes deux des cris pitoyables. Les maſques ſont revenus au bruit qu'elles faiſoient ; & loin d'en paroître touchés, ces miſérables ont inſulté brutalement à la douleur de leur ſœur. Allons, ont-ils dit, Meſdames les p..... il faut expier votre folie. Finiſſez au plus vîte ce tintamare, & ſongez plutôt à faire votre paix avec le Ciel ; nous ne vous donnons qu'un quart-d'heure pour penſer à vous. Ils ont regardé enſuite à leur montre quelle heure il étoit, & ſont ſortis, en jurant qu'ils reviendroient au bout d'un quart-d'heure. Je vous avoue, continua le cordelier, que ce ſpectacle m'a épouvanté moi-même ; & qu'au lieu d'exhorter mes pénitentes à ſe préparer à la mort, je leur ai dit tout bas : Meſdemoiſelles, nous ſommes ſeuls : n'y a-t-il pas moyen de ſe ſauver? Où donnent ces fenêtres? Malheureuſement, elles donnoient ſur le jardin. Cependant lorſque j'ai ſu que les murailles du jardin bordoient la rue, j'ai conçu quelqu'eſpérance de ſortir d'un ſi mauvais lieu. Nous ſommes deſcendus dans le jardin, ſans faire le moindre bruit. Nous nous étions munis de trois chaiſes, pour faciliter notre évaſion ; mais elles ont été inutiles. La femme-de-chambre nous a fait remarquer un grand eſcalier, qui s'élevoit juſqu'au haut du mur. Je ſuis monté le premier, pour prêter la main aux deux demoiſelles ; elles m'ont ſuivi avec un courage admirable. Il étoit plus difficile de deſcendre, que

de monter ; mais la néceſſité ne permet pas de ſonger au péril. Je me ſuis coulé fort heureuſement juſqu'à terre, & je les ai reçues ſur mes bras. Nous nous ſommes éloignés, ſans perdre de tems, de ce lieu maudit ; & la laſſitude avoit contraint ces deux pauvres demoiſelles à ſe repoſer un moment, lorſque vous nous avez rencontrés. Mon deſſein étoit de les conduire chez une dame de mes amies, qui demeure près de notre couvent ; mais je ne ſuis pas fâché que nous ſoyons tombés entre les mains d'un auſſi honnête homme que vous le paroiſſez.

Ce récit me cauſa une véritable compaſſion. Je fis coucher le cordelier dans le lit de mon valet-de-chambre ; & je me couchai dans le mien, en m'entretenant d'une ſi étrange aventure. Je ne fus pas plutôt réveillé, que je penſai ſérieuſement aux ſuites qu'elle pouvoit avoir. Je trouvois fort plaiſant qu'un mouſquetaire de mon âge fût obligé de donner ſa chambre pour aſyle à une demoiſelle de dix-ſept ou dix-huit ans. Un cordelier, une femme-de-chambre ſous ma protection ; tout cela avoit l'air d'une petite république d'aventuriers, dont je pouvois me conſidérer comme le chef. Je me levai dans ces réflexions ; & lorſque la jeune demoiſelle fut en état d'être vue, je me préſentai à elle, avec une gravité qui confirma l'opinion qu'elle avoit de ma ſageſſe. Je lui renouvellai l'offre de mes ſervices. Elle jetta d'abord quelques ſoupirs, qui

furent ſuivis des aſſurances les plus vives de ſa reconnoiſſance. Elle me pria de faire appeler le père cordelier : elle le remercia de la fatigue qu'il avoit eſſuyée pour elle ; elle lui fit promettre un ſecret inviolable ſur tout ce qui s'étoit paſſé. Le bon père s'y engagea par ſerment. Il ſortit, pour retourner à ſon couvent, où il craignoit qu'une ſi longue abſence ne le rendît ſuſpect.

Je demeurai ſeul, près du lit de la demoiſelle. Après m'avoir appris ſon nom, elle me dit : Il faut, Monſieur, que j'aie une haute idée de votre vertu, pour demeurer avec vous dans la ſituation où je me trouve. Les preuves que j'en ai déjà reçues, me garantiſſent l'avenir. Mais ce n'eſt point aſſez : puiſque vous êtes devenu mon libérateur, j'attends des effets conſtans de votre généroſité.

Le plus preſſant de mes deſirs, eſt de donner de mes nouvelles à mon amant. Hélas ! ſi ma mauvaiſe étoile ne lui a pas changé le cœur, quelle va être ſa déſolation, lorſqu'il apprendra ce que je ſouffre pour lui ! Il eſt capitaine dans le régiment de..... les ordres de la cour l'ont obligé, depuis deux mois, de ſe rendre à ſa garniſon. Trouvons, je vous prie, quelqu'expédient pour le tirer de-là, & pour l'engager à me venir conſoler par ſa préſence. Je lui répondis, qu'une demoiſelle auſſi accomplie qu'elle, n'ayant pu faire choix que d'un honnête homme pour ſon amant, je ne doutois

point qu'il ne ſe hâtât de venir à la première nouvelle de ſon malheur ; que pour éviter les riſques d'une lettre, & les longueurs des voies ordinaires, je ferois partir volontiers mon valet en poſte, avec un billet de ſa main ; & que ſi elle le jugeoit néceſſaire, j'étois diſpoſé à lui rendre moi-même ce ſervice. Elle accepta la propoſition de faire partir mon valet. Elle écrivit ſur le champ une lettre de quatre pages. Les chevaux ſe trouvèrent prêts en moins d'une heure.

Je fis quelques réflexions ſur cette démarche, pendant qu'elle écrivoit ſa lettre. Comme je n'avois qu'une envie ſincère & déſintéreſſée de la ſervir, il me ſembla que la délicateſſe de ſon amant pourroit être bleſſée, de la trouver entre les mains & ſous le pouvoir d'un mouſquetaire. Je lui fis faire cette attention, dont elle me ſut bon gré, & nous conclumes qu'elle prendroit une chambre dans la même maiſon, mais ſéparée de mon appartement. J'allai auſſi-tôt propoſer la choſe au maître du logis, qui nous en accorda une, telle que nous la deſirions. Je fis enſuite partir mon valet, avec les inſtructions néceſſaires.

Je retournai près d'elle, pour lui offrir ma bourſe : elle fit quelque difficulté d'accepter mes offres, quoiqu'elle manquât de tout. Elle me dit qu'eſpérant de voir bientôt ſon amant, elle comptoit de ſe trouver dans l'abondance à ſon arrivée. Je ne la

preſſai point ; mais, en ſortant, je mis ſur la table une bourſe de cent louis d'or, & j'ordonnai en particulier, à ſa femme-de-chambre, d'acheter promptement tout ce qui lui étoit néceſſaire.

Quelque diverſion que cette aventure eût faite à ma paſſion naiſſante, elle n'avoit point effacé dans mon cœur l'image de mademoiſelle de Colman. Dès que j'eus un moment de liberté, je réſolus d'aller chez elle, & de ne pas différer à lui offrir un cœur où elle régnoit abſolument. Je crus qu'ayant été élevée dans la retraite, je n'avois point à garder avec elle toutes les régularités de la galanterie. Les coquettes en ont fait un art, mais il faut de l'uſage pour en ſavoir les principes ; ils ne ſont guère connus d'une jeune perſonne, qui eſt éloignée du commerce du monde, & qui ne prend point d'autres ſentimens que ceux que la nature lui inſpire. J'entrai chez elle, comme ſi j'y euſſe été connu depuis long-tems. Je me fis conduire à ſa chambre. Heureuſement madame de Colman n'étoit pas encore levée. Je dis à ſon aimable fille tout ce que la paſſion put m'inſpirer de plus tendre : elle en rougit d'abord, & elle parut m'écouter à regret ; mais je lui marquai tant de reſpect & de véritable tendreſſe, que je m'apperçus à la fin qu'elle y trouvoit quelque douceur. Monſieur, me dit-elle en finiſſant notre entretien, je ſouhaite que tout ce que vous me dites ſoit ſincère. Sa mère, qui parut en ce moment,

m'empêcha de lui renouveller les aſſurances de ma ſincérité. Je les accompagnai à la meſſe ; j'en revins avec elles : nous dînâmes enſemble, & la journée ſe paſſa avec tous les charmes qu'on trouve dans une nouvelle paſſion. Vous verrez, continua le comte de Roſambert, que ce n'eſt pas ſans raiſon que j'entre dans le détail de toutes ces circonſtances.

Je me rendis le ſoir chez moi. La demoiſelle, dont je vous cache le nom par conſidération pour ſa famille, avoit quitté mon appartement, pour occuper la chambre que j'avois fait préparer. Je la priai de trouver bon que j'euſſe l'honneur de manger avec elle ; & je vous avoue que je remarquai, dans ſes manières & dans le tour de ſon eſprit, quelque choſe de ſi touchant, que j'eus beſoin de toute la force de l'honneur pour retenir mon cœur dans de certaines bornes. Notre entretien tomba inſenſiblement ſur les ſuites malheureuſes des plus chères paſſions. Elle me dit qu'elle avoit prévu tout ce qui lui étoit arrivé, mais qu'elle n'avoit pu réſiſter à l'impétuoſité de ſon penchant ; que ſa conſolation étoit d'avoir un amant, qui méritoit les peines auxquelles elle s'étoit expoſée pour lui ; qu'elle étoit preſqu'aſſurée de n'avoir plus que trois ou quatre mois à vivre ; mais qu'elle attendoit la mort ſans frayeur, parce qu'elle s'y étoit expoſée volontairement. Ce langage me frappa. Je lui demandai

ſur quel fondement elle parloit de ſa mort, comme d'une choſe ſi certaine. C'eſt, me répondit-elle, que je n'eſpère pas de ſurvivre à mes couches. J'ai une horreur inexprimable pour ce fatal & honteux aſſujettiſſement de notre ſexe. Je n'y ſaurois penſer ſans reſſentir des mouvemens qui me mettent hors de moi-même, & des douleurs déjà pires que celles de la mort. Je ſuis d'ailleurs du tempérament le plus délicat. Ainſi je regarde la fin de ma vie comme fort prochaine. J'en ai fait le ſacrifice à mon amant, en lui donnant toute ma tendreſſe. Je ſavois bien, continua-t-elle, que je n'étois point capable d'aimer médiocrement : j'ai tout enviſagé, & jamais il n'y eut de malheurs ſi prévus, ni ſi volontaires que les miens.

Je me haſardai là-deſſus à lui demander pourquoi elle ne s'étoit point oppoſée au progrès d'une paſſion, dont elle prévoyoit des ſuites ſi malheureuſes. Je conçois bien, lui dis-je, que lorſqu'un cœur, tel que vous dépeignez le vôtre, eſt une fois enflammé, il lui eſt difficile de garder des meſures, & de modérer ſes deſirs ; mais vous connoiſſant ſi bien vous-même, comment ne vous êtes-vous pas précautionnée contre toutes ſortes d'engagemens? J'ai toujours cru qu'il étoit aiſé à une perſonne de votre ſexe de ſe garantir de l'amour.

Elle me répondit : Si vous l'avez toujours cru, vous vous êtes toujours trompé. Je juge de toutes

les femmes par moi-même. Nos premiers mouvemens nous portent à la tendreſſe. Cette diſpoſition naît avec nous. Elle ne nous quitte jamais ; & s'il ſe trouve quelques femmes qui meurent ſages, il faut qu'elles aient combattu pendant toute leur vie. Combien croyez-vous, continua-t elle, que l'éducation qu'on nous donne, & la molleſſe dans laquelle on nous élève, contribuent à fortifier ce premier penchant ? J'ai fait cent réflexions ſur la nature de mon eſprit, & ſur celle de mon corps. Je ſuis foible & tendre, voilà ce que j'ai apporté en naiſſant ; mais les lectures, les ſpectacles, les converſations m'ont rendue folle, voilà ce que je dois à la manière dont j'ai été élevée. Dès l'âge de douze ans, je me formois l'idée d'un amant, tel que je l'aurois ſouhaité pour être heureuſe : ce fantôme m'accompagnoit par-tout, & je ſentois déjà pour lui les deſirs qu'inſpire la réalité. J'étudiois tous les hommes que j'avois occaſion de connoître, & je les aimois à proportion qu'ils me ſembloient approcher de la parfaite image que je portois dans mon cœur. Lorſque je vis pour la première fois celui que le ſort avoit deſtiné pour être mon amant, je ſentis des mouvemens extraordinaires, qui ſembloient m'avertir que c'étoit-là l'homme que j'aimois depuis quatre ou cinq ans ſans le connoître. Il prit pour moi des ſentimens, dont il n'eut pas de peine à me perſuader. Plus je le voyois, plus je lui trouvois de

rapport à mon idole, & bientôt il ne fut plus qu'une même choſe avec elle. Ce n'eſt pas que je ne lui aie fait acheter ma conquête aſſez cher : mais à quoi ſert la réſiſtance d'une femme, qu'à irriter ſes propres deſirs? Je voulois garder quelque dehors de bienſéance, & m'aſſurer que j'étois aimée. Lorſque je crus l'être, j'ouvris mon cœur à la plus violente paſſion qui fût jamais. Vous me demanderez pourquoi je n'ai pas du moins évité la dernière foibleſſe? Mais une femme eſt-elle maitreſſe d'elle-même, quand elle eſt ſans ceſſe avec un homme qu'elle a rendu le maître de ſon cœur? j'ai compté ſur la tendreſſe & ſur la généroſité de mon amant; je l'aimerois bien peu, ſi je pouvois le croire capable de me trahir.

La converſation dura long-tems ſur cette matière. Je la conſolai autant que je pus par l'eſpérance d'un avenir heureux, qui la rejoindroit bientôt à l'objet de ſes deſirs. Effectivement je ne pouvois m'imaginer qu'il y eût au monde un homme aſſez lâche pour abandonner une femme, après l'avoir réduite à cet état. J'aurois répondu, ſur ma vie, de la fidélité de ſon amant. Le portrait qu'elle m'en avoit fait, me prévenoit en ſa faveur; & je n'avois pas moins d'impatience qu'elle de le voir arriver, pour en faire un ami.

Je ſoupai tous les jours avec elle, juſqu'au retour de mon valet. J'avois ſoin de me rendre de bonne

heure au logis, pour la ménager dans l'état où elle étoit; car ſa groſſeſſe paroiſſoit avancée. Le reſte du jour, je le paſſois preſqu'entier chez mademoiſelle de Colman. Enfin, huit jours après, je rencontrai mon valet qui arrivoit en poſte. Surpris de le voir ſeul, je lui demandai ſi monſieur de..... ne venoit point par derrière. Il me fit, ſans répondre, quelques ſignes de tête, qui me firent mal augurer du ſuccès de ſa commiſſion. Il me préſenta une lettre, qui étoit pour la demoiſelle. J'allai chez elle, ſans perdre un moment; & je la lui remis, en lui diſant qu'elle devoit connoître cette écriture.

Elle l'ouvrit; à peine avoit-elle eu le tems d'en lire les premières lignes, qu'elle tomba ſans connoiſſance à mes pieds. Sa chûte fut ſi violente, que je craignis beaucoup pour elle. Je lui fis donner néanmoins de ſi prompts ſecours, qu'elle recouvra la connoiſſance. Mais, bon Dieu! qu'il eût bien mieux valu que cet évanouiſſement eût terminé ſa vie! Malgré la foibleſſe qu'il lui avoit cauſée, elle ſe leva comme une furieuſe, & ſe jetta ſur mon épée, qu'elle tira du fourreau avant que j'euſſe le tems de m'en appercevoir. Je l'avois miſe, ſuivant ma coutume, ſur une chaiſe en entrant dans ſa chambre, parce que je croyois n'en devoir ſortir qu'après avoir ſoupé. Elle s'en ſeroit percée infailliblement, ſi je ne me fuſſe jetté ſur elle pour l'arrêter. J'eus beſoin de toute ma force; & ce fut

avec des difficultés infinies, que je la fis aſſeoir dans un fauteuil, en lui tenant les mains, de peur qu'elle n'attentât autrement ſur elle-même.

Après y avoir demeuré plus d'un quart-d'heure, ſans me dire une ſeule parole, je vis que les larmes commençoient à couler de ſes yeux. Elle me pria d'un ton aſſez doux de lui laiſſer les mains libres, en m'aſſurant qu'elle n'uſeroit pas mal de cette liberté. Je lui dis : Qu'eſt-ce donc, Mademoiſelle, qui a pu vous cauſer tant d'agitation ? je vous parle depuis un quart-d'heure ; vous ne me répondez pas : craignez-vous de me confier vos peines ? Non, Monſieur, me répondit-elle ; mon deſſein n'eſt pas de vous rien cacher. Ecoutez-moi, je vais vous ouvrir mon cœur. Mon amant m'abandonne ! Le ſoleil n'a peut-être jamais éclairé de perfidie ſi lâche & ſi noire. Le Ciel l'en punira ; il me doit cette juſtice. Dans le premier tranſport où cette funeſte nouvelle m'a jetée, j'étois capable de me donner la mort, ſi vous n'aviez arrêté mes mains ; oui, il eſt certain que j'allois me la donner ; mais c'eſt cette penſée même qui m'a ouvert les yeux tout d'un coup ſur l'excès de ma folie. Je n'ai pas plutôt été aſſiſe ſur ce fauteuil, que mes regards ſont tombés ſur votre épée, que je vois encore là toute nue. J'ai frémi, comme ſi je l'euſſe déja ſentie dans mes entrailles. Je ne ſais comment il eſt arrivé que d'un moment à l'autre, la raiſon m'eſt revenue. J'ai fait plus de

réflexions dans l'eſpace d'un demi-quart-d'heure, que je n'en ai fait de toute ma vie. En un mot, vous me voyez non-ſeulement réſolue de vivre, mais de renoncer à l'amour, à la haine, & au monde même, s'il ſe peut; car je n'ai plus d'autre parti à prendre. Aidez-moi dans mon deſſein. Je vous devrai deux ou trois fois la vie. J'ai une tante à l'abbaye de P. R. qui n'eſt qu'à quelques lieues de Paris. Elle m'aime, & je ſuis sûre qu'elle me fera recevoir volontiers dans cette maiſon. Je veux l'aller voir promptement, lui faire l'aveu de toutes mes foibleſſes, & lui demander le moyen de les réparer. Le Ciel, qui m'inſpire ce deſſein, applanira les difficultés. Que dites-vous de tout cela, ajouta-t-elle en me regardant?

Je lui répondis, que j'avois peine à le comprendre, & que je ne pouvois aſſez l'admirer. Mais, lui dis-je, Mademoiſelle, s'il m'eſt permis de faire quelque réflexion ſur un ſi beau deſſein, il me ſemble que l'embarras où vous êtes y mettra quelqu'obſtacle: vous ne ſongez point que vous portez un fardeau, dont il faut vous délivrer auparavant. Bien entendu, reprit-elle, & c'eſt ſur quoi j'ai principalement beſoin de votre ſecours. Nous verrons enſemble, par quels moyens nous pourrons préparer ma tante à recevoir ma première viſite; car mes frères l'auront prévenue ſans doute ſur mon évaſion. Pendant que je traiterai avec elle, mes

couches s'avanceront, & me laiſſeront enfin la liberté que je deſire. Permettez-moi de prendre maintenant un peu de repos ; j'ai beſoin de me remettre de l'agitation où vous m'avez vue.

Qui n'auroit cru comme moi, après un diſcours ſi tranquille & ſi ſérieux, que cette infortunée demoiſelle étoit entièrement revenue à elle-même, & que ſes réſolutions étoient ſincères ? Il ne vous paroîtra pas croyable qu'une femme, dans le fort de ſa paſſion, ait pu pouſſer la diſſimulation ſi loin. Je la quittai, après avoir recommandé à ſa femme-de-chambre de la faire mettre au lit. Elle conſentit à tout ce qu'on voulut. Lorſqu'elle ſe fut couchée, elle ordonna, ſans faire paroître la moindre émotion, qu'on la laiſsât ſeule. La femme-de-chambre ſortit. Je me retirai dans mon cabinet, où je m'occupai de quelque lecture. Environ deux heures après, la maitreſſe du logis vint à moi toute effrayée, avec la femme-de-chambre, qui étoit pâle comme la mort. Ah ! Monſieur, me dirent-elles, il eſt arrivé quelque malheur. Nous avons vu tomber pluſieurs gouttes de ſang, du plancher de la chambre de mademoiſelle. Nous ſommes allées à ſa porte ; nous l'avons trouvée fermée. Elle en a tiré la clef : nous avons heurté aſſez fort ; elle refuſe d'ouvrir & de répondre. Venez vous-même ; & dites-nous ce qu'il faut que nous faſſions. J'y courus ſur le champ. Je frappai rudement à la

porte. On ne répondit point. Alors, ſans balancer, je pris une longue bûche que je gliſſai entre le ſeuil & la porte; & du premier effort, je la levai de deſſus ſes gonds. Nous entrâmes, & nous vîmes le plus affreux ſpectacle du monde. Des flots de ſang couloient du lit ſur le plancher. Je m'approchai. La pauvre demoiſelle étoit couchée ſur le dos, ſans vie & ſans mouvement; elle s'étoit enfoncé dans le cœur, le couteau dont elle avoit coutume de ſe ſervir à table. Je le tirai promptement de la plaie, où il étoit encore. Les deux femmes commencèrent à jetter des cris. Je les fis taire, en leur faiſant entendre qu'elles alloient ſe perdre, & moi avec elles: je les envoyai chercher de l'eau, pour laver les traces du ſang. Pendant qu'elles y travailloient de toute leur force, je jettai les yeux ſur la table, & j'apperçus un papier: je le pris, & j'y lus ces mots:

« Trop généreux mouſquetaire, je vous de-
» mande pardon de vous avoir trompé. Il m'étoit
» impoſſible d'exécuter autrement le deſſein que j'ai
» pris de mourir. Votre aveugle amitié pour une mal-
» heureuſe, vous empêcheroit de voir que la mort
» lui eſt devenue néceſſaire, dans l'horrible état
» où elle eſt réduite; & croyant me ſervir, vous
» augmenteriez mes maux, en me conſervant la
» vie malgré moi. Adieu. Je meurs contente. Le
» Ciel, qui ne punit que les crimes, aura pitié de

» mon ame. Je n'ai d'inquiétude que pour le mal-
» heureux fruit qui eſt dans mon ſein. Je crois
» que ſi l'on me fait ouvrir promptement après
» ma mort, on pourra le baptiſer. J'aurai ſoin de
» me donner le coup vers le cœur, pour épar-
» gner ce pauvre petit innocent. Adieu, généreux
» mouſquetaire; j'emporte une parfaite reconnoiſ-
» ſance pour tous vos bienfaits ».

Cette lettre me pénétra d'horreur, de pitié & d'admiration. J'étois ſi ſaiſi, que je ne ſavois à quoi me déterminer. Cependant le péril étoit preſſant. J'envoyai mon valet-de-chambre avertir un chirurgien voiſin de ſe rendre ſur le champ chez moi, avec les inſtrumens néceſſaires pour une opération dangereuſe. Il vint auſſi-tôt. Je lui fis promettre le ſecret, avant que de l'introduire dans la chambre; & lui ayant raconté en peu de mots ce qui venoit d'arriver, je lui fis commencer l'opération en ma préſence. Elle fut heureuſe. L'enfant avoit aſſez de vie pour m'aſſurer que nos ſoins n'étoient pas inutiles. Il mourut une demi-heure après. Je fis porter, pendant la nuit, les deux corps au cimetière de Saint-Nicolas-des-Champs. On les paſſa par-deſſus la muraille, à l'aide de quelques échelles, & je les fis enterrer à mes yeux dans une même foſſe.

Cette funeſte aventure fit ſur moi des impreſſions terribles. Elle ſervit ſur-tout à me dégoûter du commerce

commerce des femmes ; & je réſolus d'y renoncer entièrement. Je commençai par changer de demeure. Je pris un appartement au fauxbourg Saint-Germain, dans la rue de la Comédie. Les huit premiers jours, je demeurai comme abſorbé dans ma chambre, uniquement occupé du tragique événement dont j'avois été témoin. Mais j'étois né pour les aventures, & j'en avois encore bien à eſſuyer avant que de devenir tranquille.

Je fis connoiſſance, à la comédie, avec le marquis de Sévigné, fils de la célèbre marquiſe de ce nom. Il étoit de mon âge. Notre amitié ſe forma ſans préparation. Nous avions à peu-près les mêmes goûts & les mêmes penchans. Dès le premier jour de notre connoiſſance, nous liâmes une partie de plaiſir pour le lendemain. Elle s'exécuta très-agréablement. Il amena avec lui monſieur Racine, qui s'étoit déja fait connoître par ſes belles tragédies, & monſieur l'abbé de Cogan, qui paſſoit pour un très-bel eſprit. Monſieur Racine nous apprit qu'il devoit être reçu, deux jours après, à l'académie françoiſe. Il nous récita le diſcours qu'il avoit préparé pour ſa réception. Nous en critiquâmes pluſieurs endroits, qu'il eut la complaiſance de changer, en ſuivant nos conſeils. Le marquis de Sévigné avoit l'eſprit très-fin & très-agréable. On n'a jamais tourné mieux que lui une poliſſonnerie. Le ton de ſa

voix, l'air délicat & badin dont il s'exprimoit, donnoit de la grace à ſes moindres paroles. Il étoit paſſionnément épris d'une comédienne, qui épuiſoit ſa bourſe par de folles dépenſes. Il nous propoſa après ſouper, c'eſt-à-dire, vers minuit, d'aller rendre viſite à ſa maitreſſe. Nous y fûmes tous enſemble. Elle ne faiſoit qu'arriver chez elle, dans un caroſſe qu'elle tenoit de la libéralité du marquis. Malgré les obligations qu'elle lui avoit, elle parut choquée de ce qu'il lui amenoit trois perſonnes inconnues à une telle heure. Il me ſemble que tu veux bouder, lui dit Sévigné: ſais-tu que je t'amène un académicien qui t'a fait reine plus d'une fois, un mouſquetaire qui paie fort régulièrement ſes quinze ſols au parterre, & un abbé qui joue la comédie preſqu'auſſi-bien que toi? Allons, Monſieur l'abbé, dit-il à l'abbé Cogan, paroiſſez ſur la ſcène. Mademoiſelle fit hier le rôle d'Iphigénie, & vous faites le perſonnage d'abbé. Vous êtes eccléſiaſtique, à peu-près comme elle eſt princeſſe. Il faut, s'il vous plaît, que vous nous donniez tous deux un plat de votre métier. Cette tirade d'éloquence fit rire la comédienne, & la mit en bonne humeur. On ne parla plus que de rire, & l'on exécuta le projet du marquis, qui étoit de faire déclamer quelque ſcène de Racine à l'abbé de Cogan; il y conſentit. Nous lui nîmes une perruque, un habit galon-

né, &c. pour faire le rôle de Titus. Je n'ai jamais ri de ſi bon cœur. La comédienne faiſoit Bérénice d'une manière enchantée. Le pauvre abbé, qui n'avoit jamais exercé ſon talent pour la parole que dans quelque miſérable ſermon, exprimoit les agitations de Titus avec un ridicule achevé. Nous paſsâmes ainſi une partie de la nuit; & nous nous ſéparâmes, en promettant à monſieur Racine d'aſſiſter à la cérémonie de ſa réception à l'académie.

Nous lui tînmes parole. La ſalle étoit remplie de quantité de perſonnes de la première diſtinction, que la réputation du nouvel académicien y avoit attirées. Il faut avouer que Racine charma tous ſes auditeurs. Il étoit bel homme; il déclamoit bien. Son diſcours étoit bien compoſé. A peine put-il répondre à l'empreſſement de tous ceux qui venoient l'embraſſer & le féliciter de ſon ſuccès. Je ne lui dis que deux mots à l'oreille, pour l'inviter à ſouper. Il me promit de s'y rendre. J'avois eu ſoin de prier auparavant monſieur Boileau, que je connoiſſois, & monſieur Moliere, que je ne connoiſſois pas, mais à qui le marquis de Sévigné avoit fait le compliment de ma part. Il amena encore le chevalier de Méré, & l'abbé Geneſt. Nous nous trouvâmes ſept à table, & de la meilleure humeur du monde. Monſieur Boileau nous raconta qu'étant à Verſailles, quelques

jours auparavant, il avoit eu une plaiſante querelle avec monſieur Mocolieri, envoyé de Veniſe. Celui-ci lui reprocha, comme une marque de mauvais goût, d'avoir traité les beautés du Taſſe de clinquant. Monſieur Boileau ne ſe défendit d'abord qu'en badinant; mais l'envoyé continuant de lui dire d'un ton fort ſérieux, que cette raiſon avoit pourtant empêché les académiciens della Cruſca de Florence, de lui offrir une place dans leur corps, comme ils l'avoient réſolu; qu'après avoir examiné la choſe dans une de leurs aſſemblées, ils avoient conclu que ce ſeroit déshonorer leur nation, que d'accorder cette marque d'honneur à une perſonne qui avoit décrié le plus bel eſprit d'Italie; Boileau, piqué de ce diſcours, répondit en vrai ſatyrique: Si j'ai traité ſi mal le Taſſe, qui de l'aveu de meſſieurs de la Cruſca eſt le plus bel eſprit d'Italie, jugez quelle idée je dois avoir de ceux qui ſe reconnoiſſent inférieurs à lui; & concluez de-là, que l'eſtime ou le mépris des académiciens de Florence eſt une choſe fort indifférente pour moi. Monſieur Mocolieri s'échauffa là-deſſus, & traita Boileau de petit poëte ſuperbe. Boileau appella l'autre, petit italien ignorant. Quelques perſonnes de diſtinction, qui étoient préſentes, furent obligées de leur impoſer ſilence, pour arrêter cette querelle.

Nous applaudîmes aux réponſes de monſieur

Boileau ; & les réflexions que nous fîmes ſur ſon hiſtoire, nous conduiſirent à parler d'une foule de mauvais écrivains, qui inondoient alors Paris. Tous les convives lâchèrent quelques traits plaiſans ; & Boileau ſur-tout triomphoit ſur cette matière. Pradon, Bourſault, Perrault, & quantité d'autres ne furent point épargnés. Monſieur le chevalier de Méré, qui étoit d'une humeur aſſez grave, nous dit que, quoiqu'il trouvât fort raiſonnable la coutume du royaume, qui ne permet point qu'un livre ſoit imprimé, s'il n'a ſubi l'examen des cenſeurs, il lui ſembloit néanmoins que l'intérêt du public demandoit quelque choſe de plus : qu'il faudroit que tous ceux qui ſe laiſſent ſurprendre à la démangeaiſon d'écrire, fuſſent obligés de faire preuve de leur capacité ; & qu'au lieu qu'on examine l'ouvrage pour en permettre l'impreſſion, on commençât par examiner l'auteur, pour lui permettre de compoſer l'ouvrage.

Cette penſée fut trouvée fort judicieuſe, & fort convenable aux beſoins préſens de la république des lettres. On chargea monſieur Moliere, de dreſſer un placet, qui ſeroit préſenté à monſieur le chancelier, pour lui demander cette réforme dans la littérature. Nous badinâmes ainſi très-agréablement le reſte de la ſoirée.

Le lendemain, monſieur Racine, qui avoit pris quelqu'amitié pour moi, me propoſa d'aller nous

promener avec lui juſqu'à l'abbaye de Port-Royal-des-Champs, où il avoit une proche parente, & quantité d'amis. Le plaiſir de l'accompagner, & la réputation de cette célèbre abbaye, m'y firent conſentir volontiers. Nous y fûmes reçus à merveille. On nous y retint quelques jours. Monſieur Arnauld, qui y étoit alors, me fit mille careſſes. Comme j'avois l'eſprit aſſez cultivé pour un homme de mon âge, il prit plaiſir à m'inſtruire du ſujet des fameuſes conteſtations qui diviſoient alors l'égliſe de France. Il me fit même goûter ſes ſentimens; & je puis dire que j'étois à demi-janſéniſte, lorſque je quittai cette maiſon. La mère Agnès, qui étoit parente de monſieur Racine, prit fort à cœur ce qu'elle appeloit ma converſion. Elle avoit beaucoup de brillant dans la converſation, & n'avoit pas moins de ſolidité d'eſprit. Elle me fit promettre de retourner de tems en tems pour la voir. Je fus obligé, quelques mois après, de chercher un aſyle dans cette abbaye, pour éviter les ſuites d'une aventure qui a renverſé ma fortune.

Etant retourné à Paris, je trouvai une lettre de mademoiſelle de Colman. Elle n'étoit point ſignée de ſon nom, & c'étoit l'unique que j'euſſe reçue d'elle. Auſſi ne pus-je connoître d'où elle venoit, que par ſa lecture. C'étoit des reproches d'avoir laiſſé paſſer tant de tems ſans la voir, & des plaintes

de la peine que je lui avois fait prendre, pour découvrir le lieu de ma demeure. Quelque réſolution que j'euſſe formée de renoncer abſolument aux femmes, ſon mérite me revint à l'eſprit, & renouvella les premières impreſſions qu'il y avoit faites. Je trouvai d'ailleurs qu'il y avoit eu de l'impoliteſſe à l'abandonner ſi bruſquement, & je condamnai ma conduite. Je fus la voir dès le lendemain, pour lui en faire mes excuſes. Elle me reçut avec une joie, qui me fit aſſez connoître que j'étois bien dans ſon cœur. Sa mère n'en marqua pas moins. J'eus la foibleſſe de reprendre mes anciens ſentimens; mais comme je ne ſuis pas fait pour être heureux, ma tranquillité ne fut pas de longue durée.

Je voyois mademoiſelle de Colman depuis deux mois, avec beaucoup d'aſſiduité. Sa ſageſſe m'étoit connue. Si je l'aimois, j'étois sûr d'en être aimé. Cependant la jalouſie s'empara tout d'un coup de mon ame, & vint empoiſonner toute ma ſatisfaction. Cruelle & funeſte paſſion! Un jeune abbé, qui ſe faiſoit appeler de Levin, trouva le moyen de s'introduire dans la maiſon de madame de Colman. Je m'apperçus, en peu de jours, du deſſein qui l'y amenoit. Ses fréquentes viſites, ſes regards, ſon empreſſement, & mille autres marques, me firent trop connoître que j'avois un rival. Je fus indigné qu'un homme de ſa profeſſion osât ſe

mettre en concurrence avec moi. Je me croyois néanmoins ſi aſſuré du cœur de mademoiſelle de Colman, que je n'appréhendois rien de ſa part : mais enfin ma bizarrerie ne me permit pas de ſouffrir qu'un abbé entreprît de me le diſputer. Je le tirai un jour à l'écart, & je lui dis d'un ton de maître, que je lui défendois de paroître jamais avec moi dans un même lieu ; & que s'il étoit aſſez hardi pour s'y trouver, je lui donnerois vingt coups de canne. La rougeur lui monta au viſage : il me répondit que s'il avoit une épée, je ne lui parlerois pas ſi fièrement. Je vous avoue que perdant toute patience à cette réponſe, je lui donnai effectivement pluſieurs coups d'un bâton que je portois à la main. Il me quitta ſans ajouter un mot, & ne ſe préſenta plus devant mes yeux. Je crus que la honte & la crainte l'avoient fait diſparoître. Quelques mois ſe paſsèrent. J'étois ſi charmé de mademoiſelle de Colman, que j'avois pris la réſolution de l'épouſer. Il falloit obtenir le conſentement de mon père ; mais j'eſpérois qu'en faveur des richeſſes, il paſſeroit ſur l'inégalité de la naiſſance. Je me diſpoſois à lui demander cet aveu, lorſqu'un jour au matin mon valet vint m'annoncer un inconnu, qui ſouhaitoit de me parler un moment. J'étois à m'habiller : je lui fis dire d'entrer. Son viſage ſe renouvella tout d'un coup dans ma mémoire ; & quoiqu'il

fût ſous les habits d'un homme d'épée, je le reconnus facilement pour ce même abbé que j'avois maltraité trois mois auparavant. Si vous me reconnoiſſez, Monſieur, me dit-il d'un ton ferme, vous devez concevoir le deſſein qui m'amène chez vous : je ſuis celui que vous outrageâtes indignement, il y a trois mois, ſous l'habit & ſous le nom de l'abbé de Levin. J'ai quitté l'égliſe exprès pour en tirer raiſon. Choiſiſſez le tems, le lieu, & les armes.

Ce procédé me parut franc & généreux. Il eſt juſte, mon brave, lui repartis-je, que je vous ſatisfaſſe : l'honneur offenſé veut du ſang. Ne remettons pas à un autre jour ce que nous pouvons exécuter dès ce moment. Pour les armes, nous nous ſervirons, ſi vous voulez, de nos épées. Je vous laiſſe le maître du lieu. Nous convinmes de nous rendre à dix heures, par des chemins différens, ſur le bord de la Seine, du côté de la Grenouillère. Nous y arrivâmes preſqu'en même tems. Nous nous battîmes un demi-quart-d'heure ſans avantage. Je fus bleſſé le premier, d'un coup léger à la cuiſſe ; mais, plus heureux que mon adverſaire, je lui enfonçai auſſitôt mon épée au travers du corps. Il tomba, en diſant : Je ſuis mort. Je crus d'abord qu'il l'étoit ; & j'allois jetter le corps dans la rivière, mais je m'apperçus qu'il reſpiroit encore. La compaſſion m'obligea d'aller chercher du ſecours aux maiſons

les plus voiſines. Ce fut la cauſe de ma perte : car s'il fût mort ſur le champ, on auroit ignoré qui étoit l'auteur du coup. J'avertis quelques perſonnes que je rencontrai, d'aller promptement le ſecourir, & je me retirai pour éviter d'être reconnu. Mais mon ennemi n'eut pas la généroſité de cacher mon nom en mourant. On ſut le jour même, dans tous les endroits de Paris, que je m'étois battu, & que j'avois tué mon homme.

J'étois reſté néanmoins dans la ville; mais mes amis me conſeillèrent de ſortir, & de chercher une retraite. Comme il étoit à craindre qu'il n'y eût déjà quelques ordres pour m'arrêter à la poſte, je pris le parti de me déguiſer en payſan ; & je me rendis dans cet équipage à l'abbaye de Port-Royal, ſans avoir communiqué mon deſſein à perſonne. J'y fus bien reçu. Monſieur Arnauld y étoit encore. Je lui découvris mon malheur : il me fit des réprimandes ſévères ſur l'action peu chrétienne que je venois de faire, & me cita quantité de paſſages de l'écriture & des pères, pour me prouver qu'il n'eſt pas permis de donner la mort à ſon prochain. C'eſt une vérité que je n'ignore pas, lui dis-je ; mais quel parti voulez-vous que prenne un pauvre gentilhomme, dans les circonſtances où je me ſuis trouvé? Vous ſavez les loix de l'honneur. Je ſais encore mieux les loix du chriſtianiſme, répondit ſévérement monſieur Arnauld. Vous aviez maltraité

injuſtement votre adverſaire ; il ne falloit pas rougir de l'appaiſer par des ſoumiſſions. Si vous appréhendiez que cela ne vous fît quelque tort dans le monde, vous aviez un moyen d'éloigner de vous tout ſoupçon de lâcheté ; c'étoit de vous bien battre à la guerre. C'eſt-là que la bravoure eſt permiſe. Le monde, tout injuſte qu'il eſt, n'accuſera point de lâcheté un officier qui évite les duels, ſi cet officier fait ſon devoir dans l'occaſion, pour le ſervice de ſon prince & de ſa patrie. On diſtingue aiſément la poltronerie d'avec la religion & la ſageſſe. Suppoſons qu'un homme de guerre, non-ſeulement brave dans les combats & dans les ſièges de villes, mais honnête homme & bon chrétien dans le cours de ſa conduite, vienne à refuſer un duel ; il n'y aura perſonne qui n'interprète bien ſes motifs, & qui ne juge que ce qui l'arrête eſt le même ſentiment de religion qui eſt la règle de toutes ſes autres actions. Mais j'avoue qu'un débauché, qui éviteroit de tirer l'épée dans la même occaſion, ſeroit ſoupçonné juſtement d'être un poltron & un lâche ; parce qu'il n'eſt pas naturel de croire que l'amour du devoir le conduiſe alors, lui qui fait profeſſion d'en violer ailleurs toutes les loix. L'importance eſt donc d'être honnête homme & chrétien : on ne ſe trouve jamais expoſé à l'infamie, parce que la probité & le chriſtianiſme s'accordent toujours avec les droits du véritable honneur.

Voilà de quelle morale j'étois régalé tous les jours à Port-Royal. J'y paſſai plus de ſix ſemaines. Monſieur Arnauld y venoit ſouvent avec d'autres eccléſiaſtiques, dont j'ai oublié les noms. Il y en avoit d'ailleurs quelques-uns, dans l'abbaye, qui étoient regardés comme les oracles du parti janſénien, & qui menoient une vie très-réglée & très-édifiante; ainſi je n'étois pas ſans compagnie.

Pendant ce tems-là, mes amis s'employoient de toute leur force, pour me faire obtenir ma grace. Si l'évêque de Marſeille, mon oncle, eût été en France, j'aurois réuſſi plus facilement par ſon crédit; mais le roi, qui l'honoroit d'une parfaite confiance, l'avoit envoyé en qualité d'ambaſſadeur extraordinaire à la cour de Pologne, pour travailler à faire élever ſur le trône le grand-maréchal Jean Sobieki. Je trouvai néanmoins des protecteurs ſi puiſſans & ſi zélés, qu'ils vinrent à bout de perſuader à ſa majeſté, que mon affaire n'étoit rien moins qu'un duel; que j'avois été attaqué en revenant de la chaſſe, & que j'avois tué mon ennemi en me défendant. Comme le ſujet de notre querelle n'avoit été connu de perſonne, cette explication paſſa enfin pour conſtante; & j'eus la permiſſion de revenir à Paris. J'obtins, quelque tems après, mes lettres d'abolition, avec les formalités ordinaires.

Fin du ſecond Livre.

LIVRE TROISIÈME.

LE comte de Roſambert continua de me raconter la ſuite de ſa vie, c'eſt-à-dire, le fameux duel où il eut encore le malheur de tuer un de ſes ennemis; ſa fuite dans les pays étrangers; ſes diverſes courſes; ſon arrivée en Allemagne où il ſe mit au ſervice de l'empereur. Il me fit la relation du ſiège de Vienne, auquel il avoit aſſiſté; de la priſe de Bude, & de la défaite de l'armée ottomane. Enfin, il pourſuivit ſa narration juſqu'au tems de ſa vie où il étoit alors. Comme j'ai appris que toutes ces particularités ont été données au public depuis ſa mort, je ne groſſirai point ces mémoires par un récit qu'on peut trouver ailleurs. Il me ſuffit d'ajouter que le roi, toujours inexorable pour les duels, ne voulut jamais conſentir à lui faire grace. Il fit entendre ſeulement à monſieur de Janſon, qui avoit été nommé à l'évêché de Beauvais en 1679, & qui venoit alors d'être fait cardinal par le pape Alexandre VIII, qu'on ne feroit aucune recherche de ſon neveu, pourvu qu'il demeurât en France ſous un nom emprunté, & qu'il tînt une conduite ſage & tranquille. Le comte finit ſon récit, en me diſant que ſon deſſein étoit d'aller ſervir dans l'armée d'Italie, & qu'il eſpéroit que le roi lui accorderoit de

l'emploi. Il obtint en effet la majorité d'un régiment étranger ; il partit quelque tems après, pour aller joindre l'armée de monſieur de Catinat. Mais, avant ſon départ, nous paſsâmes encore quelques mois à Paris, dans nos divertiſſemens ordinaires. Nous évitions le grand monde & les nombreuſes compagnies. Si nous rendions quelques viſites, c'étoit à des religieux de mérite, ou à quelques beaux-eſprits de Paris, dont la converſation pouvoit nous inſtruire. Nous allions voir aſſez ſouvent le père Bouhours, jéſuite du collège de Louis-le-Grand, qui nous entretenoit avec cette politeſſe qui faiſoit ſon caractère. Il nous fit préſent de quelques-uns de ſes ouvrages. Je dois dire ici, pour l'honneur de ſa mémoire, qu'il ne manquoit jamais d'inférer dans nos converſations quelques réflexions de piété, & qu'il les tournoit ſi agréablement, que nous l'écoutions quelquefois plus d'un quart-d'heure, ſans l'interrompre. Un jour qu'il nous avoit conduits dans la bibliothèque, & que j'en examinois les livres avec beaucoup d'attention, il me demanda pour quelle eſpèce de livres j'avois le plus d'inclination ? Je lui répondis que j'aimois beaucoup un bon livre de morale, où les détours du cœur humain fuſſent bien expliqués ; les avantages de la vertu, & les douceurs d'une vie réglée, expoſés dans tout leur jour ; enfin, un livre où ce qui peut faire le vrai bonheur de l'homme fût bien traité. Je

ſuis charmé, me dit le père Bouhours, de vous voir dans un ſi bon goût. J'en conclus qu'infailliblement votre cœur eſt porté à la vertu ; que vous êtes maintenant un honnête homme, & que vous ſerez quelque jour un ſaint. Je me mis à rire. Voilà, repris-je, un jugement bien flatteur pour moi. Mais, ſavez-vous, mon père, que ce n'eſt que par l'eſprit que je penſe ſi bien ; & qu'en même-tems que j'eſtime la ſageſſe & la vertu, j'ai toutes les peines du monde à la pratiquer ? Cela n'eſt pas ſurprenant, répliqua le père Bouhours ; vous êtes jeune, la nature a ſes droits, il en coûte à votre âge pour la combattre ; trop ſouvent même elle triomphe de la religion & de la raiſon. Mais, quelque ſupériorité qu'elle puiſſe prendre ſur ces deux règles de notre conduite, elle ne les effacera jamais entièrement dans un cœur tel que je viens de connoître le vôtre. Je vous défie, par exemple, continua-t-il, du caractère dont vous êtes, de vivre jamais tranquillement dans le déſordre : vous ſentirez malgré vous des remords ; & quand vous commettriez les plus grands crimes, votre cœur regrettera toujours la vertu.

Une connoiſſance très-agréable, que je fis encore par le moyen du comte de Roſambert, fut celle de monſieur Racine. Je n'ai guère vu d'homme dont l'eſprit fût plus cultivé, & les manières plus polies. Il nous dit qu'il devoit le caractère tendre &

gracieux qu'on admire dans ſes tragédies, à la tendreſſe qu'il avoit pour ſa femme, & à celle dont elle étoit remplie pour lui ; que lorſqu'il avoit à traiter quelqu'endroit tendre & touchant, il montoit à la chambre de cette chère épouſe, & qu'un moment de ſon entretien & de ſes careſſes lui mettoit le cœur dans la ſituation qu'il falloit pour produire les plus beaux ſentimens. Il nous lut quelques endroits de l'hiſtoire de Louis-le-Grand, à laquelle il étoit chargé de travailler. Nous ne pûmes refuſer des éloges à la beauté du ſtyle ; mais il nous parut que les louanges du grand monarque y étoient trop ſouvent répandues ; & nous jugeâmes que ſi cet ouvrage étoit un jour donné au public, on ne le liroit, tout au plus, que comme un beau panégyrique.

Le comte de Roſambert, ayant enfin obtenu l'emploi qu'il ſollicitoit, partit de Paris pour ſe rendre dans le Piémont, & me laiſſa beaucoup de regret de ſon éloignement. Nous nous promîmes mutuellement de nous aimer toujours. Je n'aurois pas balancé à prendre le même parti, ſi j'en euſſe eu la liberté ; mais il falloit attendre néceſſairement que le noviciat de mon père fût expiré, pour mettre quelqu'arrangement dans mes affaires. Mon deſſein étoit d'aller rejoindre enſuite mon ami, & de faire mes épreuves militaires ſous ſa conduite. La fortune en diſpoſa autrement. Je ne le revis que pluſieurs années

années après notre ſéparation, comme je le rapporterai dans le cours de ces mémoires, & nous eumes, l'un & l'autre, quantité d'aventures fâcheuſes à eſſuyer dans cet intervalle.

J'appris du père prieur des chartreux, avec qui j'avois toujours entretenu un commerce de lettres, le tems où mon père devoit faire la profeſſion religieuſe. Je me rendis en province, pour aſſiſter à cette triſte cérémonie. Je voulois le voir avant qu'il prît le dernier engagement, & je fis tous mes efforts pour cela; mais ſon parti étoit pris. Il me fit répondre qu'il m'étoit inutile d'y penſer, & que je n'aurois la ſatisfaction de le voir que le lendemain de la prononciation de ſes vœux. Il fallut en paſſer par-là. J'aſſiſtai donc à cette fête lugubre. L'égliſe étoit remplie d'une foule de perſonnes de toutes les conditions, que la curioſité y avoit attirées. Je ne pus retenir mes larmes, en voyant un père qui m'étoit ſi cher, avec un viſage pâle, & déjà défiguré par la pénitence: mais ce fut bien autre choſe, lorſque je l'entendis prononcer la fatale formule. Je ſentis des déchiremens qui m'obligèrent de ſortir du chœur par une porte de derrière. Il étoit le ſeul qui ne paroiſſoit pas ému: ſa piété & ſa conſtance firent l'admiration de tout le monde, & l'on n'en parloit qu'avec étonnement. Ce jour ſera toujours cher & douloureux à ma mémoire:

. . . . . *Quem ſemper acerbum,*
Semper honoratum, ſic Dii voluiſtis, habebo.

Il conſentit le jour d'après à recevoir ma viſite. Je me jettai à ſes genoux, que je tins long-tems embraſſés. Il me fit relever d'un viſage riant; nous nous aſſimes. Le père prieur, qui étoit avec nous, voulut que nous dînaſſions enſemble. Nous ne parlâmes, pendant le repas, que de la douceur d'une ſainte ſolitude, & de la vanité des plaiſirs du monde, quand on les compare à ceux que donne la vertu. Le père prieur, qui étoit un homme de Dieu, nous raconta pluſieurs traits édifians de quelques perſonnes de condition, qui avoient préféré, comme mon père, le ſervice de Dieu aux avantages du ſiècle. Nous tombâmes enſuite ſur l'hiſtoire de ſaint Bruno. Comme j'avois quelque difficulté à croire les trois apparitions du docteur, le père prieur nous dit qu'il ſe trouvoit à la vérité des perſonnes qui doutoient de ce fait; mais qu'après tout, ce n'étoit point ce qu'il y avoit de plus admirable dans la converſion de ſaint Bruno; qu'il y a quelque choſe de plus grand dans le changement du cœur & des inclinations d'un homme déréglé, que dans la réſurrection d'un mort: que cependant il ne falloit point auſſi révoquer en doute tous les faits qu'on a de la peine à expliquer, & que Dieu a ſes raiſons pour per-

mettre quelquefois les événemens les plus extraordinaires. Là-deſſus il nous rapporta une choſe fort ſingulière, qu'il avoit appriſe récemment.

Dans une petite ville de cette province, nous dit-il, une dame aſſez riche étoit demeurée veuve dans un âge peu avancé. Elle n'avoit qu'un fils qu'elle éleva dans la crainte de Dieu; & la tendreſſe qu'elle avoit pour lui, l'empêcha de penſer à un ſecond mariage. Lorſque ce fils eut atteint un certain âge, elle le mit chez un procureur, pour lui faire prendre une teinture des affaires. Ce jeune homme étoit ſi ſage & ſi appliqué, que le procureur prit une entière confiance en lui. Un jour il lui mit entre les mains quelques papiers de conſéquence, qu'il n'avoit pas le tems de ſerrer lui-même, & lui recommanda de les garder ſoigneuſement. Pour les mettre en ſûreté, le jeune homme les cacha dans un lieu ſecret de ſa chambre. Quelque tems ſe paſſe, ſans que le procureur penſe à redemander ſes papiers, il les redemande à la fin. Les papiers ne ſe trouvent plus, le procureur ſe plaint, gronde, menace; enfin, voyant que rien ne paroiſſoit, il fait ſaiſir le jeune homme, & le fait mettre en priſon. Il ne s'agiſſoit de rien moins que de la corde, c'étoit un vol domeſtique; & d'ailleurs la fortune de quelques familles étoit attachée à ces papiers. La mère, qui apprit le malheur de ſon fils, en fut inconſolable. Elle pria le Ciel, elle invoqua tous

les ſaints ; mais tout cela inutilement. Le fils de ſon côté proteſtoit de ſon innocence, & juroit qu'il n'étoit coupable que d'un pur oubli : il ne pouvoit ſe ſouvenir de l'endroit où il avoit placé le dépôt qu'on lui avoit confié. Cependant, comme en juſtice on n'a point d'égard à l'intention, le châtiment alloit ſuivre de près cette faute involontaire. La mère affligée, ſortant de ſa maiſon pour aller ſolliciter le lieutenant général en faveur de ſon fils, fait rencontre d'un homme fort bien mis, qui s'arrête à la conſidérer, & qui lui demande la cauſe de ſes larmes, qu'il voyoit couler : elle lui raconte la triſte aventure de ſon fils. N'eſt-ce que cela, lui dit l'inconnu ? Venez, je mettrai remède à tout. Il la fait rentrer chez elle, lui demande de l'encre & du papier, écrit une lettre qu'il lui donne pour le lieutenant général, en l'aſſurant qu'il étoit ſi fort de ſes amis, qu'il ne lui refuſeroit rien en ſon nom. La dame ſe rend auſſi-tôt chez ſon juge ; il étoit ſeul dans ſon cabinet. On la fait entrer. Elle préſenta ſa lettre. Le lieutenant général ne l'eut pas plutôt lue, qu'il tomba évanoui. La dame appele du ſecours : les domeſtiques montent ; & voyant leur maître dans cet état, ils s'imaginèrent que cette étrangère venoit de l'aſſaſſiner. Ils commençoient déjà à la maltraiter, lorſque le lieutenant général revenant à lui-même, & ouvrant les yeux, leur ordonna d'arrêter. Elle n'eſt pas coupable, leur

dit-il ; mais voici une des plus étranges choſes qui puiſſent arriver. Cette lettre, que vous me voyez dans les mains, eſt de mon père, qui eſt mort depuis dix ans. Je ne ſaurois me tromper, à ſon nom, ni à ſon écriture. Il me marque que je ſuis à la veille de faire, ſans le ſavoir, une injuſtice qu'il veut empêcher ; que le fils de cette dame eſt innocent, que la preuve en eſt aiſée ; que ce pauvre jeune homme a placé les papiers dans un endroit de ſa chambre dont il ne ſe ſouvient plus. La lettre déſigne l'endroit. Allons voir ſur le champ, s'il eſt vrai que les papiers y ſont ; nous n'aurons pas lieu de douter, après cela, que le Ciel ne ſe mêle de cette affaire. On ne perdit pas un moment pour aller chez le procureur, & l'on trouva les papiers dans la chambre du jeune homme, à l'endroit que la lettre avoit marqué.

Le père prieur me parut fort perſuadé de la vérité de cette hiſtoire. Je ne la conteſtai point. Je quittai mon père à l'heure de vêpres, après qu'il m'eut donné de ſages inſtructions pour ma conduite, & qu'il m'eut permis de l'aller viſiter de tems en tems.

La comteſſe, qui étoit la ſeconde épouſe de feu mon grand-père, avoit toujours demeuré depuis ſa mort dans le château qui commençoit à m'appartenir. Je n'avois garde de lui propoſer d'en ſortir. Je voulois bien vivre avec elle, & avec ſes deux

enfans qui étoient mes oncles. Elle m'avoit reçu fort civilement à mon arrivée de Paris. Je l'avois aſſurée, de mon côté, de beaucoup de reſpect & d'attachement. Je m'occupai, les premières ſemaines après mon retour, à viſiter pendant la matinée, les papiers, les contrats, & les vieux titres de la maiſon. L'après-midi, j'allois à la chaſſe, ou bien je rendois viſite à mon père, & à mon grand-père maternel. Tant que ce train de vie dura, je fus fort tranquille : mais lorſque j'eus commencé à régler les comptes de mes domeſtiques, & à entrer dans quelque détail de mes revenus & de la dépenſe de ma maiſon, la Brie me vint avertir un jour que madame faiſoit ſes préparatifs pour ſe retirer avec ſes enfans, & qu'elle alloit demeurer chez ſon père, qui poſſédoit une petite terre à ſix lieues de chez moi. Ce changement me ſurprit. Cependant, comme je n'y avois point donné occaſion, je me conſolai ſans peine ; ſur-tout quand j'eus fait réflexion qu'il étoit malhonnête pour la comteſſe, de former le deſſein de me quitter ſans m'en avoir rien communiqué. Je feignis d'ignorer ce qui ſe paſſoit, & je ne changeai rien à mes manières ordinaires.

La veille du jour qu'elle avoit choiſi pour ſon départ, elle vint à ma chambre avec ſes deux enfans. Elle me remercia de toutes les honnêtetés que j'avois eues pour elle. Elle me dit que ſon père lui ayant témoigné qu'il ſeroit bien aiſe qu'elle

allât demeurer avec lui, elle ne croyoit pas pouvoir ſe diſpenſer de lui accorder cette ſatisfaction ; que ſon deſſein étoit de partir le lendemain ; qu'en ſe ſéparant de moi, elle n'en ſeroit pas moins diſpoſée à me vouloir du bien, ni moins ma très-humble ſervante.

Je lui répondis que ce départ précipité me ſurprenoit beaucoup ; que tant que je ſerois au monde, elle ſeroit la maitreſſe du château, & de tout ce qui m'appartenoit ; que j'aurois l'honneur de l'aller voir ſouvent chez monſieur ſon père, & de lui marquer par mes ſoumiſſions le profond reſpect que j'avois pour elle ; que pour ce qui regardoit la ſucceſſion de mon grand-père, & ce qui lui devoit revenir, à elle & à ſes enfans, nous n'aurions rien à démêler enſemble, parce que j'en paſſerois par tout ce qu'elle voudroit. J'embraſſai mes deux petits oncles, & ſur-tout le chevalier, qui étoit un enfant fort aimable. Nous nous ſéparâmes, & c'eſt la dernière fois que j'ai vu madame la comteſſe. Elle ſe retira de bonne heure, ſous prétexte qu'elle vouloit partir le lendemain de grand matin. Elle étoit partie effectivement, lorſque je me levai.

Je fus auſſi-tôt faire part à mon grand-père de ce qui s'étoit paſſé. Il n'y comprit pas plus que moi. Je demeurai à dîner chez lui. Sur les trois heures après midi, nous vîmes Scoti arriver au grand

galop, ſur un de mes chevaux. Je le connoiſſois ſage. Je craignis qu'il ne fût arrivé quelque choſe d'extraordinaire. Il vint auſſi-tôt me dire d'un air effrayé, que depuis une heure il y avoit quatre hommes au château, qui ſouhaitoient de me voir; qu'il croyoit que c'étoit des gens de juſtice; qu'impatiens de mon abſence, & dans la crainte que je ne tardaſſe plus long-tems, ils avoient montré un ordre du conſeil d..... en vertu duquel ils avoient appoſé le ſcellé aux portes & aux fenêtres de tous les appartemens, à la réſerve de ma chambre & des offices; que tous mes domeſtiques s'étoient aſſemblés, pour convenir enſemble de ce qu'ils avoient à faire; & qu'avant que d'entreprendre aucune réſiſtance, ils avoient cru devoir me donner avis de ce qui venoit d'arriver.

Je pris conſeil de mon grand-père, ne ſachant à quoi attribuer un accident ſi bizarre. Il me répondit qu'il falloit d'abord nous aſſurer du fait par nos yeux. Nous nous rendîmes au château ſans différer. Les huiſſiers, qui apprirent que j'arrivois, vinrent au-devant de moi avec un papier qu'ils me préſentèrent, en me diſant de bouche ce qu'il contenoit. C'étoit un ordre du conſeil d..... qui portoit que dans le terme de huit jours, j'euſſe à ſortir du château de monſieur le comte de..... où je faiſois ma demeure ſans aucun droit; & une aſſignation à comparoître en juſtice après les huit

jours expirés, pour rendre compte des papiers & des meubles qui étoient dans le château, lorſque j'y étois arrivé.

Surpris d'une telle incartade au-delà de ce qu'on peut penſer, je priai les huiſſiers de m'expliquer ce que cela ſignifioit, & ce que le conſeil d..... prétendoit par cette violence. Ils m'apprirent que la comteſſe belle-mère de mon père, me diſant né d'un mariage qui s'étoit fait contre les loix du royaume, demandoit au nom de ſes enfans, non-ſeulement que je fuſſe déclaré illégitime, & exclus par conſéquent de l'héritage de mes pères, mais encore qu'il me fût défendu de porter leur nom; qu'elle avoit préſenté ſa requête au conſeil d..... & qu'elle avoit obtenu par proviſion les deux arrêts qu'ils m'étoient venus ſignifier; que c'étoit à moi de prendre des meſures, pour fournir mes moyens de défenſe.

Le chevalier mon grand-père me dit que la réſiſtance ſeroit inutile, & qu'il falloit ſe ſoumettre. Je répondis aux huiſſiers, que j'examinerois cette affaire, & qu'ils pouvoient ſe retirer. Il y en eut deux qui me firent entendre, qu'ils avoient ordre de demeurer. Dans l'embarras où j'étois, j'y conſentis. Nous entrâmes dans ma chambre, mon grand-père & moi; nous fimes quantité de réflexions ſur une affaire ſi ſérieuſe & ſi peu prévue. Mais étant tous deux ſans expérience dans la chicane

& les procès, nous réſolûmes qu'il ſe mettroit ſur le champ dans une chaiſe de poſte, pour aller conſulter les plus célèbres avocats de..... Il n'en rapporta que des déciſions fâcheuſes. Ils s'accordèrent tous à répondre que le mariage étoit contraire aux loix : que mon père avoit fait une faute irréparable, de ne l'avoir pas fait réhabiliter après ſon retour dans le royaume ; que les ordonnances étoient poſitives ſur cette matière ; & qu'enfin ma cauſe étoit très-mauvaiſe. J'écrivis à Paris. Les avocats du parlement répondirent de même. Cependant, pour ne pas paroître abandonner trop tôt mes droits, je mis ma cauſe entre les mains d'un avocat fameux, qui m'aſſura de tout ſon zèle. Je me retirai chez mon grand-père, pour attendre la déciſion d'une affaire ſi importante. Heureuſement j'avois mis en dépôt chez lui, en partant pour Paris, cinquante mille écus que mon père avoit apportés du lieu de ma naiſſance, & qu'il m'avoit laiſſés en ſe retirant chez les chartreux. C'eſt preſque l'unique choſe qui me ſoit reſtée, des grands biens dont je me croyois le poſſeſſeur. La comteſſe preſſa ſi vivement nos juges, qu'au bout de quatre ou cinq mois elle obtint un arrêt, qui déclaroit ſes enfans uniques héritiers de M. le comte de..... & moi déchu de toutes mes prétentions. On m'accorda ſeulement, par grace, une penſion de mille écus ſur les biens qui m'étoient

enlevés, & la permiſſion de porter, pendant toute ma vie, le nom de marquis de..... que j'avois conſervé juſqu'alors. Je paſſe rapidement ſur ce coup funeſte, qui d'un des plus riches & des plus qualifiés gentilshommes de ma province, me rendit en un inſtant le plus miſérable de tous les hommes. Les héritiers de la première comteſſe, ma grand-mère, vinrent à la charge quelque tems après, & me dépouillèrent, en vertu du même arrêt, de ce que je poſſédois de ce côté-là.

J'évite, encore une fois, un ſouvenir qui m'eſt bien plus ſenſible à préſent, que ne me le fut le malheur même dans le tems qu'il m'arriva. Soit tempérament, ſoit force d'eſprit, j'en fus peu touché. La mort tragique de ma ſœur, la perte de ma mère, la retraite de mon père, le récit des aventures du comte de Roſambert; tout cela joint enſemble m'avoit inſpiré je ne ſais quel dégoût de la vie, & un véritable mépris pour tous les biens qui dépendent de la fortune. Il n'en fut pas de même de mon grand-père. Le chagrin qu'il eut de cette diſgrace, joint à ſon grand âge, le conduiſit en peu de tems au tombeau.

Je me trouvai ainſi preſque ſans aucun bien qui pût m'attacher au monde. Cette penſée faillit à m'y faire renoncer entièrement, pour ſuivre mon père dans la ſolitude. Je conſidérois que dans la ſituation où j'étois réduit, je ne pouvois m'attendre qu'à une

vie fort agitée. L'honneur ne me permettoit pas de ſonger à prendre un établiſſement dans la province ; il falloit la quitter néceſſairement, & ſortir même du royaume, pour cacher mieux l'affront que je venois de recevoir. Les malheurs du comte de Roſambert me revenoient à l'eſprit : je n'avois point de goût pour cette multitude de courſes & d'aventures bonnes & mauvaiſes, qui ſont inévitables à une perſonne qui s'expatrie. Je concluois donc, qu'après avoir perdu tous mes biens, le mieux étoit de ſacrifier à Dieu ma liberté, qui étoit preſque l'unique choſe qui me reſtoit à lui offrir. La vie eſt ſi courte ! me diſois-je à moi-même. Les plaiſirs paſſent ſi vîte, & ſatisfont ſi peu ! D'ailleurs l'avenir eſt ſi obſcur pour moi, & j'ai ſi peu de raiſon d'eſpérer une meilleure fortune ! Ah ! prenons pour partage les biens du Ciel, qui ſont les biens certains ! Faiſons-nous un mérite de notre choix, tandis qu'il peut être volontaire : car enfin, après bien des mouvemens & des agitations, il en faudra revenir-là. Vingt ou trente ans, quand je les ſuppoſerois paſſés dans les plaiſirs, ne diminueront pas la neceſſité de recourir un jour à Dieu. Pourquoi ne pas commencer dès aujourd'hui, ce que je ſerai obligé de faire tôt ou tard ?

Pendant que j'étois dans ces irréſolutions, le prince de la Tour-Taxis paſſa par..... qui eſt une petite ville, à deux lieues de l'endroit où j'étois. Il

entendit parler de mon malheur. Peut-être lui fit-on un portrait avantageux de ma perſonne. Quoi qu'il en ſoit, il eut la généroſité de s'intéreſſer à ma fortune, & de m'envoyer ſon écuyer pour m'offrir ſes ſervices. Il eſt vrai qu'il prétendoit appartenir à notre famille, & qu'il ſe faiſoit honneur de cette parenté. Je fus le remercier moi-même de ſon attention. Il me fit un accueil très-honnête, il plaignit mon ſort, & tacha de m'exciter à paſſer au ſervice du roi d'Eſpagne, en me promettant ſa recommandation. Il me preſſa ſi fort, qu'il vint du moins à bout de m'ébranler. Je conſentis à le ſuivre juſqu'à Bruxelles, en me réſervant néanmoins à prendre mon parti lorſque nous y ſerions arrivés. Il m'offrit de m'attendre, ſi je n'avois point d'affaires qui me retardaſſent trop long-tems. Je ne lui demandai qu'un jour. Je l'employai à dire adieu à mon père, & à mettre en ſûreté les débris de ma fortune. Je convertis la meilleure partie de mon argent en lettres de change. Je diſtribuai, à quelques domeſtiques qui ne m'avoient point quitté, les meubles qui me reſtoient, & tout ce que je ne pus emporter. La Brie fut le mieux partagé : je devois cette récompenſe à ſa fidélité, & à ſes longs ſervices. Il étoit trop âgé pour pouvoir me ſuivre : je lui donnai de quoi vivre doucement le reſte de ſes jours. Le pauvre homme étoit inconſolable de me voir partir ſans lui ; & lorſque je fus monté à

cheval, il jetta des cris qui m'attendrirent.

Je rejoignis le prince de la Tour, accompagné du ſeul Scoti. Nous arrivâmes heureuſement à Bruxelles. Je ne tardai point à lier connoiſſance avec pluſieurs officiers eſpagnols, qui m'offrirent de l'emploi. Ils connoiſſoient mon nom. J'avois plus d'un parent, qui tenoit un rang diſtingué dans les armées de leur maître. Mais, après y avoir mûrement penſé, je ne crus pas pouvoir, avec honneur, porter ſi-tôt les armes contre la France. Je rappellai la délicateſſe du comte de Roſambert, qui avoit quitté le ſervice de l'empereur, lorſque la guerre fut déclarée entre la France & l'Empire; & je réſolus de l'imiter. On parloit en ce tems-là d'un armement conſidérable, que le prince d'Orange faiſoit en Hollande pour paſſer en Angleterre. Quoique ce prince ſe gardât bien de déclarer ſes deſſeins, perſonne ne doutoit qu'il n'eût en vue de profiter des troubles de ce royaume, pour ſe mettre, s'il pouvoit, la couronne ſur la tête. Il y étoit appelé par le peuple & par la plus grande partie des ſeigneurs, que le roi Jacques n'avoit pas aſſez ménagés. Sa maiſon étoit remplie ſans ceſſe de ces anglois mécontens, qui non-ſeulement l'excitoient par la facilité qu'ils lui faiſoient voir dans cette entrepriſe, mais qui lui fourniſſoient même de grands ſecours d'argent pour accélérer les préparatifs. Je n'entrerai point dans un détail

ſuivi de cette fameuſe expédition, à laquelle j'aſſiſtai. Il s'en eſt fait tant de relations, que le public en eſt aſſez inſtruit. J'y ajouterai ſeulement quelques circonſtances, dont j'ai été témoin, & qui ſerviront à faire connoître davantage le génie du roi Jacques, & celui du roi Guillaume.

Je me rendis à la Haye, vers le mois d'avril de l'année 1688. J'avois eu ſoin de prendre, à Bruxelles, des recommandations auprès de pluſieurs perſonnes diſtinguées à la cour de Hollande. Ainſi je n'eus pas de peine à me faire introduire chez le prince, à qui je fis offre de mes ſervices. Il les accepta avec beaucoup d'honnêteté; & il me promit de penſer à moi dans la diſtribution qu'il devoit faire de quelques emplois. Il ſe ſouvint de ſa promeſſe, huit jours après. M'ayant apperçu dans ſon antichambre, où j'étois à me promener avec un gentilhomme anglois, il me fit appeler. Je ſuis informé, me dit-il, de votre naiſſance & de vos bonnes qualités. Si vous voulez vous attacher à moi, je vous offre la lieutenance de mes gardes, en attendant que vous me donniez occaſion de faire pour vous quelque choſe de plus. Je le remerciai très-humblement de tant de bonté, & je lui proteſtai qu'il n'auroit jamais lieu de ſe repentir de cette marque de confiance. J'entrai dès le lendemain en exercice. Mon zèle & mon aſſiduité me firent diſtinguer du prince, dans la

foulé de ceux qui cherchoient ſes bonnes graces, comme s'ils euſſent déjà prévu le bonheur qui devoit l'accompagner. Quinze jours avant celui qu'il avoit marqué pour le départ de la flotte, il m'ordonna de paſſer en Angleterre, pour y porter plus de quinze mille exemplaires d'une eſpèce de manifeſte, qu'il avoit fait imprimer à la Haye. Je devois les envoyer dans les villes principales, à l'adreſſe de certaines perſonnes qui étoient dans les intérêts du prince, & qui ſe chargeroient de les répandre à la première nouvelle de ſon débarquement. Il rendoit compte aux anglois, dans cette déclaration, du motif qui l'obligeoit d'entrer dans leur pays à la tête d'une armée. C'étoit l'affection qu'il avoit pour eux, le zèle de la religion, & l'envie de les délivrer des violences ſous leſquelles ils gémiſſoient. Il proteſtoit qu'il ne feroit aucun quartier aux ennemis de la religion & de la tranquillité publique; mais qu'il accorderoit toutes ſortes de ſecours & de protection à ceux qui aimoient la paix & le véritable bien de la patrie.

J'exécutai heureuſement ma commiſſion; après quoi je me rendis ſur la côte, pour attendre l'arrivée du prince. Je ne ſavois pas préciſément où le débarquement ſe devoit faire, parce que cela n'avoit point encore été réſolu avant mon départ de Hollande. Mais j'appris bientôt que la flotte, après avoir été retardée quelques jours par les vents, avoit

avoit enfin abordé à Tolbai & à Lime dans le comté de Dorſet. J'y fus joindre le prince. Le manifeſte fut auſſi-tôt répandu de tous côtés, & produiſit des effets incroyables. L'armée hollandoiſe, qui n'étoit que de treize ou quatorze mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie, ſe trouva groſſie tout-d'un-coup par la déſertion de la plus grande partie des troupes du roi. Mylord Churchil, ſi célèbre depuis ſous le nom de duc de Malborough, le prince Georges de Danemarck, le duc d'Ormond, & quantité d'autres ſeigneurs de la première diſtinction, ſe rendirent à notre camp. Ce fut par eux que le prince apprit que le roi ſon beau-père s'étoit avancé, dans le deſſein de combattre, juſqu'à Saliſbery; mais qu'intimidé par la déſertion de ſon armée, & craignant d'être trahi par le peu qui lui reſtoit d'officiers & de ſoldats, il s'étoit hâté de reprendre le chemin de Londres.

Le lendemain nous vîmes arriver des députés de la part du roi, pour propoſer un accommodement. Le prince répondit qu'il alloit à Londres, & qu'on traiteroit plus facilement lorſqu'il y ſeroit arrivé. Cette réponſe obſcure & générale acheva d'épouvanter le roi Jacques. Il prit le parti de s'embarquer pour ſe retirer en France: mais ayant eu le malheur d'être repouſſé ſur la côte par les vents contraires, il fut arrêté, comme chacun ſait, à Feversham. On en donna avis auſſi-tôt au prince, qui tint un conſeil

extraordinaire de ſes plus fidèles ſerviteurs, pour prendre des meſures ſur une affaire ſi délicate. Dès qu'il fut fini, il envoya ordre à ceux qui avoient arrêté le roi, de le reconduire à Londres, & de le traiter avec tout le reſpect dû à la majeſté royale. Il dépêcha, en même tems, quantité de couriers de divers côtés. Sur le ſoir, il fit venir chez lui en particulier le général Warnef, hollandois, pour lequel il avoit beaucoup de confiance. Il eut avec lui un entretien d'un quart-d'heure, au bout duquel il m'appela lui-même par mon nom, & m'ordonna d'entrer. Il ſavoit que j'étois dans ſon antichambre : je me préſentai. Alors, nous prenant par la main, le général Warnef & moi, il nous mena au fond de ſon cabinet, & nous fit aſſeoir à ſes côtés. Je vous connois, nous dit-il tout bas, pour des gens d'honneur, & qui m'êtes affectionnés ; ainſi je ne vous recommande point de me ſervir avec zèle & avec diſcrétion dans une affaire où il y va du tout pour moi. Le roi doit être reconduit à Londres. Ceux qui l'ont empêché de paſſer en France, ont mal entendu mes intérêts ; mais c'eſt une faute dont j'eſpère tirer avantage. Je veux le faire mener à Rocheſter, & l'y faire garder, mais à vue ſeulement, pour ſauver les apparences. Je vous ai choiſis tous deux pour cela ; & vous ſerez les ſeuls qui aurez mon ſecret. Je lui donnerai quelques-uns de ſes gardes ordinaires, auxquels il croira pouvoir ſe

fier ; mais le plus grand nombre ſera de mon choix. Il ne manquera pas de faire de nouvelles tentatives pour ſe ſauver, & d'employer pour cela les gardes qui ſeront de ſa connoiſſance. Vous ne ferez pas ſemblant de vous en appercevoir ; & vous lui laiſſerez le tems de ſe rendre à la mer. Alors vous courrez ſur ſes traces, & vous marquerez beaucoup de regret de ſa fuite. Vous concevez maintenant l'importance de ce projet, continua le prince ; c'eſt aujourd'hui l'unique moyen de rendre la paix à cet état. Le tems décidera du reſte. Allez, exécutez fidèlement mes ordres, & comptez ſur ma reconnoiſſance.

En ſortant du cabinet, nous rencontrâmes mylord..... qui nous attendoit. Il vint à nous d'un air myſtérieux, & nous ayant tirés à l'écart, il nous dit : Je ſuis du conſeil ; je ſais de quoi le prince vous a entretenus. Voulez-vous lui rendre un ſervice ſignalé ? Soyez ſi attentifs au tems de l'évaſion du roi, qu'il ne puiſſe vous échapper. Vous prendrez alors vos gardes, pour l'arrêter à quelques lieues de Rocheſter, & ſi quelqu'un de ſa ſuite fait la moindre réſiſtance, comme cela ne peut manquer d'arriver, vous ferez main-baſſe ſur toute la troupe, ſans l'épargner lui-même. Mais, repartis-je, le prince ne nous a point donné cet ordre. Ne voyez-vous point, reprit mylord..... que ces ſortes de ſervices ne s'exigent point ; &

que dans une occaſion comme celle-ci il faut entendre à demi-mot? Je crus que mylord..... ne nous parloit pas ainſi ſans un ordre ſecret; & je lui engageai ma parole de ſervir fidèlement le prince. Cependant j'ai ſu, depuis, que loin d'être autoriſé, il s'étoit attiré l'indignation de ſon maître, en lui découvrant, après la fuite du roi Jacques, la noire commiſſion dont il nous avoit chargés.

Nous nous rendîmes à Londres, avec les gardes que le prince avoit marqués. Le roi y étoit arrivé. Nous lui déclarâmes reſpectueuſement que le prince ſouhaitoit qu'il ſe retirât pour quelque tems à Rocheſter; qu'il le prioit d'y conſentir, & de trouver bon que nous euſſions l'honneur de l'y accompagner. Il nous répondit qu'il le feroit volontiers, puiſque cela étoit néceſſaire, & qu'il étoit prêt à partir quand on voudroit. Nous ſortîmes de Londres, le 17 du mois de novembre. Le prince y fit ſon entrée le lendemain. Rocheſter n'eſt qu'à vingt-cinq milles de Londres. C'eſt une petite ville aſſez agréable, & le château étoit en aſſez bon état pour ſervir de logement à ſa majeſté. Nous fimes la garde à ſa porte, comme s'il eût été au palais de Saint-James. Il ſortoit peu, parce qu'il ſentoit bien qu'il n'avoit que les apparences de la liberté. Il fut d'abord aſſez ſolitaire, perſonne ne ſe préſentant pour lui rendre viſite; mais lorſqu'on ſut dans la ſuite, qu'il pouvoit voir librement

tous ceux qui ſe préſentoient, ſa chambre fut toujours pleine de ſes plus fidèles ſerviteurs, qui venoient l'entretenir, les uns publiquement, les autres en ſecret. Ce fut dans les premiers jours, que j'eus l'honneur de lui parler plus particulièrement. Ce roi déplorable étoit dans une agitation qui faiſoit connoître l'état de ſon ame. Il me répéta pluſieurs fois: Vous verrez que tout ceci ſe terminera à quelque choſe de funeſte. Les anglois ſont irrités; j'avoue que je n'ai pas gardé aſſez de meſures, & que le zèle de la religion m'a fait faire des fautes conſidérables. Une autre fois, il me dit: Mais, vous qui êtes françois, pourquoi prenez-vous parti contre moi pour mes ennemis? On ne me hait point en France. Non, Sire, lui repartis-je, on ne hait point votre majeſté en France; & de tous les françois, je ſuis un de ceux qui ont le plus de reſpect pour elle: mais vous ſavez, Sire, qu'on n'eſt pas le maître de ſa fortune, & que ſouvent, ſans l'avoir prévu, on ſe trouve aſſujetti aux néceſſités les plus fâcheuſes. Les grands rois ne ſont pas les ſeuls, dont la fortune eſt expoſée à de grands malheurs. Il voulut ſavoir par quel accident je me trouvois en Angleterre, & dans le poſte que j'occupois. Je lui racontai toute mon hiſtoire: il l'écouta attentivement, & m'en parut touché.

J'avoue qu'en faiſant réflexion ſur l'infortune

d'un ſi grand roi, que je voyois non-ſeulement à la veille de perdre une couronne qui lui appartenoit légitimement, mais dans l'appréhenſion même de ſe voir arracher la vie par ſes propres ſujets, je commençai à trouver qu'il y avoit quelque choſe de honteux & de barbare dans la commiſſion dont je m'étois chargé. Cette penſée ſe fortifia tellement dans mon eſprit, qu'elle m'occupoit ſans ceſſe. Tuer un roi! me diſois-je: faire le perſonnage d'un lâche aſſaſſin! Non, je ne veux point me déshonorer par une action ſi infame. Je puis bien être le plus malheureux de tous les hommes, mais je ne me rendrai point le plus déteſtable de tous les ſcélérats. Mais d'un autre côté, trahirai-je la confiance d'un prince qui m'honore de ſon amitié, & qui ſe repoſe ſur ma parole? Puis-je même l'entreprendre avec sûreté? Ce n'eſt pas ma fortune ſeulement qui en dépend, ma vie y eſt peut-être attachée: car où me retirer, ſi je manque à la promeſſe que j'ai faite à mylord..... qui m'a parlé ſans doute de la part du prince d'Orange? Tous les ports d'Angleterre ſont gardés. Si je demeure dans le pays, éviterai-je le ſoupçon d'avoir révélé ſon ſecret? La crainte que je ne le révèle, ſuffira pour lui faire deſirer ma mort, quand il aura lieu de croire que j'ai refuſé d'exécuter ſon deſſein.

Dans le tems même que je ſentois le plus

vivement ces remords, mon aſſocié, le général Warnef, venoit quelquefois me donner divers indices, que le roi ſongeoit à la fuite. Il me conſultoit ſur les meſures que nous avions à prendre, pour ne pas manquer notre coup. Je l'écoutois avec une peine extrême; & je tâchois toujours de lui ôter cette penſée de l'eſprit, en l'aſſurant que j'étois auſſi attentif que lui, & que je n'avois pourtant rien découvert. Warnef étoit un bon hollandois, zélé juſqu'à la fureur pour le prince d'Orange: il étoit, d'ailleurs, brave & entreprenant. Mylord ..... nous avoit jugés tous deux propres à l'exécution de ſon projet, parce qu'étant étrangers nous n'avions aucun lien qui nous attachât à la perſonne du roi, ni aucune raiſon par conſéquent de le ménager. Cependant je répondis mal à ſon eſpérance. Je réſolus de riſquer tout, & ma vie même, plutôt que de ſouiller mes mains par le meurtre d'un roi innocent. Voici de quelle manière je me tirai d'un ſi mauvais pas. J'écrivis ces mots ſur un papier: « Fuyez, grand Roi, le » plus promptement que vous pourrez. Vous êtes » mal gardé, vous pouvez fuir. S'il arrive qu'en » fuyant vous ſoyez pourſuivi, ne ſongez pas à » vous défendre; il y va de votre vie ».

Je mis ce billet dans les heures du roi, ſur ſon oratoire, au moment qu'il y alloit faire ſa prière; & je me retirai ſans qu'il eût pu m'appercevoir. Je

craignois qu'il ne fît paroître trop d'inquiétude, & que cela ne donnât ſujet à Warnef de ſe défier de quelque choſe; mais il fut aſſez maître de ſon viſage, quoique je m'apperçuſſe de ſon embarras. Le ſoir, je fis entendre à Warnef, qu'un courier de la part du prince d'Orange m'avoit apporté ordre de me rendre à Londres, mais apparemment pour en revenir le même jour. Je pris la poſte le lendemain de grand matin. Je paſſai par Londres ſans être reconnu: je m'étois précautionné contre ce péril, en préparant ce que j'avois à répondre au prince, ſi j'euſſe eu le malheur d'être arrêté. J'aurois pu éviter de paſſer par Londres, en ſuivant le deſſein que j'avois de me rendre à Southampton, où je ſavois qu'une partie de la flotte, qui avoit apporté le prince, s'étoit retirée. Mais deux raiſons m'obligèrent de prendre ce détour: la première étoit la crainte que Warnef ne ſe doutât de ma fuite, & qu'il n'en donnât avis au prince, s'il eût appris du courier que je n'euſſe pas pris le chemin de la capitale. L'autre raiſon, qui m'avoit paru encore plus néceſſaire, étoit que les officiers de la flotte de Southampton auroient pu ſe défier de moi, dans un tems où tout étoit ſuſpect, s'ils ne m'euſſent pas vu arriver par la grande route de Londres. Je fis une diligence ſi extraordinaire, que j'entrai le ſoir du même jour à Southampton. Je dis aux officiers que j'allois à la Haye par ordre du

prince, pour une dépêche de la dernière importance, & de laquelle dépendoit tout le ſuccès de ſon entrepriſe; qu'il falloit me mettre en mer ſur le champ, avec le meilleur voilier qu'ils euſſent dans la flotte. Je leur recommandai de ſe hâter, en leur promettant de faire valoir auprès du prince le zèle qu'ils auroient pour ſon ſervice. J'étois connu de la plupart, à cauſe de l'emploi que j'occupois. Ils étoient bien éloignés de croire que je puſſe les tromper. Le vaiſſeau ſe trouva prêt à minuit. Je partis ſur le champ, & nous abordâmes heureuſement à la Brille, après une navigation de dix-huit heures. J'oubliois de dire, que j'avois laiſſé Scoti à Rocheſter. Je m'y étois cru obligé, pour mieux tromper Warnef. J'avois donné ordre à ce fidèle valet, de ſe rendre le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible à Cologne, où il auroit de mes nouvelles à la poſte.

Ce fut en effet le chemin que je pris, en arrivant à la Brille. Je paſſai par Utrecht & par Nimègue, que je voulus voir avant que de quitter la Hollande. J'avois vu Amſterdam, Leyden, Rotterdam, & pluſieurs villes charmantes de ce beau pays, pendant le ſéjour que j'avois fait à la Haye.

J'arrivai à Cologne, le jour de Noël de l'année 1688. Cette ville avoit un nouveau maître, dans la perſonne du prince Clément de Bavière; les habitans étoient encore dans la joie, que ces

changemens inſpirent. Je le reconnus, en entrant dans la ville, par les tableaux & les autres ornemens que je vis ſur les portes de la plupart des maiſons, & par diverſes troupes de maſques que je rencontrai dans les rues. C'eſt ainſi que ces peuples, bons & naturels, donnent des témoignages de leur zèle & de leur attachement pour leurs princes. Je pris mon logement à la poſte même, afin que Scoti eût moins de peine à me trouver. Je l'attendis trois ſemaines entières; & je commençois à m'impatienter de ſon retardement, lorſque je le vis entrer dans ma chambre. Ce pauvre garçon qui avoit des ſentimens plus relevés que le commun des gens de ſa ſorte, & qui m'aimoit tendrement, parce qu'il me regardoit en quelque façon comme ſon élève, ne pouvoit me marquer aſſez la joie qu'il avoit de me revoir. Il eut, pendant un quart-d'heure, la bouche collée ſur ma main. Enfin, je lui demandai comment il s'y étoit pris pour ſortir d'Angleterre. Il me dit qu'on n'y avoit été aſſuré de mon évaſion, que quatre jours après; qu'auſſi-tôt que Warnef l'eut appriſe, il l'avoit fait mettre en priſon, où il avoit demeuré trois jours; qu'on lui avoit fait dans cet intervalle, mille queſtions ſur les motifs de ma fuite, & ſur le lieu de ma retraite; mais qu'ayant toujours répondu qu'il l'ignoroit, & qu'il étoit celui qui en ſouffroit davantage, puiſque je l'avois abandonné ſeul & ſans ſecours dans un pays

étranger, on lui avoit rendu la liberté. Il me raconta que peu de jours après, le roi Jacques s'étoit ſauvé de Rocheſter pendant la nuit, accompagné de ſon fils le duc de Bervick; que le général Warnef l'avoit pourſuivi; mais que ce roi infortuné avoit été heureux dans ſa fuite, & que graces à ſes guides il avoit gagné le bord de la mer, ſans mauvaiſe rencontre; que tous les ſeigneurs d'Angleterre s'étoient accordés avec le peuple, pour offrir la couronne au prince d'Orange; que la tranquillité paroiſſoit entièrement rétablie dans ce royaume, & qu'il en étoit ſorti ſans peine, dans un vaiſſeau qui l'avoit apporté juſqu'à Rotterdam, d'où il avoit pris auſſi-tôt le chemin de Cologne.

Je demeurai encore quelques jours dans cette ville, pour donner à Scoti le tems de ſe repoſer. J'y appris de quelques officiers allemands, qui y étoient à faire des recrues, que la diète de Ratiſbonne avoit déclaré la France & le cardinal de Furſtemberg ennemis de l'Empire; que le prince Herman de Bade avoit approuvé le réſultat de la diète au nom de l'empereur; & que ſelon les apparences, la guerre recommenceroit bientôt entre les deux couronnes. Cette nouvelle me chagrina. Mon deſſein, en entrant en Allemagne, étoit d'aller ſervir dans l'armée impériale contre les turcs. Je craignis que l'empereur, dans la vue de pouſſer plus vivement le roi très-chrétien, ne

prît des meſures pour conclure la paix avec les infidèles; ce qui auroit dérangé tous mes projets, car j'étois dans la réſolution de ne porter jamais les armes contre la France. Cependant, quelques jours après, je lus dans les nouvelles publiques, que le prince Louis de Bade avoit été envoyé ſur le Danube, pour faire tête aux turcs. Je me hâtai de me rendre à Vienne avant l'ouverture de la campagne, dans l'eſpérance d'y obtenir de l'emploi. Je trouvai cette ville dans une agitation extrême, cauſée par les grands préparatifs qu'on faiſoit pour la guerre. L'empereur Léopold, étant réſolu de rompre avec la France, vouloit faire cette année un effort extraordinaire contre les turcs, pour les contraindre à une paix qui lui fût avantageuſe. On faiſoit de toutes parts de nouvelles levées, & tout ſentoit les approches d'une guerre ſanglante. Je me logeai dans une auberge françoiſe, à l'enſeigne du Lion d'or.

Mon premier embarras fut de trouver un protecteur, ou du moins quelque officier général, qui voulût accepter mes ſervices. Je cherchai d'abord l'occaſion de faire quelque connoiſſance à la cour. Je m'étois mis fort proprement. Ma taille étoit remarquable; & de longs cheveux blonds, qui me deſcendoient juſqu'à la ceinture, m'attirèrent aſſez les regards. Mais dans un pays comme la cour, on eſt négligé lorſqu'on a le malheur de n'être connu

de perſonne. Je m'imaginai que le jeu pourroit ſervir à me faire des amis. On jouoit chez pluſieurs perſonnes de qualité ; mais ayant entendu dire que les plus grands ſeigneurs alloient jouer chez le comte de Caprara, je ne manquai pas de m'y trouver régulièrement. Je n'y fis pas de gain conſidérable, excepté celui de l'eſtime & de l'amitié du comte de Vieneratſz, membre du conſeil impérial, qui me donna bientôt des témoignages d'une bonté ſingulière. Je lui avois gagné mille écus argent comptant, & deux mille francs ſur ſa parole. Il me dit, en ſortant, que ſi je voulois prendre la peine de venir à ſon hôtel, & monter avec lui dans ſon carroſſe, il acheveroit de me ſatisfaire. Je lui répondis que les deux mille francs étoient une bagatelle, à laquelle je ne penſois plus depuis que nous avions quitté le jeu ; mais que je ne refuſois pas l'honneur de l'accompagner juſque chez lui. Il ne crut pas cette réponſe ſérieuſe. Nous montâmes en carroſſe, & il fut fort ſurpris lorſqu'étant arrivés à la porte de ſon hôtel, je le remerciai de l'honneur qu'il m'avoit fait, & je lui tirai ma révérence pour m'en retourner chez moi. Il me fit ſouvenir lui-même de mon argent : je perſiſtai à lui dire que ce n'étoit pas la peine, & que j'oubliois les dettes du jeu, dès que j'avois ceſſé de jouer. Et moi, me dit-il, je n'oublie jamais de payer ; je veux non-ſeulement que vous veniez prendre ce qui vous eſt

dû, mais que vous me faſſiez avec cela le plaiſir de ſouper avec moi. Il y auroit eu de la groſſiéreté à refuſer; & d'ailleurs je ne deſirois rien plus ardemment, parce que je prévoyois où cette liaiſon me pourroit conduire. J'entrai avec le comte. Il commença par me compter les deux mille francs, qu'il me força d'accepter. Enſuite nous nous mîmes à table. Il n'y avoit avec nous que ſes deux fils, dont le plus jeune étoit capitaine dans le régiment du baron de Roſech ſon oncle, & frère du comte. La converſation roula pendant quelque tems ſur les agrémens de la France & de Paris. Les deux jeunes gens me firent ſur-tout mille queſtions ſur la cour, & ſur la perſonne de Louis XIV; ſur le mérite des dames, & ſur la réputation qu'elles ont d'être galantes. Comme je relevois tout cela par de grands éloges, ils me demandèrent comment j'avois pu m'éloigner d'un pays pour lequel je marquois tant d'eſtime. Je leur appris le motif de mon voyage, c'eſt-à-dire, l'envie de ſervir l'empereur contre les infidèles; & je leur dis en même-tems, que ne connoiſſant perſonne dans l'armée impériale, j'avois quelque peine ſur la manière de m'y préſenter. Voilà mon fils, me dit le comte, qui aura l'honneur de vous préſenter au baron de Roſech, qui eſt mon frère; ou bien, ſi vous voulez être connu de monſieur le prince Louis de Bade, j'écrirai moi-même au baron, afin qu'il vous

introduiſe chez ce prince. Je leur répondis que ces offres m'étoient trop honorables & trop avantageuſes pour être refuſées; mais qu'il me ſuffiroit, pour la première campagne, d'être préſenté à monſieur le baron de Roſech; que je ne voulois ſervir d'abord qu'en qualité de volontaire, & que je tâcherois, dans la ſuite, de mériter par mes actions quelque choſe de plus.

J'eus depuis ce tems-là, une entrée libre chez monſieur le comte de Vieneratſz, & je fis particulièrement connoiſſance avec monſieur de Mariener, ſon ſecond fils. Il étoit aimable, & il avoit l'eſprit aiſé & délicat. Il me fit connoître quantité de perſonnes de diſtinction, pendant quelques ſemaines que nous paſsâmes à Vienne. Je ne rapporterai qu'une aventure, de pluſieurs qui m'arrivèrent avec lui, pour donner une idée des plaiſirs allemands, & de la galanterie germanique. Monſieur de Mariener aimoit une perſonne fort jolie, chez laquelle il me menoit fort ſouvent. Cette jolie perſonne avoit un autre amant, qui étoit auſſi homme d'épée, & les deux rivaux ſe rencontroient tous les jours paiſiblement & ſans jalouſie chez leur maitreſſe. Elle étoit ſi sûre de leurs inclinations pacifiques, qu'elle prenoit plaiſir quelquefois à les agacer l'un contre l'autre, & à leur ſuſciter quelque débat pour des bagatelles. Un jour que nous parlions de débauche de table, elle dit à mon ami

Mariener, qu'elle ne le croyoit pas ſi propre à la ſoutenir que monſieur de Rollis; c'étoit le nom du rival. Il crut ſon honneur intéreſſé à prouver ſa bravoure dans ce genre d'eſcrime, & porta ſur le champ le défi à monſieur de Rollis. On convint des conditions. La demoiſelle fut établie pour juge, du conſentement des deux parties. Le champ de bataille fut marqué chez un traiteur allemand, nommé Vicklof. Le combat devoit durer huit heures, & les deux champions s'engagèrent à ſe rendre enſuite chez la demoiſelle, afin qu'elle pût juger de quel côté ſeroit l'avantage; ou s'il arrivoit que l'un des deux demeurât par terre, l'autre devoit ſe venir préſenter ſeul, pour rendre témoignage de ſa victoire. Je fus choiſi pour être ſpectateur du combat.

Le lendemain, qui étoit le jour deſtiné, monſieur de Mariener vint m'éveiller à ſix heures du matin. Allons, mon ami, me dit-il en tirant mes rideaux, il n'y a point de tems à perdre; il me tarde d'en venir aux mains. Je me levai, & je le priai de modérer un peu cette ardeur pour la gloire. La journée, lui dis-je, eſt aſſez longue; & de la vivacité dont je vous vois tous deux, je prévois qu'il vous faudra bien moins que huit heures, pour terminer la bataille. Un peu de patience, s'il vous plaît, & tenons conſeil avant que d'aller à l'ennemi. Votre entrepriſe eſt grande, continuai-je d'un

d'un ton grave, mais il faut qu'elle ſoit conduite avec prudence : qui ſait ſi votre ennemi, à l'heure que nous parlons, ne médite pas quelque ſtratagême, pour triompher plus aiſément de vous ?

Dolus, an virtus, quis in hoſte requirat ?

M'en voulez-vous croire ! Prenons les devants, & mettons tout en œuvre pour prévenir ſes coups, & lui porter plus sûrement les nôtres. J'ai oui dire à un buveur des plus expérimentés de notre France, qu'une ſoupe aux choux priſe le matin, & une cuillerée d'huile d'olive avalée par-deſſus, rendoient une tête preſqu'invulnérable aux fumées du vin. L'artifice eſt innocent..... Me croyez-vous capable d'une pareille lâcheté ? reprit-il en m'interrompant. Vous voulez que je doive la victoire à quelqu'autre choſe qu'à moi-même, & à ma propre force ! Non, je ſuis franc jusqu'avec mes ennemis. Je ſerois peu flatté d'un avantage dont je ne ſerois redevable qu'à votre ſoupe aux choux & à votre cuillerée d'huile d'olive. Allez, ajouta-t-il, je croyois les françois plus braves.

Il me dit quantité d'autres belles choſes de même nature, & j'eus toutes les peines du monde à lui faire goûter mon conſeil. Cependant, après lui avoir prouvé par plus d'un paſſage des anciens, que les plus grands capitaines ont quelquefois uſé de ſupercherie dans l'occaſion, & que la gloire

dépend moins des moyens que du ſuccès, je le déterminai à ſuivre mes avis. Je fis accommoder ſur le champ une ſoupe aux choux que nous mangeâmes enſemble, & je lui fis avaler en ma préſence une grande cuillerée d'huile. Nous partîmes ainſi, armés juſqu'aux dents. Nous fimes rencontre de l'ennemi, qui ſe promenoit fiérement ſur une place, en nous attendant. Je vis la fierté & l'eſpérance de vaincre, briller dans les yeux des deux combattans. Nous entrâmes chez Vicklof. Ils vouloient d'abord en venir aux attaques. Doucement, leur dis-je; je ſerai, s'il vous plaît, du premier choc. Commençons par déjeûner tous trois, ſans intérêt de parti, & puis je vous laiſſerai battre à votre aiſe. Le répas méritoit bien, en effet, que je ne demeuraſſe pas ſpectateur inutile. Lorſque nous eûmes fini, je me mis dans un fauteuil, à ſix pas de la table, qui fut en un inſtant chargée de bouteilles, auſſi bien que le buffet. J'avois conſeillé à monſieur de Mariener d'en venir tout-d'un-coup aux raſades, ſans s'amuſer à eſcarmoucher avec de petits verres. Effectivement le poids du vin, ſe précipitant dans ſon corps graiſſé d'huile, paſſoit preſque auſſi-tôt ſans faire d'impreſſion; de ſorte qu'il étoit obligé à tout moment d'aller au baſſin, qui n'étoit pas éloigné d'eux. Ils burent d'abord la ſanté de l'empereur & de toute la maiſon impériale; celle du prince Louis

de Bade, celle de leur maitreſſe, & la mienne. Enſuite le combat commença ſérieuſement à s'échauffer. Leurs verres tenoient ſans exagération plus d'une demi-bouteille de France. J'étois attentif à tous leurs mouvemens; & je conſidérois, dans leurs yeux & dans leurs diſcours, le progrès des effets du vin. Quelles réflexions ne fis-je point alors ſur l'extravagance des hommes, qui va juſqu'à leur faire trouver de la gloire à s'avilir par la perte volontaire de leur raiſon, & à ſe ravaler au-deſſous des bêtes, par des excès ſi indignes d'eux! Je formai intérieurement la ſincère réſolution d'éviter toute ma vie ces honteuſes débauches, & je dois à ce ſpectacle la ſobriété avec laquelle j'ai toujours vécu depuis. Le combat finit, après avoir duré environ deux heures: la langue du pauvre Rollis s'épaiſſit, ſes yeux s'obſcurcirent, il chancela quelque tems ſur ſa chaiſe, & ſa main tremblante ne conduiſoit plus qu'à peine le verre juſqu'à ſa bouche. Enfin, voulant ſe lever pour quelques beſoins, il tomba ſur le plancher, & ne put venir à bout de ſe remettre ſur ſes jambes. Je lui offris mon ſecours, il ne me répondit qu'en bégayant, par quelques mots entrecoupés. Je fis pluſieurs efforts pour le relever; mais les voyant inutiles, je le laiſſai étendu tout de ſon long, dans un profond aſſoupiſſement. Mariener, charmé de ſa victoire, eut encore le courage de boire

quelques raſades, aſſis ſur le cadavre de ſon ennemi, & de chanter ainſi le verre à la main. Il me fit promettre que j'atteſterois ce dernier exploit à ſa maitreſſe. Nous allâmes auſſi-tôt chez elle : elle ſe divertit quelque tems aux dépens de monſieur de Mariener, qui conſervoit encore un reſte de raiſon, & aſſez de force pour retourner chez lui ſans ſecours. Je le fis mettre au lit, & je lui fis prendre un remède rafraîchiſſant. Cinq ou ſix heures de ſommeil le rétablirent tout-à-fait.

Nous partîmes de Vienne, pour aller joindre le régiment de Roſech, qui avoit paſſé l'hiver à Novibazar, petite ville de la Servie. Cette province étoit le théâtre de la guerre. La campagne s'ouvrit de bonne heure. L'armée ne fut pas plutôt aſſemblée, que le prince de Bade s'avança vers les infidèles, en cherchant l'occaſion de les combattre. Il ſavoit de quelle manière il les falloit attaquer, depuis qu'il les avoit défaits l'année précédente dans la Boſnie, & il ſe preſſoit de profiter de l'avantage que cette connoiſſance lui donnoit ſur ces troupes mal diſciplinées. D'ailleurs elles étoient abattues des pertes des dernières campagnes ; il ne falloit pas leur laiſſer le tems de revenir de cette conſternation. Nous attaquâmes quelques petites places, qui firent peu de réſiſtance ; mais comme ce n'étoit que pour nous ouvrir le chemin, nous approchâmes d'une rivière qu'on appèle la Morave.

Ce fut-là que j'eus l'honneur de ſaluer, pour la première fois, monſieur le baron de Roſech, qui ſe rendit alors à ſon régiment. Les coureurs rapportèrent qu'il étoit arrivé à Jagodin, un corps de dix mille turcs. Comme nous n'en étions éloignés que d'une lieue, le prince de Bade fit avancer l'armée pour les charger. Nous le fimes avec beaucoup de vigueur. Ils ſe battirent d'abord aſſez courageuſement; mais nous fûmes ſurpris de les voir tout-d'un-coup tourner le dos. Il y en eut un bon nombre de tués dans la première attaque & dans leur fuite. Nous demeurâmes maîtres de leur camp, qu'ils avoient commencé à fortifier, & de ſoixante pièces de canon, ſans compter pluſieurs milliers de poudre, & d'autres munitions.

Monſieur le prince de Bade ayant appris de quelques priſonniers turcs, que le gros de l'armée ennemie n'étoit pas éloigné, & qu'elle étoit beaucoup plus nombreuſe que la nôtre, tint conſeil ſur la marche que nous devions faire. La plupart penchoient à nous fortifier dans le camp où nous étions, en attendant le ſecours qu'on devoit envoyer de la haute Hongrie. Mais le prince, ayant tout conſidéré, jugea que quelque renfort qu'il pût recevoir, ſon armée n'égaleroit jamais celle des turcs, qui groſſiſſoit tous les jours; & qu'il valoit mieux en venir à une bataille, avant qu'ils euſſent le tems de ſe fortifier davantage. Il fit revenir tout

le conſeil à ſon ſentiment. Nous prîmes notre marche vers Nyſſa, où les infidèles étoient au nombre de quarante mille hommes. Nous n'étions tout au plus que dix-huit ou vingt mille. Cela ne nous empêcha point d'avancer avec beaucoup de réſolution. Nous eûmes quelque peine à être informés exactement de la ſituation des turcs; ce qui nous obligea de demeurer ſous les armes pendant un jour entier, en arrivant ſur la Nyſſave. C'eſt une petite rivière, que nous paſsâmes le ſoir; & le lendemain ſur les ſept heures du matin, nous nous préparâmes à la charge. Elle commença par l'aîle droite de notre petite armée, que le prince de Bade commandoit lui-même. J'étois derrière lui, au premier rang des volontaires. Le régiment de Roſech étant ſur la première ligne, je n'étois pas loin de monſieur de Mariener. L'armée turque me parut mal diſpoſée, ſoit par la faute du ſeraskier qui ne paſſoit pas pour un grand homme de guerre, ſoit par la ſituation du lieu, qui n'étoit pas avantageuſe au grand nombre, parce que nous étions reſſerrés entre Nyſſave & un grand foſſé qui s'étendoit aſſez loin de l'autre côté. Enfin l'affaire s'engagea. Les ſpahis, qui faiſoient le front de l'armée ennemie, plièrent, & furent rompus à la première attaque. Les janiſſaires, qui ſont les plus orgueilleux de tous les hommes, voyant ce déſordre, & que les ſpahis ſe renverſoient ſur eux,

firent de déſeſpoir une décharge ſur les ſpahis mêmes, pour les animer ou pour les punir. Monſieur le prince de Bade nous fit appercevoir cet avantage ; & nous en profitâmes ſi bien, que nous les défîmes entièrement. Le ſeraskier fut un des premiers à fuir. Il ſe retira, avec le débris de ſon armée, du côté de Sophie, capitale de la Bulgarie. Nous les pourſuivîmes l'eſpace d'une lieue ; mais le prince fit donner des ordres d'arrêter, parce que nos troupes étoient fatiguées de la marche des jours précédens. Après être ſorti heureuſement du combat, & avoir fait quelques actions qui m'avoient attiré les regards du général, j'eus le malheur d'être bleſſé, lorſque je m'y attendois le moins. Je revenois de la pourſuite des fuyards ; & comme nous penſions n'avoir rien à craindre, parce que nous étions les maîtres du terrein, nous marchions ſéparés & ſans ordre. J'apperçus, moi ſixième, dix janiſſaires qui ſortoient d'une baſſe-cour, où ils s'étoient cachés. Nous piquâmes droit à eux : en criant : Arrête, arrête. Ils n'entendirent pas ſans doute notre langage ; mais jugeant bien qu'ils alloient être attaqués, ils ſe réunirent, le ſabre au poing, & nous attendirent de pied ferme. Nous avions, par bonheur, rechargé nos piſtolets ; nous les tirâmes à bout portant, voyant qu'ils ne faiſoient pas mine de ſe rendre, & nos ſix coups en mirent cinq par terre. Les cinq autres ne

laiſsèrent pas de nous allonger quelques coups de ſabre, dont un de mes compagnons eut la tête fendue, & moi une large bleſſure à l'épaule, qui me découvroit juſqu'à l'os. Tout cela ſe fit en un inſtant. Nos ſix derniers coups eurent moins d'effet; ils n'abattirent qu'un janiſſaire: mais une vingtaine de nos gens, qui venoient par derrière, accoururent au bruit; & nous voyant bleſſés, ils mirent en pièces les quatre autres.

En retournant vers le champ de bataille, nous rencontrâmes monſieur le prince Louis de Bade, qui envoyoit des ordres de tous côtés pour raſſembler ſes troupes. Il me fit un compliment fort honnête ſur ma bleſſure, & me conſeilla de ne pas différer à me faire panſer. Il ajouta qu'il me reconnoiſſoit bien, & qu'il n'oublieroit pas ce qu'il m'avoit vu faire dans l'action. Je le remerciai de ſa bonté, & je lui dis que je ſouhaitois d'être guéri promptement, pour aller lui marquer mieux ma reconnoiſſance.

Nyſſa ouvrit ſes portes au vainqueur, après quelques momens d'une vaine réſiſtance. Le prince ne ſe contenta pas de ces divers avantages; il réſolut, avant que de finir la campagne, de s'emparer de Vidin, dernière place de la Servie, aux frontières de la Bulgarie, pour la faire ſervir de barrière aux turcs, & pour aſſurer ſes conquêtes pendant l'hiver. Il fit venir les munitions néceſſaires

de Belgrade & de Jagodin ; & après avoir laiſſé prendre quelques jours de repos à ſon armée, il s'achemina vers le Danube, aux bords duquel eſt ſitué Vidin. Je balançai ſi je devois être de cette expédition: Le baron de Roſech, Mariener, & tous mes amis tâchoient de m'en diſſuader. Ma bleſſure demandoit encore quelque tems pour être refermée, & mon chirurgien me faiſoit garder un régime qui m'avoit affoibli. L'amour de la gloire fut néanmoins le plus fort. Je ſuivis l'armée, dans l'état où j'étois. Vidin ne tint que quatre jours. Cette malheureuſe ville fut priſe d'aſſaut, & la licence des ſoldats allemands peut mieux s'imaginer que ſe décrire. J'entrai dedans, pendant qu'on la pilloit. J'y ſauvai la vie à l'archevêque grec, qui vint ſe jetter à mes genoux avec deux de ſes neveux, & ſa nièce, qui avoit à peine onze ou douze ans. Je les conduiſis hors de la ville, dans un lieu de ſûreté. L'archevêque avoit ſous ſon manteau un ſac plein de pièces d'or, dont il me pria d'accepter la moitié. Je la refuſai, en lui faiſant entendre par mes geſtes, que j'étois très-ſatisfait de lui avoir rendu ce petit ſervice. Le prince mit enſuite ſes troupes en quartier d'hiver dans la Valachie & la Tranſylvanie, à la réſerve du corps d'armée qu'il laiſſa en Servie. Je réſolus de le ſaluer, avant ſon départ pour Vienne, où il devoit aller rendre compte à ſa majeſté impériale,

des opérations de cette glorieuſe campagne. Je priai le baron de Roſech de m'introduire : j'avois encore le bras en écharpe. Cet illuſtre prince me reçut le plus gracieuſement du monde ; il me donna des marques d'eſtime, qui alloient bien au-delà de mon mérite, & me fit préſent d'une compagnie de dragons dans le régiment de Boſendam. Je lui répondis, que l'honneur qu'il me faiſoit me coûteroit peut-être bien cher, parce qu'il m'alloit faire prodiguer ma vie pour m'en rendre digne. Il partit peu après pour Vienne, accompagné du baron de Roſech & de quantité d'autres ſeigneurs. Monſieur de Marienet devoit auſſi retourner à la cour, & m'avoit déterminé à y aller paſſer l'hiver avec lui, mais il voulut abſolument que nous demeuraſſions encore quelques ſemaines à Vidin, pour attendre que ma bleſſure fût entièrement guérie. Son amitié lui coûta la vie, & à moi la liberté.

Les turcs, qui étoient répandus dans divers quartiers de la Bulgarie, voyant l'armée impériale ſéparée, crurent pouvoir impunément faire leurs incurſions ordinaires dans la Servie, où ils enlevoient tout ce qu'ils pouvoient trouver de chrétiens, hommes & femmes, & les emmenoient dans une dure captivité. Lorſqu'on apprenoit qu'ils avoient paru de quelque côté, on faiſoit des détachemens des garniſons de Vidin, de Niſſe, de Semendrie, & des autres places voiſines, pour leur donner la

chaſſe. Cela réuſſit pluſieurs fois fort heureuſement. Monſieur de Mariener ne manquoit jamais de ſe trouver à ces petites attaques, & n'en revenoit pas ſans s'y être acquis quelqu'honneur. Je me rétablissois pendant ce tems-là. Enfin, je me crus en état d'entreprendre le voyage de Vienne. Nous prîmes jour pour le départ; tout étoit prêt, & nous avions fait nos adieux aux officiers de la garniſon, lorſqu'on apprit qu'un parti de cinquante turcs s'étoit avancé juſqu'à un petit village appellé Craſted, qui n'étoit qu'à deux lieues de la ville. Allons, mon ami, me dit Mariener; il faut couper la tête à quelques-uns de ces coquins-là, quand notre départ devroit être reculé d'un jour. Je donnai les mains à tout ce qu'il voulut. Nous nous mîmes, avec quelques autres officiers, à la tête de cent hommes du régiment de Selkirk; & ſans autre précaution nous fondîmes ſur les infidèles, comme ſur une conquête aiſée. On nous avoit trompés. Les turcs, pour nous ſurprendre, avoient fait courir le bruit qu'ils étoient en petit nombre; mais outre les cinquante, ils étoient plus de cinq cens derrière le village, qui vinrent tomber ſur nous avec une horrible furie. Nous nous crûmes tous perdus, & nous vîmes bien qu'il n'étoit plus queſtion que de vendre chérement nos vies. Notre petite troupe fit des prodiges de valeur; mais il fallut ſuccomber au nombre. Je vis tomber

à mon côté le malheureux Mariener. Sa mort me rendit furieux. Je me jettai, le ſabre à la main, dans la plus épaiſſe mêlée. Le Ciel, qui vouloit me conſerver la vie malgré moi, permit que ce qui devoit me la faire perdre mille fois, fût cauſe de mon ſalut. Je me trouvai tellement preſſé par les turcs qui m'environnoient, que ne pouvant pas même lever le bras pour décharger mon ſabre, ils me l'arrachèrent facilement. J'avois tué quatre de ces infidèles de ma main, ſans compter ceux que j'avois bleſſés. Ils perdirent plus de deux cens hommes dans ce combat; mais preſque tous mes compagnons périrent. Il n'y en eut que ſept, qui furent faits priſonniers avec moi, deux deſquels étoient ſi bleſſés, que les turcs déſeſpérant de les ſauver, les maſſacrèrent à mes yeux.

Je fus préſenté au chef de cette troupe. Mon air & mes habits lui firent juger que j'étois homme de qualité. Il me retint pour ſa proie; & il permit ſeulement à ceux qui m'avoient amené, de prendre tout l'argent qu'ils trouvèrent dans ma poche. Ils ne me laiſsèrent que mon mouchoir, & quelques livres que je portois ordinairement ſur moi. On me lia les mains, & l'on me mit ſur un cheval, qu'un turc conduiſit par la bride. Je fus mené dans cet équipage, à Sophie, dans la maiſon d'Elid Ibezu, à qui j'appartenois; & je fus enfermé ſeul dans une chambre fort obſcure.

Fin du troiſième Livre.

LIVRE QUATRIÈME.

QUE mes premières réflexions furent triſtes dans cette douloureuſe ſituation ! Je demeurai quelque tems immobile, les bras pendans, & les yeux attachés contre terre. Mon eſprit, diſtrait par la multitude de ſes maux, ne pouvoit s'arrêter deux inſtans au même objet. Le paſſé ne m'offroit que des ſouvenirs affligeans, l'avenir des obſcurités capables de m'épouvanter, & le préſent quelque choſe encore de plus déplorable, puiſque c'étoit le point de vue où tous mes malheurs ſe réuniſſoient enſemble. Je paſſai la moitié de la nuit dans ce triſte état. La perte de tout ce que j'avois eu de plus cher, de mes parens, de mes amis, de mes biens, de ma liberté ; tant de douleurs que je n'avois ſenties juſqu'alors que ſucceſſivement, ſe renouvellèrent tout-à-la-fois dans mon cœur ; je ſerois tombé par terre infailliblement, ſi je n'euſſe trouvé un mauvais lit pour me ſervir d'appui.

Pendant que j'étois dans cet horrible trouble, j'entendis ouvrir la porte de ma priſon. C'étoit un domeſtique, qui m'apportoit de quoi ſouper. J'en fus ſurpris, car il étoit fort tard & tout au moins minuit. J'entendois ſi peu la langue allemande que ce domeſtique me parla, que je ne pus lui demander

ce qui m'attiroit cette marque de compaſſion. Je pris quelque choſe pour me remettre de l'épuiſement où j'étois. Le domeſtique, ou plutôt l'eſclave, me quitta en me montrant ſa tête & ſon cœur ; ce que j'interprétai comme une exhortation à prendre courage. Je retombai dans mes réflexions : mais après m'être encore affligé long-tems ſur le miſérable état de ma fortune, il me vint à l'eſprit quelques idées de religion. Elles ſervirent à me rendre un peu plus tranquille. Je m'endormis, en offrant à Dieu mes peines, & en lui demandant la force de les ſupporter.

Elles ſe renouvellèrent pourtant le lendemain à mon réveil. J'eus recours au même remède. Dans toute ma vie, j'ai éprouvé que rien n'a tant de force pour ſoutenir un cœur, & pour le rendre ſupérieur même à la fortune. J'avois dans mes poches trois livres que j'ai toujours aimés, & que j'aimois encore plus alors, parce qu'ils étoient nouveaux ; le Télémaque de M. de Fénélon, les Caractères de la Bruyère, & un tome des Tragédies de Racine. Je pris le Télémaque, où je me ſouvenois d'avoir lu quelque choſe qui regardoit l'eſclavage. Je trouvai effectivement que M. de Fénélon, faiſant conduire ſon héros en Egypte, le repréſente dans l'état où je me trouvois, c'eſt-à-dire, aſſujetti à des maîtres durs & barbares. Je fus enchanté de la morale que cet illuſtre prélat

met dans la bouche de Termoſiris & de Mentor, qui étoit eſclave de ſon côté, & de l'impreſſion que leurs diſcours pleins de vérité & de ſageſſe faiſoient ſur le cœur du jeune Télémaque. Elles en firent auſſi ſur le mien; & ſi la fortune me réduiſoit aux mêmes abaiſſemens, je réſolus d'imiter ſa conduite. Une partie de la matinée s'étant paſſée dans ces réflexions, on ouvrit ma porte ſur les dix heures. C'étoit le même eſclave, qui me prit par la main & me conduiſit au travers d'une cour & de quelques appartemens, dans une chambre où je reconnus Elid Ibezu. Il avoit l'air plus doux & plus humain, que le jour du combat. La tranquillité où il étoit & ſon changement d'habit m'y firent trouver apparemment cette différence. Je le ſaluai en m'approchant. Comme l'eſclave lui avoit dit, la veille, que j'ignorois la langue allemande, il s'étoit douté que j'étois françois, & il avoit fait venir chez lui un grec qui parloit aſſez bien notre langue, & qui commença à m'interroger ſur le lieu de ma naiſſance & ſur ma condition. Je répondis, avec toute la franchiſe de Télémaque, que j'étois françois, & homme de condition. Le grec rendoit compte de mes réponſes à Elid Ibezu, qui lui dictoit de nouvelles queſtions. Il me demanda ſi je ne ſavois point d'autre langue que le françois. Je lui dis que je ſavois le latin & l'italien. Cette réponſe charma Elid Ibezu, qui ſavoit lui-même

l'italien. Il me dit auſſi-tôt en cette langue, que nous n'avions plus beſoin d'interprète pour nous entretenir enſemble. Il y a long-tems, ajouta-t-il, que je ſouhaitois d'avoir un eſclave chrétien. Si vous êtes honnête homme, & que vous vouliez prendre quelqu'attachement pour moi, votre condition ne ſera point à plaindre. Il voulut ſavoir mon nom, mon âge, ma condition & le lieu de ma naiſſance. Je le ſatisfis ſans déguiſement. Il me prit par la main, & me dit: Je vous aſſure, chrétien, que ſi vous êtes ſage & fidèle, vous ne vous repentirez pas d'être tombé ſous ma puiſſance. Je vous aime déjà. Je veux vous envoyer à Andrinople, en attendant la fin de la guerre, chez un frère que j'ai dans cette ville. Je vous prendrai-là à mon retour, pour nous rendre enſemble à Amaſie, où je fais ma demeure; ne vous affligez pas, vous ſerez content de moi. Il ordonna qu'on eût ſoin de me bien traiter, & qu'on ne me laiſsât manquer de rien.

Cette politeſſe & cette bonté me ſurprirent dans un turc. J'avois de cette nation les idées qu'on en a communément, c'eſt-à-dire, que je les regardois comme les plus barbares & les plus impitoyables de tous les hommes. J'ai reconnu encore mieux, dans la ſuite, la fauſſeté de cette opinion. Il y a de l'eſprit, des ſentimens, & même du ſavoir-vivre chez les turcs, comme dans toutes les autres nations.

Les

Les uſages à la vérité y ſont différens des nôtres ; mais chaque pays n'a-t-il pas les ſiens ? Quelles raiſons avons-nous de mépriſer les coutumes & les manières de vivre des turcs, qu'ils n'aient pas de ſe moquer des nôtres ? Nous les traitons de barbares ; ils nous donnent le même nom. En général ce n'eſt point par les dehors, qui dépendent du tems, du climat, des lieux, qu'il faut juger du mérite d'une nation ; c'eſt par le fond du caractère, par les ſentimens d'humanité, de bonté & de droiture qui y règnent communément : en quoi j'oſe dire que les turcs n'ont rien d'inférieur aux principaux peuples de l'Europe.

Je fus reconduit dans la chambre qui me ſervoit de priſon. On m'y fourniſſoit abondamment le néceſſaire. Il ſe paſſoit peu de jours, ſans qu'Elid Ibezu me fît venir pour s'entretenir quelques heures avec moi. Je découvris en lui, non-ſeulement un riche naturel, mais un eſprit excellent, auquel il ne manquoit qu'un peu de culture. Puiſque mon mauvais ſort me réduiſoit à l'eſclavage, je regardai comme une faveur du Ciel d'être tombé dans de ſi bonnes mains, & je me fis une étude de mériter l'eſtime & la confiance de mon patron. J'y réuſſis ſi bien, qu'en me faiſant partir pour Andrinople avec le béglierbey de Bulgarie, qui étoit de ſes amis, & qui ſe chargea de me conduire, il me fit connoître qu'il ſe ſéparoit de moi avec regret, & qu'il me

rejoindroit avec plaiſir. Il changea mon nom en celui de Salem, qui ſignifie à-peu-près en langue turque, ce que mon nom de famille ſignifie en françois.

La route de Sophie à Andrinople me parut longue, parce qu'elle fut pénible. Quoique le béglierbey me fît traiter aſſez doucement, à la recommandation d'Elid Ibezu, j'étois cependant lié ſur une eſpèce de chariot couvert, où je paſſois la nuit comme le jour. Toute ma conſolation étoit dans mes livres, que j'avois continuellement à la main. L'attention avec laquelle je liſois, m'attira du reſpect des muletiers & des autres conducteurs de l'équipage, qui me prirent pour quelque docteur de ma loi. Enfin nous arrivâmes à Andrinople : les turcs l'appelent Endrem. Cette ville me parut grande & bien peuplée. Les rues, par leſquelles on me fit paſſer, étoient bordées de palais & de maiſons magnifiques. Celle du frère d'Elid Ibezu n'étoit pas la moins belle. Ce turc, qui ſe nommoit Mamelic, me reçut d'une manière qui me fit mal augurer du tems que j'avois à paſſer chez lui. On me dépouilla, par ſon ordre, de mes habits que j'avois conſervés juſqu'alors, pour m'en donner un fort groſſier, tel que le portent les eſclaves. Mais ce n'eſt pas à quoi je fus le plus ſenſible. J'avoue ma foibleſſe : la perte de mes beaux cheveux, qu'il fallut me laiſſer couper, me toucha preſque juſqu'aux

larmes. Malgré un début ſi rude, je ne fus point employé, comme je le craignois, aux offices les plus vils & les plus humilians. On me donna le ſoin d'entretenir la propreté des ſalles & des meubles. Je m'acquittai ſi exactement de cet emploi, que je n'entendis jamais faire la moindre plainte de mes ſervices. Le chef des eſclaves étoit néanmoins un homme dur & violent, qui viſitoit ſouvent les meubles, & qui ne m'auroit pas pardonné la plus légère faute.

Jamais Mamelic ne m'honora d'un mot ni d'un regard. Ce turc étoit auſſi fier que ſon frère l'étoit peu, quoique celui-ci eût un emploi diſtingué dans l'armée ottomane, & que l'autre ne fût qu'un négociant, qui avoit amaſſé des richeſſes immenſes par le commerce. La néceſſité de m'expliquer, & d'entendre les ordres qu'on me donnoit, me fit apprendre en peu de tems la langue turque; elle me devint auſſi familière que ma langue naturelle. Elid Ibezu en fut ſurpris, lorſqu'il vint à Andrinople quelques années après. Il m'arriva, dans cet intervalle, deux aventures qui méritent d'être rapportées.

Il y avoit, dans la maiſon de Mamelic, une vieille eſclave géorgienne, qui étoit aſſez conſidérée, parce qu'elle avoit un des principaux offices: c'étoit de prendre ſoin des habits & du linge. Cette femme avoit pour le moins cinquante ans.

Cependant, comme ſon emploi étoit propre & qu'il n'avoit rien de fatigant, elle s'entretenoit dans une fraîcheur & un embonpoint qui la faiſoient paroître plus jeune. Mon office me donnoit quelque relation avec elle, parce qu'il lui falloit porter les meubles qui avoient beſoin de réparation. Je lui parlois toujours civilement. Elle prit du goût à mes manières & pour ma perſonne; & je m'apperçus bientôt qu'elle me regardoit d'un autre œil que le commun des eſclaves. Mon cœur n'avoit point encore ſenti de paſſion tendre, & l'on juge bien qu'un pareil objet n'étoit pas capable de m'en inſpirer. Je feignis de ne pas remarquer les ſentimens qu'elle avoit pour moi, & je faiſois mon devoir à l'ordinaire. Cependant comme elle étoit bonne & aimée dans la maiſon, j'imitois les autres eſclaves, qui lui offroient de petits préſens dans certaines occaſions; mais je n'en faiſois pas plus qu'un autre. Ma dureté la touchoit vivement. Elle en vint juſqu'à faire pour moi ma beſogne; j'étois ſurpris le matin en allant viſiter les ſalles, de trouver tous les meubles bien frottés & dans l'ordre. Cette amoureuſe perſévérance commença à m'inquiéter. Je craignis qu'elle ne fût remarquée de quelque jaloux, qui en eût pu prendre occaſion de me rendre de mauvais offices auprès de Mamelic. Cette penſée me porta à me lever plus matin, pour prévenir Timec (c'étoit le nom de l'eſclave); de

ſorte que trouvant mon ouvrage fait, elle comprit bien que je refuſois ſes ſoins. Je devenois même plus rêveur, & j'évitois de jetter les yeux ſur elle. Quand elle s'en fut apperçue, ſa tendreſſe ne lui permit plus de garder de meſures. Un jour qu'il faiſoit une extrême chaleur, & que tout le monde étoit à repoſer ſur le midi, je me retirai dans une allée ſombre du jardin, pour y prendre auſſi un peu de repos. Timec, qui m'obſervoit, me ſuivit quelques momens après; j'étois déjà endormi. Cette tendre eſclave n'eut garde de troubler mon ſommeil; elle s'aſſit ſur l'herbe, dans une allée voiſine, où elle demeura deux heures entières en attendant mon réveil. Comme elle n'étoit point accoutumée à venir au jardin, j'eus quelque ſurpriſe en l'appercevant. Elle s'approcha d'un air timide; j'allai au-devant d'elle: Cruel Salem, me dit-elle tendrement, me laiſſerez-vous mourir ſans pitié? Je ne vous demande que de ſouffrir mon amour, & vous avez la dureté de me refuſer. Que vous ai-je fait pour me haïr? Tournez du moins vos regards ſur moi. Ces paroles, & le ton dont elle les prononça, m'émurent juſqu'au fond du cœur. Je n'eus pas la force de réſiſter à des prières ſi tendres, & je lui promis d'être plus ſenſible à ſon affection.

Ainſi Timec eut, en quelque ſorte, les prémices de mon amour. Elle étoit au comble de la joie. Je lui devins ſi cher, que la moindre langueur qui

paroiſſoit ſur mon viſage la jettoit dans de mortelles alarmes. Toute la maiſon s'en apperçut, & l'on ne tarda guère à porter cette nouvelle à Mamelic, qui n'en fit que rire. Timec exigeoit de moi de tems en tems le tribut dont elle me croyoit redevable à ſa paſſion. Il ſembloit qu'elle étudiât tous les endroits où je pouvois me trouver ſeul, & je l'y rencontrois toujours. J'avois pour ſes empreſſemens une reconnoiſſance qui me tenoit lieu d'amour, car elle ne m'apprit point à aimer; ſi je ſouffrois ſes careſſes, c'eſt qu'il eſt impoſſible de haïr une perſonne dont on eſt exceſſivement aimé.

La ſeconde aventure que j'eus à Andrinople, eſt d'un autre genre; elle faillit à me coûter la vie. J'étois allé chez un marchand, acheter de la cire pour mon travail. Je trouvai, dans la boutique, un homme que je pris pour un turc, parce qu'il en avoit l'habit. Il m'enviſagea, & croyant reconnoître à mon air que j'étois françois, il me demanda en notre langue s'il ſe trompoit dans ſa conjecture. Surpris moi-même de ce que j'entendois, je lui marquai une joie extrême de rencontrer une perſonne de mon pays, & je le priai de me dire s'il demeuroit à Andrinople. Nous eûmes une converſation fort longue & pleine d'amitié. En jettant les yeux ſur mon habillement, il me dit: Mais quoi! vous êtes eſclave: il me fâche de vous voir dans ce triſte état. Croyez-moi, mettez-vous à

votre aiſe, & faites ce que j'ai fait : vous le pouvez aiſément, & je vous en donnerai le moyen. Je ne ſouhaite que cela, lui repartis-je ; mais quel moyen pouvez-vous me donner ? Faites-vous turc comme moi, reprit-il. Cette propoſition me fit frémir depuis les pieds juſqu'à la tête. Elle m'irrita juſqu'au point d'être prêt à le déviſager. Allez, infame, lui dis-je, déteſtable renégat, portez vos conſeils à ceux qui ont l'ame auſſi lâche & auſſi perfide que vous. Je l'accablai de quantité d'autres injures ; mais comme je voulois ſortir, ce traître m'arrête au collet & appèle les voiſins à ſon aide, en criant que j'avois blaſphêmé contre le prophète Mahomet. Je fus environné à l'inſtant d'une nombreuſe canaille, qui me traîna devant le juge qu'ils appelent cadi ; & mon accuſateur, que mes ſanglans reproches avoient mis dans une fureur étrange, vint dépoſer que m'ayant propoſé de me rendre bon muſulman, j'avois vomi des blaſphêmes contre la ſainte religion de Mahomet, & des injures contre lui. Le crime fut jugé très-horrible ; & comme j'en faiſois l'aveu par mon ſilence, le cadi m'envoya en priſon, pour recevoir bientôt ma ſentence.

Cependant, la maiſon de Mamelic n'étant pas bien éloignée de celle du juge, il entendit parler de mon malheur. Comme ſon frère Elid Ibezu m'avoit fort recommandé à lui, il prit la peine de ſe rendre lui-même chez le cadi, & s'étant fait

raconter tout ce qui m'étoit arrivé, il demanda la liberté de me voir dans la priſon. Je fus ſurpris de l'y voir entrer, dans un tems où je n'attendois plus que la mort. Qu'as-tu fait, me dit-il, malheureux Salem ? Tu as oſé parler contre le ſaint envoyé de Dieu. Quel bras ſera aſſez fort pour te délivrer du ſupplice ! Je lui rapportai exactement de quelle manière la choſe s'étoit paſſée, & je lui jurai que je n'avois pas parlé de Mahomet. Mon récit parut lui donner de la joie ; il me fit aſſurer la même choſe deux ou trois fois, & me quitta ſans rien ajouter. Une heure après, on m'ouvrit la porte de la priſon, & l'on me renvoya libre. Je puis dire que la préſence de la mort ne me donna pas la moindre crainte. Au contraire, je regardois comme un bonheur, de la ſouffrir pour une ſi belle cauſe. J'offrois à Dieu le ſacrifice de ma vie, avec une tranquillité & une ſatisfaction qui ne pouvoient venir que de lui.

Mamelic, me voyant rentrer dans la maiſon, me fit une réprimande ſévère de mon indiſcrétion. Il me dit que je méritois de périr, & que ſans l'amitié que ſon frère avoit pour moi, il m'auroit laiſſé entre les mains de la juſtice.

Mon patron Elid Ibezu revint enfin de la guerre. On donna de grandes marques de réjouiſſance à ſon arrivée. Il demanda des nouvelles de ſon eſclave Salem, & Mamelic me fit paroître devant lui. Je le

ſaluai en langage turc. Il en marqua de l'étonnement & de la joie; mais il ne fut pas content de me voir vêtu comme les autres eſclaves. Mamelic, qui le reſpectoit beaucoup, s'excuſa ſur ce qu'il ne lui avoit point aſſez expliqué la manière dont il vouloit que je fuſſe traité. Elid Ibezu me fit faire dès le lendemain un habit fort propre, & qui ſervit à relever un peu ma figure. La paſſion de Timec s'accrut encore, en me voyant dans ce nouvel équipage. Elle ne ſe laſſoit point de me regarder. Mais, ayant appris que je devois quitter bientôt Andrinople pour ſuivre Elid Ibezu, elle ſe livra à une triſteſſe mortelle. Elle fut ſe jetter aux pieds de Mamelic, & le conjura, pour toute récompenſe de ſes fidèles ſervices, de m'obtenir pour ſon eſclave d'Elid Ibezu, & de lui permettre de m'épouſer. Mamelic en parla à ſon frère, mais inutilement. Lorſque Timec ſut qu'elle n'avoit rien à eſpérer de ce côté-là, elle changea de batterie. Ce fut à Elid Ibezu qu'elle s'adreſſa, pour l'engager à la demander à Mamelic. Elid Ibezu eut la bonté de me conſulter là-deſſus. Je lui fis le récit de toutes les obligations que j'avois à Timec; & comme la reconnoiſſance me faiſoit parler avec aſſez de feu, il s'imagina que je l'aimois plus que je n'oſois l'avouer. C'en fut aſſez pour le déterminer à la demander à ſon frère: il l'obtint ſans difficulté. La pauvre Timec ne ſe poſſédoit pas,

dans la joie qu'elle eut d'être assurée que je ne l'abandonnerois point. Je ne puis cacher que j'en ressentis moi-même quelque satisfaction. Ce n'est pas que je ne me reprochasse fort souvent le commerce que j'entretenois avec elle ; mais cette pauvre créature avoit pour moi une tendresse si incroyable, que je ne pouvois me défendre de retour pour ce sentiment.

Il ne fut pas besoin que je songeasse à faire mes préparatifs pour le voyage d'Amasie ; Timec y pensa pour elle & pour moi. Nous quittâmes Andrinople au commencement de la belle saison, & nous fîmes la route agréablement. Depuis le moment de notre départ, je ne sentis plus la rigueur de l'esclavage. Toute la suite d'Elid Ibezu, étonnée des égards & de l'attention qu'il marquoit pour moi, ne me regardoit plus sur le pied d'un esclave. J'étois à cheval comme lui, & presque toujours à côté du sien, où je tâchois de le désennuyer par mes discours. Il paroissoit écouter avec plaisir tout ce que je lui racontois des affaires de l'Europe, de la situation du royaume de France, & du caractère de ses peuples. Mais, où je remarquois le mieux le tour de son esprit, c'est lorsque je lui parlois de morale, & des sciences diverses que j'avois appriſes de mes maîtres, ou par mes lectures. Il avoit une attention, qui me donnoit l'espérance de me l'attacher encore plus, lorsque je pourrois

lui parler plus tranquillement après le voyage. Quelquefois il admiroit l'adreſſe & la bonne grace avec laquelle je pouſſois mon cheval. Les turcs ſont fort ignorans dans ces ſortes d'exercices. Il me faiſoit mille queſtions ſur la manière dont on dompte les chevaux, pour les rendre propres au manège, ſur l'habileté des écuyers françois, & ſur le ſoin avec lequel on forme en France la jeune nobleſſe aux exercices de l'académie. J'étois étonné moi-même de la complaiſance avec laquelle il m'écoutoit, & je ne pouvois la regarder que comme un effet naturel de la ſympathie, qui agiſſoit ſur mon cœur autant que ſur le ſien ; car je n'avois jamais eu pour lui les répugnances qu'un eſclave ſent pour un maître, dont ſa vie dépend, & qui peut au premier ſigne lui faire eſſuyer les traitemens les plus cruels.

Nous ne découvrîmes Amaſie, qu'après être arrivés au ſommet des montagnes qui l'environnent. Cette ville eſt la capitale de la province du même nom. Elle eſt grande, riche & fort peuplée. Sa ſituation me parut charmante : elle eſt au milieu d'une plaine de dix lieues de long & large de quatre, entourée d'une chaîne de montagnes, qui la défendent des vents du nord & du midi. La rivière de Caſalmach coule dans la plaine, & paſſe au travers de la ville, où elle procure mille commodités. L'air y eſt toujours ſerein ; on n'y

connoît point l'hiver. Les maiſons y ſont de la ſtructure ordinaire chez les turcs, c'eſt-à-dire, de bois peint, ce qui les rend fort brillantes. Elles ont preſque toutes un grand jardin, orné d'allées d'arbres, de petits bois & de parterres. Celle d'Elid Ibezu, qui étoit un des principaux de la ville après le gouverneur de la province, ou le béglierbey, ne manquoit d'aucun de ces ornemens. Il fut reçu de ſes amis, de ſes femmes, de ſes enfans & de ſes eſclaves, avec des tranſports de joie; car cet homme aimable étoit chéri de tout le monde.

La première choſe qu'il fit en ma faveur, fut de me donner l'intendance de ſes écuries & de ſes jardins. Comme je l'en remerciois, Salem, me dit-il, tu vois que l'abondance règne dans ma maiſon. Le grand prophète a récompenſé ma droiture, ma douceur & mes aumônes. J'ai des richeſſes, de belles femmes, & d'aimables enfans. Oublie la France & l'Europe; tu ſeras heureux avec moi. Je lui témoignai ma gratitude & mon attachement, d'une manière qui lui plut. Chaque jour augmentoit ſon amitié pour moi: je m'accoutumai ainſi doucement à l'eſclavage.

Mon patron régaloit ſouvent le béglierbey & les plus illuſtres turcs d'Amaſie. J'avois ſoin, dans ces occaſions, d'inventer quelque divertiſſement dans le goût françois, qui les ſurprenoit toujours agréablement par ſa nouveauté. Mes talens me firent

connoître du béglierbey. Il voulut m'entretenir, ſur les éloges qu'Elid Ibezu lui fit de moi; & lui ayant entendu louer ſur-tout mon adreſſe à mener un cheval, il eut la curioſité d'en vouloir faire l'épreuve. Toute la compagnie ſe rendit aux écuries: je les faiſois entretenir avec une propreté dont ils furent charmés. Elid Ibezu m'avoit laiſſé un empire abſolu ſur ſes palfreniers & ſur ſes chevaux. J'en avois acheté quelques-uns, qui étoient d'une beauté admirable, & je les avois dreſſés moi-même. Le gouverneur fut ſi content du manège que je leur fis faire en ſa préſence, qu'il pria Elid Ibezu de permettre qu'il en envoyât deux des ſiens dans ſes écuries, pour être formés par mes ſoins. Ma réputation ne ſe borna point-là. L'inclination que j'avois pour la muſique, & l'envie de mériter de plus en plus les bonnes graces de mon patron, me firent faire tant de recherches dans Amaſie, que je découvris enfin un théorbe. Je l'obtins, à bon marché, d'un juif arménien à qui il appartenoit. Je le mis en bon état; & dès la première fois qu'Elid Ibezu traita ſes amis, je leur donnai un plaiſir qu'ils n'avoient jamais eu. Leur ſurpriſe fut extrême d'entendre le ſon de cet inſtrument, que je touchois fort bien, & avec lequel j'accordois ma voix qui étoit fort douce. Mon patron, charmé de cette galanterie, me fit entrer dans la ſalle du feſtin; & par une faveur inouie chez les turcs, il m'embraſſa

tendrement en préſence de tous les convives. Lorſqu'il fut libre, il me prit en particulier, & me dit : Cher Salem, tu m'es plus précieux que toutes mes richeſſes. J'ai deſſein de faire pour toi ce que tu n'oſerois eſpérer. Ne t'oppoſe point à ton bonheur : je ne te demande qu'une choſe pour en être digne ; c'eſt de reconnoître la loi de notre ſaint prophète.

Si je vous ſuis auſſi cher que vous le dites, lui répondis-je, comment pouvez-vous me faire une propoſition qui m'afflige ? Je ſuis né chrétien, vous le ſavez; c'eſt un avantage que je ne perdrai qu'avec la vie. Je ne vous condamne point de regarder Mahomet comme un prophète ; je ſais quelle eſt la force de la coutume & des préjugés de l'éducation : mais ſi vous êtes attaché à votre religion, parce que vous la croyez bonne, ſongez que les raiſons qui m'attachent à la mienne me paroiſſent auſſi fortes, & par conſéquent que ma fermeté ne doit point céder à la vôtre. Je ſais que vous avez trop d'amitié pour moi pour me donner la mort, mais je la ſouffrirois mille fois plutôt que de trahir la religion de mes pères.

Cette réponſe, que je fis avec modération pour ne point irriter Elid Ibezu, ne laiſſa pas de le chagriner beaucoup. Il me quitta ſans dire mot. J'en eus de l'inquiétude pendant toute la nuit : cependant il me fit appeler de grand matin, &

me tint ce diſcours : Salem, je voulois te rendre heureux, & tu n'y conſens pas. L'amitié que je te porte ne me permet pas de m'en offenſer : mais tu ſentiras peut-être quelque jour le prix des biens que tu refuſes, & tu regretteras de t'en être privé par obſtination. J'avois deux deſſeins : l'un étoit de te charger de l'éducation de mon fils Amulem, & l'autre de te faire épouſer Selima, la plus chère de mes filles. Ton zèle inconſidéré pour ta religion ne me permet plus d'y ſonger ; ce ſeroit attirer ſur moi l'indignation du ſaint envoyé de Dieu. Je veux continuer néanmoins à te donner des marques de ma confiance. Tu iras tous les jours une fois au quartier de mes femmes, pour apprendre la muſique & le théorbe à Amulem & à mes trois filles. Je me repoſe ſur ton zèle & ſur ta ſageſſe ; va commencer dès ce moment. Il me donna une de ſes bagues, qui étoit la marque à laquelle ſes eunuques devoient m'ouvrir la porte de ſon ſerrail.

Je n'avois jamais vu ſes femmes ni ſes filles, qui étoient toujours renfermées à la mode des turcs, ni même ſon fils, qui étoit élevé dans le quartier des femmes. Je n'avois jamais approché de ce quartier, de peur de me rendre ſuſpect, parce que je connoiſſois la délicateſſe des orientaux ſur cet article. Je me préparai ſur le champ à cette première viſite, en me mettant plus proprement qu'à

l'ordinaire, & je pris mon théorbe. Les eunuques m'ouvrirent ſans difficulté, en reconnoiſſant la marque de leur maître. Ils avertirent auſſi-tôt les dames de mon arrivée. Elles m'attendoient avec impatience, parce qu'Elid Ibezu les avoit prévenues. Après les avoir ſaluées, je jouai quelques airs dont elles parurent ſatisfaites. Une des dames appela par leur nom, Amulem, Selima & les deux autres jeunes filles qui devoient être mes écolières. A ce nom de Selima, que j'avois déjà entendu de la bouche de mon patron, je levai les yeux. Je vis, dans Selima, une des plus charmantes perſonnes qui aient jamais été ſur la terre. Elle s'avança, en me regardant, avec ſon frère & ſes deux ſœurs. Ils avoient tous quatre quelque choſe d'aimable & de prévenant; mais, au premier coup d'œil, Selima avoit fait dans mon cœur une impreſſion qui n'en ſera jamais effacée. Cette puiſſante ſympathie, qui m'attachoit au père, ſe joignit tout-d'un-coup à la paſſion la plus vive & la plus tendre. Que je payai cher à l'amour l'inſenſibilité où j'avois vécu juſqu'alors!

Il étoit donné à ma famille d'aimer comme les autres hommes adorent, c'eſt-à-dire, ſans bornes & ſans meſure. Je ſentis que mon heure étoit venue, & qu'il falloit ſuivre les traces de mon père. Je priai le Ciel intérieurement de détourner de moi ſes malheurs, & de ne pas permettre que les miens

miens augmentaſſent. Pendant que ce petit cercle de réflexions ſe formoit dans mon ame, Amulem & ſes ſœurs avoient pris mon théorbe, & le conſidéroient curieuſement. Je fis un effort ſur moi-même, pour leur dire de ſe préparer à recevoir mes leçons. Je pris du papier, que j'avois apporté, & je leur traçai les élémens de la muſique. Mes yeux abandonnoient ſans ceſſe la conduite de ma main, pour ſe tourner vers Selima. Elle jettoit quelquefois les ſiens ſur moi, & les baiſſoit enſuite lorſqu'elle rencontroit les miens: mais je m'apperçus bien que mon attention à la regarder l'avoit frappée.

Je me retirai, pour garder quelque ménagement dans une première viſite. Elid Ibezu, qui s'informa de mon retour, me fit donner ordre d'aller lui parler. Eh bien! Salem, me dit-il, as-tu vu mon fils & mes filles? Que penſes-tu de Selima? C'eſt elle que je te deſtinois, ſi tu avois ouvert les yeux à la lumière. Je lui répondis que ce n'étoit point à un malheureux eſclave à former de ſi ambitieuſes eſpérances. Si tu es malheureux, reprit-il, c'eſt ta faute; tu vois bien que je t'aime plus que tu ne mérites. Les ſentimens qui m'agitoient étoient ſi violens, que les larmes me vinrent aux yeux. Ah! mon patron, lui dis-je, prenez ma vie, elle vous appartient; & ne me déchirez pas par des reproches qui me font ſentir mille morts. Je ne puis changer

de religion; & je ne puis vivre non plus, en me rendant ſi indigne de vos bontés. Il parut touché de mon déſeſpoir, & me dit doucement de me retirer.

Le jour ſe paſſa. On peut juger de mon agitation. Je retournai le lendemain au quartier des femmes: elles vinrent toutes enſemble folâtrer autour de moi, comme ſi elles m'euſſent connu depuis long-tems. Selima ſeule me parut plus réſervée. Je fis réciter la leçon à Amulem, & enſuite à Jalide, qui étoit l'aînée des trois ſœurs. Mais lorſque le tour de Selima fut venu, je la vis rougir en s'approchant. Elle récita, ſans lever une fois les yeux ſur moi. Ma main trembloit en prenant ſon papier. Jamais maître ne porta plus injuſtement ce nom, car j'étois de cœur aux pieds de ma ſouveraine maitreſſe. Je leur donnai par écrit une ſeconde leçon, & je continuai ainſi pendant quelque tems, en faiſant toujours le même perſonnage. Enfin je réſolus de faire connoître à Selima quelque choſe de ce que je ſentois pour elle. Je ne pouvois croire que l'amour m'eût touché ſi fortement pour une ingrate, & je me flattai de l'eſpérance que le ſang d'Elid Ibezu, qui couloit dans les veines de ſon aimable fille, agiroit en ma faveur, & qu'il lui inſpireroit quelques-uns des ſentimens que mon cher patron avoit pour moi. Je méditai mon deſſein, & m'étant rendu au ſerrail à l'heure

ordinaire, je l'exécutai heureuſement. Quand j'eus fait réciter la leçon à Selima, & qu'il fallut lui en tracer une autre, voici ce que j'écrivis au lieu des principes de muſique :

« Un malheur de fortune m'a rendu eſclave » d'Elid Ibezu, quoique je fuſſe bien éloigné, par » ma naiſſance, d'une condition ſi vile. Mais je » tombe dans un autre eſclavage, ſi cher & ſi » glorieux, qu'il me fait oublier les rigueurs du » premier. Vous dirai-je, charmante Selima, que » ce ſont vos chaînes que je porte ? Peut-on en » porter d'autres quand on vous a vue ? Mon cœur » n'avoit jamais aimé. C'eſt un coup du Ciel, qui » m'amène en Turquie pour vous l'offrir. Décidez » de mon bonheur, car je n'en aurai jamais d'autre » que de vivre & de mourir entièrement à vous ».

Selima emporta ce papier, ſans l'avoir lu. Je ſortis du ſerrail dans une inquiétude mortelle : je craignois qu'elle ne le laiſsât tomber, ou que quelque femme indiſcrette n'eût la curioſité de demander à voir ſa muſique. Je me retirai dans ma chambre avec cette penſée, qui ne me permit point de m'occuper d'autre choſe. J'y trouvai Timec, qui venoit me faire des reproches de ce que j'avois été quelques jours ſans la voir. Elle étoit malade depuis ſix ſemaines ; mais toujours pleine de tendreſſe pour moi, elle ſupportoit impatiemment de longues abſences. Je répondis mal à ſes

honnêtetés : elle s'en plaignit amèrement. Ma chère Timec, lui dis-je, vous me prenez dans une ſituation ſi fâcheuſe, qu'il m'eſt impoſſible de vous entretenir. C'eſt juſtement de quoi je me plains, répondit-elle ; vous avez des chagrins que vous ne me communiquez pas, à moi qui donnerois ma vie pour vous les épargner. Je connoiſſois ſi bien cette bonne femme, & le fond inconcevable d'affection qu'elle avoit pour moi, que je pris le parti de lui découvrir toutes mes peines. Elle avoit le même emploi chez Elid Ibezu, qu'elle avoit eu chez Mamelic ; ce qui lui donnoit entrée au quartier des femmes, pour l'entretien des meubles. Je m'imaginai qu'elle pourroit me ſervir, & qu'elle y conſentiroit. L'aveu que je lui fis, tira de ſes yeux un ruiſſeau de larmes. Barbare, me dit-elle, il faut que tu connoiſſes bien tout le pouvoir que tu as ſur moi, pour me faire une confidence ſi cruelle ! Eſt-ce-là comme tu me traites ? Chère Timec, repris-je en ſerrant une de ſes mains dans les miennes, vous ſavez bien que je vous ai promis pour toute ma vie une vive & ſincère reconnoiſſance. Que le Ciel me puniſſe ſi j'y manque jamais. Je ne vous trompe point ; pourquoi m'accuſez-vous ? Si vous m'aimez, vous ne devez pas être contente de me voir ſouffrir, & vous devez m'accorder un ſecours qui dépend de vous. Auriez-vous la cruauté de me le refuſer. Je

l'embraſſai en finiſſant ces mots. Elle eut la complaiſance de me promettre qu'elle travailleroit à me ſervir. Elle s'en alla à l'heure même au ſerrail, où elle eut l'adreſſe de parler en ſecret à Selima. Elle la félicita ſur la nouvelle perfection qu'elle alloit acquérir, en apprenant le théorbe ; d'où elle prit occaſion de tomber ſur mon éloge. Selima rougit en parlant de moi, & Timec en tira un bon augure. Elle lui dit que c'étoit dommage qu'elle ne pût me voir autrement qu'au milieu d'une foule de femmes ; qu'elle pourroit apprendre de moi mille choſes qui la rendroient encore plus aimable, & qui m'attireroient ſon amitié ; que m'ayant entendu parler des dames du ſerrail, elle avoit remarqué que c'étoit Selima que j'eſtimois le plus ; que je ne me laſſois point de parler d'elle ; & que c'étoit beaucoup d'avoir part à l'eſtime d'un homme tel que moi, qui étoit d'une grande qualité dans mon pays, & qu'Elid Ibezu aimoit ſinguliérement. Selima écoutoit attentivement, mais ſans affectation. Elle fit à Timec quelques queſtions ſur mon ſujet, & ſe retira.

L'officieuſe Timec vint auſſi-tôt me rendre compte de cette converſation. Je ne ſavois ce que j'en devois penſer ; & craignant de me flatter trop, j'attendis juſqu'au lendemain de plus sûrs éclairciſſemens. L'heure vint d'aller au ſerrail. Selima ne me regarda qu'en entrant, & d'un œil aſſez fixe ;

mais s'étant approchée à ſon tour, elle me rendit mon papier, en me diſant que la leçon de la veille étoit trop difficile, & qu'elle en vouloit une autre. Je mis le papier dans ma poche, perſuadé qu'elle rejettoit mon amour. Je lui fis une leçon, & je mis ſeulement au bas de la dernière ligne : « Je vais » mourir, belle Selima ; ſouvenez-vous en appre- » nant ma mort, que vous en êtes la cauſe ». Je ſortis le plus déſeſpéré de tous les hommes. Il eſt certain que du caractère dont je ſuis, le malheur que je craignois m'auroit cauſé la mort. Je me ſentois le cœur défaillir ; & je n'aurois pu vivre plus long-tems, car mon ame y étoit toute entière. Je m'aſſis ſur une pierre en ſortant. Je déployai le papier pour augmenter ma douleur, en reliſant les témoignages de mon amour. Mais dans quel excès de joie paſſai-je tout-d'un-coup, lorſque j'apperçus une écriture différente de la mienne ! Mon ame alors paſſa toute entière dans mes yeux, pour lire avidement ces chers caractères :

« Salem, je me ſuis bien apperçue que vous » m'aimez. Je ne vous cacherai pas que je me ſens » beaucoup d'inclination pour vous : elle augmen- » tera ſi vous en êtes digne. Parlez de moi à » Timec, qui m'a paru vous vouloir du bien ; » elle peut vous ſervir ».

Il ſeroit long de m'étendre ſur les moyens que j'employai pour mettre cet heureux commence-

ment à profit. Timec me procura une entrevue ſecrète avec ce que j'aimois. Ce fut-là que mon bonheur s'établit ſolidement, par la connoiſſance de tous les charmes de l'aimable Selima. Je parle des charmes de ſon eſprit & de ſon cœur, car je la reſpectois trop pour former d'autres deſirs. Je ne ſaurois douter, après l'expérience que j'en ai faite, qu'il n'y ait des cœurs formés les uns pour les autres, & qui n'aimeroient jamais rien s'ils n'étoient aſſez heureux pour ſe rencontrer. Mais il ſuffit auſſi que deux cœurs de cette nature ſe rencontrent un moment, pour ſentir qu'ils ſont néceſſaires l'un à l'autre, & que leur bonheur dépend de ne ſe ſéparer jamais. Une force ſecrète les entraîne à s'aimer; ils ſe reconnoiſſent, pour ainſi dire, aux premières approches; & ſans le ſecours des proteſtations, des épreuves, des ſermens, la confiance naît entr'eux tout-d'un-coup, & les porte à ſe livrer ſans réſerve. C'eſt l'image de ce qui ſe paſſa entre Selima & moi. Cette charmante perſonne me dit, après un quart-d'heure de converſation: Salem, je vois que vous n'êtes pas capable de me tromper, & mon cœur me le dit encore mieux que mes yeux. Tout ce que je vois de vous, votre figure, vos traits, vos yeux, votre tour d'eſprit, vos expreſſions, tout cela répond à quelque choſe qui eſt au-dedans de moi, & qui me perſuade que vous éprouvez la même

impreſſion en me voyant. Oui, chère Selima, lui répondis-je, je reconnois la cauſe de mon indifférence paſſée ; c'eſt que mon cœur n'étant fait que pour vous, il falloit qu'il vous trouvât pour devenir tendre & heureux.

Nos entrevues ſecrètes furent ſi bien ménagées par l'adroite Timec, qu'elle durèrent pendant le reſte de ſa vie, ſans qu'on en eût la moindre connoiſſance. Cette pauvre femme mourut ſix mois après. Je regrettai en elle, non une amante qui m'avoit adoré, mais une mère qui ſe ſeroit retranché juſqu'au néceſſaire pour me procurer un moment de plaiſir. Elle m'avoit ſacrifié ſon amour même : ces ſortes d'efforts ſont moins d'une eſclave, que de l'ame la mieux née & la plus généreuſe.

Mes viſites particulières ne ſervirent pas ſeulement à confirmer notre amour d'une manière inébranlable, elles procurèrent à Selima plus d'une utilité. Je lui appris en ſix mois le françois, l'italien, & ce que je ſavois de l'hiſtoire ancienne & moderne : elle avoit l'eſprit capable de tout. Je lui fis goûter auſſi, peu-à-peu, les principes de notre ſainte foi. On eſt, dit-on, de la religion de ce qu'on aime : mais s'il eſt vrai que ſa complaiſance pour moi lui fit prêter l'oreille aux vérités de notre évangile, elle répara dans la ſuite ce qu'il y avoit eu de trop naturel dans les commencemens de ſa converſion. Lorſqu'elle ſut aſſez de françois pour l'entendre

parfaitement, je lui prêtai mon Télémaque. Elle fut charmée de cette lecture. Elle me pria de le traduire en turc, pour le divertiſſement & l'inſtruction de ſon frère & de ſes ſœurs. J'y travaillai avec tant d'ardeur, que l'ouvrage fut achevé en peu de tems. Tout ce qui regardoit Elid Ibezu & ſes enfans m'étoit cher. Cette aimable famille me tenoit lieu de la mienne que j'avois perdue. Amulem méritoit d'ailleurs mes ſoins par ſes bonnes inclinations, & par la reconnoiſſance qu'il avoit pour mes ſervices. Il étoit ſorti du ſerrail, lorſque j'achevai la traduction de Télémaque ; de ſorte qu'il m'en fallut faire deux copies, une pour les dames, & l'autre pour lui. Elles ſe multiplièrent bientôt. Elid Ibezu en voulut avoir une. Le béglierbey ſouhaita la même choſe ; & la plupart des ſeigneurs d'Amaſie ayant eu la même curioſité, l'ouvrage de M. de Fénélon y devint fort commun.

Elid Ibezu fit venir des théorbes d'Italie pour ſes enfans. Ils étoient déjà aſſez avancés pour jouer en partie. Nous faiſions fort ſouvent des concerts, où nos voix ſe mêloient avec les inſtrumens. Les amis de mon patron m'envoyoient prier quelquefois de leur donner ce divertiſſement chez eux ; j'y allois avec Amulem. Je n'y étois pas traité comme un eſclave. On s'empreſſoit de me faire honneur, & toute Amaſie me regardoit comme un homme extraordinaire. Le bon Elid Ibezu apprenoit mes

petits ſuccès avec plaiſir : mais plus ſon amitié augmentoit pour moi, plus il reſſentoit de douleur de me voir obſtiné à rejetter l'alcoran. Il renouvelloit de tems en tems ſes inſtances, mais toujours avec bonté. Un malheureux contretems penſa m'expoſer à la violence & au riſque de perdre ſes bonnes graces.

Depuis la mort de Timec, j'avois été contraint de diminuer les fréquentes viſites que je rendois à Selima. Cette contrainte nous affligeoit également. Nous tâchions de nous dédommager par nos lettres, qu'il nous étoit toujours facile de nous communiquer ; mais qu'eſt-ce que des lettres pour deux amans qui ſont accoutumés à ſe voir, & qui ne ſauroient vivre ſans cette douceur ? Selima, qui aimoit ſon frère Amulem, & qui étoit sûre d'en être aimée, avoit pris la réſolution, de concert avec moi, de lui faire confidence de notre paſſion, & de l'intéreſſer par amitié à nous être favorable. Amulem avoit de l'eſtime & de la bonté pour moi. Il ne condamna point notre amour, & promit à ſa ſœur de lui faciliter les moyens de me voir. Ce n'eſt pas qu'il eût plus de droit que moi d'entrer au ſerrail, en étant une fois ſorti ; mais les eunuques fermoient les yeux, parce qu'Elid Ibezu avançoit en âge, & qu'ils s'attendoient d'avoir bientôt ſon fils pour maître. Il avoit obtenu d'eux une clef, qui ouvroit les portes la nuit & le jour ; & tous les

ſoirs il avoit la complaiſance de m'y mener avec lui, pour y paſſer environ deux heures. Une fois, que nous y allions un peu plus tard qu'à l'ordinaire, nous entendîmes un bruit épouvantable de gens qui crioient, au feu, & qui appeloient du ſecours. C'étoit le ſerrail qui brûloit. Bientôt l'alarme fut répandue par toute la maiſon. Les eſclaves accoururent; on ouvrit toutes les portes, & nous entrâmes en confuſion pour ſauver les femmes. L'amour me fit trouver aiſément Selima. Je la pris par la main, en la preſſant de fuir avec moi. Dans la frayeur où elle étoit, elle ſe laiſſa conduire juſqu'au milieu du jardin ſans me reconnoître. Ah! me dit-elle, lorſqu'elle m'apperçut à ſon côté, c'eſt vous, mon cher Salem. Ciel! qu'allons-nous devenir? Je lui répondis que ma chambre n'étoit pas loin, & qu'il falloit profiter de ce trouble, pour nous y entretenir une heure ou deux. Elle y conſentit, parce qu'elle ne pouvoit rien me refuſer. Dans le fond, je me figurois que toutes les dames ſeroient diſperſées comme elle, & que notre éloignement ne ſeroit point apperçu. Nous entrâmes donc dans ma chambre, qui donnoit de plein pied ſur le jardin, & qui étoit ornée aſſez proprement. Par malheur pour moi, Elid Ibezu avoit veillé ſur ſes femmes, plus qu'à la conſervation de ſes appartemens. Il les avoit raſſemblées lui-même dans une

ſalle baſſe, & voyant manquer une de ſes filles, il en avoit eu beaucoup d'inquiétude. Un eſclave, qui m'avoit vu apparemment paſſer avec Selima, lui dit qu'il la croyoit avec moi dans ma chambre. Le vieillard, ſans rien approfondir, y courut ſur le champ, pouſſe rudement la porte, & m'apperçoit aux pieds de Selima, dont je baiſois tendrement les mains. Cette vue le mit en fureur. Il tira ſon poignard, & m'auroit percé de mille coups, ſi ſon fils ne l'eût arrêté. Heureuſement, Amulem avoit entendu le rapport de l'eſclave; & craignant ce qui devoit arriver, il avoit ſuivi ſon père aſſez vîte pour lui retenir le bras au moment qu'il m'alloit percer. Nous nous jettâmes tous trois à ſes genoux: mais, croyant me faire grace en me laiſſant la vie, il voulut que je fuſſe du moins mis en priſon. On m'y conduiſit auſſi-tôt. Selima fut obligée de lui faire l'aveu de la tendreſſe que j'avois pour elle, & de tout ce qu'il avoit ignoré juſqu'alors. Amulem proteſta qu'il connoiſſoit l'innocence de notre amour, & n'épargna rien pour appaiſer ſon père. Le vieillard, un peu revenu à lui-même, dit à ſa fille : L'aimez-vous véritablement ? Ah ! mon père, répondit la tendre Selima, je l'aime plus que ma vie. Si cela eſt, répondit-il, je veux abſolument qu'il embraſſe ſans différer, la loi du ſaint prophète, & qu'il devienne votre mari. Selima ne

repliqua point, pour lui laiſſer le tems de calmer entièrement ſa colère.

Elid Ibezu me portoit une ſi véritable affection, que rien n'étoit capable de la lui faire perdre. Malgré l'emportement qu'il avoit marqué la veille, il me fit appeler dès qu'il fut levé, & me dit avec ſa douceur ordinaire : Salem, je ne veux pas te reprocher ici mes bienfaits; mais ſi la bonté & l'amitié méritent quelque reconnoiſſance, il me ſemble que tu dois te reprocher à toi-même un excès d'ingratitude. Après t'avoir traité en fils, plutôt qu'en eſclave, j'ai voulu prendre juſqu'au nom de père à ton égard, en t'offrant ma fille Selima pour épouſe; & à quel prix te l'ai-je offerte? A un prix qui devroit exciter tous tes deſirs, puiſque je te propoſe d'embraſſer la loi du ſaint prophète, ce qui eſt le plus ineſtimable avantage qui te puiſſe arriver. Cependant, ingrat Salem, non-ſeulement tu fermes les yeux à ton propre bonheur, mais après avoir mépriſé l'offre de ma fille, tu entreprends de la ſéduire par des voies que je ne ſaurois approuver, & que ma ſeule bonté m'empêche de punir. Prends-y garde; l'amitié a des bornes, dont elle ne ſort que pour devenir fureur. Je te laiſſe encore deux jours, pour apprendre à reſpecter mes volontés. Ne me force pas à la haine. Il faut m'obéir, ou te préparer à tous les effets de mon reſſentiment. Je voulus

répondre, & je me jettai aux genoux de ce bon patron ; mais il ſe retira, en diſant : Je n'écoute rien, je veux être obéi.

Je demeurai dans un état qu'il m'eſt impoſſible de décrire. La religion, l'honneur, l'amitié, l'amour, me repréſentoient ſi tyranniquement tous leurs droits, que je ſentois dans mon cœur une eſpèce de diviſion qui le déchiroit cruellement. Il n'y a que la mort, me diſois-je, qui puiſſe les accorder. Eh bien, mourons : eſt-ce un mal ſi grand de ſe donner la mort, quand on meurt pour ſa religion, qu'on ne veut point abandonner ? Dieu ! pour qui je combats, permettez-moi de mourir, ou finiſſez mes peines.

Amulem entra par haſard dans la chambre où j'étois, & voyant ma triſteſſe, il en voulut ſavoir la cauſe. Je ne lui cachai rien. Il me plaignit beaucoup, & m'aſſura qu'il tâcheroit de ramener l'eſprit de ſon père. Mais, lui dis-je, que deviendra Selima ? Il me répondit que je ne pouvois ſouhaiter raiſonnablement de la voir, avant que ces troubles fuſſent appaiſés ; qu'il falloit prendre un peu de patience, & qu'il alloit travailler à notre bonheur. Amulem étoit dans le feu de la première jeuneſſe, & comptoit la religion pour aſſez peu de choſe. Il auroit levé cet obſtacle ſans ſcrupule, s'il en eût été le maître : mais la vieilleſſe rendoit Elid Ibezu ſuperſtitieux juſqu'à l'excès. On le trouvoit ſans ceſſe

occupé de quelque pratique de dévotion, & ſes aumônes alloient juſqu'à la profuſion. Il promit aux inſtantes prières de ſon fils, qu'il me laiſſeroit tranquille ſur ma religion; mais rien ne put le faire conſentir à me donner Selima, s'il ne me voyoit auparavant bon muſulman. Cette réponſe, qu'Amulem me rapporta, ſatisfit bien peu mon amour. Il me conſola, en me faiſant eſpérer que l'avenir me rendroit plus heureux, & en me promettant que nous rendrions tous les deux jours une viſite à Selima. Je recommençai à vivre avec Elid Ibezu ſur le pied ordinaire. Dans les exhortations qu'il continuoit de me faire, pour me conduire, diſoit-il, au chemin de la vraie félicité, je prenois quelquefois la liberté de lui propoſer des objections, auxquelles il tâchoit de répondre. Je n'en rapporterai qu'une, pour faire connoître au lecteur de quelle manière les turcs raiſonnent ſur la religion.

Quel moyen, lui diſois-je, d'eſtimer une loi qui ne flatte que les ſens, qui ne propoſe pour récompenſe que des voluptés groſſières, & qui met le corps, cette partie mépriſable de notre être, en poſſeſſion de tous les droits de l'eſprit! Quelle différence entre la pureté de l'évangile des chrétiens, & les déſordres permis par l'alcoran!

Je plains ton erreur, Salem, me répondit Elid Ibezu; tu manques de lumières, & les ſaintes

vérités que tu mépriſes paſſent tes connoiſſances. Ecoute le ſage raiſonnement du grand prophète. Dieu, n'ayant pas voulu tout-d'un-coup ſe communiquer aux hommes, ne s'eſt d'abord fait connoître à eux que par des figures. La première loi, qui fut celle des juifs, en eſt remplie. Il ne leur propoſoit pour motif & pour récompenſe de la vertu, que des plaiſirs charnels & des félicités groſſières. La loi des chrétiens, qui a ſuivi celle des juifs, étoit beaucoup plus parfaite ; parce qu'elle donnoit tout à l'eſprit, qui eſt ſans contredit au-deſſus du corps. Elle ne permettoit que le deſir des biens ſpirituels, & des plaiſirs qui ſont dégagés des ſens. C'eſt un ſecond état, par lequel ce Dieu bon a voulu faire paſſer les hommes, pour les préparer inſenſiblement à l'état de grace & à la ſublime perfection. Il a choiſi enfin, dans la plénitude des tems, ſon ſaint prophète, le trois fois grand Mahomet, pour être le porteur d'une loi nouvelle, dans laquelle tous les dons de la puiſſance & de la miſéricorde ſont renfermés. Ce ne ſont plus les ſeuls biens du corps, comme dans la loi des juifs, ni les ſeuls biens ſpirituels, comme dans l'évangile des chrétiens ; c'eſt la félicité du corps & de l'eſprit, que l'alcoran promet tout-à-la-fois aux véritables croyans. Nous commençons, dès cette vie, à en goûter un eſſai par anticipation ; mais qu'eſt-ce que les plaiſirs d'ici-bas en comparaiſon de ceux qui nous attendent dans

dans le paradis du ſaint envoyé de Dieu ? Au reſte, ces divins plaiſirs ne ſont promis qu'à ceux qui aiment Dieu & ſon prophète, & qui pratiquent la piété & les bonnes œuvres ; car c'eſt une uſurpation dans les méchans de les goûter même ſur la terre ; & quelque jour ils ſeront horriblement punis par les anges noirs, pour avoir pris part à des voluptés qui n'appartiennent qu'aux bons muſulmans. Voilà, Salem, ce que tu ignores ; & ton ignorance cauſe ton incrédulité.

Elid Ibezu reçut, dans le même tems, des nouvelles d'Andrinople, qui lui marquoient que ſon frère Mamelic étoit à l'extrémité. Quelque amitié qu'il eût pour lui, ſon grand âge ne lui permit pas de faire ce voyage. Il y envoya ſon fils. Je fus nommé pour l'accompagner, moins en qualité d'eſclave que de gouverneur. Nous reçûmes les derniers ſoupirs de Mamelic, & nous recueillîmes ſa ſucceſſion, qui montoit à dix-huit cens mille livres ; car il étoit mort ſans laiſſer d'enfans. J'appris à Andrinople, que par le traité de Carlowits l'empereur avoit conclu avec les turcs une trève de vingt-cinq ans, qui rendoit la tranquillité aux deux nations. Je vis auſſi, dans cette ville, le fameux comte de Tékeli, à qui le grand-ſeigneur avoit donné la principauté de Vidin, de Caranſibes & de Lugos, pour le dédommager de la perte qu'il avoit faite de ſes états de Hongrie.

J'eus la curioſité d'approcher de ce prince. Les turcs lui portoient aſſez de reſpect, par une eſpèce de reconnoiſſance de ce qu'il avoit fait pour eux. Je lui trouvai l'air martial, mais féroce. Une mouſtache d'une grandeur énorme, qui s'élevoit juſqu'à ſes yeux, couvroit entièrement ſon viſage. Il parloit peu, mais ſa vivacité ſe remarquoit aſſez par ſon agitation continuelle. Je ne le vis pas un ſeul moment tranquille. Il avoit avec lui une eſclave bulgarienne, dont il étoit paſſionnément amoureux. On me raconta que cette eſclave le ſuivoit même au combat, & que loin d'être épouvantée à la vue d'un ſabre, elle s'en ſervoit avec beaucoup d'adreſſe & de courage. Le comte l'avoit formée lui-même à ce rude exercice, en lui faiſant trancher à ſes yeux la tête de pluſieurs priſonniers allemands. Il avoit l'art d'inſpirer ainſi ſa valeur à toutes les femmes qu'il aimoit. On ſait que la comteſſe de Tékeli en donna de glorieuſes preuves, à la défenſe de Mongats.

Amulem prit la réſolution d'aller voir Conſtantinople, avant que de retourner à Amaſie. Il me communiqua ce deſſein, qui me chagrina beaucoup : je tâchai inutilement de l'en détourner. Il devina aiſément par quel intérêt je ſouhaitois notre retour, & que l'abſence de Selima me cauſoit un mortel ennui. Pour me conſoler, il renouvella la promeſſe qu'il m'avoit faite de me rendre un jour

heureux ; cette eſpérance me releva le courage, & m'attacha à lui plus fortement que jamais.

Nous rencontrâmes, en approchant de Conſtantinople, un équipage de chaſſe, dont la magnificence nous fit juger que c'étoit celui du ſultan. On nous dit que le ſultan lui-même n'étoit pas loin, & qu'il s'avançoit à cheval, accompagné de la ſultane favorite. C'étoit Muſtapha ſecond. Nous nous retirions pour éviter ſa rencontre, lorſqu'un bruit ſorti ſoudainement de la forêt où le ſultan étoit encore, nous obligea de tourner la tête ; & voyant tous les chaſſeurs y courir, nous y courûmes avec eux. Le premier ſpectacle qui frappa nos yeux, fut un cheval qui couroit ſans cavalier, quoiqu'il fût richement caparaçonné. Nous avançâmes, & nous apperçûmes entre les arbres le ſultan à pied, la ſultane à ſon côté, & un homme mort à quelques pas d'eux. Cette tragique apparition nous fit arrêter. Muſtapha parloit à la ſultane avec beaucoup de feu. Les turcs de ſa ſuite faiſoient un cercle autour de lui, & tenoient les yeux baiſſés par reſpect. Après quelques momens d'un entretien fort animé, il fit fouiller dans les poches du mort, d'où l'on tira quelques papiers. Il les lut, & au même inſtant il tira ſon poignard, dont il préſenta la pointe à la ſultane. Cette action brutale fit horreur à tous les aſſiſtans, qui connoiſſoient la violence de ce prince. Enfin, il la fit remonter

dans ſa cariole & continua ſa route avec elle juſqu'au ſerrail. Nous abordâmes quelques eſclaves de ſa ſuite, pour nous informer des cauſes de cette aventure. L'un d'eux nous raconta que la ſultane, qui ſe nommoit Oſcine, avoit été amenée depuis peu au ſerrail, & qu'elle étoit de Smyrne: que Mezzo Morto, ce corſaire fameux qui déſoloit les côtes de la Méditerranée, l'avoit enlevée à un jeune grec qui la devoit épouſer, & qu'il en avoit fait préſent au grand-ſeigneur; que cette malheureuſe fille n'avoit jamais pu s'accoutumer à ſon ſort; que recevant à regret les careſſes de Muſtapha, & cherchant toujours la ſolitude, cette conduite l'avoit fait ſoupçonner de quelqu'intrigue ſecrète, ſans qu'on eût pu néanmoins en rien découvrir; mais que ce jour même, le jeune grec ſon amant, qui étoit venu à Conſtantinople, ayant appris qu'Oſcine devoit être d'une partie de chaſſe avec le ſultan, s'étoit déguiſé ſous l'habit d'un eunuque du ſerrail, dans l'eſpérance que la multitude l'empêcheroit d'être reconnu, & qu'il pourroit trouver l'occaſion de parler à ſa maitreſſe: que malheureuſement Mezzo Morto même, qui étoit de la chaſſe, l'avoit apperçu malgré ſon déguiſement; qu'il en avoit averti l'empereur, qui l'avoit poignardé de ſa propre main aux yeux de la ſultane; que les lettres étoient d'elle apparemment, & lui avoient attiré les menaces dont nous avions été témoins.

Amulem avoit le cœur tendre, & la vue de cette belle ſultane l'avoit touché. Il le fut encore plus du récit qu'il venoit d'entendre. Salent, me dit-il, ſi je croyois que cette charmante grecque pût aimer quelque choſe après la mort cruelle de ſon amant, j'employerois volontiers ma vie pour la tirer des mains de ſon perſécuteur. Je lui répondis que cette entrepriſe étoit ſi difficile, qu'on y pourroit bien laiſſer la vie ſans réuſſir. Tu connois moins que moi, repartit-il, les facilités que j'y pourrois trouver. Dis-moi ſeulement, ſi je puis compter ſur toi. Je me plaignis de la défiance qu'il témoignoit de mon attachement & de mon zèle. Eh bien, continua-t-il, je gage que pour peu que la ſultane veuille prêter l'oreille à mes ſollicitations, j'en ferai ma conquête avant que nous quittions Conſtantinople. Il avança, en finiſſant ces mots, vers l'eſclave qui nous avoit raconté l'hiſtoire d'Oſcine. Il l'entretint, en marchant, l'eſpace d'une demi-heure, & vint me rejoindre avec un viſage content. Cet eſclave, me dit-il, eſt du ſerrail : je l'ai mis dans mes intérêts par un préſent de cent ſequins, & par l'eſpérance de quelque choſe de plus. Avec de l'argent, j'acheterois le ſerrail entier.

Nous arrivâmes dans la ville. Amulem alla loger chez un turc, des amis de ſon père, qui ſe nommoit Genap. Nous viſitâmes le lendemain tous

les quartiers de cette grande ville, qui me parut extrêmement peuplée, mais moins belle qu'Andrinople. Nous paſsâmes par un marché public, que les turcs appelent Baſar, où l'on vendoit des eſclaves. Il prit envie à Amulem d'en acheter quelques-uns, pour la maiſon de ſon père. Nous les examinâmes tous : il trouva parmi eux pluſieurs françois, qui me firent compaſſion. Comme je les interrogeois en notre langue, un d'entr'eux me pria de lui parler un moment en particulier. Il me dit qu'il étoit religieux, & que ſon malheur l'avoit fait tomber entre les mains des turcs; qu'il me demandoit en grace de l'acheter préférablement aux autres, parce qu'étant françois il eſpéroit être plus doucement avec moi. Je lui répondis que je n'étois pas le maître, mais que mes deſirs auroient quelque pouvoir. En effet, Amulem l'acheta à ma prière, avec quelques autres qu'il choiſit lui-même. Nous retournâmes chez Genap. Amulem y trouva un eſclave, qui l'attendoit depuis quelques heures. Ce n'étoit pas le même, à qui il avoit donné cent ſequins, mais un autre, qui l'avertiſſoit de ſa part, par un billet, qu'il pouvoit écrire à la ſultane, comme ils en étoient convenus, & que la lettre parviendroit sûrement juſqu'à elle. Amulem écrivit auſſi-tôt cette lettre, qu'il me montra.

« Belle Oſcine, j'ai été témoin de vos douleurs, » & de la barbarie avec laquelle vous fûtes traitée

» il y a deux jours dans la forêt. Je vous aurois » vengée à l'inſtant, ſi ma force eût égalé l'amour » que vos beaux yeux m'inſpirèrent. Mais puiſque » votre perſécuteur eſt à couvert de la violence, » par les gardes qui l'environnent, fuyez du moins » ſa cruauté. L'amour me donnera les moyens » de faciliter votre fuite. Je vous demande votre » cœur pour récompenſe; & j'attends votre réponſe, » qui fera la félicité du mien ».

Je repréſentai à Amulem à quel péril il s'expoſoit, s'il arrivoit quelqu'accident à ſa lettre. Mais la crainte ne trouve point d'accès dans un cœur jeune & amoureux. Il la donna à l'eſclave, avec un préſent pour l'attacher à ſes intérêts. Pendant qu'il s'occupoit de ſon amour & des moyens de délivrer Oſcine, je viſitai le nouvel eſclave qui ſe diſoit religieux, & je lui demandai par quelle infortune il ſe trouvoit réduit à cette triſte condition : voici ce qu'il me raconta. Je ſuis né à Aix en Provence, d'une honnête famille. Dès l'âge de quinze ans, j'entrai dans l'ordre des.... mais n'étant pas propre à l'état religieux, je me repentis bientôt de cette démarche. Cependant des conſidérations d'honneur, & la crainte de mes parens, me retinrent dans l'état que j'avois embraſſé. Je fis les exercices ordinaires aux jeunes gens de mon ordre. Ma conduite, qui n'étoit pas des plus régulières, fit fermer les yeux à mes ſupérieurs ſur les talens que

j'avois reçus du Ciel. Ils me tinrent dans l'humiliation, en refuſant de me faire prendre la prêtriſe. Ce coup me fut ſenſible. J'avois brillé dans les études, & j'étois accoutumé à recevoir des éloges. Je ne pus digérer cette honteuſe diſtinction, qui me déshonoroit. Au lieu donc d'en prendre occaſion de rentrer dans mon devoir, & de mériter l'oubli de mes fautes par une conduite plus réglée, je ne penſai plus qu'à me dédommager, par des plaiſirs ſecrets, de l'injuſtice dont je croyois avoir à me plaindre. On s'apperçut de mes déſordres, on voulut les corriger avec charité; mais les remontrances & les châtimens furent inutiles: j'étois tombé dans un endurciſſement, qui me préparoit encore à de plus grandes chûtes. J'affectai néanmoins une vie plus ſage, pour cacher plus finement mon deſſein. J'avois un oncle banquier en cour de Rome. Je lui écrivis une lettre touchante, par laquelle je le perſuadai ſi bien que mes ſupérieurs m'avoient maltraité injuſtement, qu'il obtint du ſaint-ſiège un bref de tranſlation, à la faveur duquel je quittai ma robe, pour en prendre une moins rigoureuſe. Mon oncle eut le crédit de me faire venir à Rome. Je m'y livrai ſans réſerve à tous les plaiſirs. Mais ce qui acheva de me perdre, fut une folle paſſion que je conçus pour une jeune romaine, que je me mis dans la tête d'épouſer. Mes vœux étoient un obſtacle. J'employai tout le crédit de

mes amis, pour en obtenir la diſpenſe. Le déſeſpoir, où me jetta l'impoſſibilité de réuſſir, me fit prendre le parti de paſſer en Hollande avec ma maitreſſe. J'y fus reçu à bras ouverts. On y fit beaucoup valoir la prétendue converſion d'un eccléſiaſtique qui venoit de Rome, & les miniſtres s'applaudiſſoient d'une conquête enlevée du ſein même de leurs ennemis. Je riois intérieurement de leur crédulité, & je jugeois par mon exemple, qu'il en étoit de même de tous ceux à qui la débauche fait quitter l'égliſe catholique, pour trouver plus de liberté dans un autre état. Je fus d'abord heureux avec ma maitreſſe, autant qu'on peut l'être en vivant dans le crime. Mais comme nous avions apporté peu d'argent, & que la charité de meſſieurs les miniſtres ne ſe preſſoit pas de nous mettre à notre aiſe, je craignis les ſuites fâcheuſes de la néceſſité, qui nous étoit inévitable. Déjà même elle commençoit à nous preſſer. Je m'adreſſai à un juif fort riche, d'Amſterdam, qui faiſoit un gros commerce, & je le priai de m'employer à quelque choſe pour éviter la misère. Il m'offrit de l'emploi dans les comptoirs du Levant, où il me dit qu'il devoit envoyer au premier jour un vaiſſeau. Je m'embarquai avec ma maitreſſe, & pluſieurs autres perſonnes, que le perfide juif avoit attirées par la même eſpérance. Nous fîmes heureuſement le tour de la France & de

l'Eſpagne ; mais lorſque nous eûmes paſſé le détroit de Gibraltar, nous fûmes rencontrés par un corſaire de Gallipoli, qui s'approcha de nous au ſignal dont il étoit convenu avec le juif, & nous fûmes tous livrés au corſaire, pour une ſomme d'argent que nous vîmes compter en notre préſence. Imaginez-vous quels furent nos cris, & de quels reproches nous accablâmes le barbare qui nous avoit trahis. Il ne parut ému de rien. Nous fûmes conduits à Gallipoli, où l'on nous a vendus ſéparément à divers marchands d'eſclaves. Comme je ſuis d'aſſez belle taille, j'ai été amené droit à Conſtantinople, dans la penſée que j'y ſerois vendu plus cher.

Je conſolai ce malheureux, en lui diſant qu'il ne pouvoit tomber avec un meilleur maître, & que pourvu qu'il sût garder une bonne conduite, il ne ſentiroit point les rigueurs de la ſervitude. Il étoit preſque nud : je lui fis donner quelques habits, & j'eus ſoin qu'il fût traité un peu plus doucement que les compagnons de ſa misère.

Amulem avoit apporté, pour ſe déſennuyer dans le voyage, la traduction de Télémaque, dont je lui avois fait préſent. Il la liſoit ſans ceſſe, & l'eſtime qu'il en faiſoit la lui fit montrer à quelques-uns de ſes amis. On en parla au muphti, qui eſt comme le pape des turcs. Il fut curieux de la voir, & ayant appris qu'elle avoit été faite par un eſclave françois,

il m'envoya ordre de me rendre chez lui. Il me dit qu'il étoit charmé de cette lecture, & me demanda ſi nous avions beaucoup de livres de ce mérite en France. Je lui répondis qu'à la vérité Télémaque étoit un ouvrage d'un prix diſtingué, mais que rien n'étoit plus commun en France que les bons livres, & qu'il ne ſe paſſoit point d'année, ni même de mois, ſans qu'il en parût quantité de nouveaux, parmi leſquels il y en avoit toujours d'excellens. Le muphti convint que cela nous donnoit un grand avantage ſur ſa nation, & que l'amour des ſciences étoit une choſe qui manquoit à la gloire des turcs. Il ajouta pluſieurs réflexions très-judicieuſes, ſur l'utilité dont elles ſeroient pour l'empire ottoman. Dans les premiers ſiècles de l'établiſſement du divin alcoran, il y auroit eu de l'inconvénient, me dit-il, à ſouffrir que nos peuples fuſſent trop éclairés. Il falloit laiſſer jetter de profondes racines à la ſoumiſſion & au reſpect qui ſont dûs à ce ſaint livre. Mais aujourd'hui que la loi du grand prophète eſt ſi bien établie & ſi juſtement reſpectée, je ne vois que de l'avantage à cultiver les ſciences parmi nous. J'ai deſſein, depuis long-tems, d'en faire la propoſition à l'incomparable ſultan. Il me renvoya, avec ordre de dire à mon patron Amulem, qu'il retenoit Télémaque pour ſon uſage; & qu'étant ſon eſclave, je pourrois lui en faire un autre. J'ai appris, depuis mon retour en France, que le projet du

muphti s'exécute, & que le grand-ſeigneur, qui règne à préſent, a établi une imprimerie à Conſtantinople, où l'on reçoit, en payant bien, les manuſcrits qu'on y porte des livres françois traduits en langue turque. Je ne doute point que ma traduction de Télémaque n'ait beaucoup contribué à cet établiſſement.

Le meſſager d'Amulem revint le ſoir du troiſième jour, avec un billet qui étoit la réponſe de la ſultane. Voici ce qu'il contenoit : « Qui que vous » ſoyez, qui êtes touché de mes peines, puiſſe le » Ciel vous donner la récompenſe que votre » compaſſion mérite ! Vous m'exhortez à fuir, & » vous croyez en pouvoir trouver les moyens. » Hélas ! de quelle eſpérance me flattez-vous ? Qui » pourra pénétrer les horreurs de ma priſon, & » tromper les ſurveillans dont je ſuis environnée ? » Si l'amour vous fait croire cette entrepriſe poſ- » ſible, exécutez-la, j'y conſens. Soyez sûr de ma » reconnoiſſance. Un cœur auſſi affligé que le » mien n'eſt guère capable de devenir tendre ; mais » je ſens déjà qu'il eſt touché de votre généroſité, » & l'avenir pourra le rendre encore plus ſenſible » à vos bienfaits ».

OSCINE.

C'en eſt trop, me dit Amulem après la lecture de ce billet ; je finirai ſes peines quand il devroit m'en coûter la vie. Il prit une plume, ſans

attendre ma réponſe, & traça ce peu de mots pour la ſultane.

« Vous ſerez libre, Madame, ou je périrai. » Prenez patience pendant deux jours, & ne » craignez point de vous fier à celui qui ne veut » vivre que pour vous rendre heureuſe ».

Il fit une autre lettre pour l'eſclave qu'il avoit gagné ſur le chemin de Conſtantinople, & qui ne ſortoit jamais du ſerrail qu'avec le grand-ſeigneur. Il le ſollicita à ſeconder ſon entrepriſe, par la promeſſe de la liberté, & d'une ſomme de quatre mille ſequins. Il ne lui demandoit pour première grace, que de lui faire une deſcription exacte de la ſituation du jardin du ſerrail, du côté de l'appartement de la ſultane. Nous la reçûmes le lendemain, avec un détail ſi clair, que je convins moi-même que s'il étoit juſte, nous pouvions y entrer ſans autre guide. Amulem en voulut faire l'épreuve dès la nuit ſuivante. Son deſſein me fit frémir ; mais j'avois trop de courage pour reculer, lorſqu'il s'agiſſoit de ſervir mon patron. Nous nous rendîmes derrière le jardin du ſerrail, munis de deux bonnes échelles de corde, avec un crochet de fer qui y étoit attaché. Il étoit environ minuit. L'eſclave, dont le nom étoit Sambas, avoit parole que nous y arriverions vers cette heure. Quelque élevée que fût la muraille, nous montâmes facilement par le moyen de nos échelles, & nous deſcen-

dîmes dans le jardin avec la même facilité. Sambas, qui nous attendoit, vint nous rejoindre. Nous nous retirâmes d'abord avec lui dans un boſquet, pour prendre langue, & lui renouveller les promeſſes d'Amulem. Il nous fit enſuite avancer, par divers détours, juſqu'au pied de l'appartement d'Oſcine. Ses fenêtres, qui étoient au ſecond étage, paroiſſoient encore éclairées, ce qui cauſa un peu d'épouvante à l'eſclave. Nous le raſſurâmes. Amulem conſidéra attentivement la diſpoſition des lieux; la hauteur des fenêtres, & leur diſtance de la muraille du jardin. Il donna à Sambas un billet qu'il avoit apporté pour Oſcine, par lequel il lui marquoit de ſe tenir prête pour la ſeconde nuit après celle où nous étions. Il recommanda la même choſe à Sambas, & nous nous retirâmes comme nous étions venus.

J'ignorois le deſſein d'Amulem. Il m'avoit dit ſeulement qu'il vouloit me ſurprendre par une invention nouvelle, & qu'il me laiſſeroit à juger ſi les françois étoient plus induſtrieux que les turcs en galanterie. Il acheta, dès qu'il fut jour, une felouque fort légère. Il engagea, à force d'argent & par de grandes eſpérances, un pilote habile à lui vouer ſes ſervices avec quatre matelots, & il leur marqua le tems auquel ils devoient ſe trouver ſur la côte du détroit, vis-à-vis les jardins du ſerrail. Sûr de ce côté-là, il me mena chez un marchand

de paniers, auquel il fit commencer ſur le champ une eſpèce de coffre d'ozier, de cinq ou ſix pieds de longueur. Il en fit revêtir le dedans de martre zibeline, & y fit mettre un oreiller capable de ſoutenir la tête. Enſuite il acheta quatre ou cinq cens braſſes de corde, tant groſſe que menue, & fit attacher, au bout de la groſſe, une boucle de fer fort épaiſſe. Tout cela fut achevé dans le même jour. Je ſuis content de moi, me dit-il le ſoir, & j'eſpère l'être encore plus dans vingt-quatre heures. Cependant, comme il rêvoit ſans ceſſe à l'exécution de ſon deſſein, il acheta encore le lendemain une roue de bois, facile à tourner. Lorſque la nuit marquée fut arrivée, il prit congé de Genap qu'il avoit prévenu ſur ſon départ, & il fit prendre le coffre d'ozier, les cordes & la roue, aux cinq eſclaves que nous avions achetés au baſar de Conſtantinople. Nous gagnâmes à petit bruit la côte du détroit, où nous trouvâmes la felouque. Mais il eſt tems d'expliquer le deſſein d'Amulem.

Comme il avoit remarqué l'éloignement des appartemens de la ſultane aux murs du jardin, il avoit conçu qu'en attachant à ſes fenêtres une corde qui répondroit hors de l'enceinte, il pourroit faire couler le panier depuis ſa chambre juſqu'au-delà des murs, & la délivrer ainſi, ſans qu'elle courût le moindre riſque. Cette entrepriſe me parut d'abord extravagante ; mais, en y faiſant plus

d'attention, j'en vis la poſſibilité. Pour lui, qui comptoit ſur un ſuccès infaillible, il attendit à peine que l'heure fût venue. Nous étant approchés à certaine diſtance des murs, nous préparâmes la roue, qui étoit deſtinée à bander la corde, lorſqu'elle ſeroit attachée aux fenêtres. Amulem m'ordonna de demeurer dans ce lieu, pour tourner la roue, & recevoir doucement le coffre d'ozier à ſa chûte. Il paſſa la muraille; je l'aidai à élever le coffre, & Sambas le reçut de l'autre côté. Je retournai auprès de la roue. Je n'avois avec moi que le religieux eſclave, auquel j'avois cru pouvoir donner quelque confiance. Il étoit à craindre que le haſard ne conduisît quelqu'un vers nous, quoique nous fuſſions dans un lieu fort déſert. Mon parti étoit pris d'égorger indifféremment tout ce qui ſe préſenteroit. Enfin, après avoir attendu plus d'une heure & demie, je jugeai, par le mouvement de la corde, qu'il étoit tems de la bander. Environ une demi-heure après, je vis le coffre qui deſcendoit aſſez doucement, parce que la fenêtre n'étant pas fort élevée, il n'avoit qu'une pente médiocre. Je le reçus dans mes bras. Je ne voulus pas l'ouvrir avant le retour d'Amulem, afin qu'il eût le plaiſir d'en tirer lui-même ſa chère ſultane. Il tarda quelque tems à revenir, ayant jugé à propos de délier la corde du côté de la fenêtre, pour ne laiſſer aucun veſtige de notre fuite. J'avois quelqu'inquiétude de

ſon

ſon retardement, lorſque je le vis paroître avec Sambas. Nous ne perdîmes pas un moment à nous rendre à bord de la felouque, & le pilote fit mettre incontinent à la voile.

Il faut avoir aimé, pour juger des ſentimens d'Amulem à la vue d'Oſcine. Elle reçut ſes tranſports avec modération; mais ſa reconnoiſſance paroiſſoit aſſez dans ſes yeux, & elle ne put s'empêcher de l'exprimer dans des termes qui charmèrent ſon libérateur. Elle demeura, juſqu'au ſoir, dans le coffre d'oſier où nous l'avions apportée du rivage. Amulem me raconta, en ſa préſence, les périls qu'il avoit eſſuyés pour pénétrer juſqu'à ſa chambre. Sambas l'avoit conduit heureuſement juſqu'à la porte; mais ayant frappé doucement, pour ſe la faire ouvrir, il s'étoit préſenté à lui un vieil eunuque, auquel il avoit été obligé de plonger ſon poignard dans le ſein. Deux femmes, qui étoient couchées auprès d'Oſcine, avoient ſubi le même ſort. La principale difficulté avoit été de reprendre le bout de la corde, qu'il avoit laiſſée en dehors, au pied de l'appartement. Il avoit fallu que Sambas fût deſcendu, & qu'il eût remonté pluſieurs fois, pour l'attacher à une autre corde qu'on avoit lâchée par la fenêtre; ce qui ne s'étoit pu faire qu'avec des riſques infinis. Enfin la boucle de fer avoit été d'un grand uſage, pour aſſurer la groſſe corde autour de la croiſée. Oſcine trembloit

au ſouvenir de ce danger, & l'heureux Amulem s'applaudiſſoit de l'ingénieuſe invention de ſon amour.

Nos cinq eſclaves ſecondèrent ſi bien le zèle du pilote & des matelots, que nous paſſâmes en peu de tems le détroit de Conſtantinople. Etant entrés dans la mer noire, nous tînmes conſeil ſur l'endroit où nous devions prendre terre. Comme le vent étoit favorable, & qu'il ſouffloit vers la Natolie, nous crumes ne rien riſquer en avançant juſqu'à Famaſtro; c'étoit nous approcher d'autant vers Amaſie. Nous ne trouvâmes aucun obſtacle à débarquer. Amulem vendit la felouque, & nous fimes le reſte du chemin par terre, juſqu'à la maiſon d'Elid Ibezu.

Ce bon vieillard eut une joie infinie de revoir ſon fils. J'eus auſſi part à ſes careſſes. Il admira la beauté d'Oſcine, & félicita Amulem ſur une ſi belle acquiſition. Nous nous gardâmes bien de lui apprendre à qui elle avoit appartenu, & les peines qu'elle nous avoit coûtées. Tandis que toute la maiſon d'Elid Ibezu étoit dans la joie, je pris un moment pour parler à Amulem de la triſteſſe de mon cœur, qui ſoupiroit pour Selima.

Il m'écouta en ſouriant, & me donna, ce jour-là, la plus grande marque de confiance & d'amitié, qu'un patron turc puiſſe donner à ſon eſclave; ce fut de m'abandonner la clef du ſerrail,

que j'ai déjà dit qu'il avoit. Quelle violence ne me fis-je point, pour attendre l'entrée de la nuit! Quel fut l'excès de ma joie, lorſque je revis enfin l'objet de mon amour; lorſque je la vis, que je me jettai à ſes genoux, qu'elle me permit de l'embraſſer, & qu'elle me combla elle-même de mille tendres careſſes! Des larmes d'amour couloient de ſes yeux: Ah! Salem, me dit-elle, votre abſence m'a rendue trop malheureuſe. Ne m'abandonnez plus; je ne ſaurois vivre ſans vous.

Chère Selima! lui répondis-je, vous avez dû juger de mes peines par les vôtres; deux mois, paſſés ſans vous voir, m'ont paru deux années d'un cruel martyre. Dans quels lieux n'ai-je point porté votre image! Cette chère idée m'a occupé tout entier. Mes yeux & mes ſoupirs ſe tournoient ſans ceſſe vers Amaſie. Mon cœur s'y portoit comme à ſa félicité. Je la trouve aujourd'hui à vos pieds: puiſſé-je ne les quitter jamais!

Hélas! continuai-je, mon bonheur ne ſera-t-il jamais aſſuré? Faut-il toujours vivre dans une languiſſante incertitude? Chère Selima! quand ſeronsnous unis par des liens qui ne puiſſent être rompus que par la mort? Quand n'aurons-nous plus rien à deſirer! Je ſouhaite cet heureux moment, repliqua-t-elle, avec autant d'ardeur que vous. Il n'auroit pas tardé ſi long-tems, ſi mes vœux avoient pu le hâter. J'eſpère tout, repris-je, de la bonté

d'Amulem. Je lui parlerai de notre bonheur, ſi vous y conſentez. Il m'a promis d'y contribuer de tout ſon pouvoir ; & je crois que dans l'état où eſt Elid Ibezu, la choſe dépend maintenant de lui. Je n'eus pas de peine à obtenir le conſentement de Selima.

Je propoſai naturellement notre mariage à Amulem ; voici la réponſe qu'il me fit :

Quand tu me propoſes d'épouſer ma ſœur, c'eſt me dire que tu es réſolu de me quitter ; car ton attachement à la religion des chrétiens ne me permet pas d'eſpérer que tu embraſſes la nôtre ; & d'un autre côté, tu ne ſaurois te promettre d'obtenir ma ſœur en Turquie, puiſque tu connois la rigueur de nos loix. Nous nous expoſerions tous à une perte certaine. Cependant je veux te rendre heureux. Je te l'ai promis. Je tiendrai ma parole. Mais laiſſe-moi le ſoin de ton bonheur. Ne ſaurois-tu prendre patience juſqu'à la mort de mon père, qui s'approche tous les jours ! Tu n'ignores pas ſon âge, ni ſes maladies. Je te promets encore, non-ſeulement de te donner Selima, mais, quelque chagrin que je puiſſe ſentir en te perdant, de te renvoyer en France avec elle, comblé de mes bienfaits & des marques de mon amitié. Elle n'aura pas de peine à te ſuivre, car je ſais l'affection qu'elle te porte ; & l'on m'a dit au ſerrail, qu'on s'eſt apperçu que tu l'as rendue chrétienne. C'eſt ce qui

m'importe peu, pourvu que je vous rende tous deux contens.

Je remerciai mille fois Amulem, & je fis à Selima le récit de cet entretien, qui la mit au comble de la joie. Lorſque je lui demandai ſi elle n'auroit pas de répugnance à m'accompagner en Europe, elle m'aſſura que lui étant plus cher que ſon pays & que ſa famille même, elle ſeroit heureuſe partout où elle pourroit vivre avec moi. Nous n'eûmes pas beſoin d'une longue patience. Elid Ibezu mourut environ cinq ſemaines après. La perte d'un patron, qui m'avoit tant aimé, me toucha ſenſiblement; mais j'étois ſi rempli de mon amour, que j'en fus moins affligé que je ne l'aurois été dans d'autres circonſtances. Amulem ſe trouvoit par cette mort & par celle de ſon oncle, un des plus riches particuliers de l'Aſie. Il me fit appeler lorſqu'il fut revenu de ſa première triſteſſe, & m'accorda Selima avec tant de témoignages d'une cordiale amitié, que j'en fus ému juſqu'aux larmes. J'aurois ſouhaité dans ce moment, de pouvoir paſſer toute ma vie à Amaſie, & que les loix de notre religion ne m'euſſent pas contraint de quitter un ſi bon maître. Il me donna la liberté d'aller au ſerrail pour apprendre cette heureuſe nouvelle à Selima, & celle de la voir à toutes les heures du jour, juſqu'à notre départ. Elle tomba preſqu'évanouie, dans un tranſport de joie & d'amour. Je

lui donnai ma foi, & je reçus la sienne. Nous commençâmes à recueillir les fruits de notre tendresse & de nos longs tourmens. Un homme seroit trop heureux, si la moindre partie de cette délicieuse situation pouvoit durer toujours. Nous ne fûmes plus occupés que des préparatifs de notre voyage. Amulem m'offrit le choix de ce qui m'étoit le plus agréable dans sa maison. Je me contentai de lui demander la liberté de l'esclave religieux, & celle d'une femme du serrail, nommée Agade, que Selima aimoit beaucoup. Il y ajouta deux esclaves pour nous servir sur la route. Il prit la peine de nous tracer lui-même le chemin que nous devions prendre pour gagner Satalie, qui est une ville considérable sur le bord de la Méditerranée, où nous ne manquerions pas de rencontrer quelque vaisseau prêt à faire voile pour l'Europe. La veille de notre départ, il me compta vingt-cinq mille sequins, qui font environ deux cens mille livres de notre monnoie, & il donna à Selima, à peu près la même valeur en diamans & autres bijoux. Nous partîmes ainsi chargés de ses libéralités, & le cœur plein d'une éternelle reconnoissance. Nous traversâmes la Caramanie, en dix jours, sans que Selima me parût fatiguée d'une si longue route. Nous étions tous deux dans une même voiture, libres enfin, & possesseurs tranquilles l'un de l'autre. Nous n'aurions pas changé notre condition pour l'em-

pire de l'univers. Que de ſoupirs! Que de tranſports! Que de tendres embraſſemens! Quoi! diſoit à tous momens ma chère épouſe, nous nous verrons donc ſans ceſſe! Nous ne nous ſéparerons jamais! Nous nous aimerons toujours! Oui, répondois-je en ſerrant ſes belles mains, Salem eſt pour toujours à ſon aimable Selima. Il ne penſe plus qu'à vivre & mourir auprès d'elle.

Je me fis paſſer, en arrivant à Satalie, pour un marchand arménien, qui s'en alloit en Italie pour ſon commerce. Nous fûmes obligés de demeurer un mois dans cette ville en attendant un vaiſſeau marchand de Cadix, qui devoit y retourner avant l'hiver. Je n'étois pas fâché de débarquer en Eſpagne, pour y voir une partie de ma famille, qui y avoit de grands établiſſemens. Je fis marché avec le capitaine, pour mon épouſe & moi, & les quatre perſonnes dont notre ſuite étoit compoſée. Nous nous mîmes en mer, avec l'eſpérance d'une heureuſe navigation; mais à peine fûmes-nous ſortis du golfe de Satalie, qu'un vent de terre des plus violens nous jetta ſur la côte de Rhodes, qui n'eſt éloignée de la Natolie, que de ſept ou huit lieues. Le tems ayant changé, nous pourſuivîmes notre route juſqu'à la hauteur de Candie, où je ſollicitai fort le capitaine de s'arrêter, pour y paſſer l'hiver. Il m'aſſura d'un ton ſi ferme, que nous n'avions rien à appréhender, & qu'il eſpéroit d'arriver à

Cadix avant que la mer fût dangereuſe, que je me tranquiliſai ſur ſa promeſſe. Cependant nous eûmes tant à ſouffrir pendant les jours ſuivans, & notre vaiſſeau fut tant de fois en danger de périr, que nous réſolumes d'un commun accord de relâcher dans quelque port d'Italie. Nous ſuivîmes le vent, qui nous conduiſit vers Livourne; & nous y abordâmes enfin avec mille peines.

Fin du quatrième Livre.

LIVRE CINQUIÈME.

JE promis au Ciel, de ne plus expoſer ſi légèrement ce que j'avois de plus cher, à la perfidie des flots. Nous prîmes un logement à Livourne, dans le deſſein d'y paſſer l'hiver. Mais cette ville, qui n'eſt peuplée que de marchands, ne m'ayant pas paru propre à donner à Selima une aſſez belle idée de l'Europe, je formai la réſolution d'aller à Gènes. Nous y trouvâmes de quoi nous ſatisfaire, par la beauté des édifices, la netteté des rues, & la multitude des perſonnes de qualité qui habitent cette grande ville. Comme j'avois deſſein d'éviter tout ce qui auroit pu rappeler à Selima le ſouvenir de ſa patrie, je cherchai l'occaſion de lui procurer quelques connoiſſances, capables de l'amuſer. Nous nous étions fait faire, à Livourne, des habits à la françoiſe. Elle avoit, dans cet état, un air ſi noble & ſi brillant, que j'aurois eu beaucoup plus de peine à la cacher, que je n'en eus à la faire connoître. Je rendis viſite à quelques femmes de condition, qui demeuroient dans le voiſinage de la maiſon que j'avois louée; & leur ayant fait mon compliment, ſur l'honneur que j'avois de loger pour quelque tems ſi près d'elles, je les priai de trouver bon que mon épouſe eût

l'avantage de les voir quelquefois. On eſt poli à Gènes, ſur-tout à l'égard des étrangers. Ces dames, qui avoient entendu parler de la beauté de Selima dès le moment de notre arrivée, me preſſèrent de leur accorder promptement cette ſatisfaction. Elle n'eut pas plutôt paru dans quelques aſſemblées, que ſa réputation ſe répandit par toute la ville. Elle ſavoit aſſez l'italien pour ſe faire entendre; & la grace, avec laquelle elle s'exprimoit, réparoit ce qu'il y avoit d'étranger dans ſes expreſſions. Je ne fis point myſtère de nos aventures. Cette connoiſſance nous attira encore plus de conſidération; de ſorte que le grand-duc qui voyageoit avec ſon épouſe, & qui étoit nouvellement arrivé à Gènes, ayant été informé du mérite de Selima & de l'heureuſe fin de mes infortunes, me fit marquer quelque curioſité de nous voir. Nous lui fumes préſentés par le chevalier de... avec lequel j'avois déjà fait une étroite liaiſon. J'avois repris le nom de marquis de.... & Selima par conſéquent portoit le même titre. Nous fûmes reçus du prince & de la princeſſe avec une bonté extrême & des civilités infinies. Ils répétèrent pluſieurs fois, que la marquiſe étoit la plus charmante perſonne qu'ils euſſent jamais vue, & leurs yeux ne s'écartèrent pas un moment d'elle. Ils lui dirent qu'ils vouloient contribuer à la réjouir, & qu'il falloit qu'elle fût d'un bal que le prince devoit donner aux pre-

mières dames de Gènes. Nous nous retirâmes fort ſatisfaits. Le chevalier vint ſouper chez moi, où nous trouvâmes bonne compagnie. Lorſque nous eûmes fini, il me témoigna qu'il avoit à me dire quelque choſe en particulier: je paſſai dans la ſalle voiſine, pour l'entretenir. Si vous étiez moins mon ami, me dit-il, je me garderois bien de vous dire ce que vous allez entendre. Connoiſſez-vous bien le grand-duc? C'eſt un homme bien vif ſur l'article des femmes. Vous ne ſauriez croire tout ce qui lui eſt arrivé dans les différentes villes où il a voyagé, & à quels périls il ne craint pas de s'expoſer pour ſatisfaire ſa paſſion, quoiqu'on ne lui attribue point des qualités trop redoutables pour un mari. Je pourrois vous en apprendre mille exemples. J'ai remarqué que votre épouſe l'a touché, & tout le monde s'en eſt apperçu comme moi: prenez-y garde. Elle eſt ſage ſans doute, & ce n'eſt pas de ſa part que vous devez craindre; mais défiez-vous du prince, & ſongez que l'avis que je vous donne, vient d'un fidèle ami.

Je témoignai de la reconnoiſſance au chevalier. Cependant, quelque opinion que j'euſſe de ſa ſageſſe, j'attribuai ſes conſeils au génie italien, qui eſt porté naturellement à la jalouſie; & je crus qu'il y auroit de la foibleſſe à vouloir prévenir une choſe qui me paroiſſoit ſans apparence. Je n'en parlai pas même à Selima, & je paſſai la nuit avec

ma tranquillité ordinaire. Le lendemain, un gentilhomme ſe fit annoncer de la part du grand duc. Il étoit accompagné de quatre laquais, chargés chacun d'un baſſin de fruits & d'autres rafraîchiſſemens, qu'ils apportoient à madame la marquiſe. Le compliment du gentilhomme fut fort honnête. Nous reçûmes le préſent avec le reſpect que nous devions à la main qui l'envoyoit, & nous ne manquâmes point d'aller faire le même jour nos remercîmens. J'eſtime beaucoup le mérite, nous dit le prince. Vous recevrez de moi dans toutes les occaſions, des marques d'une conſidération particulière. Il nous propoſa de jouer, Selima s'en excuſa ſur ce qu'elle ignoroit les jeux de l'Europe. N'importe, reprit-il; je vous montrerai le jeu. Il prit mon épouſe par la main, & s'aſſit avec elle auprès d'une table, où il ſe fit apporter des cartes. Quelques gentilshommes m'attirerent à l'autre bout de la ſalle, & m'engagèrent à lier une partie. Nous paſſâmes ainſi la ſoirée, juſqu'au ſouper du prince. Lorſque nous nous fûmes retirés, & que je me trouvai ſeul avec Selima, elle me dit en riant : Savez-vous bien, mon cher Salem, que le grand-duc m'a parlé d'amour? Il brûle de la plus violente paſſion, & ce ſeroit une cruauté infinie que de le voir ſouffrir ſans pitié. Il veut me rendre la plus heureuſe perſonne du monde, pour peu que j'aie de compaſſion pour ſes peines. Enfin il m'a dit mille belles choſes de

cette nature-là. Vous ne répondez rien ? continua-t-elle plus ſérieuſement : je vous demande ce que nous faiſons à Gènes, & pourquoi nous nous expoſons à de ſi mauvais complimens ? Je lui répondis qu'elle ſavoit ce qui nous y avoit amenés; & que je ne penſois qu'à la divertir, en attendant que la ſaiſon de paſſer en France fût arrivée. Je tournai en raillerie les diſcours amoureux du prince, & je l'aſſurai que c'étoit le caractère des européens, de prendre un ton galant avec toutes les belles dames.

Je ne laiſſois pas d'être affligé intérieurement de ce que Selima m'avoit dit, & le ſouvenir des conſeils du chevalier de... me faiſoit appréhender quelque ſcène déſagréable. Tandis que j'étois dans cette penſée, un laquais françois que j'avois pris à mon ſervice me vint dire que monſieur le cardinal de Janſon étoit arrivé à Gènes, & qu'il devoit aller voir le comte de Roſambert, qui étoit religieux dans l'abbaye de.... A ce cher nom du comte, je demeurai interdit, & je me fis répéter deux ou trois fois la même choſe par mon laquais. Quoi ! m'écriai-je, le comte de Roſambert eſt en Italie ! ce cher comte avec qui je ſuis uni par les liens d'une amitié ſi tendre ! Je veux ſavoir ce qu'il y fait, & l'aller voir ſans différer. Mais on me dit qu'il eſt religieux ! Peut-être m'aura-t-il oublié, avec le monde qu'il a quitté. N'im-

porte, il faut l'aller embraſſer mille fois, & lui rappeler les momens heureux que nous avons paſſés enſemble. Selima, ſurpriſe de ce tranſport, voulut ſavoir ce qui pouvoit me cauſer tant de joie. Je lui appris ce que c'étoit que le comte de Roſambert, & les raiſons que j'avois de l'aimer. J'envoyai auſſi-tôt mon laquais dans la ville pour s'informer où monſieur le cardinal étoit deſcendu : il me rapporta qu'il étoit dans une auberge voiſine de mon quartier, où il gardoit l'*incognito*, n'ayant pas voulu ſe faire connoître, pour éviter l'embarras des formalités. Je crus que ma viſite ne lui ſeroit pas déſagréable. Il me reçut effectivement avec la civilité qui lui étoit ordinaire, quoique je ne me fuſſe fait connoître d'abord qu'en qualité de gentilhomme françois. Mais lorſque je lui eus expliqué le motif de ma viſite, & l'étroite liaiſon qui avoit été entre le comte & moi, il m'embraſſa avec tendreſſe, & nous commençâmes un entretien plein de confiance. L'auriez-vous cru, me dit-il, que ce pauvre comte eût terminé ſa malheureuſe vie par une fin ſi extraordinaire? Que n'ai-je point fait pour lui ôter cette penſée de l'eſprit, ou du moins pour le porter à faire choix d'une religion plus modérée? Rien n'a pu le détourner de ſon deſſein, & j'ai été forcé d'y conſentir, en admirant la diſpoſition de l'adorable Providence. Je viens le voir, pour m'édifier; car on dit qu'il

mène une vie angélique. Je répondis au cardinal que perſonne n'étoit plus ſurpris & plus touché que moi du changement de ſon neveu; qu'ayant paſſé une partie de ma vie hors du royaume, je l'avois perdu de vue depuis long tems, & que j'ignorois même encore quel étoit cet état auſtère qu'il avoit embraſſé. Vous ignorez donc, reprit monſieur le cardinal, ce qui eſt connu de tout le genre humain. Venez avec moi à l'abbaye de....., vous apprendrez du frère Arſène (car c'eſt le nom que porte maintenant le comte de Roſambert), vous apprendrez, dis-je, de lui-même, de quels moyens Dieu s'eſt ſervi pour l'attirer à lui. Mais, continua-t-il, dans quel pays étiez-vous donc, que vous n'ayez point entendu parler d'une converſion ſi éclatante?

Je ſatisfis la curioſité de monſieur le cardinal, en lui faiſant un récit abrégé de mes avantures depuis que je m'étois ſéparé du comte de Roſambert. Je lui racontai les dangers que j'avois eſſuyés en Angleterre & en Allemagne, le long eſclavage où je m'étois vu réduit, & la manière dont j'avois été délivré. Je n'oubliai point mes amours avec Selima, & le bonheur que j'avois de la poſſéder tranquillement. Je m'apperçus qu'il écoutoit avec plus d'attention l'hiſtoire de mes amours. Comme je m'étois ſervi du mot de mariage, ſans parler de prêtre ni de ſacrement, monſieur le cardinal

me dit, après m'avoir laiſſé finir : Mais cette belle & chère Selima eſt-elle chrétienne ? a t elle reçu le baptême ? Non, repartis-je. J'attends pour cette cérémonie & pour celle de notre mariage ſolemnel, que nous ſoyons arrivés en France, où tout ſe fera plus tranquillement. Je ne ſaurois vous approuver, reprit-il ; ce retardement vous rend coupable. Vous deviez commencer, en mettant le pied dans un état chrétien, par ouvrir l'entrée de l'égliſe à celle que vous appelez votre épouſe. Je m'excuſai le mieux que je pus, ſur les circonſtances ; & comme il étoit fort tard, je le quittai, après lui avoir promis que j'aurois l'honneur de l'accompagner à l'abbaye de.....

Je retournai chez lui, le lendemain, à l'heure qu'il m'avoit marquée pour ſon départ. Je n'avois avec moi qu'un laquais, & le religieux que j'avois délivré de l'eſclavage. Il demeuroit dans ma maiſon, ſous un habit ſéculier ; & m'ayant entendu parler du voyage de l'abbaye, il m'avoit prié de ſouffrir qu'il me tînt compagnie. Nous y arrivâmes de bonne heure. Monſieur le cardinal voulut être reçu ſans cérémonie ; & la première choſe qu'il demanda au père abbé, fut de voir le frère Arſène. Il parut un moment après. Mes yeux eurent peine à le reconnoître, tant il étoit défiguré par la pénitence. Son viſage modeſte & content marquoit la tranquillité de ſon ame. Il ſalua monſieur le cardinal, en ſe proſternant à ſes genoux. Lorſqu'il ſe fut relevé & qu'il l'eut

l'eut entretenu un moment, il ſe tourna vers moi. Je ne pus réſiſter à l'envie de l'embraſſer, en le ſerrant de toute ma force. Il me reconnut, malgré le changement que les années avoient pu faire ſur mon viſage, & je vis quelques larmes couler le long de ſes joues. Le reſpect que je devois à monſieur le cardinal ne m'empêcha point de m'écrier: Cher comte! eſt-ce vous que je revois? Ah! mon cher & vertueux ami, ſi vous avez cru ce terrible état néceſſaire à votre ſalut, que faut-il que je devienne? Il me fit une réponſe modeſte & obligeante. Monſieur le cardinal nous fit aſſeoir, & la converſation devint générale. Après nous être informés de tout ce qui regardoit ſa ſanté & la ſatisfaction qu'il trouvoit dans ſon état, nous le priâmes de nous raconter ce qui l'avoit déterminé à quitter le monde. Il commença ſon récit à la guerre d'Italie, où Dieu lui avoit fait ſentir les premiers rayons de ſa grace. S'étant trouvé, en 1693, à la bataille de Marſailles, il y avoit été bleſſé ſi dangereuſement, qu'il étoit demeuré ſans connoiſſance entre les morts. Il fut dépouillé comme les autres; & peut-être auroit-il été enterré, ſi quelques-uns de ſes ſoldats l'ayant reconnu & conſidéré attentivement, ne lui euſſent trouvé quelque ſigne de vie. Comme ſon hiſtoire eſt imprimée ſous le titre de *la vie du comte de Roſambert*, je ne chargerai point ces mémoires d'un détail inu-

tile. J'ajouterai ſeulement que ſe ſentant mortellement bleſſé, & prêt à défaillir, il fit vœu de ſe retirer dans un couvent, ſi le Ciel lui rendoit la vie. Il oublia cette promeſſe après ſa guériſon. Mais ayant été atteint quelques années après d'une maladie très-violente, il forma de nouveaux deſirs de converſion, & renouvella ſon vœu ſi efficacement, qu'il ne penſa plus qu'à l'exécuter lorſqu'il fut rétabli. Il ſe fit religieux en 1700, malgré les oppoſitions de ſa famille. Il vécut dans ſon couvent, avec une piété qui le faiſoit admirer, juſqu'à ce que l'abbé de la Trappe, envoyant quelques-uns de ſes ſolitaires pour peupler l'abbaye de..., frère Arſène fut de ce nombre. Il y conſerva le même amour pour la retraite, & la même ardeur pour les ſaintes rigueurs de la pénitence.

Ce récit fut écouté avidement de tous les ſpectateurs. On ne ſe laſſoit point d'admirer cette grande ame, qui ſoutenoit ſi généreuſement un tel ſacrifice. Nous paſſâmes la nuit dans l'abbaye. Le ſoir, étant retiré dans la chambre où je devois coucher, je vis entrer le religieux qui m'avoit accompagné, & je fus ſurpris qu'il ſe jettât à mes pieds. Que ne vous dois-je pas, Monſieur, me dit il, & par quelle reconnoiſſance puis-je aſſez m'acquitter de tant d'obligation ? Vous m'avez délivré en Turquie d'un rigoureux eſclavage, que je méritois par mes déſordres, & vous me procurez au-

jourd'hui le moyen de les expier en m'amenant dans cette ſainte abbaye. C'en eſt fait, je ſuis un autre homme. L'exemple du frère Arſène m'a touché juſqu'au fond du cœur. Si le Ciel favoriſe mes deſſeins, je ſuis réſolu de ſuivre le parti qu'il a pris, & de mourir ici en l'imitant. Je vous conjure, Monſieur, de vous employer auprès du père abbé, pour me faire accorder cette grace, que j'eſtime plus que toutes les richeſſes du monde. Je louai fort ſon deſſein, & je lui promis d'en parler à monſieur le cardinal, qui auroit la bonté, à ma prière, de le préſenter au père abbé. Ma recommandation eut le ſuccès que j'eſpérois. Nous quittâmes ces ſaints ſolitaires, après les avoir priés de ſe ſouvenir, devant Dieu, de nos foibleſſes & de nos miſères. Je demandai en particulier cette grace à frère Arſène, au nom de la tendre amitié qu'il m'avoit portée.

Je retournois tranquillement vers Gênes, en m'entretenant avec deux officiers de monſieur le cardinal, qui venoit lui-même à peu de diſtance, dans une petite chaiſe, où il étoit ſeul; lorſque j'apperçus un carroſſe à ſix chevaux, qui s'avançoit rapidement vers nous. Nous ne tardâmes point à le joindre. Les glaces & les rideaux étoient fermés; & nous paſſâmes ſans remarquer qui ce pouvoit être. Quoique cet événement n'eût rien d'extraordinaire, il eſt sûr néanmoins qu'il me cauſa

quelque altération. Je devins rêveur, & je tournai plus d'une fois la tête pour conſidérer ce caroſſe. Nous ne laiſſâmes pas de continuer notre route. Après avoir marché l'eſpace d'un quart-d'heure, nous rencontrâmes des muletiers qui venoient du côté de Gènes. Je leur demandai s'ils connoiſſoient l'équipage qui avoit paſſé. Non, me dirent-ils; mais comme nous ſortions de la ville, nous avons vu deux dames qui ſe promenoient dans les allées d'arbres qui ſont hors de la porte; & le même caroſſe que vous venez de voir paſſer, ayant paru tout-d'un-coup, deux meſſieurs en ſont ſortis, qui ont pris les dames par la main, & qui les y ont fait entrer avec eux. L'une des deux ne s'eſt pas fait trop preſſer; mais l'autre a réſiſté long-tems. Il nous a ſemblé même qu'elle pleuroit, & qu'elle nous faiſoit ſigne d'aller à ſon ſecours, car nous étions aſſez loin; mais nous n'avons pas voulu nous mêler des affaires d'autrui, de peur de nous en attirer à nous-mêmes.

Ce récit me jetta dans quelque inquiétude. Quoique nous ne ſoyons plus au tems des chevaliers errans, qui alloient redreſſer les torts & défendre l'honneur des dames, je crus que la généroſité & la compaſſion naturelle demandoit que je priſſe part à cette aventure. J'étois bien éloigné de penſer que j'y euſſe quelqu'autre intérêt. Dans le moment que je balançois ſur le parti que je devois

prendre, je vis un cavalier courant à toute bride, qui nous joignit en un inſtant. C'étoit le laquais françois que j'avois pris à Gènes. Qu'y a-t-il, Comtois, lui dis-je avec quelque crainte & quelque défiance ? Il me répondit qu'il alloit à l'abbaye croyant m'y trouver encore, pour m'apprendre une fâcheuſe nouvelle ; que madame la marquiſe (Selima n'étoit pas connue à Gènes ſous un autre nom) étoit ſortie dans le caroſſe de madame de.... & avec elle, pour aller à la promenade ; qu'il avoit eu l'honneur de les ſuivre : mais que les deux dames ayant quitté l'équipage, & s'étant éloignées pour ſe promener plus librement, elles n'avoient pas reparu depuis ; qu'il s'étoit donné inutilement mille ſoins pour retrouver ſa maitreſſe, & que n'en ayant pas même appris la moindre nouvelle, il avoit cru devoir partir promptement pour m'en donner avis.

Mon malheur étoit trop certain, après cet éclairciſſement. Tout mon ſang bouillit dans mes veines, & je tremblai de fureur. Je dis en deux mots à mes compagnons : Vous êtes trop honnêtes gens, Meſſieurs, pour m'abandonner. C'eſt mon épouſe qu'on m'enlève ; de grace, ſecondez-moi un moment. Nous partîmes avec toute la viteſſe imaginable, & nous courûmes plus d'une heure, ſans donner le moindre relâche à nos chevaux. Enfin nous apperçumes le caroſſe. Apparemment que les trois

laquais, qui étoient derrière, ſans livrée, avertirent leur maître qu'ils voyoient accourir cinq ou ſix hommes à bride abattue; je le jugeai ainſi, parce que le caroſſe, qui ne pouvoit plus nous échapper, s'arrêta tout-d'un-coup juſqu'à notre arrivée. J'ouvris bruſquement la portière. Selima jetta un cri en me reconnoiſſant; & ſon premier mouvement fut de ſe lever, & de ſe jetter entre mes bras. Je la mis à terre, en lui diſant avec tranſport : Je vous revois donc, chère Selima ! Et qui ſont les perfides qui ont oſé me jouer un tour ſi lâche? Une voix répondit du caroſſe : Point tant de bruit, s'il vous plaît. A qui s'adreſſent donc vos injures? En même-tems je vis paroître le grand-duc qui montra la tête à la portière. Mon étonnement fut tel qu'on peut ſe l'imaginer. Eh ! Monſeigneur, lui dis-je, qui auroit oſé vous ſoupçonner d'une ſi mauvaiſe entrepriſe? Il me répondit en affectant de prendre un air riant, que pour un françois j'entendois bien mal la galanterie : appréhendiez-vous, continua-t-il, que je n'ôtaſſe la vie à votre femme? Non, Monſeigneur, non, répliquai-je; mais les françois ſavent diſtinguer la galanterie d'avec la violence. Vous perdez le reſpect, reprit-il avec feu; & s'adreſſant à Selima : Parlez, Madame, ajouta-t-il; de quelle violence vous plaignez-vous? Selima étoit en colère; elle lui répondit nettement, que c'étoit une lâcheté indigne d'un prince, d'enlever une dame malgré ſes

pleurs & ſa réſiſtance. La réponſe eſt un peu turque, dit le prince en ſouriant ; & il donna ordre au cocher de piquer ſes chevaux.

J'avoue que tout ce procédé me cauſa une indignation, que j'eus beaucoup de peine à retenir. Mais enfin je me fis violence, trop heureux de retrouver ma chère Selima ! Je fus obligé de la mettre en croupe derrière moi, & nous reprîmes ainſi doucement le chemin de Gènes. Elle me raconta, en marchant, qu'à peine avois-je été parti pour l'abbaye, que le grand-duc avoit envoyé chez moi un de ſes gentilshommes, pour la prier d'aller ſe déſennuyer avec la princeſſe ; qu'elle s'en étoit défendue, ſous prétexte d'une légère incommodité ; que l'après-midi, il étoit venu un autre meſſager, qui l'avoit preſſée extrordinairement de ſe trouver le ſoir au bal chez monſieur de N... où le grand-duc devoit aſſiſter, & qu'elle avoit refuſé de même : que la nuit étant fort avancée, une troupe de maſques, parmi leſquels le grand-duc étoit lui-même, avoit voulu s'introduire dans notre maiſon, & qu'elle avoit eu beaucoup de peine à faire obtenir d'eux qu'on la laiſſât tranquille : enfin, que madame de.... qui faiſoit profeſſion d'être notre amie, l'étoit venue prendre à neuf heures dans ſon caroſſe, pour aller à la meſſe, & faire enſuite un tour de promenade ; que cette dame l'avoit engagée à deſcendre dans la campagne, pour

reſpirer l'air ; mais qu'il ne falloit pas douter que ce ne fût pour la trahir, puiſqu'elle n'avoit marqué ni crainte, ni étonnement, lorſque le grand-duc avoit paru.

Je me ſouvins alors des avertiſſemens du chevalier. Il m'avoit peint le caractère du grand-duc d'une manière à m'alarmer, ſi j'euſſe été plus défiant ; il m'avoit même prévenu contre les pratiques d'un certain nombre de dames intriguantes, qui faiſoient leur cour à ce prince, en le ſervant dans ſes amours. Mais, n'étant point naturellement jaloux, j'avois pris les choſes du bon côté ; & dans la droiture de mon cœur, je ne me ſerois jamais imaginé qu'un prince de cet âge eût été capable de tant de foibleſſe.

En faiſant réflexion ſur cette bizarre aventure, nous conclûmes qu'il falloit abſolument quitter Gènes. La ſaiſon n'étoit pas encore aſſez avancée, pour ſonger à paſſer en France. D'ailleurs, Selima commençoit à ſentir les incommodités de ſa groſſeſſe. Je conſultai monſieur le cardinal, qui me conſeilla d'aller paſſer le reſte de l'hiver à Rome. Notre réſolution fut priſe en un inſtant. Je fis faire une litière pour Selima, & nous nous mîmes en chemin quatre jours après. Notre route fut heureuſe. Nous arrivâmes à Rome, & nous y trouvâmes monſieur le cardinal, que j'eus l'honneur de ſaluer à mon arrivée. Il prit ſoin lui-même de

me procurer une maiſon ſur la place Navonne, qui eſt un des plus beaux quartiers de cette grande ville. Lorſque nous fûmes logés, je ne manquai point d'aller, avec Selima, le remercier de ſon attention. Il me félicita honnêtement ſur le bonheur que j'avois d'être aimé d'une ſi belle perſonne, & il nous retint à dîner. Après le repas, la compagnie m'engagea à faire le récit de nos aventures, qu'elle écouta avec plaiſir & avec ſurpriſe ; & M. le cardinal en prit occaſion de me faire des reproches, d'avoir différé ſi long-tems à faire batiſer mon épouſe, & les trois domeſtiques que j'avois amenés d'Amaſie. Je le remerciai de ſon attention ; & nous convînmes qu'il auroit la bonté d'envoyer chez moi tous les jours un de ſes aumôniers, pour les inſtruire. Ce n'eſt pas que Selima eût beſoin d'inſtruction ; mais la bienſéance exigeoit cette préparation avant le batême. Le cardinal étoit d'abord dans le deſſein de faire cette cérémonie de ſa propre main, & de la rendre la plus éclatante qu'il lui ſeroit poſſible ; mais j'y marquai de la répugnance, & Selima peu d'inclination. Il fut réſolu que tout ſe paſſeroit ſans bruit, dans l'égliſe d'un petit couvent de bénédictines, qui n'étoit pas éloigné de notre logement. Ce grand jour arriva enfin ; j'eus la ſatisfaction d'embraſſer ma chère Selima en qualité de chrétienne, & de recevoir enſuite le ſacrement du mariage,

qui ſanctifia nos liens ; mais qui ne les rendit pas plus tendres ni plus indiſſolubles.

Quelque ſoin que nous euſſions pris pour tenir la cérémonie ſecrète, nous ne pûmes empêcher quantité de perſonnes de diſtinction d'y aſſiſter. J'entendis de tous côtés crier dans l'égliſe : *La bella chriſtiana ! la bella chriſtiana !* Ces applaudiſſemens me pénétroient l'ame de joie & de ſatisfaction. Etant retournés chez nous, je pris Selima en particulier : Chère épouſe ! lui dis-je en l'embraſſant tendrement, votre Salem eſt à Rome, ce qu'il étoit à Amaſie. Son amour n'eſt pas plus capable d'accroiſſement que de diminution. Son cœur étoit fait pour recevoir l'impreſſion de tous vos charmes ; il ſouffriroit plutôt mille morts, que la perte du moindre de ſes ſentimens. Le vôtre conſerve-t-il encore tous les ſiens ? Dites, chère Selima : ſuis-je toujours ce Salem, ſi tendrement aimé à Amaſie, ſi néceſſaire à votre bonheur, dont la préſence vous cauſoit tant de joie, & la plus courte abſence de ſi vives douleurs ? Le ſacrement a renouvellé aujourd'hui nos liens ; ſentez-vous qu'ils euſſent beſoin de ce renouvellement pour durer toujours ? Selima fut quelque tems à me répondre, comme ſi ſa langue eût refuſé à ſon cœur les termes qu'il cherchoit pour s'exprimer. Mais ſes yeux m'en diſoient aſſez, à moi qui étois ſi accoutumé à leur tendre langage. Que toutes

ces queſtions ſont cruelles ! me dit-elle à la fin ; & qu'il y a d'injuſtice à exiger l'aſſurance d'une choſe dont vous doutez ſi peu ! Ingrat ! qui ſait mieux que vous-même l'étendue du pouvoir que vous avez ſur moi ? Vous me demandez ſi mon cœur eſt encore à vous. C'eſt de vous-même que je le veux ſavoir. Ce cœur a-t-il eu quelques deſirs, a-t-il formé quelques ſentimens que vous n'ayez pas fait naître. Rappelez tous les momens de ma vie, depuis que je me ſuis donnée à vous : à quoi les ai-je employés, qu'à me réjouir de vos plaiſirs & m'affliger de vos peines ? Ai-je pu vous aimer à Amaſie, plus que je ne fais à Rome ? moi qui ne vois que vous dans tout ce qui m'environne, moi qui ne reſpire & qui ne vis qu'où vous êtes ? Je ſuis enivrée de mon amour, juſqu'au point de n'avoir pas encore accordé un moment au ſouvenir de ma mère, de mon frère Amulem, & de mes deux ſœurs. La voilà cette tendreſſe, que vous ſoupçonnez d'être affoiblie, & dont vous appréhendez pour la durée. Que dois-je penſer d'un ſoupçon ſi nouveau ? N'eſt-ce pas que vous commencez à vous fatiguer de votre bonheur, & que vous cherchez quelque prétexte pour un changement qui vous cauſe des remords ? Cruel ! ôtez-moi la vie, ſi vous ſongez à m'ôter votre amour.

J'avois écouté Selima avec une ſatisfaction merveilleuſe, tant qu'elle n'avoit fait que m'aſſurer de

ſa paſſion, parce que j'étois charmé de la manière dont elle l'exprimoit; mais je me hâtai de l'interrompre, lorſque je vis qu'elle commençoit ſérieuſement à s'affliger. Ses moindres pleurs m'auroient coûté des larmes de ſang. Je l'appaiſai, en la faiſant ſouvenir de ce qu'elle m'avoit dit cent fois elle-même de la nature de notre amour; que nous étions tellement faits l'un pour l'autre, qu'il nous auroit été impoſſible d'aimer, ſi nous ne nous étions pas connus; & que nos cœurs ayant été une fois unis, il n'y avoit plus que la mort qui pût les ſéparer : qu'ainſi les défiances, les craintes, les jalouſies, étoient des foibleſſes indignes de notre paſſion; ou, ſi nous en empruntions quelquefois le langage, que ce n'étoit point dans le ſens ordinaire, mais pour donner un nouveau tour aux nouveaux ſentimens que l'amour nous inſpiroit ſans ceſſe.

Cependant ſa groſſeſſe s'avançoit; & la crainte de s'expoſer à quelque incommodité l'obligeoit de demeurer continuellement à la maiſon. Je ſortois preſque auſſi peu qu'elle. Si je rendois quelques viſites à un petit nombre de perſonnes avec leſquelles j'avois fait connoiſſance, c'étoit pour m'informer des nouvelles de Rome, & pour divertir enſuite Selima par ce récit. Dans les grandes villes, il ſe paſſe peu de jours qui ne fourniſſent quelque événement propre à amuſer les gens oiſifs. Rome eſt

plus féconde qu'aucune autre en ces ſortes d'aventures, parce que tous ſes habitans ne ſont occupés que d'intrigues d'amour ou de politique. Il y arriva une choſe, pendant mon ſéjour, à laquelle je puis donner place dans cette hiſtoire, ſans craindre de cauſer d'ennui.

Un des receveurs généraux des revenus eccléſiaſtiques, nommé Murini, s'étoit enrichi ſi extraordinairement dans ſon emploi, qu'il étoit regardé comme le plus opulent particulier de Rome. Il uſoit bien de ſes richeſſes. Sa maiſon étoit ouverte à tout le monde. Jamais il n'étoit plus content que lorſqu'il voyoit grande compagnie à ſa table, qui étoit toujours ſervie magnifiquement. Il y recevoit ſouvent des perſonnes de la plus haute condition, qui eſtimoient ſes manières généreuſes, & qui ſe faiſoient honneur d'être de ſes amis. Murini avoit cinq enfans, quatre garçons & une fille. Il leur avoit fait donner une éducation ſi belle, qu'elle ſembloit les rendre dignes des grands biens qu'ils devoient poſſéder. Cependant la fortune, qui ſe plaît à précipiter ceux qu'elle a le plus élevés, tourna le dos tout-d'un-coup à cette heureuſe famille. Quelque jaloux fit appercevoir au pape, que les immenſes richeſſes de Murini n'avoient pu être acquiſes légitimement. On établit des commiſſaires pour examiner ſes comptes. Il tâcha inutilement d'en récuſer quelques-uns, qui étoient ſes ennemis,

Il fut trouvé coupable; & ſon procès fut inſtruit avec tant de diligence, qu'en moins de ſix ſemaines il ſe vit dépouillé de tous ſes biens, & réduit au premier état de ſa fortune. Pour comble de malheur, quelques créanciers qu'il avoit négligé de payer, & qui étoient abſens de Rome pendant le procès, vinrent fondre ſur le peu qui lui reſtoit pour vivre; de ſorte qu'il ſe trouva, en peu de tems, dans la dernière miſère. Cette foule d'amis, que la proſpérité lui avoit faits, l'abandonnèrent lâchement. L'infortuné Murini fut contraint de ſe retirer dans une petite maiſon d'un fauxbourg de Rome, pour y mener une vie triſte & obſcure avec ſes cinq enfans. Les quatre garçons, que leur éducation n'avoit pas rendus propres au travail, prirent le parti des armes. Ils avoient tant de tendreſſe pour leur père, & le cœur ſi bien placé, que s'étant engagés tous quatre au même capitaine, ils deſtinèrent le prix de leur engagement à la nourriture de celui qui leur avoit donné la vie. Cette petite ſomme n'étoit pas capable de ſoutenir long-tems Murini; & ſon déſeſpoir l'auroit peut-être conduit à quelque choſe de funeſte, ſi le Ciel ne l'eût ſecouru d'une manière admirable. Sa fille, qui ſe nommoit dona Thecla, étoit aimable & fort bien faite. Elle avoit plu, pendant la fortune de ſon père, à un jeune écolier, fils d'un marchand qui demeuroit dans la même rue. Ce jeune homme

n'avoit alors que quatorze ou quinze ans; & quelqu'amoureux qu'il eût été, la condition & le bien de ſa maitreſſe lui avoient paru ſi ſupérieurs à ſes eſpérances, qu'il n'avoit oſé porter les yeux juſqu'à elle. Il entendit parler du renverſement de Murini; & quelques jours après, il ſut que cette famille déſolée avoit quitté le quartier. C'en fut aſſez pour ranimer ſon amour. Il réſolut de ne rien épargner pour découvrir la nouvelle demeure de dona Thecla. Il y réuſſit, après de longues recherches. Son adreſſe lui fit trouver quelque prétexte pour s'y introduire. Etant devenu familier avec ſa maitreſſe, il parla d'amour: & comme il étoit d'une fort jolie figure, il fut écouté favorablement. Cependant il ne fut pas long-tems à reconnoître que Murini & dona Thecla ſouffroient tous les maux de la pauvreté. A quoi ne portent pas l'amour & la compaſſion? Theodoro (tel étoit le nom du jeune amant) prit d'abord, dans la maiſon de ſon père, tout ce qui tomba ſous ſes mains. Il le vendit, avec ſes livres de claſſe, & l'argent qu'il en put tirer, il le porta à Murini. Comme cette ſomme ne pouvoit aller bien loin, il s'aviſa d'un autre expédient. Ce fut d'aller dans les maiſons les plus qualifiées de Rome, & de ſe recommander aux charités des *ſignori*, ſous le titre d'un pauvre écolier, qui n'avoit pas de quoi continuer ſes études. Lorſque cette invention fut épuiſée, il prit une nouvelle voie, qui

penſa le conduire à ſa perte. Il y avoit à Rome quantité d'officiers italiens, qui faiſoient des recrues pour divers régimens. Theodoro s'engagea ſucceſſivement à quatre ou cinq, & tira de chacun d'eux quelque ſomme d'argent. Il eut le malheur d'être reconnu. On le mit en priſon. Son affaire fut pouſſée ſi vivement, qu'il fut condamné à perdre la vie, ſuivant toute la rigueur des loix militaires. Il trouva le moyen de faire ſavoir à Murini l'extrémité où il étoit. Celui-ci, touché de reconnoiſſance, & ſollicité par les prières de dona Thecla, prit le moment où le pape ſortoit de la meſſe, pour ſe jetter à ſes pieds. Il lui fit en peu de mots l'hiſtoire de ſa fortune paſſée, & celle de la miſère où il étoit tombé par la malignité de ſes ennemis. Il lui dit que ſon mauvais deſtin ſe faiſoit ſentir juſqu'à ceux qui s'attachoient à lui par compaſſion, & qu'il alloit être la cauſe de la perte d'un aimable jeune homme, qui n'avoit point d'autre crime que d'aimer trop ſa fille, & d'avoir voulu la ſoulager dans ſes malheurs. Enfin il fit une expoſition ſi touchante de ſes propres peines, & de l'excellent naturel de Theodoro, que Clément XI en fut attendri. Il déclara qu'il ſe réſervoit la connoiſſance de toute cette affaire, & qu'il en vouloit être pleinement inſtruit. Murini, à qui la pauvreté n'avoit pas fait perdre l'eſprit, uſa ſi bien de ce commencement de bonheur, que non-ſeulement il obtint la grace de Theodoro, mais qu'il fit

caſſer

caſſer la ſentence injuſte qui avoit été portée contre lui-même. Il rentra dans la plus grande partie de ſes biens. Sa reconnoiſſance ſe ſignala d'abord, par le mariage du jeune Theodoro avec dona Thecla. Il rappela enſuite ſes quatre fils, à qui la diſgrace de leur père n'avoit fait qu'honneur, parce qu'elle avoit été comme l'épreuve de leur vertu.

Une autre aventure, mais plus plaiſante, occupa Rome pendant quelque tems. Un abbé, dont je dois cacher le nom par reſpect pour l'égliſe romaine, étoit devenu amoureux de la femme d'un machiniſte de l'opéra. Elle ne paſſoit pas pour lui être cruelle; mais ſon mari, jaloux & incommode, lui laiſſoit peu de liberté. Il ne falloit preſque pas eſpérer de la voir, dans un autre lieu que ſa propre maiſon. Après mille artifices employés inutilement, le galant eccléſiaſtique, qui rodoit ſans ceſſe dans le quartier, remarqua que le machiniſte faiſoit faire par un tourneur, quatre colonnes aſſez groſſes, qui paroiſſoient devoir ſervir à l'entrée d'une alcove. Il forma là-deſſus le deſſein de gagner le tourneur, pour lui faire creuſer une de ces colonnes, & de s'y renfermer lorſque ſon jaloux les feroit tranſporter chez lui. Ce projet lui réuſſit. Il y avoit fait ménager une ouverture, en forme de petite porte, qui s'ouvroit par dedans, & qui ne paroiſſoit point au dehors; de ſorte qu'il eſpéroit pouvoir ſortir & rentrer facilement. On tranſporte les colonnes chez le ma-

chiniſte ; on les place ſuivant leur deſtination. Mais, par le plus grand malheur du monde, celle où l'abbé s'étoit niché ſe trouva placée de manière, que la petite porte étoit contre la muraille ; ce qui en rendoit l'ouverture impoſſible. On peut juger quel fut l'embarras du galant, lorſqu'ayant entendu deſcendre le mari, il crut pouvoir ſortir de ſa priſon, pour ſurprendre agréablement ſa belle. Il auroit donné le meilleur de ſes bénéfices pour ſe ſauver d'un ſi mauvais pas. Il n'oſoit pas même appeler ſa maîtreſſe à ſon ſecours, parce qu'il n'étoit point aſſuré qu'elle fût ſeule. Cette crainte lui fit paſſer un jour & une nuit dans une ſi étrange ſituation. Cependant ſes ſouffrances devinrent ſi preſſantes, que n'ayant plus de meſures à garder, il fit quelque bruit dans la colonne, pour avertir qu'il y étoit priſonnier. Le machiniſte étoit malheureuſement dans la chambre ; & quand il n'y eût point été, il eût bien fallu avoir recours à lui pour obtenir la liberté. Sa ſurpriſe fut extrême, d'entendre parler une colonne. Quelque expérience qu'il eût dans les machines, il ne pouvoit ſe figurer qu'une pièce de bois fût capable d'une articulation humaine. Enfin, s'étant approché pour diſtinguer mieux d'où venoit le prodige, l'abbé qui n'en pouvoit plus, prit le parti de ſe faire connoître entièrement, & de demander pardon de la manière la plus ſoumiſe. Le jaloux, fort aſſuré que ſon honneur n'avoit rien ſouffert d'un galant qu'il trou-

voit dans une poſture ſi ſage, ſe détermina aiſément à lui pardonner. Il lui fit payer ſeulement au triple, le prix de ſa colonne, parce qu'il étoit bien réſolu d'en ſubſtituer promptement une moins ſuſpecte, à la place de celle qu'il étoit obligé d'abattre.

Pendant que je me divertiſſois ainſi à raconter à Selima les aventures d'autrui, il m'en arriva une qui faillit à me jetter dans un embarras des plus déſagréables. Perſonne n'ignore ce que c'eſt que ces hommes publics qui courent le monde ſous le nom d'opérateurs, & qui ſe vantent de poſſéder les plus rares ſecrets. Il en étoit arrivé un à Rome, qui ſe faiſoit nommer Miracoloſo Floriſonti; homme extraordinaire en effet par ſon éloquence admirable, & par la plus heureuſe mémoire qui fût jamais. Il poſſédoit tous les arts & toutes les ſciences; & tout le monde étoit charmé de la facilité avec laquelle il s'exprimoit. Mais ce qui augmenta ſa réputation, ce fut le bruit qu'il eut ſoin de répandre, qu'il étoit verſé dans les connoiſſances ſecrètes & dans toutes les profondeurs de la philoſophie occulte. Il confirma cette opinion par quantité d'expériences, qui ſurprirent les plus incrédules. Selima étoit aſſez curieuſe, depuis que je l'avois miſe dans le goût de la lecture des meilleurs livres; elle me témoigna quelque envie de voir & d'entendre cet homme célèbre. Je lui promis de l'amener chez nous. Il eut l'honnêteté d'y venir à ma prière, & nous eûmes la ſatis-

faction de le faire raiſonner ſur toutes ſortes de matières. J'avoue que je fus enchanté de ſes diſcours. Je le priai de nous régaler de quelques-uns de ces tours agréables, qu'on diſoit qu'il ſavoit faire. Il me dit à l'oreille, qu'il voyoit que mon épouſe étoit enceinte, & qu'il n'étoit point à propos de faire, en ſa préſence, des merveilles qui pourroient l'effrayer. Je changeai de diſcours, pour ſuivre ſon conſeil; mais je l'engageai un moment après à me ſuivre dans mon cabinet, où étant ſeul avec lui, je le preſſai de me donner quelque marque de ſon ſavoir-faire. J'y conſens, Monſieur, me dit-il; tournez-vous un moment, & ne craignez rien. Je ne ſais ce qu'il fit pendant un inſtant que je fus tourné; mais lorſque je vins à jetter les yeux ſur lui, au lieu d'un homme je ne vis plus qu'un grand ours, aſſis ſur ſes pattes de derrière. A la vérité, ce ſpectacle me cauſa quelque effroi; cependant je n'en laiſſai voir aucune apparence, & je remarquai qu'il reprenoit peu à peu la figure humaine. Je ſuis perſuadé à préſent, lui dis-je, que vous ſavez quelque choſe de plus que le commun des ſavans. Il me répondit que ce n'étoit qu'un eſſai, & qu'il m'en montreroit davantage, lorſque nous nous connoîtrions mieux. Je le priai de me venir voir quelquefois; ce qu'il me promit.

J'eus l'honneur de ſouper ce jour-là, chez M. l'abbé de la Trimouille, auditeur de Rote,

qui demeuroit à deux pas de chez moi. Je ne pus m'empêcher de lui raconter le prodige dont j'avois été témoin. Il prit la choſe en badinant, & refuſa de me croire. M. Boſi, ſon médecin, entra ſur la fin du repas. Je lui recommençai mon récit. Il ſe fit expliquer toutes les circonſtances; & m'ayant écouté gravement, il m'aſſura qu'il n'y avoit rien, dans cet événement, qui ſurpaſsât les forces de la nature; que c'étoit une expérience purement phyſique; qu'apparemment, pendant que j'étois tourné, l'opérateur avoit répandu dans l'air quelque poudre ſubtile, ou quelqu'eſſence, qui avoit diſpoſé mes yeux de la manière qu'il falloit pour appercevoir un ours; qu'une preuve de cela étoit que je lui avois vu reprendre la forme humaine peu-à-peu, & comme par degrés; ce qui s'étoit fait à meſure que la poudre ou l'eſſence ſe diſſipoit. Monſieur Boſi ajouta pour ſoutenir ſon ſentiment, qu'il y a quantité de ſemblables opérations, que le vulgaire ignorant attribue à l'art magique; mais qui ne ſurprennent point un bon phyſicien, qui en connoît les principes. Par exemple, nous dit-il, il n'y a point de femmes ni d'enfans, qui ne s'imaginent qu'un carroſſe qui s'arrête au milieu d'un chemin malgré les coups de fouet du cocher, ne ſoit ainſi fixé par les ſortilèges de quelque berger. Cependant voici en quoi le ſortilège conſiſte. Prenez un foie de loup; faites-le ſécher en le grillant

juſqu'à ce qu'il puiſſe ſe réduire en poudre ; répandez-le dans l'air, ſur quelque chemin où vous voyez venir un carroſſe : jamais les chevaux n'avanceront, que la poudre ne ſoit entièrement diſſipée. Nous paſsâmes la ſoirée dans ces ſortes d'entretiens.

Le ſignor Miracoloſo Floriſonti me rendit le lendemain une ſeconde viſite. Il me dit qu'il eſtimoit le caractère des françois beaucoup plus que celui des italiens, & que cette raiſon lui faiſoit ſouhaiter mon amitié ; qu'il me communiqueroit quantité de rares ſecrets, dont il ne vouloit pas ſe vanter à Rome ; que les romains étoient de petits eſprits, qui ne s'imaginent pas qu'un homme puiſſe en ſavoir plus qu'eux, s'il n'entretient commerce avec le diable ; en un mot, qu'il appréhendoit trop l'inquiſition, pour s'expoſer au zèle inconſidéré des prêtres de Rome. Pour vous, Monſieur, continua-t-il, je veux vous donner, dès aujourd'hui, une preuve de mon dévouement. Madame votre épouſe eſt fort avancée dans ſa groſſeſſe ; & ſi je m'y connois, ſes couches ſont plus proches qu'elle ne penſe. Voici un élixir divin, qui la fera accoucher ſans douleur. Fiez-vous à moi, & laiſſez-moi le ſoin de la conduire. Il tira de ſa poche une fiole, qui contenoit une eſpèce de liqueur rouge, & vouloit ſur le champ la faire avaler à Selima. Je lui dis : Monſieur Floriſonti, je ſuis ſenſible à votre zèle & à votre affection. Mais mon épouſe m'eſt ſi chère, que je ne puis con-

ſentir à lui laiſſer faire l'épreuve d'un remède inconnu. Eſt-ce-là votre crainte, reprit-il en riant ? j'ai bien prévu cette objection, mais nous allons la détruire. En diſant cela, il débouchа ſa fiole, & prit en ma préſence une grande cuillerée de ſon élixir. Il m'invita enſuite à en faire de même. Je le fis ſans répugnance après lui. Je n'y trouvai aucun mauvais goût, ni rien même de trop âcre & de trop piquant. Nous allâmes trouver Selima, que j'engageai à prendre la doſe néceſſaire. Elle n'héſita pas un moment ſur ma parole.

Il faut convenir que ſi l'on eſt quelquefois trompé par ces ſortes de remèdes, il s'en trouve auſſi dont l'effet eſt admirable. Tel fut celui du Miracoloſo. Selima fit la plus heureuſe couche du monde, ſans cris, & preſque ſans douleur. Quelle fut ma joie ! J'embraſſai mille fois ce merveilleux opérateur, & je lui donnai ſur le champ mille écus. Cette libéralité, jointe aux témoignages qu'il recevoit tous les jours de mon amitié, me l'attachèrent tellement, qu'il ne laiſſoit point paſſer un jour ſans me venir voir deux fois. C'étoit le médecin de ma maiſon. Il veilloit ſur la ſanté de Selima & ſur la mienne, avec une attention qui ne pouvoit partir que du cœur. Il me communiqua tous ſes ſecrets. La plupart ſont innocens. Il y en a quelques-uns, qui me le paroiſſent moins, & dont je ſerois faché de faire l'expérience. Il continuoit, pen-

dant ce tems-là, de mettre ſon art à profit, & de débiter avec ſuccès ſes remèdes au public. Mais il tint mal la réſolution qu'il avoit formée, de ne rien entreprendre à Rome, qui pût paroître extraordinaire. Sa grande réputation le flatta; il voulut l'augmenter, en enchériſſant toujours ſur les premières preuves qu'il avoit données de ſon ſavoir. La ſévère inquiſition prit enfin connoiſſance de ſa conduite, & le fit arrêter, pour être conduit dans la priſon du ſaint-office. J'appris cette nouvelle, étant à dîner chez monſieur le cardinal de Janſon, qui demeuroit ſur la place Saint-Marc. Nous raiſonnions ſur cette rigueur étonnante des inquiſiteurs; lorſqu'un gentilhomme françois, qui venoit de Monte-Cavallo, entra dans la ſalle, pour me dire de ne pas retourner à ma maiſon, ſi je ne voulois avoir le ſort du Miracoloſo. Je lui en demandai la raiſon, ſans m'effrayer beaucoup. Il m'aſſura que j'étois ſoupçonné d'avoir eu part aux preſtiges de cet opérateur, à cauſe des fréquentes viſites qu'il me rendoit; qu'on ſavoit même que la marquiſe mon épouſe s'étoit ſervie de ſon art pour accoucher heureuſement, & que je lui avois fait un préſent de mille écus; en un mot, que le deſſein étoit pris de s'aſſurer de la marquiſe, de moi, & de tous mes domeſtiques, pour examiner mûrement cette affaire.

J'admirai le zèle de l'inquiſition, & la colère me fit lancer quelques traits ſanglans contre ce redoutable tribunal. Cependant, comme il ne m'auroit point été agréable d'être expoſé à quelque inſulte avec ma famille, je priai monſieur le cardinal de me tirer d'un ſi fâcheux embarras. Il eut la bonté d'envoyer auſſi-tôt un de ſes officiers à meſſieurs les inquiſiteurs, pour leur déclarer de ſa part que j'étois gentilhomme françois, & que ſa majeſté très-chrétienne m'accordoit ſa protection. La choſe en demeura-là. Pour le Miracoloſo Floriſonti, perſonne n'a pu ſavoir ce qu'il eſt devenu.

La ſuite de cette hiſtoire m'a empêché de dire que c'étoit une fille, dont Selima m'avoit fait père. Le ſoin que je devois prendre d'un gage ſi cher de mon amour, m'obligea de retarder notre départ pour la France. Sans rien fixer, je réſolus d'attendre que la mère & la fille fuſſent en état de ſupporter la fatigue d'une ſi longue route. Je trouvois aſſez d'agrémens à Rome, pour me déterminer à y demeurer toujours; mais j'étois preſſé, depuis longtems, du deſir de revoir mon père. Cette idée me revenoit ſans ceſſe, & troubloit quelquefois mon repos. Il y a de la dureté, me diſois-je ſouvent à moi-même, d'avoir abandonné ſi long-tems un ſi bon père. Il eſt vrai qu'il n'a pas dépendu de moi de le revoir plutôt. Le ciel m'eſt témoin que ce bonheur auroit été la conſolation de mes peines.

Peut-être auſſi a-t-il été plus avantageux pour ſa tranquillité, qu'il les ait ignorées. Tendre comme il l'eſt, que n'auroit-il pas ſouffert en apprenant que j'étois le malheureux jouet de la fortune, & que tous mes jours étoient marqués de quelque diſgrace? Je puis lui porter maintenant un cœur tranquille. Toute la ſévérité de ſa vertu ne l'empêchera pas d'être ſenſible au plaiſir de recevoir mes embraſſemens & ceux de ma chère épouſe, dont il admirera le mérite & la modeſtie. Partons : pourquoi différer ? Mais le puis-je ! Dans l'état où eſt Selima, l'expoſerai-je aux dangers de la mer, qu'elle n'a déjà que trop éprouvés? Hélas! les vents, les flots, les hommes, ont voulu me la ravir ; puis-je trop bien la conſerver ? Voilà de quels mouvemens j'étois quelquefois agité. Souvent même, une profonde triſteſſe s'emparoit de mon ame, & je me retirois dans quelque lieu écarté, pour me livrer à mes rêveries. Mais lorſque j'étois retourné à la maiſon, une parole, un coup-d'œil ou un ſourire de Selima, faiſoient rentrer la joie dans mon cœur; & je cherchois, avec étonnement, quelle avoit pu être la cauſe de ma mélancolie.

C'eſt ainſi que la Providence me préparoit inſenſiblement à tous les maux cruels qui m'étoient encore réſervés. Providence impénétrable ! qu'eſt-ce donc que l'homme ! Et pourquoi le ciel prend-

il plaiſir à ruiner ſes félicités les mieux établies? Eſt-ce pour lui apprendre qu'il n'en doit pas chercher dans les biens périſſables de la terre?

Ayant pris la réſolution de ne pas quitter ſi-tôt le ſéjour de Rome, je m'occupai uniquement du ſoin de procurer quelque amuſement à Selima. Elle avoit ſi peu paru, depuis notre arrivée, qu'elle n'étoit connue de perſonne, à la réſerve de quelques dames du voiſinage, qu'elle avoit été obligée de voir par bienſéance. De ce nombre étoit madame de Sanati, de la famille des Ottobons. Cette dame avoit une maiſon de campagne, à huit ou neuf milles de Rome, du côté de Freſcati. Elle nous ſollicitoit, depuis long-tems, d'y aller paſſer quelques ſemaines avec elle; & comme nous entrions dans la belle ſaiſon, je crus que le bon air qu'on reſpire dans cette agréable partie de la campagne de Rome, pourroit ſervir à rétablir entièrement Selima de ſes couches. Nous vîmes effectivement le plus beau pays du monde. Freſcati eſt ſitué au pied d'une côte. La ville eſt petite; mais tous les environs peuvent paſſer pour des lieux de délices. On y voit quantité de maiſons de plaiſance des principaux ſeigneurs de Rome, qui les appelent leurs vignes. L'eau y naît à chaque pas, des ſources les plus fraîches & les plus vives; l'air y eſt ſain, & preſque toujours tempéré. La maiſon de madame de Sanati eſt ſituée près de la ville

d'Aldobrandini, qu'on appele Belvedère, à cauſe de la beauté de ſa vue. Ce fut dans ce lieu enchanté que nous paſſâmes deux mois qui nous parurent couler trop vîte.

On montre, à une lieue de Freſcati, les ruines de l'ancien Tuſculum, qui étoit une des maiſons de campagne de Ciceron. Je n'eus garde de me refuſer au plaiſir de voir de ſi beaux reſtes de l'antiquité. J'y allai d'abord avec madame de Sanati & mon épouſe, pour prendre une connoiſſance générale des lieux; mais j'y remarquai quantité de choſes qui me firent naître le deſſein d'y retourner ſeul.

J'avois apperçu, dans le fond d'un foſſé ſec, les extrémités de quelques pierres, qui m'avoient paru trop bien liées, pour ne pas faire partie d'une muraille ou d'un bâtiment. Un bâton aſſez fort que je portois à la main, m'avoit ſervi à lever la terre à un pied de profondeur; & certains reſtes d'architecture, que j'avois découverts, m'avoient confirmé dans mes premières conjectures. J'y retournai dès le lendemain, avec deux hommes à qui je fis prendre des pioches & des pelles; j'étois accompagné du fils de madame de Sanati. Nous fîmes creuſer la terre, des deux côtés de cette eſpèce de muraille. A meſure que l'ouvrage avançoit, les pierres nous en paroiſſoient plus belles & plus ornées de différentes figures. Un coup de pelle fit

ſauter la moitié du chapiteau d'une colonne : le reſte ſe trouva tout entier & fort bien conſervé. Il y en avoit une autre, à quatre ou cinq pieds de celle-là, & au milieu des deux, une ouverture cintrée, en forme de porte ; ce qui me fit juger que ç'avoit été l'entrée de quelque bâtiment. Cependant, comme nous ne trouvions rien qui parût aboutir à cette porte, je pris le parti de faire creuſer quelques pieds plus loin, directement vers l'ouverture. Ce travail ayant été inutile, je fis encore avancer mes ouvriers, & je leur fis faire ainſi conſécutivement pluſieurs foſſes. Enfin ils trouvèrent un ouvrage de maçonnerie, qui me parut être une voûte, parce qu'il retentiſſoit ſous les coups de pelle : ils eurent beaucoup de peine à briſer les pierres, pour faire une ouverture. Ils l'élargirent aſſez pour le paſſage d'un homme ; & j'envoyai ſur le champ chercher une échelle, qui nous ſervit à deſcendre dans ce ſouterrein, avec pluſieurs flambeaux que je fis allumer.

Nous nous trouvâmes dans une eſpèce de veſtibule, aſſez large, dont le pavé & les murailles étoient de pierres fort polies, mais quelques-unes briſées & hors de leur place. Après nous être reconnus un moment dans l'obſcurité, nous apperçûmes deux portes qui communiquoient au veſtibule ; l'une, qui ſembloit conduire au premier endroit où j'avois fait creuſer ; l'autre qui étoit

vis-à-vis, à l'autre bout. Je commençai par faire enfoncer celle-ci; le bois en étoit ſi pourri, qu'il ne fit point de réſiſtance. Nous entrâmes dans une ſalle ſpacieuſe, au milieu de laquelle étoit une table de pierre, incruſtée de marbre en différens endroits. Il n'y avoit point d'autre ſiège qu'un mauvais banc, qui tomba en pièces lorſque nous l'eûmes remué. Au fond de la ſalle étoit une grande armoire, d'un bois fort épais, qui avoit réſiſté à la pourriture. Nous y trouvâmes pluſieurs flacons, deux couteaux, & une petite cuve d'airain. Comme nous n'appercevions rien davantage, je fis remuer l'armoire derrière laquelle nous fûmes étonnés de voir une porte de fer, croiſée d'une barre de même métal, dont les deux bouts entroient dans la muraille. Ce ne fut qu'avec des peines infinies, que nous vînmes à bout de l'ouvrir. Nous trouvâmes quatre degrés à deſcendre. Le premier ſpectacle qui nous frappa, fut celui de trois ſtatues de grandeur humaine, qui étoient appuyées contre la muraille, au bout d'un ſallon qui n'avoit pas plus de dix pieds de longueur. Ces ſtatues étoient ſi affreuſes, & en même-tems ſi naturelles, que je me ſentis le cœur glacé de crainte. Mes compagnons me propoſèrent de nous retirer, en me diſant qu'il ne falloit pas douter que ce ne fût quelque endroit conſacré au démon, où il s'étoit fait d'abominables cérémonies. Je les raſſurai, & nous avan-

çâmes. Je reconnus que les ſtatues repréſentoient les trois furies. Elles avoient toutes trois le pied ſur un coffre de fer, dont la figure étoit un quarré long, de la grandeur d'un cercueil ordinaire. J'avoue que ce ne fut pas ſans quelque frayeur, que je fis ouvrir le coffre. J'y trouvai un poignard, tranchant des deux côtés, mais tout couvert de rouille ; quelques os d'hommes ou de femmes, & une pouſſière humide, qui étoit apparemment le reſte d'un corps conſumé de pourriture. Je pris le poignard. En conſidérant avec attention ce funeſte monument, j'apperçus cette courte inſcription ſur le coffre, en caractères très-liſibles :

FURORI SACRUM.

Je ne doutai point que ce ne fût l'effet de quelque vengeance cruelle, inſpirée par la haine ou par l'amour outragé. Mon envie étoit de découvrir quelque choſe qui pût me faire connoître à quel tems il falloit rapporter ce triſte accident. Je cherchai exactement dans tous les coins du ſallon ; j'examinai la muraille en faiſant approcher tous les flambeaux ; & n'ayant rien apperçu, je retournai au coffre de fer, pour le viſiter avec plus de ſoin. Mais, dans le tems que je remuois avec le poignard la cendre humide qui y étoit renfermée, il en ſortit une flamme ſubite, qui s'attacha à mes cheveux, & qui en brûla en un inſtant la plus grande partie.

Ce prodige penſa faire mourir de frayeur mes trois compagnons, & je confeſſe ici qu'il m'épouvanta moi-même. Nous ſortîmes, preſqu'en fuyant, de cette horrible caverne, & nous regagnâmes le trou par lequel nous étions deſcendus.

Nous avions employé tant de tems à cette inutile découverte, qu'il étoit nuit lorſque nous arrivâmes à la maiſon de madame de Sanati. Elle fut effrayée du récit que nous fîmes de notre aventure. Le bruit s'en répandit, en peu de jours, par tout le canton; on ajouta mille circonſtances terribles à ce que nous avions raconté, de ſorte que ce lieu eſt devenu redoutable, même aux paſſans. Le trou fut refermé peu de tems après, & cette étrange hiſtoire ſera long-tems célèbre à Freſcati.

Cependant je ſuis perſuadé, en y faiſant aujourd'hui réflexion, qu'il n'y eut rien que de naturel dans cet évènement. J'avois un flambeau à la main, en remuant les cendres : l'humidité graſſe, qu'elles conſervoient encore, put s'enflammer aiſément; & par la même raiſon, la flamme dut ſe communiquer facilement à mes cheveux, qui étoient fort longs & chargés d'eſſence. Je les avois laiſſé croître, avec complaiſance, depuis notre départ d'Amaſie. J'eus quelque regret de me voir contraint, par cet accident, de prendre la perruque.

Madame de Sanati n'épargnoit rien, pour éloigner l'ennui de ſa maiſon. Outre les plaiſirs domeſtiques,

domeſtiques, qu'elle faiſoit renaître tous les jours, elle nous procura l'honneur de ſaluer le prince Ludoviſio, qui avoit une fort belle vigne dans le voiſinage. Il nous donna pluſieurs fois à dîner chez lui. Les principales dames de Freſcati étoient ordinairement de la fête, & y apportoient tout l'enjouement qui fait leur caractère. Mais, quelque jalouſes qu'elles ſoient de l'avantage de plaire & de paroître belles, elles confeſſoient que tous leurs charmes devoient céder à ceux de Selima.

Nous n'eûmes pas le moindre mélange de triſteſſe dans cet agréable ſéjour, excepté peut-être un peu de compaſſion, que nous cauſa l'alliance la plus mal aſſortie qui fût jamais. Madame de Sanati fut invitée à la noce d'une jeune fille de Freſcati, qui avoit tout au plus quatorze ou quinze ans. Elle nous engagea à lui tenir compagnie. Nous nous rendîmes avec elle, à la maiſon de la jeune épouſe, qui nous parut une des plus aimables perſonnes du monde. Je ne doutois pas qu'elle n'eût fait choix d'un homme accompli, & j'attendois avec impatience le moment de ſon arrivée; mais je fus extrêmement ſurpris de voir un petit boſſu, de très-mauvaiſe phyſionomie, les yeux rouges & enfoncés, l'air pâle & mal ſain, la bouche fendue juſqu'aux oreilles, & les dents toutes pourries. Je marquai quelqu'étonnement à madame de Sanati, qui me répondit qu'il en étoit de Freſcati, comme

de tous les autres pays du monde, où l'on ſacrifie le mérite & la beauté aux richeſſes. Cet époux odieux poſſédoit dix ou douze mille livres de rente, & la jeune fille avoit peu de biens. Cette raiſon avoit fait fermer les yeux à ſon père ſur la difformité de ſon gendre. Mais ce qui affligea Selima, ce fut de voir cette malheureuſe petite créature courir avec joie vers ſon mari, comme ſi elle eût été au comble du bonheur. L'enfance la rendoit alors inſenſible à ce qui n'aura pas manqué de lui coûter enſuite bien des larmes.

Nous quittâmes la maiſon de madame de Sanati, charmés de ſes manières honnêtes, & de ſa généroſité. Elle nous prêta ſon caroſſe pour retourner à Rome. Selima jouiſſoit d'une ſanté parfaite. Je lui propoſai de profiter du rétabliſſement de ſes forces & de la belle ſaiſon, pour entreprendre le voyage de France. Il nous étoit facile d'y arriver avant l'hiver, ſoit que nous fiſſions la route par mer, ſoit que nous priſſions celle de terre, qui eſt moins dangereuſe, mais plus fatigante. Le jour de notre départ fut arrêté, avant que d'entrer dans Rome. Nous trouvâmes, en y arrivant, le nombre de nos domeſtiques diminué par la mort des deux eſclaves turcs qui nous ſervoient depuis Amaſie. Ils avoient été emportés en peu de jours, par une fièvre maligne, qui commençoit à régner à Rome. Cette maladie, dont je n'avois pas entendu parler à Freſcati,

m'alarma beaucoup. J'étois au déſeſpoir d'avoir ainſi précipité Selima au milieu du danger. Il étoit trop tard pour ſortir de la ville avant la nuit; mais je réſolus de partir le lendemain, à la pointe du jour, avec ma chère épouſe & ma fille, & de laiſſer la femme-de-chambre avec Comtois, pour emballer les meubles les plus néceſſaires ſur la route. Inutiles précautions! La colère du ciel ſe rioit de mes ſoins, & creuſoit ſous mes pas un abîme, où j'étois près de tomber pour n'en ſortir jamais.

Il eſt certain que les hommes ayant reçu de Dieu la vie & tous les autres biens qu'ils poſsèdent, le même pouvoir qui les leur a donnés peut les ravir ſans injuſtice. Le Créateur exerce un empire abſolu ſur tout ce qui eſt ſorti de ſes mains; s'il nous en accorde un uſage paſſager, c'eſt en ſe réſervant toujours le droit d'en diſpoſer en maître. Qui peut douter de ces vérités?

Mais ſi le murmure & la révolte ſont interdits aux créatures, ſi elles doivent reſpecter, même en périſſant, la ſouveraine volonté qui les frappe & qui les détruit; la douleur & les larmes ne doivent-elles pas du moins leur être permiſes! Leur ôtera-t-on juſqu'à cette malheureuſe reſſource dans leurs maux & dans leurs pertes! Hélas! puiſque nous ſommes ſans force & ſans réſiſtance contre les malheurs qui nous accablent, qu'on accorde au moins ce triſte

privilège à notre foibleſſe, de pouvoir nous affliger avec liberté. Eſt-ce trop ſe flatter, que ſe réduire à un ſi miſérable partage!

Mon lecteur s'apperçoit aſſez de ce qu'il doit attendre dans la ſuite de cette hiſtoire. Ceux qui n'aiment point que leur tranquillité ſoit troublée, même par la compaſſion, ou ceux qui craignent d'être trop attendris par un récit douloureux, doivent interrompre ici leur lecture. Je n'ai plus que des ſoupirs & des pleurs à leur offrir. Je ſens que toutes les plaies de mon cœur vont ſe rouvrir, & qu'elles ſont prêtes à ſaigner. Quatorze ans entiers, paſſés dans la douleur, n'ont pu m'accoutumer à ma perte, qui ſemble ſe renouveller tous les jours.

Selima ſe mit au lit en bonne ſanté. Elle y eut à peine été deux heures, que je la ſentis toute brûlante. Vous êtes malade, lui dis-je avec inquiétude; vous ſouffrez quelque douleur. Elle me répondit qu'elle avoit mal à la tête, & qu'elle étoit altérée; mais que c'étoit une bagatelle, qui ne devoit pas m'alarmer. Je me levai auſſi-tôt, & j'envoyai chercher un médecin, qui lui trouva une fièvre violente. Je me crus perdu, & je commençai dès ce moment à déſeſpérer de ſa vie. Un friſſon mortel ſe répandit dans mes veines, je ſentis des mouvemens qui m'avoient été inconnus juſqu'alors. Cependant, dans la crainte que mon déſeſpoir

ne fût apperçu de Selima, je me fis violence pour prendre un viſage tranquille. Sa fièvre redoubla au point du jour, avec des douleurs inſupportables. Le médecin, que j'avois prié de ne la point quitter, lui fit prendre de tems en tems quelques liqueurs cordiales, qui ne la ſoulagèrent point. La violence de ſa fièvre lui cauſa un tranſport au cerveau, pendant lequel elle répéta cent fois mon nom, comme ſi elle eût eu quelqu'inquiétude pour moi. J'étois plus mort que vif auprès de ſon lit. Je tenois ſes mains brûlantes, & je lui diſois quelques paroles qu'elle n'entendoit qu'à demi. La connoiſſance lui revint entièrement vers le ſoir. Monſieur l'abbé de la Trimouille, qui eut la bonté de ſe tranſporter chez moi à la nouvelle de ſa maladie, me conſeilla de lui faire donner les ſacremens de l'égliſe. Elle les reçut avec des ſentimens vraiment chrétiens. Ses douleurs ne firent plus qu'augmenter juſqu'à minuit. Comme j'étois ſans ceſſe près d'elle, & que le médecin qui y étoit auſſi me recommandoit un profond ſilence, je n'avois que mes yeux qui puſſent ſervir d'interprètes à ma douleur. Elle tournoit auſſi ſur moi ſes regards tendres & languiſſans, & quelquefois elle me ſerroit la main, en m'appelant ſon cher Salem. Le médecin, que je conſultois à tous momens, & qui étoit habile homme, me dit poſitivement qu'il ne croyoit pas qu'elle pût paſſer quatre heu-

res du matin. Il ne raiſonnoit que trop juſte. Mon incomparable épouſe expira à l'heure marquée, après m'avoir dit d'une voix foible & mourante : Aimez-moi toujours ; je meurs en vous aimant.

Pourra-t-on s'imaginer que je ne ſois pas mort moi-même de douleur, ou que je ne me ſois pas percé mille fois le ſein de déſeſpoir ? Que me reſtoit-il à eſpérer au monde, après avoir perdu Selima ? Pourquoi ne me paſſai-je pas mon épée au travers du corps ? Pourquoi ne me précipitai-je pas dans le Tibre ? Tant de chemins peuvent conduire à la mort ! ne devois-je pas choiſir les plus courts ? Hélas ! je les tentai tous l'un après l'autre, & mon cœur déſepéré auroit voulu pouvoir les unir tous enſemble. On crut me rendre un bon office, en éloignant de moi tout ce qui pouvoit favoriſer le deſſein que j'avois pris de mourir ; & l'on me veilla, pendant quinze jours, comme on auroit fait un furieux ou un inſenſé. J'étois en effet dans un état bien plus triſte ; car je perdis, non-ſeulement tout amour pour la vie, mais la raiſon même, & tous les ſentimens de religion. Ni monſieur le cardinal de Janſon, qui m'envoya viſiter pluſieurs fois, ni monſieur l'abbé de la Trimouille, ne firent par leurs ſages conſeils aucune impreſſion ſur mon eſprit. Ils obtinrent de moi, à la vérité, que je ne mourrois pas ; mais je formai le projet d'un genre de vie, qui ne ſeroit guère différent de la mort,

& qui ſelon mes idées ne tarderoit pas long-tems à me la procurer.

J'engageai d'abord le médecin, par l'eſpoir d'une grande récompenſe, à m'apporter, dans une boîte d'or que je fis faire exprès, le cœur de Selima, quoiqu'elle fût déjà inhumée; & de peur qu'il ne lui prît envie de me tromper, je voulus que Comtois, ſur qui je me fiois, fût préſent lorſqu'il iroit faire la nuit cette entrepriſe au tombeau. La choſe fut exécutée heureuſement deux jours après. Fier de la poſſeſſion d'un ſi précieux tréſor, je ne ſongeai plus qu'à remplir promptement mon deſſein. Je louai une maiſon aſſez propre, dans un petit village appelé Veniſi, qui n'eſt qu'à une demi-lieue de Rome, mais entouré de tous côtés d'un bois fort épais, qui en fait une profonde ſolitude. Je m'y rendis avec Comtois & Agade, femme-de-chambre de ma chère épouſe, qui conſentirent à s'attacher à ma fortune. Agade ſe chargea du ſoin de ma fille, que je lui fis amener auſſi avec ſa nourrice. J'emportai à Veniſi tout ce qui avoit ſervi à Selima pendant ſa vie, ſes livres, ſes habits & ſes autres meubles. Ce triſte équipage devoit entrer dans mon projet. Mon premier ſoin fut de faire couvrir les murs & le pavé de la chambre, que j'avois choiſie pour ma demeure, d'un drap noir. Les fenêtres furent bouchées, n'ayant plus envie de revoir la lumière du ſoleil, mais de

me ſervir ſeulement de celle de quelques flambeaux. Je fis ſuſpendre aux murailles les habits de Selima, afin qu'ils puſſent frapper continuellement mes yeux. Je poſai ſon cœur ſur une table, couverte d'un grand tapis noir, au-deſſus de laquelle étoit un tableau qui la repréſentoit au naturel & dans toute ſa beauté. Aux deux côtés de la table étoient des guéridons qui ſoutenoient les flambeaux, dont ce triſte lieu devoit être ſans ceſſe éclairé. Quelques livres, un lit & une robe de couleur noire, compoſoient le reſte des meubles. Telle étoit la diſpoſition de cette eſpèce de tombeau, dans lequel j'avois réſolu de m'enſevelir tout vivant.

Si les pleurs & les ſoupirs ne peuvent porter le nom de plaiſirs, il eſt vrai néanmoins qu'ils ont une douceur infinie pour une perſonne mortellement affligée. Tous les momens que je donnois à ma douleur, m'étoient ſi chers, que pour les prolonger je ne prenois preſque aucun ſommeil. Deux mois ſe paſſèrent, ſans que je penſaſſe même à me jetter ſur mon lit. Ma ſituation ordinaire étoit de me tenir aſſis près de la table ſur laquelle repoſoit mon tréſor, de le contempler en ſoupirant, de lui adreſſer la parole comme ſi j'euſſe eu Selima devant les yeux, & de lui donner ſouvent mille baiſers, en l'arroſant de mes larmes. Je m'imaginois que ce cœur, autrefois ſi tendre, répondoit encore à

mes ſentimens, qu'il plaignoit mes peines, & qu'il approuvoit les témoignages de ma fidélité & de mon amour. Quelquefois je penchois ma tête abattue ſur la table, ou ſur le dos de ma chaiſe; & le ſommeil fermoit mes yeux pendant quelques momens: mais mes gémiſſemens en devenoient plus vifs à mon réveil. Je jettois des cris, & je pouſſois des ſoupirs, qui attiroient Comtois à ma chambre, dans l'appréhenſion qu'il ne me fût arrivé quelque fâcheux accident. Ce pauvre valet ſe mettoit à pleurer, en voyant le pitoyable état où j'étois. Il ſe retiroit ſans parler, lorſqu'il m'avoit trouvé dans ma poſture ordinaire. Je mangeois peu. Je dormois encore moins. Je liſois même très-rarement. Il eſt incroyable que j'aie pu paſſer un an tout entier dans cette manière de vivre. C'eſt le ciel ſans doute qui prit ſoin de me conſerver la ſanté du corps, pour m'ouvrir un jour les yeux ſur le danger de mon ame; car je perdis toute idée de religion pendant cette fatale année: ou ſi je penſai quelquefois à Dieu, ce fut pour l'accuſer de rigueur & d'injuſtice.

Quelque ſolitaire que ſoit la ſituation de Veniſi, il étoit impoſſible qu'étant ſi proche de Rome, le bruit de mon aventure ne s'y répandît pas à la fin. On en apprit toutes les circonſtances; & chacun plaignit mon malheur, en même-tems qu'on admiroit ma réſolution. M. l'abbé de la Trimouille

fut le premier, que l'amitié & la compaſſion amenèrent à Veniſi. Quoique j'euſſe défendu à mes gens d'ouvrir la porte de ma maiſon, ils ne crurent point que mes ordres regardaſſent un homme de cette diſtinction. Je fus ſurpris de voir cet illuſtre abbé entrer dans ma chambre, ſans m'avoir fait avertir de ſon arrivée. Où ſuis-je? me dit-il en m'embraſſant. Dois-je en croire mes yeux? & n'eſt-ce point une ombre que je vois ſous la figure d'un homme?

Plût au ciel, Monſieur, lui répondis-je, que je puſſe perdre bientôt ce reſte de figure, qui me diſtingue encore des ombres! Je trouverois du moins en mourant, un repos que je ne puis eſpérer ſur la terre. Vous n'y penſez pas, reprit l'abbé de la Trimouille; ſavez-vous que votre vie appartient à Dieu, & que vous devez travailler à la conſerver, tant qu'il la juge néceſſaire au monde? Moi, répliquai-je, moi, néceſſaire au monde! Hélas! que fais-je parmi les vivans? Je les importune par mes gémiſſemens. Je les épouvante par mes cris. Vous me paroiſſez vous-même effrayé de ma préſence! Non, je ne ſaurois trop invoquer la mort, puiſque la vie m'eſt inſupportable, & qu'elle ne peut plus me rendre utile à perſonne. Mais c'eſt vous-même, repartit-il, qui vous réduiſez à cette inutilité. Le remède eſt facile. Que ne faites-vous un effort pour vous rendre à ce que la religion & la

raiſon demandent de vous? Un deuil ſi long & ſi extraordinaire n'honore-t-il pas aſſez la cendre de votre épouſe? Lui rendrez-vous la vie, en vous faiſant mourir pour elle? Songez que ſi Dieu permet qu'elle entende vos pleurs, & qu'elle ſoit encore ſenſible à votre amour, il n'eſt pas croyable qu'elle prenne plaiſir à vous voir paſſer vos jours dans une triſteſſe qui vous conſume. Si elle ignore ce que vous faites pour elle, vous perdez vos peines, & vous irritez Dieu, en vous révoltant contre ſes volontés.

Monſieur de la Trimouille me fit quantité d'autres raiſonnemens de la même nature, & conclut enfin qu'il falloit que je retournaſſe à Rome avec lui. Ma douleur étoit trop ingénieuſe & trop opiniâtre, pour céder ſi facilement. Je combattis toutes ſes raiſons; & je conclus à mon tour, que des malheurs tels que les miens méritoient des larmes éternelles. Il m'aſſura de la continuation de ſon eſtime, & me promit de m'honorer ſouvent de ſa viſite. Je me vis en peu de tems, aſſiégé par un nombre conſidérable de perſonnes de diſtinction, que la curioſité ou l'amitié attiroient chez moi. Ils employèrent les mêmes raiſons pour me faire renoncer à un genre de vie ſi triſte. Je leur oppoſois les mêmes réponſes. Enfin, las d'être expoſé aux diſcours de tant de conſolateurs importuns, j'avois pris la réſolution de chercher un aſyle moins

connu, lorſqu'un jour on m'annonça la viſite d'un gentilhomme françois, qui ſe diſoit de mes parens. L'ayant fait introduire, je fus frappé effectivement de quelques-uns de ſes traits; mais c'étoit un ſouvenir ſi confus, que je ne pus me le remettre. Il ſembloit attendre néanmoins que je le reconnuſſe; & voyant à-peu-près ſon deſſein, je lui dis que ſon viſage n'étoit pas étranger pour moi, & qu'il me feroit plaiſir de ſe faire connoître davantage. Il ne me répondit qu'en ſe jettant à mon cou. Il me tint quelque tems embraſſé, ſans parler. Ah! mon cher marquis, s'écria-t-il, ne reconnoiſſez-vous pas le chevalier de.... qui vous a toujours ſi tendrement aimé? Dans quel état vous revois-je? Hélas! qu'ai-je appris? La fortune ne ſe laſſe donc pas de ſes injuſtices? Serez-vous toujours aimable, & toujours malheureux?

J'avoue que mon cœur s'ouvrit pour un moment à la joie, quand j'eus reconnu mon oncle, le chevalier de..... On a vu, dans le commencement de ces mémoires, que j'avois eu de l'inclination pour lui dès ſon enfance. D'un autre côté ſa vue me fit rappeler tout-d'un-coup le ſouvenir de mon père. Ces deux idées m'attendrirent. Je lui rendis ſes careſſes; & l'ayant fait aſſeoir: Vous voyez, lui dis-je, à quel point le ciel m'a rendu miſérable. Je ne parle point des malheurs que vous connoiſſez, & dont vous avez été témoin, ni de ceux que j'ai

eſſuyés depuis, dans tous les endroits où mon mauvais ſort m'a conduit. Celui qui cauſe aujourd'hui mes gémiſſemens les réunit tous. Je me conſume, depuis dix mois, dans les pleurs ; & je tâche de hâter ma mort, comme l'unique bien qui me reſte à eſpérer. Mais vous, mon cher chevalier, par quel haſard vous trouvez-vous dans cette triſte maiſon ? Que me direz-vous de mon père, de vous-même, & de toute la famille ?

Le chevalier commença par m'aſſurer que mon père ſe portoit bien, & qu'il n'avoit point eu d'autre chagrin que celui qu'il avoit reſſenti en apprenant que j'avois été tué en Servie par les turcs. Il me dit que Scoti, qui m'avoit cru mort avec monſieur de Mariener & le reſte du détachement, avoit rapporté cette fauſſe nouvelle à ſon retour d'Allemagne ; que pour lui, étant arrivé à Rome depuis quelques jours pour une affaire d'importance, il avoit été informé de mon malheur par le bruit public ; que l'opinion de ma mort lui avoit d'abord cauſé quelqu'embarras ; mais qu'ayant été inſtruit de tout par monſieur le cardinal de Janſon & par monſieur l'abbé de la Trimouille, l'aſſurance que j'étois en vie l'avoit comblé de joie, & qu'il étoit venu auſſi-tôt avec un empreſſement extrême pour partager avec moi mes douleurs, & pour m'offrir les ſoulagemens qu'il croyoit y pouvoir apporter. Il me raconta enſuite les changemens qui

étoient arrivés dans la famille; la mort de la comteſſe ſa mère, & celle de ſon frère aîné, qui n'avoit pas laiſſé d'enfans; de ſorte qu'il ſe trouvoit leur unique héritier : mais qu'ayant été dès ſa jeuneſſe dans l'ordre des chevaliers de Malthe, il avoit fait des vœux, & que c'étoit pour s'en faire relever, qu'il avoit entrepris le voyage de Rome. Il me proteſta que je ſerois le maître de ſes biens plus que lui, & qu'il ne les vouloit employer qu'à me reconduire en France, & à m'y faire oublier mes infortunes paſſées. Enfin ce généreux chevalier me donna mille marques de la plus parfaite tendreſſe, & de la plus ſincère compaſſion.

Je lui en donnai auſſi de la reconnoiſſance la plus vive. Je vois bien, lui dis-je, mon cher chevalier, que le ciel veut retarder ma mort, puiſqu'il rend aujourd'hui mon cœur capable d'un ſentiment de joie. Ce que vous m'apprenez de vous-même me touche beaucoup; ce que vous m'avez dit de mon père me fait naître une forte envie de le revoir. Je conſens à retourner en France. Pour la promeſſe que vous me faites de m'y rendre heureux, elle eſt bien une preuve de votre généroſité; mais elle ne ſauroit flatter mon eſpérance. Ma deſtinée eſt de ne l'être en aucun lieu; & ſans prévoir de nouveaux malheurs, j'ai aſſez de mortels ſentimens qui m'occupent, pour être toute ma vie le plus infortuné de tous les hommes. Voyez-vous

Ce fidele Valet se jetta à mes pieds en entrant; il les mouilla de ses pleurs.

J. Mariller Inv.

S. de Longueil Sc.

cette boîte ? continuai-je en lui montrant le cœur de Selima : voilà le tombeau de mes plaiſirs, & la ſource éternelle de mes peines. Il n'y aura de moment heureux pour moi que celui de la mort où mon cœur ſe rejoindra à celui de ma chère épouſe, qui eſt ici renfermé. Le chevalier prit la boîte entre ſes mains & la baiſa reſpectueuſement. Je lui fis voir le portrait de celle à qui ce précieux reſte avoit appartenu. Il en fut charmé comme de la plus belle choſe qu'il eût jamais vue. Il le fut bien davantage du récit que je lui fis de ſes admirables qualités, & de la tendreſſe infinie qu'elle avoit eue pour moi : chaque parole me coûtoit quelques larmes ou un ſoupir.

Après avoir paſſé quelques heures dans un entretien ſi doux, le chevalier me pria d'accorder la permiſſion d'entrer dans ma chambre à Scoti qui mouroit dehors, de l'impatience de me voir. Quoi ! lui dis-je, Scoti eſt avec vous ? Qu'il entre ; je le veux voir promptement. Ce fidèle valet ſe jetta à mes pieds en entrant ; il les mouilla de ſes pleurs, & me dit mille choſes, telles que l'excès de ſa joie les lui inſpiroit. Je lui fis raconter la manière dont il étoit revenu en France, après m'avoir cru mort. Il ſe tira bien de ce récit ; & il nous exprima d'un air fort touchant la douleur que ma perte lui avoit cauſée. Lorſqu'il eut fini, il ſe tourna vers le chevalier, & nous ſurprit par ce compliment qu'il

lui adreſſa : Monſieur, lui dit-il, vous avez bien voulu me recevoir à mon retour pour votre valet-de-chambre, & c'étoit la plus heureuſe condition que je puſſe eſpérer après avoir perdu mon cher maître : mais aujourd'hui que j'ai le bonheur de le retrouver, permettez, s'il vous plaît, que je vous quitte pour employer le reſte de ma vie à ſon ſervice. Le chevalier prévint ma prière en aſſurant Scoti qu'il y conſentoit de tout ſon cœur, & qu'il trouvoit ſa demande fort juſte. Ainſi ce pauvre garçon reprit auprès de moi la place qu'il avoit occupée ſi long-tems.

J'offris au chevalier d'écrire en ſa faveur à monſieur le cardinal de Janſon, & à d'autres perſonnes dont j'avois l'honneur d'être connu particulièrement, & qui pouvoient avancer ſes affaires. Son mérite joint à mes recommandations, les fit réuſſir plutôt qu'il ne l'eſpéroit. Je ne quittai point ma maiſon de Veniſi juſqu'au tems de notre départ. Mais quoique je ne changeaſſe rien à la vie que j'y avois menée, je me rendis un peu plus facile à recevoir les viſites de diverſes perſonnes qui me faiſoient cet honneur. La converſation rouloit toujours ſur le mérite de Selima, ſur la conſtance de mon amour & ſur l'excès de ma triſteſſe. Un eccléſiaſtique d'un rang diſtingué me raconta un jour l'hiſtoire ſuivante, à cauſe du rapport qu'elle avoit avec la mienne.

Sixte

Sixte V ayant été élevé à la première dignité de l'égliſe, travailla comme les autres papes à l'aggrandiſſement de ſa famille. Parmi ſes parens, il y en avoit un qui s'appeloit du même nom que lui, c'eſt-à-dire Perretti, & dont l'eſprit promettoit beaucoup, quoiqu'il n'eût point eu d'autre éducation que celle qu'on donne à un pauvre enfant de village. Ce jeune homme étant venu à Rome fut préſenté au pape, qui lui propoſa d'entrer dans l'état eccléſiaſtique. Il fut obligé de prendre ce parti par timidité malgré ſes inclinations qui en étoient fort éloignées. Il fit en peu de tems ſes études avec tant de diſtinction, qu'il devint cher à Sixte V. Tout le monde s'attendoit à le voir monter aux premiers emplois, & le pape lui ordonna de prendre les ordres ſacrés dans cette vue. Mais Perretti, que la qualité de parent du pape & le commerce du monde avoient déjà formé, ſe ſentit aſſez de hardieſſe pour ne plus déguiſer ſa répugnance. Sixte V ſurpris en voulut ſavoir la raiſon. Perretti prit ce moment pour ſe jeter à ſes pieds, & pour lui ouvrir ſon cœur. Dans le tems qu'il n'étoit encore qu'un pauvre payſan, il avoit eu des yeux pour reconnoître la beauté de la fille du ſeigneur de ſa paroiſſe, qui ſe nommoit le ſignor Monetto, & l'amour s'étoit gliſſé dans ſon cœur. La fortune n'avoit point changé ſes ſentimens. Il confeſſa au pape

que s'il avoit assez de bonté pour vouloir le rendre heureux, il falloit lui permettre d'épouser sa maitresse. Après avoir balancé un moment, Sixte V y consentit. Perretti part avec cette heureuse permission, demande la fille du signor Monetto, qui se crut trop honoré de devenir allié du pape, & revient à Rome après son mariage, pour présenter son épouse au chef de l'église. Elle parut aimable aux yeux de toute la cour romaine. Perretti jouissoit de son bonheur en attendant les bienfaits de son parent qui ne pouvoient lui manquer, lorsqu'une mort imprévue lui enleva sa chère épouse dans la première année de leur mariage. Ce coup abattit sa constance. Il résolut de se dérober au monde, pour se livrer tout entier à sa douleur. Par le crédit qu'il avoit en qualité de parent du pape, il obtint secrètement qu'on le laissât descendre dans le caveau où son épouse avoit été renfermée; il y prit des provisions pour long-tems, & de quoi s'éclairer dans l'obscurité. Là, seul, & uniquement occupé de sa perte, il passa deux mois sans que personne pût savoir ce qu'il étoit devenu. Enfin le sacristain de l'église où étoit le caveau, qui avoit seul le secret de Peretti, crut s'ouvrir un chemin aux honneurs, en découvrant au pape cette lugubre histoire. Perretti fut ramené au jour malgré lui; & dégoûté du mariage par un si malheureux succès, il embrassa l'état ecclésiastique, &

poſſéda enſuite une des plus éclatantes dignités de l'égliſe.

Monſieur Sachetti, qui me rapporta cette hiſtoire, en prit occaſion de m'exciter à prendre le parti de l'égliſe, pour me remettre, diſoit-il, de mes longues agitations par une vie douce & tranquille. Je n'étois point en état de goûter ce conſeil. Je demeurai dans la réſolution de retourner en France. Nous partîmes de Rome, après que j'eus rendu les civilités que je devois à mes amis, & nous arrivâmes heureuſement à Marſeille ſur une galère du pape qui portoit monſieur le nonce.

Nous prîmes auſſi-tôt le chemin de notre province. J'eus la douce conſolation de retrouver mon père, & de décharger ma douleur dans ſon ſein. La ſatisfaction que j'avois à le voir ſouvent, & à l'entretenir, me fit céder aux inſtances du chevalier qui me preſſoit fortement de choiſir ma demeure dans ſon château. J'y paſſai pendant quelques années, une vie ſolitaire & pleine de langueur, inſenſible aux divertiſſemens que cet oncle aimable tâchoit de me procurer, & toujours poſſédé d'une ſombre & profonde triſteſſe. Je l'engageai à ſe marier, preſque malgré lui. Son deſſein étoit de partager ſes biens avec moi pendant ſa vie, & de faire, en mourant, ma fille ſon héritière univerſelle. Je m'oppoſai à cette généreuſe inclination. Il faut, lui dis-je, que notre maiſon

ſubſiſte, & que vous laiſſiez un ſucceſſeur. Peut-être conſentirois-je à votre envie, ſi ma fille étoit d'un autre ſexe ; mais je ſerai trop content, ſi vous voulez bien me promettre de prendre ſoin d'elle au cas que ma mort arrive avant ſon établiſſement.

Ma petite Julie croiſſoit à vue d'œil. Je lui avois donné ce nom en mémoire de ma chère ſœur. Elle repréſentoit ſi parfaitement ſa mère, qu'il auroit été difficile de s'y méprendre, quand on avoit vu le portrait de Selima que j'avois apporté d'Italie. Dès l'âge de cinq ou ſix ans, Julie paroiſſoit ſentir mes peines. Elle pleuroit quelquefois en voyant mes triſtes regards s'attacher ſur elle, & la conſidérer long-tems d'un air attendri. Elle s'efforçoit de me conſoler par ſes petites careſſes. Je lui montrois le portrait de Selima, & je l'accoutumois à regretter une mère dont elle auroit fait les délices. Comme Agade n'avoit pas les manières aſſez françoiſes, pour l'élever auſſi bien que je le ſouhaitois, je la mis pour quelques années dans un couvent célèbre de religieuſes, où l'on recevoit de jeunes perſonnes de qualité, pour leur donner de l'éducation. Agade voulut la ſuivre ; ce que j'eus quelque peine à obtenir de la ſupérieure du couvent.

Peu de tems après je perdis mon père. Il mourut de la mort des ſaints, après avoir vécu comme

eux. J'étois près de lui, lorſqu'il rendit le dernier ſoupir. Je lui demandai en grace de m'obtenir de Dieu celle de le ſuivre bientôt. Il me le promit d'un viſage riant, & qui ne ſe ſentoit point des horreurs de la mort. Si cette perte me fit verſer des larmes, ce n'étoit point de ces larmes amères que la douleur arrache. Je trouvois au contraire de la douceur à penſer que la vie ſainte d'un père ſi cher alloit être couronnée. Je conſidérois ſon bonheur avec des yeux d'envie. Il eſt au port, diſois-je, hélas! le rejoindrai-je bientôt? Je l'ai toujours invoqué depuis dans mes prières.

Mes occupations ont été ſi ſimples dans la ſuite de ma vie, qu'elles ne méritent point un détail qui n'auroit rien d'intéreſſant. Le chevalier qui porte à préſent le nom de comte de.... n'a rien relâché juſqu'aujourd'hui de ſa généreuſe amitié. Il m'a preſſé même fort long-tems de penſer à un ſecond mariage; & les inſtances qu'il m'a faites ſur cet article, ſont l'unique chagrin qu'il m'ait jamais cauſé. Lorſque ma fille eut atteint l'âge de quinze ans, il fut le premier à me faire ſonger à ſon établiſſement. Je trouvai qu'en effet il étoit tems de la retirer du lieu ſolitaire où elle étoit. Je me rendis moi-même au couvent dans le deſſein de l'en faire ſortir, & de l'amener au château du comte. On ne peut être plus ſurpris que je le fus de la réponſe qu'elle fit à cette propoſition. Mon cher père, me dit-elle,

je vous conjure de me laiſſer toute ma vie dans cette ſainte retraite. Je ſens que la volonté divine m'appelle à l'état religieux. Je n'attendois que le bonheur de vous voir pour vous demander votre conſentement; j'oſe eſpérer que vous ne me le refuſerez pas.

Je fus quelque tems incertain ſur la manière dont je devois lui répondre. Enfin je l'aſſurai que je l'aimois trop pour vouloir gêner ſes inclinations, & qu'elle me verroit conſentir à tout ce qui pourroit la rendre heureuſe. Mais, ajoutai-je, ſongez-vous bien, ma fille, au chagrin que votre réſolution va me cauſer? Quoi! vous voulez abandonner votre père, qui vous regardoit comme ſon eſpérance & ſa conſolation, & qui ſe promettoit de paſſer le reſte de ſes jours avec vous? Prenez du moins du tems pour y faire une ſérieuſe attention. Je veux abſolument que vous ſortiez aujourd'hui de cette maiſon, pour venir demeurer quelque tems avec moi. Vous ſerez libre d'y revenir, ſi vous perſiſtez dans vos ſentimens. Je la ramenai ainſi au château. Le comte, à qui j'appris ſon deſſein, employa toute ſon adreſſe pour lui ôter cette idée mal-entendue de dévotion. Elle l'écoutoit avec douceur. Elle badinoit même agréablement avec lui : mais ſon eſprit demeuroit inflexible, & rien ne paroiſſoit capable de la faire changer. Sa beauté lui attira la viſite & les hommages de toute la

jeune nobleſſe du canton. Elle faiſoit ſemblant de ne point s'appercevoir de l'empreſſement qu'on marquoit pour elle. Les ſoupirs de ſes amans la faiſoient rire, & elle nous divertiſſoit par le récit de leurs expreſſions tendres qu'elle traitoit de ridicules. Le comte ſe déſeſpéroit de voir que rien ne pouvoit vaincre ce petit cœur. Un jour, en retournant d'une viſite qu'il avoit rendue à un gentilhomme de ſes voiſins, il me dit en riant qu'il avoit trouvé de quoi rabattre la fierté de Julie, & qu'on lui ameneroit le lendemain l'amour même, pour triompher d'elle. Il parloit d'un jeune gentilhomme, qui étoit arrivé nouvellement de Paris, & qu'il avoit invité à le venir voir. Il eſt vrai que je le trouvai d'une figure charmante, en le voyant entrer au château avec quelques autres de nos voiſins. Je ne doutai point que ma fille, qui ne pouvoit avoir le cœur ſi dur qu'elle le faiſoit paroître, étant née d'un père & d'une mère ſi tendres, ne fût touchée de l'amour de cet aimable jeune homme, s'il arrivoit qu'il en prît pour elle. Le comte ne tarda point à leur procurer l'occaſion de ſe connoître. Leurs regards ſe rencontrèrent bientôt. Ces deux cœurs étoient faits pour s'aimer. J'avois les yeux attentifs ſur ma fille. Elle s'apperçut que je l'avois ſurpriſe dans le moment qu'elle jettoit un coup-d'œil ſur le jeune marquis. Elle en rougit; & elle affecta de ne plus le regarder.

Je lui dis le ſoir, un peu malicieuſement, que j'aurois ſouhaité que monſieur le marquis de..... qui me paroiſſoit lui vouloir du bien, eût pu lui plaire; qu'il me plaiſoit beaucoup à moi-même, & que j'en aurois fait volontiers ſon mari. Elle me répondit, avec un dédain de commande, qui étoit démenti par ſa douceur naturelle, que je ſavois de quel époux elle avoit fait choix, & qu'elle n'attendoit que mes ordres pour aller prendre les ſeules chaînes qu'elle vouloit porter. Eh! ma chère fille, interrompis-je en l'embraſſant, pourquoi me fais-tu myſtère de ce qui ſe paſſe dans ton cœur? Pourquoi te contraindre avec un père qui t'aime, & qui ne ſouhaite que de te voir heureuſe? Tu me déguiſes en vain tes ſentimens. Je les ai pénétrés. Le marquis t'eſt plus cher que tu ne veux l'avouer, plus cher que tu ne le penſes peut-être toi-même. Sa rougeur & ſon trouble achevèrent de me perſuader qu'elle aimoit. Le jeune marquis, qui en étoit devenu amoureux juſqu'à l'excès, & qui ne croyoit plus pouvoir vivre ſans la voir, me pria d'approuver ſa paſſion, & de lui permettre quelqu'eſpérance. Il ne laiſſa plus paſſer de jour ſans venir au château. Le mariage ſe fit enfin, avec une égale ſatisfaction des deux amans, & l'applaudiſſement général de toute la nobleſſe du pays. Je donnai à ma fille tout l'argent qui me reſtoit, avec les pierreries & les bijoux de mon épouſe; ce qui montoit du moins

à la ſomme de deux cens cinquante mille francs. Le comte, dont la généroſité n'avoit pas de bornes, lui fit préſent en pur don d'une de ſes plus belles terres.

Il avoit perdu ſa femme, peu de tems après ſon mariage, c'eſt-à-dire, environ deux mois avant celui de ma fille ; elle ne lui avoit pas laiſſé d'enfans, & je ne lui voyois aucune inclination à prendre de nouvelles chaînes. La crainte de contribuer à cette froideur, par le fond de triſteſſe qui m'accompagnoit toujours, fut le premier motif qui me fit penſer à notre ſéparation. Je n'avois été retenu que par ma tendreſſe pour ma fille. Son établiſſement me rendoit la liberté de ſuivre ma plus chère inclination, qui me portoit à la ſolitude. Je jettai les yeux ſur une abbaye, qui n'étoit éloignée que d'une journée de la demeure du comte ; & ſans pouſſer le détachement du monde auſſi loin que mon père, je me flattai d'y pouvoir retrouver la paix du cœur dans les exercices d'une vie douce & tranquille. Un événement fort extraordinaire, dans lequel je fus mêlé ſans m'y être attendu, mit le ſceau à ma réſolution.

Entre pluſieurs perſonnes de diſtinction, avec leſquelles nous vivions familièrement, j'avois conçu beaucoup d'amitié pour un homme de mon âge, qui s'étoit retiré dans une ville voiſine, après avoir été long-tems conſul de France dans une des

échelles du Levant. Il ſavoit, comme moi, la langue turque. Sa fortune n'avoit pas toujours répondu à ſa naiſſance ; mais cette raiſon, qui l'avoit conduit dans les pays étrangers, étoit devenue un motif ſi puiſſant pour ſon induſtrie, que dans l'eſpace de quinze ou vingt ans, il avoit amaſſé des biens conſidérables. Pour les qualités naturelles, je ne lui connoiſſois pas d'autre défaut qu'un penchant exceſſif pour les femmes. Il joignoit aux plus nobles ſentimens de la généroſité, de la droiture & de l'honneur, toutes les lumières & tous les agrémens de l'eſprit ; mais s'étant amolli dans un climat voluptueux, il me confeſſa qu'il y avoit pris des habitudes auxquelles il n'avoit pu renoncer à ſon retour. Après avoir abuſé des libertés de l'Aſie, pour ſe permettre d'entretenir un grand nombre de maitreſſes, il avoit cru donner beaucoup aux loix & aux bienſéances de ſa patrie, en réduiſant ſes affections à deux de ces femmes qu'il avoit amenées en France, & qu'il ne faiſoit pas difficulté de garder dans ſa maiſon, à titre de malheureuſes orphelines qu'il avoit rachetées de l'eſclavage & converties au chriſtianiſme. L'une étoit géorgienne, & l'autre cyprienne ; toutes deux d'une figure ſéduiſante, & la plus âgée d'environ vingt cinq ans. Il avoit deux enfans de la ſeconde ; mais le plus vif penchant de ſon cœur étoit pour la première. Elles vivoient dans une parfaite intelligence, par le ſoin qu'il avoit de

ne pas leur faire appercevoir d'inégalité dans le partage de ſes affections.

Cet aveu, qu'il me fit un jour, & ſur lequel j'étois déjà prévenu par les ſoupçons publics, m'autoriſoit naturellement à lui repréſenter qu'une intrigue ſi contraire à nos uſages, ne pouvoit ſe ſoutenir long-tems en France. Mes idées de religion n'étoient pas encore aſſez pures, ni mon zèle aſſez vif, pour me faire employer des motifs plus puiſſans que ceux de la raiſon & de l'honneur; mais après lui avoir fait enviſager les obſtacles qu'il trouveroit tôt ou tard à ce double commerce, je lui parlai de l'honnêteté naturelle, qui me paroiſſoit bleſſée par l'indifférence qu'il marquoit pour le ſort de ſes enfans. Il les faiſoit élever avec ſoin, mais dans une campagne éloignée, & ſous des noms déguiſés, ſans aucune vue pour l'avenir, & comptant uniquement ſur ſon bien, qui le mettroit toujours en état de pourvoir à leur fortune. Outre la tache de leur naiſſance, qui étoit un mauvais héritage à leur laiſſer, je lui fis conſidérer que ſa vie étant incertaine, comme celle de tous les mortels, il ne reſteroit aucune eſpérance à ces petits malheureux, s'il venoit à la perdre par quelqu'accident. Mon exemple étoit une preuve ſans réplique, dans un cas où les différences mêmes étoient extrêmement à mon avantage, & prouvoient aſſez qu'il ne faut rien attendre de l'équité naturelle, contre les loix

de l'ordre établi. En un mot, je me voyois exclus de tous les droits de la ſucceſſion, pour de ſimples formalités civiles qui avoient manqué au plus ſaint de tous les mariages.

Il parut frappé de ces réflexions; & dans l'abondance des généreux ſentimens dont il étoit rempli, il acheva de m'ouvrir ſon cœur. Mes deux eſclaves, me dit-il, ou pour leur donner un nom qu'elles méritent mieux, mes deux maitreſſes, ne ſont point des femmes dont le mérite ne conſiſte que dans leur figure. Elles ont toutes deux de l'eſprit & de la fierté. J'ai penſé plus d'une fois, que ſi je me déterminois jamais pour le mariage, ce ne pourroit être qu'en faveur de l'une ou de l'autre; & je les eſtime aſſez pour n'être point arrêté par le ſouvenir de leur ancienne condition. Mais je ſerois cruellement partâgé, s'il étoit queſtion du choix. Vous n'en ſauriez juger, ajouta-t-il, ſi je ne vous explique par quelle ſorte de lien je ſuis attaché à ces deux femmes, & comment elles ſont tombées entre mes mains.

La cypriote, qui ſe nommoit Hélène Arriki, avoit été enlevée dans ſon île par un officier turc, qui l'amena dans le port où je réſidois, pour la conduire à la ville où il avoit ſon établiſſement. Soit qu'il l'eût enlevée malgré elle, comme elle s'eſt toujours efforcée de me le perſuader, ſoit que le repentir eût ſuivi de près quelque folle paſſion,

elle ſe déroba le ſoir à ſon raviſſeur ; & n'ayant pas eu de peine à ſe faire conduire chez le conſul de France, elle vint, en qualité de grecque, me demander ma protection contre une violence ſuppoſée. Je ne balançai point à la lui accorder. Ma déclaration, que je fis ſur le champ au cadi, eut tout l'effet qu'elle en avoit eſpéré. L'officier turc eut à peine le tems de ſe mettre à couvert par la fuite. Hélène demeura tranquille dans ma maiſon, pour attendre un vaiſſeau qui fît voile en Chypre. Mais ſa beauté n'ayant pas eu moins de part que la juſtice au ſervice que je lui avois rendu, je ne pus la voir long-tems dans cette familiarité, ſans lui faire connoître une partie de mes ſentimens. Ce n'étoit point une paſſion qu'elle m'avoit inſpirée ; cependant les marques en furent aſſez preſſantes, pour lui perſüader qu'elle avoit pris beaucoup d'empire ſur mon cœur. Je dus peut-être, à ſa vanité plus qu'à ſon amour, les complaiſances qu'elle eut pour moi, d'autant plus que ſa naiſſance, qui étoit honnête, & le pouvoir qu'elle avoit de diſpoſer d'elle-même, donnant beaucoup de prix au ſacrifice qu'elle me faiſoit de ſa liberté ; je lui promis une eſpèce de ſupériorité ſur pluſieurs autres femmes que j'avois achetées ſucceſſivement, & qui ne pouvoient lui diſputer cette préférence. Auſſi la paix n'en régna-t-elle pas moins entre ſes rivales. J'eus d'elle mes deux enfans ; ils me la

rendirent encore plus chère, parce que je n'en avois d'aucune de ſes compagnes, & je lui dois ce témoignage, qu'elle n'a jamais abuſé des droits que cette nouvelle diſtinction lui donnoit ſur toutes les autres.

Dans le deſſein que je méditois déjà de repaſſer en France, avec un bien qui ſuffiſoit à mon ambition, il auroit été fort heureux pour moi que ma ſituation n'eût pas changé, & qu'en laiſſant une douzaine de femmes, dont je n'avois jamais compté de me faire accompagner juſqu'en Europe, j'euſſe pu revenir avec la ſeule Hélène, à laquelle ſes deux enfans m'attachoient, & que j'aurois été le maître de préſenter ici ſous le titre qu'il m'auroit plu de lui accorder. Je ne me ſentois pas même d'éloignement à lui en donner un légitime, & je n'étois combattu que par le ſoupçon qui m'étoit toujours reſté de ſes amours avec l'officier turc. Mais une aventure, que je commence à regarder comme le plus grand malheur de ma vie, altéra tout d'un coup mes diſpoſitions.

Dans un voyage que je fus obligé de faire en Perſe pour les affaires du roi, j'avois pris pour guide, à mon retour, un arabe, dont on m'avoit garanti le courage & la fidélité. Ma ſuite n'étoit compoſée d'ailleurs que de quatre domeſtiques. Un jour en traverſant un déſert d'Arabie, la diſette d'eau, ou plutôt l'infection que les ſauterelles

avoient répandue dans tous les puits qui ſe trouvent ſur la route, nous avoit réduits pour toute reſſource à une petite quantité d'eau fraîche, que mes gens portoient dans des outres; nous apperçumes, à quatre cens pas d'une colline, un cavalier bien monté, qui venoit vers nous à toute bride. Je m'arrêtai avec quelque défiance, dans un lieu rempli de brigands. Mes gens, qui étoient armés de fuſils, couchèrent le cavalier en joue. Il retint ſon cheval, & nous cria en langue turque, qu'il ne penſoit point à nous inſulter. En nous tenant ce diſcours, il reculoit ſur ſes traces, pour ſe mettre hors de la portée de nos armes; & lorſqu'il ſe crut en ſûreté, il fit entendre par quelques ſignes de la main, qu'il deſiroit nous parler. Mon arabe ne balança point à s'approcher de lui. Je les laiſſai un moment enſemble. Après quelques mots d'explication, le cavalier s'étant aſſuré qu'il n'avoit rien à craindre, deſcendit de cheval. Les complimens ne furent pas longs. Il étoit ſi plein de ſon malheur, qu'il me demanda auſſi-tôt notre aſſiſtance. J'ai, me dit-il, derrière cette colline, une groſſe compagnie que j'amène d'Alep. Avancez-vous pour être témoin de notre funeſte ſituation; & peut-être aiderez-vous à notre ſalut. Je montai la colline avec mes gens; & je découvris bientôt la caravane, compoſée d'une vingtaine de valets, & d'environ cent chameaux qui ſervoient à porter dans des bahus, à la manière de Per-

ſe, deux cens filles, âgées de douze à quinze ans. Elles étoient dans un état, dont la ſeule vue inſpiroit la pitié, couchées par terre, la plûpart fort belles, mais les yeux baignés de larmes, & le déſeſpoir peint ſur leurs viſages. Les unes jettoient des cris pitoyables, & d'autres s'arrachoient les cheveux. Jamais je ne ſerai auſſi touché que je le fus de ce ſpectacle; & quoique j'entreviſſe une partie de la vérité, je demandai au cavalier qui étoient ces miſérables filles, & d'où venoient leurs lamentations? Il me répondit en italien, que je voyois ſa ruine entière; qu'il étoit un homme perdu, & plus déſeſpéré cent fois que toutes ces filles. Il y a dix ans, ajouta-t-il, que je les élève dans Alep, avec des ſoins & des peines infinies, après les avoir achetées bien cher. C'eſt ce que j'ai pu raſſembler de plus beau en Grèce & en Arménie; & dans le tems que je les conduis pour les vendre à Bagdad, où la Perſe, l'Arabie & le pays du Mogol s'en fourniſſent, j'ai le malheur de les voir périr faute d'eau, pour avoir pris ce chemin comme le plus sûr.

Ce récit m'inſpira une égale horreur pour ſa perſonne & pour ſa profeſſion. Cependant je feignis d'autres ſentimens, pour l'engager à m'apprendre le reſte de ſon aventure. Il continua librement; & nous montrant des foſſes, qui venoient d'être comblées: J'ai déja fait enterrer, me dit-il, plus de vingt de ces filles, & dix eunuques, qui ſont morts pour

pour avoir bu de l'eau des puits. C'eſt un poiſon mortel pour les hommes & les bêtes. A peine même y trouve-t-on de l'eau; ce ne ſont que des ſauterelles mortes, dont l'odeur ſeule eſt capable de tout infecter. Je n'ai, pour ſoutenir les plus foibles de mes filles, que le lait de quelques chameaux femelles; & ſi l'eau continue de leur manquer, il faut m'attendre à laiſſer dans ce déſert la moitié de mes eſpérances.

Pendant que je déteſtois, au fond du cœur, la barbarie de cet infâme marchand, la compaſſion dont j'étois rempli pour tant de malheureuſes, me tiroit les larmes des yeux. Mais je fus pénétré de ſaiſiſſement & de douleur, lorſque j'en vis neuf ou dix, qui touchoient à leur fin, & que j'apperçus, ſur les plus beaux viſages du monde, les derniers ſymptômes de la mort. Je m'approchai d'une d'entr'elles, qui alloit expirer; & coupant la corde qui attachoit une de mes outres, je me hâtois de lui offrir moi-même à boire. Mon guide arabe devint furieux. Je compris, par l'excès auquel il s'emporta, combien ces peuples ont de férocité dans les mœurs. Il prit ſon arc, & d'un coup de flèche il tua la jeune fille que je voulois ſecourir. Enſuite il jura qu'il traiteroit de même toutes les autres, ſi je continuois de leur donner de l'eau. Ne vois-tu pas, me dit-il d'un ton brutal, que ſi tu prodigues le peu d'eau qui nous reſte, nous ſe-

rons bientôt réduits à la même extrémité ? Sais-tu que d'ici à vingt lieues, il n'y en a pas une goutte qui ne ſoit empoiſonnée ? En me tenant ce diſcours, il fermoit les outres, & les attachoit au cheval, avec une action ſi violente & tant de fureur dans les yeux, que la moindre réſiſtance l'eût rendu capable de m'attaquer moi-même.

Cependant il conſeilla au marchand turc d'envoyer quelques-uns de ſes gens, avec des chameaux, vers un marais qu'il lui nomma, & qui ne devoit pas être fort éloigné, dans lequel il ſe trouve des eaux vives, qui pouvoient avoir été garanties de la corruption. Mais la crainte que les arabes ne vinſſent lui enlever ce qui lui reſtoit de ſa marchandiſe, l'empêchoit de prendre ce parti; & nous le laiſſâmes dans une irréſolution, dont nous ne vîmes pas la fin. Je ne dirai rien des cris que j'entendis jeter à tant de victimes innocentes, lorſque nous voyant partir, elles perdirent l'eſpérance qu'elles avoient conçue à notre arrivée. Ce ſouvenir m'attendrit encore. Mon arabe en prit une, que le marchand n'oſa lui conteſter, & la mit en croupe derrière lui, dans le deſſein, me dit-il, de la donner à ſes femmes.

Pendant la ſuite de ma route, j'eus l'occaſion continuelle de voir & d'entendre cette jeune fille, qui parloit fort bien la langue turque. Elle ſe donna le nom de Sergie, qu'elle porte encore. Ma

compaſſion pour ſon infortune fut bientôt fortifiée par mon goût pour ſa figure. En approchant de la ville où j'étois attaché par mon emploi, je fus ſi preſſé de ces deux ſentimens, que je propoſai à l'arabe de me la vendre. Il n'en fit difficulté que pour en tirer un plus haut prix. En me ſoumettant à ſes conditions, je fis valoir ma libéralité, comme une récompenſe de plus, que j'étois bien-aiſe d'accorder à ſes ſervices; mais au fond je tenois déja ſi fort à cette innocente créature, que je n'aurois rien épargné pour l'obtenir.

Cependant l'ordre de la cour m'appelant en France, pour y rendre compte de ma commiſſion, je la laiſſai avec mes autres femmes ſous la conduite d'un vieil arménien, que je m'étois attaché par mes bienfaits. Mon abſence ne dura qu'un an, & je ne retournai point aſſez ſatisfait du traitement des miniſtres, pour renoncer au deſſein que j'avois de quitter mon poſte. Les ſeules raiſons qui m'y retinſſent encore, étoient quelques intérêts de commerce, que je ne pouvois démêler tout d'un coup; & je dois confeſſer, que trois ou quatre mois de ſéjour en France ayant beaucoup diminué mon goût pour les femmes du Levant, je ne reſpirois, en partant de Marſeille, que la liberté de revenir dans ma patrie, pour m'y établir par un heureux mariage.

Mais l'amour me préparoit de nouveaux piéges.

Je trouvai Sergie dans un éclat de jeuneſſe & de beauté, qui me fit oublier long-tems mes projets, & je m'attachai ſi fortement à elle, que toutes mes autres maitreſſes eurent le chagrin de ſe voir entièrement négligées. Elle parut prendre les mêmes ſentimens pour moi. Cependant l'excès de ma paſſion ne m'empêcha point de remarquer dans ſon caractère, quelque choſe de rude, que tous mes ſoins ne furent pas capables d'adoucir. La paix de ma maiſon s'en reſſentit. Auſſi-tôt que mes préférences furent déclarées pour elle, ſon humeur s'exerça ſur ſes compagnes, quoiqu'elle n'eût pas même le prétexte de la jalouſie; & dans le doute où j'étois de quel côté venoit la cauſe de leurs diviſions, je lui ſacrifiai ſucceſſivement celles qui avoient le malheur de lui déplaire. Dans l'eſpace d'un an, elle me fit revendre pluſieurs belles femmes, dans leſquelles je n'avois jamais trouvé que de la complaiſance & de la ſoumiſſion. Hélène fut la ſeule qu'elle ſembla reſpecter. La qualité de mère eſt un titre, qui s'attire comme naturellement des diſtinctions entre les femmes de cet ordre. D'ailleurs le refroidiſſement de ma tendreſſe n'avoit pas diminué ma conſidération pour Hélène; & je n'oubliois pas qu'avec le mérite de m'avoir donné deux enfans, elle avoit celui d'être d'une race connue, & de m'avoir accordé volontairement ſon affection. Elle avoit, dans ma maiſon, une ſorte d'autorité,

qui la conſoloit de ne pas tenir le premier rang dans mon cœur, comme Sergie étoit flattée de l'empire que tout le monde lui connoiſſoit ſur moi.

Ce fut dans cette ſituation que l'idée de la France me revenant à l'eſprit, je jugeai qu'il ne me ſeroit pas difficile d'y retourner avec mes deux maitreſſes. J'avois eu le tems de faire agréer ma démiſſion à la cour. Ce nouveau projet fut preſque auſſi-tôt exécuté que conçu. Hélène & Sergie, charmées de paſſer dans un pays libre, avec tous les agrémens qu'elles pouvoient s'y promettre de ma fortune, s'unirent pour me confirmer dans ma réſolution. Elles s'engagèrent à vivre dans une parfaite intelligence. Je leur promis une part égale à mes ſoins. Sergie ſe contenta de l'aſſurance que je lui donnai particulièrement, de lui conſerver toujours ma prédilection ; Hélène fondant ſes eſpérances ſur deux enfans, pour leſquels j'avois tous les ſentimens d'un père, ne fut pas moins ſatisfaite de ſon partage.

Nous quittâmes l'Aſie ; nous arrivâmes heureuſement à Marſeille. Je pris le parti de m'établir dans une province éloignée de la mienne, pour ne pas expoſer mes deux maitreſſes & mes enfans à la jalouſie de ma famille ; cette précaution m'a réuſſi. Je mène, depuis trois ans, une vie fort heureuſe : graces à l'égalité que j'entretiens, la paix règne entre Hélène & Sergie. Elles ſentent que

leur bonheur en dépend. Mes enfans ſont bien élevés. Je ne me ſuis point encore apperçu que le public ait pénétré mon ſecret. Enfin, rien ne manque à la douceur de ma vie. Cependant je vous avoue que vos raiſonnemens me font naître des inquiétudes & des remords.

Ils ſont ſi juſtes, lui dis-je, que je vous exhorte à ne pas les étouffer. Vous êtes chrétien, vous êtes mortel; mais, ſi vous pardonnez un peu de liberté à mon amitié, l'honneur ſeul doit ſuffire pour vous ramener aux principes de votre patrie.

Je ne pouſſai pas le zèle plus loin, parce que je n'étois pas moi-même à ce degré de lumière qui fait tout peſer dans la balance de la religion. Mais quelques jours après, j'eus lieu de m'applaudir de mes conſeils. Mon ami revint au château, d'un air ſombre, qui me fit deviner une partie des réflexions qui l'agitoient. Il marqua de l'impatience, pour m'entretenir à l'écart; & dans une longue explication, où j'admirai cent fois l'excellence de ſon naturel, il me déclara qu'il penſoit à remplir tous les devoirs de la religion & de l'honneur. Mais, après m'avoir remercié de lui en avoir inſpiré le deſir, il me confeſſa qu'il y voyoit des difficultés preſqu'invincibles. Ce n'étoit plus ſa paſſion pour Sergie qui l'arrêtoit; car il avoit reconnu tout d'un coup, me dit-il, qu'il ſe devoit à la mère de ſes deux enfans, & que tout parloit en faveur

d'Hélène. D'ailleurs il entroit dans l'âge, où la chaleur des ſens commence à diminuer. Mais il avoit déjà preſſenti ſa géorgienne. Entre pluſieurs jeunes gens, auxquels il avoit obſervé qu'elle paroiſſoit aimable, il lui avoit demandé s'il n'y en avoit pas un qui lui plût; & ſe retranchant ſur les loix de la France, qui ne lui permettoient pas de vivre avec deux femmes, il s'étoit avancé juſqu'à lui promettre de ne pas ménager ſon bien, pour lui faire un ſort heureux avec un mari de ſon choix. La jalouſie, ou ſa fierté naturelle, l'avoit éclairée ſur le motif de cette propoſition, ſur-tout lorſqu'elle avoit conſidéré qu'il ne parloit de rien pour Hélène. Elle avoit fait connoître au conſul, qu'il lui ſeroit difficile de la tromper, & qu'elle ſe donneroit plutôt la mort que de lui voir accorder des préférences à ſa compagne. Cependant il ne paroiſſoit point encore qu'elle le ſoupçonnât de penſer lui-même au mariage. C'étoient les droits d'une ancienne poſſeſſion qu'elle faiſoit valoir, & le traité, ſans lequel elle prétendoit que ſon maître, ou ſon amant, n'auroit pu la forcer de quitter la Turquie. Cette réponſe s'étoit faite avec des torrens de larmes, qui avoient attendri l'honnête conſul, & qui le flattoient par l'endroit le plus ſenſible, en lui perſuadant qu'il étoit encore aimé.

Son récit fut accompagné d'une émotion ſi vive, que je le crus retombé dans toutes ſes foibleſſes;

& ne me croyant point obligé de les combattre plus long-tems, je me ſerois réduit à le plaindre. Mais il ne me laiſſa point le tems de lui répondre : Vous avez vécu en Turquie, me dit-il, vous en ſavez la langue ; vous connoiſſez le caractère des femmes ; & j'ai parlé de vous plus d'une fois à Sergie, qui ſouhaite depuis long-tems l'occaſion de vous voir. Perſonne ne ſeroit plus capable que vous de la faire entrer dans un plan, dont vous voyez que tout l'avantage eſt pour elle-même. Mon cher conſul, lui répondis-je ſans balancer, quelque éloignement que j'aie pour les embarras de cette nature, je ne ſais point me refuſer à la voix de l'honneur & de l'amitié.

Il ne reſtoit qu'à me donner l'occaſion de voir Sergie. J'offris, avec la même ſatisfaction, de me rendre à la ville, ſous le plus ſimple prétexte, & de deſcendre chez le conſul, que je n'avois jamais vu dans ſa maiſon. Le comte, mon neveu, m'accompagna, ſans avoir aucune part au ſecret de l'aventure : & je tirai beaucoup d'avantage de ſa préſence, pour me procurer toute la liberté dont j'avois beſoin dans ma commiſſion.

Je fus préſenté à Sergie, comme un françois à demi-turc, qui conſervoit beaucoup d'eſtime pour les femmes d'un pays, dont il avoit amené la ſienne. Dans les mouvemens paſſionnés qui l'agitoient, elle prit tout d'un coup de la confiance

en moi. A peine eut-elle reçu mes premiers complimens dans ſa langue, que ſe plaignant de ſes malheurs, elle me demanda quelques momens d'entretien. Le conſul avoit affecté de s'éloigner, & je fis ſigne au comte de le ſuivre. Lorſque je fus ſeul avec elle, ſes confidences me furent annoncées par un déluge de pleurs. Enſuite, compoſant un peu mieux ſon viſage, elle me pria de l'écouter. L'hiſtoire qu'elle me fit de ſon eſclavage & de ſes amours, reſſembloit aſſez à celle que j'avois entendue, à l'exception de ſa naiſſance, dont elle me dit qu'elle avoit toujours fait myſtère au conſul, par ménagement pour une malheureuſe famille, dont elle ne vouloit point augmenter les diſgraces; mais n'ayant plus d'autre reſſource, ajouta-t-elle, pour obtenir ma pitié, & celle des honnêtes gens dans un pays étranger, elle ne me cachoit point qu'elle étoit d'une race fort noble de Géorgie, & qu'elle avoit été enlevée dès l'âge de dix ans, avec une mère veuve, qui étoit morte de douleur peu de tems après; qu'en mourant, cette chère mère lui avoit laiſſé un témoignage de ſon origine, dans un écrit de ſa main; que pour elle, ayant été conduite à Alep par un marchand d'eſclaves, elle n'avoit pas ceſſé de déplorer ſon ſort juſqu'à l'aventure du déſert, où changeant de maître, & ſe voyant bientôt entre les mains d'un françois, elle avoit commencé à ſe promettre quelque choſe de

la bonté du Ciel ; que les faveurs qu'elle avoit reçues chez le conſul avoient ſoutenu ſes eſpérances, juſqu'à lui faire trouver de la douceur dans cette nouvelle ſituation ; qu'il l'avoit traitée en effet avec une diſtinction, qui l'avoit fait conſentir à le ſuivre, lorſqu'il s'étoit déterminé à changer de ſéjour, quoique les loix turques ne permiſſent point aux chrétiens d'enlever une eſclave des états du grand-ſeigneur ; enfin, que loin de ſouffrir à regret une autre femme, qui partageoit l'affection de ſon maître, avec l'avantage d'en avoir deux enfans, elle s'étoit réjouie de ſe voir donner une compagne de ſa nation ; mais qu'elle n'étoit partie que ſous la condition religieuſement jurée de ne jamais perdre l'égalité du rang, & qu'elle étoit ſi ferme dans cette prétention, que tous les ſupplices ne lui feroient pas abandonner ſes droits ; que cependant le conſul avoit la cruauté de l'exiger ; qu'il lui avoit propoſé lui-même cette horrible injuſtice, au mépris de ſes ſermens, ſans lui tenir compte de ſix ans d'amour & de ſervices, ſans être touché de ſes larmes & de ſon déſeſpoir ; qu'elle imploroit ma pitié, mon ſecours, mes conſeils ; que l'offre qu'il lui faiſoit, de la marier avec l'homme qu'elle voudroit choiſir, étoit une marque du plus injurieux mépris ; que cet excès d'indifférence pour une femme qu'on avoit adorée, étoit plus inſupportable que la mort même ; que dans

le deſſein qu'elle avoit déjà formé de ſe la donner, elle recevoit quelque conſolation d'avoir un témoin de ſes derniers ſentimens, & qu'au fond elle n'avoit rien à regretter dans la vie, puiſqu'elle ſe voyoit auſſi malheureuſe du côté de l'amour, qu'elle l'avoit été preſqu'en naiſſant, par les perſécutions de la fortune.

Après cet emportement de douleur, & ce flux d'éloquence orientale, elle me préſenta l'écrit dont elle m'avoit parlé, où je lus en effet qu'une femme, qui ſe diſoit ſa mère, rendoit témoignage, au dernier moment de ſa vie, que la jeune perſonne qui avoit le malheur d'être eſclave avec elle, étoit fille du ſeigneur géorgien qu'elle nommoit. Je lui rendis ſon billet, avec une profonde révérence, qui lui fit juger avantageuſement de l'opinion que je prenois d'elle. Il ne portoit néanmoins aucune marque, qui pût empêcher de le prendre pour une fiction. Mais quoique je connuſſe la facilité des géorgiennes à s'exprimer, & le tour romaneſque qu'elles ſavent donner à leur langage, j'avois cru diſtinguer dans le ſien un ton ſi noble, & des apparences ſi naturelles de bonne foi, que j'en fus aſſez frappé, pour la regarder avec plus de reſpect, que je n'en avois conçu pour elle ſur le récit du conſul. Sa figure n'étoit pas moins propre à m'en inſpirer. C'étoit une brune de la plus belle taille, dont l'âge ne paroiſſoit pas fort

au-deſſus de vingt ans. Je ne fus pas ſurpris qu'elle eût fait long-tems de fortes impreſſions ſur un homme auſſi ſenſible que le conſul; & je commençai à craindre qu'il ne lui en coûtât beaucoup pour en ſurmonter les reſtes. Mon embarras, au dernier moment, fut à chercher ma réponſe. J'étois venu pour gagner la confiance de Sergie, & je n'avois pu prévoir qu'elle me ſeroit accordée ſur le champ avec ſi peu de réſerve. Il y auroit eu de l'imprudence à lui faire connoître que j'étois déjà informé de ſes peines, & les ſuppoſant ſincères, je devois craindre de les redoubler. Auſſi pris-je le parti de me renfermer dans quelques aſſurances de ſervice, avec le ſoin d'ajouter que connoiſſant à fond le caractère du conſul, je me rendois garant de toutes ſes promeſſes. Je ſaurai, lui dis-je, le fond de ſes ſentimens. Il me permettra de vous voir; & vous me trouverez, Madame, tout le zèle d'un turc à vous obliger. Elle me promit d'attendre plus tranquillement mes explications. Dans le reſte de notre entretien, je parlai avec admiration de ſon eſprit & de ſes charmes; & je lui fis une peinture adroite de tous les avantages qu'une femme de ſon mérite pouvoit ſe promettre en France, lorſqu'elle y paroîtroit dans une ſituation digne d'elle.

Mes flatteries eurent du moins le pouvoir d'arrêter ſes larmes. Mais lorſque je commençois à

m'applaudir de ma négociation, une autre ſcène vint augmenter mon embarras. Hélène, qui n'étoit pas encore informée des vues du conſul, avoit reçu de ſa compagne des reproches fort amers, & n'avoit répondu qu'en déſavouant le deſſein qu'on lui attribuoit de vouloir régner ſeule. Elle n'avoit pas perſuadé Sergie ; mais ſe croyant elle-même intéreſſée dans un incident qu'elle ne comprenoit pas, elle ne put remarquer que le conſul avoit pris ſoin de la tenir occupée pendant ma viſite, & que j'étois demeuré ſeul avec ſa compagne, ſans former des ſoupçons qui lui firent ſouhaiter auſſi de me voir. Elle ſavoit, comme Sergie, que j'avois fait un long ſéjour au Levant, & que j'en étois revenu avec une femme turque. Son intérêt propre, ou ſa curioſité, qui lui avoit fait tout obſerver, me l'amena lorſque je penſois à rejoindre le comte. Sergie me la fit connoître, par quelques plaintes de la hardieſſe qu'elle avoit de nous interrompre. Mais loin de s'en offenſer, elle répondit avec modération, que n'ayant point de reproche à ſe faire, elle étoit bien-aiſe de ſe juſtifier devant moi, ſur toutes les peines dont elle ne doutoit pas que Sergie ne m'eût entretenu ; & qu'elle ſe croyoit d'ailleurs le même droit de rechercher ma connoiſſance & mon amitié. Le conſul m'avoit averti qu'il ne l'avoit informée de rien ; de ſorte qu'ayant conçu dans un inſtant la nature de leur démêlé, je n'eus pas de

peine à les ſatisfaire toutes deux, en répétant que cette affaire ne me paroiſſoit qu'un mal-entendu, dont je leur promettois l'éclairciſſement. Sergie ſe contenta de proteſter avec beaucoup de fierté, qu'elle ne ſouffriroit jamais de mépris. Hélène jura qu'elle étoit injuſtement accuſée. Je les priai de ſe fier à ma promeſſe ; & partageant mes éloges entr'elles, je regrettai, comme je l'avois déjà fait avec Sergie, qu'elles ne fuſſent point dans un état qui pût leur aſſurer en France tous les agrémens qu'elles méritoient avec des qualités ſi diſtinguées. Héléne m'entendit. Notre fortune, me dit-elle, & nos engagemens s'y oppoſent. Cette idée, que je voulois leur inſpirer, étoit le fond de toutes mes eſpérances, dans l'entrepriſe que j'avois formée de me rendre utile à mon ami. Je crus avoir gagné beaucoup en laiſſant derrière moi la ſemence d'une réflexion ſi ſéduiſante, & je me retirai fort ſatisfait de ma première viſite.

J'étois convenu avec le conſul, que pour éviter toute apparence d'un deſſein concerté, nous ne demeurerions pas à dîner chez lui ; & cet arrangement lui avoit fait croire qu'il pouvoit ſe diſpenſer, ſans affectation, de me faire voir Hélène. Mais lorſqu'il eut appris que je l'avois vue, & qu'il ſut de moi-même que j'augurois bien de ma commiſſion, il nous retint par les plus vives inſtances. J'évitai de l'entretenir ſeul, & je lui recom-

mandai ſeulement de ne rien changer à ſa conduite. Le dîner fut agréable. La Turquie & ſes uſages firent le ſujet d'une converſation fort animée, où le chagrin des dames ne les empêcha point d'entrer d'aſſez bonne grace. En les quittant, je demandai au conſul, en leur préſence, la permiſſion de les revoir ſouvent : il me l'accorda dans les meilleurs termes, & je fis connoître à Sergie, par quelques ſignes, que j'en uſerois pour la ſervir.

Quoique je ne penſe point à la juſtifier, il eſt vrai que les évènemens ne tournèrent point en ſa faveur. En arrivant au château du comte, je trouvai un courrier, qui m'apprit que ma fille étoit dangereuſement malade. Mon gendre me preſſoit de me rendre inceſſamment chez lui; & je n'avois pas beſoin de cette exhortation, pour voler auprès d'une chère fille, qui me tenoit lieu de tout. J'y paſſai quinze jours entiers, pendant leſquels Sergie eut peu de part à mes ſoins. Cependant ma fille fut à peine hors de danger, que je penſai à retourner chez le conſul : mais lorſque je me diſpoſois à partir, je le vis arriver lui-même chez mon gendre, où ſon premier empreſſement fut de me conduire à l'écart. Il ne put ouvrir la bouche, ſans avoir verſé quelques larmes. Le croirez-vous jamais! me dit-il. Sergie a juré ma mort. Elle a déjà tenté deux fois de me faire ôter la vie. Enſuite, il me

raconta que cinq ou ſix jours après ma viſite, un jeune homme de la ville, du nombre de ceux auxquels il avoit remarqué de l'inclination pour cette femme, étoit venu l'avertir qu'elle lui avoit propoſé de ſe donner à lui, s'il vouloit la rendre libre par la mort du conſul; que pour l'encourager au meurtre, elle lui avoit offert, avec ſon cœur, une groſſe ſomme d'argent, qu'elle ſe promettoit d'enlever, & qui devoit leur ſervir à chercher un aſyle hors de France; que ce jeune homme, quoique fort amoureux juſqu'alors, ne l'avoit écoutée qu'avec horreur: mais qu'en faiſant vœu de ne la revoir jamais, il n'avoit pas laiſſé de lui demander le ſujet d'une haine ſi noire; qu'elle s'étoit défiée de cette queſtion, & que prenant tout d'un coup un viſage riant, elle l'avoit raillé, de ne pas comprendre que c'étoit une épreuve à laquelle elle avoit voulu mettre ſon amour; qu'enſuite, feignant de n'y plus penſer, elle ne lui avoit parlé que de ſa fuite, comme d'une réſolution ſérieuſe, & qu'elle avoit continué de s'offrir à lui, s'il vouloit fuir avec elle: qu'il avoit feint lui-même d'accepter cette propoſition, dans le ſeul deſſein d'en avertir le conſul, & d'oublier une ſi dangereuſe femme; mais qu'elle avoit exigé que leur départ ne fût pas rejeté plus loin que la nuit ſuivante, & que le jeune homme avoit à peine eu le tems de ſe décharger de cet horrible ſecret.

Eh!

Eh ! quel parti prîtes-vous ? demandai-je au conſul dans l'excès de mon étonnement. Il me dit, qu'il s'étoit contenté de la reſſerrer ſur le champ dans ſa chambre, où elle étoit encore ſous la clef; mais qu'il n'étoit pas à la fin de ſon récit : que ne m'ayant pas trouvé chez le comte, où il s'étoit rendu auſſitôt pour recevoir mes conſeils, il avoit pris la réſolution d'attendre mon retour ; que pendant les jours ſuivans, il avoit laiſſé Sergie dans la ſolitude, ſans lui donner la moindre connoiſſance des lumières qu'il avoit reçues, & ſans ceſſer de la faire traiter avec décence ; qu'elle avoit marqué d'abord de la triſteſſe & de l'inquiétude, mais qu'enſuite ayant paru s'accoutumer à ſa ſituation, elle avoit parlé avec douceur au domeſtique qui la ſervoit ; que cette familiarité avoit augmenté de jour en jour ; & qu'enfin elle lui avoit fait auſſi toutes les propoſitions qu'on vient de lire, avec cette ſeule différence, que pour flatter ſon orgueil, elle lui avoit offert de le rendre un grand ſeigneur en Géorgie. Le domeſtique étoit un garçon timide, que des offres de cette nature avoient moins tenté qu'effrayé, & qui n'avoit rien eu de ſi preſſant que d'en avertir ſon maître. Ce fut hier, ajouta le conſul avec de nouvelles marques de conſternation, hier au ſoir, que tous ces attentats furent propoſés. Quelle récompenſe pour tant de bienfaits !

J'étois auſſi pénétré que lui, d'horreur & d'indignation. Cependant je ne pouvois comprendre qu'une femme ſans éducation, même ſans principes, telle que devoit être une eſclave qu'il avoit achetée preſque dans l'enfance, fût capable de ces monſtrueux emportemens, ſans une raiſon plus forte que toutes celles dont j'étois informé. Je concevois bien que dans le chagrin de mon abſence, & dans le doute de ma fidélité, tous les tranſports de Sergie avoient pu renaître, & qu'ils l'avoient pu conduire au dernier déſeſpoir : mais lorſqu'elle m'avoit parlé de vengeance, elle n'avoit menacé que ſa propre vie ; & je voyois toute ſa haine attachée au conſul, avec un oubli d'elle-même, qui ſembloit démentir ſa fierté. Je ne fis pas difficulté de demander à mon ami, s'il n'avoit pas négligé la précaution que je lui avois recommandée, de ne rien changer à ſa conduite. Il m'avoua en rougiſſant, que le jour même de ma viſite, ayant remarqué de l'agitation dans Hélène, qui lui étoit devenue plus chère depuis ce qu'il penſoit à faire pour elle, il lui avoit confié toutes ſes vues dans un entretien particulier, & que pour la raſſurer entièrement, il avoit paſſé la nuit ſuivante avec elle. Je ne doutai plus que Sergie ne les eût obſervés, & que de ſi cruelles préférences n'euſſent redoublé toutes ſes fureurs. Mais il étoit trop tard pour y chercher du remède.

Que ferez-vous d'elle ? demandai-je au malheureux conſul. Il me répondit qu'il étoit venu pour me conſulter. Je ne vois plus d'autre parti, lui dis-je, que de la renvoyer au Levant, avec une ſomme qui la mette à couvert de l'indigence, & de la faire conduire juſqu'à Marſeille par un guide aſſez sûr pour vous répondre de ſon embarquement. Il approuva ce conſeil : mais craignant de ne pouvoir le faire goûter à Sergie, il me conjura de prendre cette nouvelle commiſſion. J'y conſentis d'autant plus volontiers, qu'avec l'occaſion de juſtifier mon abſence, que je ne me ſerois pas pardonnée pour toute autre cauſe, j'avois celle d'approfondir un myſtère qui me laiſſoit encore de l'incertitude.

Dès le matin du jour ſuivant, je me rendis à la ville, où ma première attention fut de ſavoir d'Hélène quelle idée elle avoit priſe de ſa compagne dans une longue familiarité, & s'il n'étoit rien arrivé, depuis ma viſite, qui lui eût fait naître des ſoupçons. Elle me dit qu'à la réſerve d'une exceſſive hauteur, elle n'avoit jamais reconnu que de la droiture & de la bonté dans Sergie; mais que ſans s'attendre à de ſi furieuſes extrémités, elle avoit jugé, en apprenant les réſolutions du conſul, qu'elles ne s'exécuteroient pas ſans trouble; qu'elle l'en avoit averti, & qu'il avoit trop compté ſur le premier effet de mes ſoins,

dont mon abſence avoit ruiné apparemment tout le fruit. Après cette explication, dont je tirai du moins quelques lumières pour mon entrepriſe, je me fis conduire à la chambre de Sergie. Elle n'avoit vu perſonne, depuis ſes dernières propoſitions; & le refus du domeſtique ayant dû la jetter dans de vives inquiétudes, je ne ſais à quoi elle s'attendoit: mais je la trouvai aſſiſe, près d'une table, la tête appuyée ſur une main, & je crus remarquer ſur ſon viſage les traces de ſes larmes. Quoiqu'elle dût me reconnoître aiſément, elle ne fit aucun mouvement pour ſe lever; & le ſeul changement qu'elle mit dans ſa poſture fut d'étendre ſur ſes yeux les doigts de la main qui ſoutenoit ſa tête. Ainſi, paroiſſant affecter de ne me pas voir, elle reçut avec la même indifférence quelques mots de civilité que je lui dis en entrant. Elle ne me fit aucune réponſe; & ſon ſilence me donna le tems de prendre une chaiſe, ſur laquelle je m'aſſis devant la ſienne.

Je ne me plaignis point du refus qu'elle faiſoit de me regarder & de me répondre. Mon premier diſcours ne contint que des excuſes d'une abſence trop longue & trop néceſſaire, qui avoit retardé malgré moi l'exécution de mes promeſſes. Je lui parlai de ma fille, de la tendreſſe que je lui devois, de ſa maladie, qui m'avoit fait craindre de la perdre, & qui m'avoit fait paſſer quinze jours

au chevet de ſon lit; enfin je donnai à cette raiſon toute la force qu'elle pouvoit recevoir de la vérité. Sergie demeura dans la même poſture & dans le même ſilence. Je lui dis que dans le chagrin que je reſſentois de n'avoir pu revenir plutôt à la ville, je me reprochois particulièrement de ne lui avoir pas expliqué les véritables ſentimens du conſul, dont il s'étoit ouvert à moi comme à ſon meilleur ami; & qu'ayant même été chargé de l'en inſtruire dans ma première viſite, je n'avois différé à lui donner cette ſatisfaction, que pour me procurer à moi-même l'honneur d'être mieux connu d'elle, & le tems de mériter ſa confiance: que l'âge du conſul, de juſtes mouvemens de religion, & la ſoumiſſion qu'il devoit aux loix de ſon pays, l'obligeant d'abandonner un genre de vie qu'il s'étoit permis dans ſa jeuneſſe, il avoit penſé à s'engager dans un mariage légitime; que ſon choix n'avoit pu tomber que ſur l'une de ſes deux maitreſſes; que toutes les préférences de ſon cœur avoient été pour ſa chère Sergie, & qu'il n'avoit rien mis en balance avec elle: mais qu'on lui avoit repréſenté comme l'indiſpenſable obligation d'un homme d'honneur, de ne pas rendre ſes enfans malheureux, dans un pays où leur naiſſance entraînoit la perte de tous les droits de la ſociété, lorſqu'elle n'étoit pas réparée par les cérémonies de l'égliſe: qu'une raiſon ſi forte l'avoit porté à ſe

faire violence, à ſacrifier ſes propres inclinations au devoir, ſur-tout lorſqu'il avoit conſidéré que ſon âge n'étoit plus celui du plaiſir, & que celle de ſes deux maitreſſes, qui deviendroit ſa femme, ne ſeroit pas la plus heureuſement partagée; mais qu'en ſe déterminant à ce ſacrifice, il ne s'étoit occupé que du bonheur de Sergie; qu'il avoit ajouté que dans une jeuneſſe ſi peu avancée, avec tant de graces & de perfections, elle pouvoit eſpérer mille avantages auxquels il étoit en état de contribuer par ſes bienfaits; & qu'il s'étoit propoſé, pour lui faire un ſort heureux, de lui donner un tiers de ſon bien: non qu'il voulût l'éloigner de lui, ou lui ôter le rang qu'elle tenoit dans ſa maiſon, puiſqu'au contraire, s'il n'eût pas trouvé de l'injuſtice, dans un pays libre, à ſe prévaloir de ſes droits pour la retenir, il auroit ſouhaité pour ſa propre ſatisfaction, de l'avoir toujours ſous les yeux, partageant avec Hélène ſes attentions, ſes complaiſances & l'autorité même, dont il reconnoiſſoit qu'elle n'avoit jamais abuſé; mais que c'étoit pour elle, pour le bonheur de ſa chère Sergie, qu'il auroit conſenti à ſe priver du ſien; que telles avoient été ſes diſpoſitions; que les ayant connues par les plus intimes communications de l'amitié, j'en prenois le ciel à témoin, & qu'elle devoit ſe ſouvenir que je m'étois rendu le garant de mon ami.

J'avois mis, dans ce diſcours, toute la tendreſſe qui peut être exprimée par le ſon de la voix, & j'allois traiter un ſujet plus grave avec la même douceur : mais je fus interrompu par Sergie. Elle me dit aſſez bruſquement, ſans ceſſer de ſe couvrir les yeux, qu'elle me croyoit homme d'honneur, mais que je ne lui perſuaderois pas que ſes oreilles & ſa vue l'euſſent trompée. Je la priai de m'apprendre ce que je ne pouvois ſavoir que d'elle-même. Hé bien, Monſieur, reprit-elle en me regardant enfin d'un air troublé, comme ſi ſes ſouvenirs euſſent réveillé ſa fureur, apprenez donc que la nuit même d'après votre viſite, lorſque j'avois pris la réſolution d'attendre l'effet de vos promeſſes, j'ai ſurpris le conſul avec Hélène dans des familiarités qu'il n'avoit plus avec moi depuis long-tems, & que j'ai entendu le ſerment d'une fidélité, qu'il ne vouloit plus avoir que pour elle. C'eſt Hélène que j'aurois ſoupçonnée de perfidie, & ma première vengeance ſeroit tombée ſur elle, ſi je n'avois continué d'entendre qu'elle a plaint mon ſort, & qu'elle a demandé grace pour moi. Je n'ai pu ſoutenir cette humiliation. La force & la connoiſſance m'ont manqué, dans le lieu où j'étois ; & je me ſuis trouvée ſi foible en revenant à moi, qu'à peine ai-je pu me traîner juſqu'à ma chambre. Mais je ne vous diſſimulerai pas que cette foibleſſe a fait place aux plus furieux tranſ-

ports : je ſerois vengée ſi j'avois été mieux ſervie. On eſt inſtruit ſans doute de mes réſolutions, car mon ſort eſt de me livrer à des traîtres. Que m'importe ? La vie n'eſt plus rien pour moi. Dites au conſul qu'il n'a qu'un moyen pour ſauver la ſienne ; c'eſt de me poignarder de ſes propres mains, s'il n'aime mieux me livrer à celles de la juſtice.

Elle remit la main devant ſes yeux ; mais des ruiſſeaux de larmes ſe faiſoient un paſſage entre ſes doigts. J'avoue que malgré l'impreſſion qui me reſtoit de ſes noirs deſſeins, je ne pus me défendre de quelque attendriſſement, à la vue d'une douleur ſi vive & ſi naturelle. Dans les ſuppoſitions, qui n'étoient pas ſans vraiſemblance après ce qu'elle avoit entendu, il me parut beaucoup moins ſurprenant qu'une femme ſi fière, qui s'étoit crue long-tems adorée, & qui, de l'aveu même du conſul, avoit relâché quelque choſe des droits qu'il lui avoit donnés ſur ſon cœur, pour conſentir à vivre dans l'égalité avec ſa compagne, regardât l'inconſtance de ſon amant comme le dernier des outrages, ſur-tout ſi l'amour avoit quelque part à ſes ſentimens. Il eſt vrai que le conſul étoit un homme d'environ ſoixante ans ; mais elle n'avoit jamais connu que lui ; & la retraite, où elle n'avoit pas ceſſé de vivre en France, éloignoit toutes ſortes de ſoupçons. Ces idées me rendant

quelque diſpoſition à la ſervir, je ne déſeſpérai point qu'en l'éloignant de la cauſe de ſes peines & la traitant avec un peu d'indulgence, on ne pût la ramener à des ſentimens plus modérés, ſans ſe jeter dans l'embarras de la renvoyer en Turquie; reſſource extrême, dont l'exécution avoit ſes difficultés, pour peu qu'elle y apportât de réſiſtance, & qui l'expoſoit d'ailleurs à perdre quelques notions de chriſtianiſme qu'elle avoit commencé à recevoir. Je fis uſage auſſi-tôt de cette réflexion; & je lui propoſai de quitter la maiſon du conſul, pour mener, lui dis-je, une vie plus libre & plus douce, dans quelque ſéjour agréable que je lui promis de faire dépendre de ſon choix. Vous n'y manquerez de rien, ajoutai-je; vous ſerez maitreſſe de vous-même; je vous garantis mes ſoins & ma protection. Avec mille charmes, qui vous font admirer dans un pays où la plus forte paſſion des hommes eſt pour les femmes aimables, qui ſait à quoi la fortune vous deſtine? Et quand vous ne tireriez d'autre avantage de mes offres, que de vous rendre indépendante du conſul & d'Hélène, pouvez-vous être mieux vengée?

Soit que la crainte eût eu plus de part à ſes agitations que l'amour, ſoit qu'elle crût devoir les ſoumettre à la néceſſité, elle me demanda plus paiſiblement ce que je voulois donc faire d'elle, & comment j'eſpérois faire oublier au conſul.....

Je l'interrompis. Tout eſt oublié, lui dis-je, & ce n'eſt pas une marque de haine. Si vous prenez quelque confiance à mes offres, vous êtes libre dès aujourd'hui. Je regardai ſon ſilence comme un conſentement. Le conſul attendoit avec impatience le ſuccès de ma viſite. Je me hâtai de lui porter d'heureuſes explications ; & nous concertâmes enſemble, que ſans perdre un inſtant, je me chargerois moi-même de conduire Sergie dans un couvent peu éloigné, où, ſous prétexte de ſe faire mieux inſtruire des pratiques de la religion, elle paſſeroit quelque tems que nous employerions à lui procurer un établiſſement ſolide. Je n'eus pas de peine à la faire entrer dans ce projet. Il fut exécuté dès le même jour. La voiture qui nous conduiſit, fut chargée des libéralités du conſul, ſans compter les engagemens qu'il prit avec moi, pour une dot telle qu'il l'auroit faite à ſa fille. Notre recommandation fit traiter Sergie avec des égards qui flattèrent ſon orgueil ; & mes promeſſes pour l'avenir, achevèrent de la rendre tranquille.

Le mariage du conſul s'étant célébré ſans éclat, cette cérémonie apporta moins de changement au ſort d'Hélène qu'à celui de ſes enfans, qui vinrent prendre auſſitôt poſſeſſion de tous les droits auxquels ils étoient appelés par leur naiſſance. Je ne vis que des apparences de ſatisfac-

tion dans le conſul : mais elle dura peu. Trois mois après, une maladie ordinaire lui enleva ſa femme ; & la douleur qu'il en eut me parut vive & ſincère.

Je n'avois pas ceſſé de voir Sergie, auſſi ſouvent que la bienſéance me le permettoit dans ma propre ſituation. Chaque viſite m'avoit fait remarquer quelques progrès dans ſes ſentimens & dans ſes manières ; la tranquillité du cloître ſembloit relever l'éclat de ſa beauté, & je ne doutois pas que lorſqu'elle ſe laſſeroit de ſa retraite, elle ne trouvât l'occaſion de s'établir heureuſement. Avec quelque précaution que nous euſſions déguiſé ſes aventures, il étoit impoſſible que la diſcrétion n'eût pas manqué à tant d'acteurs ou de témoins. Les dernières ſcènes n'étoient pas ignorées. Mais on ſavoit auſſi l'intérêt que le conſul avoit continué de prendre à ſa fortune ; & cette attention, qu'on ne pouvoit lui ſuppoſer pour une femme indigne de ſes ſoins, avoit au moins balancé les plus fâcheuſes impreſſions. Enſuite, lorſque le témoignage des religieuſes avoit été à l'honneur de ſa conduite, & de mille bonnes qualités qu'elle poſſédoit réellement, la voix publique lui étoit devenue ſi favorable, qu'on ne s'entretenoit que de ſon mérite & de ſa beauté. Les plus honnêtes gens du canton avoient cherché l'occaſion de la voir ; & leurs éloges, qui ne

pouvoient être ſuſpects, intéreſſoient tout le monde à ſon bonheur. Elle me dit un jour, qu'un jeune homme, dont je connoiſſois le nom & les avantages, lui avoit fait offrir ſon cœur & ſa main. Je lui demandai avec une joie fort vive, ſi je m'étois trompé dans mes prédictions, & comment elle avoit reçu cette offre ? Elle me répondit modeſtement qu'elle en étoit flattée ; qu'elle n'avoit aucun éloignement pour l'accepter ; mais qu'elle ſentoit le beſoin d'une plus longue retraite, pour acquérir des vertus qui lui manquoient, & ſe rendre digne de l'affection d'un honnête homme. Je louai ce ſentiment, en l'exhortant néanmoins à profiter d'une ouverture dont je relevai le prix. Elle n'en demeura pas moins ferme dans ſa réſolution.

Elle m'avoit fait cette confidence, avant que le conſul eût perdu ſa femme. Quelques jours après ſa perte, dans une viſite d'amitié qu'il me rendit, je lui parlai de l'eſpérance que j'avois de voir bientôt le ſort de Sergie fixé par un heureux mariage. Il pouſſa un cri, que je pris d'abord pour une marque de joie. Mais, après m'avoir regardé quelques momens ſans ouvrir la bouche : Que je ſuis à plaindre, me dit-il enfin ! je ne ſurvivrai point à mon malheur. Il faut, continua-t-il, que je vous faſſe l'aveu de toute ma foibleſſe. Sergie n'eſt pas ſortie de mon cœur. Je n'ai jamais eu de

plus forte paſſion. En perdant Hélène, mon eſpérance étoit de me conſoler avec Sergie, de la rappeler, de lui rendre une place qu'elle n'a jamais perdue dans mon affection : en un mot, de l'épouſer. Pourquoi ne ferois-je pas pour elle, ce que j'ai fait pour Hélène ; & pour moi-même, ce que j'ai fait pour mes enfans ? La réſolution en étoit priſe : je n'aurois attendu que le terme de mon deuil. Mais vous m'apprenez qu'elle ſe deſtine à un autre : il ne me reſte qu'à ſuivre Hélène au tombeau.

Malgré toute l'amitié que je croyois devoir à celle du conſul, je trouvai quelque choſe de bizarre, à ſon âge, dans le retour d'une ſi forte paſſion, ſur-tout pour une femme qu'il ne devoit pas regarder du même œil que moi, lorſque n'étant pas ſi bien informé du changement de ſon caractère, il ne pouvoit trouver dans ſa mémoire que de juſtes raiſons de la mépriſer. Cependant ſa peine me parut ſi vive, & je connoiſſois ſi bien la force du même pouvoir, que ma pitié l'emporta ſur les inſpirations d'une morale plus dure. La religion me fournit auſſi quelques motifs d'indulgence, pour un deſſein qui ramenoit Sergie à ſes premiers liens par une voie légitime, & qui rendoit comme une ſeconde mère aux enfans du conſul, dont elle avoit partagé ſi long-tems le ſoin avec Hélène. Dans cette idée, je me réduiſis à lui faire craindre les difficultés qui ſe préſentoient naturellement, de la part d'une

jeune perſonne qu'il avoit rendue lui-même indépendante de ſon ſecours, & qui pouvoit avoir pris des ſentimens plus vifs qu'elle ne me l'avoit témoigné, pour un amant d'un âge convenable au ſien. J'aurois cru le tromper, en lui donnant de meilleures eſpérances.

Il ne laiſſa point de me charger de ſes offres, avec toute la chaleur qu'il avoit conſervée de ſon ſéjour au Levant; & dans la crainte d'augmenter ſon déſeſpoir, j'acceptai ſa commiſſion ſans répliquer. Dès le jour ſuivant, je me rendis au couvent de Sergie. Après l'avoir entretenue de la mort d'Hélène, dont elle étoit informée, & qu'elle regretta fort amèrement, je lui fis une vive peinture des diſpoſitions du conſul. Elle m'écouta d'un air modeſte; & lorſque j'eus ceſſé de parler, elle me fit cette réponſe, dont la nobleſſe fera toujours mon admiration: Après les diſgraces & les humiliations, dont vous avez été témoin, je ne vous dirai pas, Monſieur, que l'amour m'intéreſſe vivement pour le conſul; mais je ſuis sûre qu'il m'aime. Je connois ſon cœur: une paſſion, telle qu'il l'a ſentie pour moi, n'en peut être ſortie tout-à-fait. Je lui dois la vie & la liberté; il eſt juſte que je ſerve à ſon bonheur. Ainſi je ſuis diſpoſée à l'épouſer.

Quelques larmes, je ne le diſſimulerai point, furent les premiers interprètes de mes ſentimens.

Je me baiſſai avec reſpect vers la bouche, vers le cœur, d'où cet oracle de vertu & d'honneur étoit ſorti. Je félicitai la charmante géorgienne d'un ſi glorieux fruit de ſa retraite & de ſes réflexions ; mais je n'en jugeai pas moins que la généroſité ne s'acquérant point par des efforts, la ſienne devoit être dans le fond de ſon caractère. Elle eut la modeſtie de prétendre qu'elle en avoit l'obligation aux fréquens entretiens que j'avois eus avec elle. Je la quittai dans un tranſport de joie, pour aller porter cette heureuſe nouvelle au conſul. Il la reçut, comme l'unique bien de ſa vie ; & le mariage fut célébré peu de jours après.

Je ne pus me défendre d'aſſiſter à la fête. Mais l'exemple d'une femme, qui faiſoit le ſacrifice de ſa jeuneſſe à de ſimples mouvemens de reconnoiſſance, me fit ſentir, plus vivement que jamais, ce que je devois au ciel ; & n'ayant plus rien d'ailleurs à prétendre ni à deſirer au monde, je me déterminai à le quitter entièrement, pour achever ma triſte vie dans la retraite. Les perſonnes, à qui je m'adreſſai, conſentirent à me recevoir dans une de leurs abbayes, où la libéralité de mon neveu fournit à mon entretien. J'y attends, avec plus d'impatience que de crainte, l'heureux jour qui doit me réunir avec ce que la cruelle mort m'a ravi.

N. B. *On a retranché des premières éditions*

de ces mémoires, l'hiſtoire du conſul & de ſes deux femmes, parce que la ſeconde de ces deux dames vivoit encore ; mais ſa mort donnant aujourd'hui plus de liberté, on croit pouvoir ajouter qu'elle perdit le conſul, après deux ans de mariage ; & qu'à l'âge de vingt-trois ans, avec une grande fortune, un état honorable, & la réputation d'un mérite égal à ſa beauté, elle ſe vit recherchée de la première nobleſſe de la province. Sa préférence fut pour le jeune homme, qui s'étoit offert à elle dans un tems moins heureux. L'Auteur des mémoires, qu'elle ne manqua pas de conſulter ſur ce choix, y trouva un nouveau motif d'eſtime pour ſon caractère. Elle fut adorée toute ſa vie d'un mari, qui n'avoit pas quatre ans plus qu'elle, & qui joignoit de la naiſſance à toutes les qualités de l'eſprit & du cœur. On doute s'il vit encore ; mais il eſt certain qu'il a ſurvécu long-tems à l'auteur des mémoires.

Fin du cinquième Livre.

AVANT-PROPOS.

AVANT-PROPOS.

J'ÉTOIS tranquille depuis trois ans dans l'abbaye de..... que j'avois choiſie pour le lieu de ma retraite. La généroſité du comte de..... y fourniſſoit à mon entretien. Le ſoin de mon ſalut & le tendre ſouvenir de ma chère épouſe faiſoient mon unique occupation, & ſervoient chaque jour à me détacher de plus en plus des choſes de la terre. Si je rappelois quelquefois mes aventures paſſées, c'étoit pour me confirmer dans la haine du monde, en conſidérant le peu de ſolidité de ſes biens les plus flatteurs. J'avois même écrit dans cette vue l'hiſtoire de ma vie; & je ne la reliſois jamais ſans me ſentir enflammé d'un nouvel amour pour la ſolitude, & ſans bénir le ciel qui avoit ſoutenu ma conſtance parmi tant d'adverſités. J'avançois d'ailleurs vers la vieilleſſe : j'étois à la fin de ma cinquante-troiſiéme année. Mes longs chagrins, mes voyages, les changemens de climat avoient altéré mon tempérament; & quoique je ne reſſentiſſe aucune infirmité conſidérable, je m'appercevois en mille manières, de la diminution de mes forces. Je n'avois point aſſez de raiſons d'aimer la vie pour travailler à la prolonger longtems; cependant mes amis m'obligeoient à des

ménagemens auxquels je m'aſſujettiſſois par complaiſance. Trois ans s'étoient ainſi écoulés; & je m'étois accoutumé à ce genre de vie, que je croyois devoir durer juſqu'à ma mort.

Non, les hommes ne forment point de deſſeins qui ne ſoient ſujets à changer, ni de réſolutions qui ne puiſſent être ébranlées. Je ne ſuis point naturellement inconſtant; cependant je vis tous les arrangemens de conduite que j'avois pris, s'évanouir preſque tout d'un coup. La conſidération que je crus devoir à une perſonne de la plus haute naiſſance, les prières d'un grand prélat, les inſtances de M. le comte de.... & celles de tous mes amis, me firent renoncer pour quelques années à cette ſolitude, qui m'avoit paru ſi douce & ſi néceſſaire. Voici quelle fut l'occaſion d'un changement ſi peu prévu, & dont je m'étonne encore tous les jours, quoique je ne puiſſe m'en repentir.

M. le duc de.... avoit de grandes terres auprès de l'abbaye où je m'étois retiré. Il y étoit venu paſſer quelque tems au commencement de la belle ſaiſon. Le père prieur de l'abbaye ſe crut obligé d'aller rendre ſes devoirs à un ſi illuſtre voiſin, & me propoſa de l'accompagner. Quelque reſpect dont je fuſſe rempli pour ce ſeigneur, je refuſai cette viſite, qui me parut s'accorder mal avec la profeſſion que je faiſois de vivre en ſolitaire. Le père prieur me fit quelques inſtances inutiles, &

partit enfin ſans moi. Il revint le ſoir du même jour & me parut charmé de la manière dont il avoit été reçu. Il me dit que M. le duc & M. l'évêque de.... ſon proche parent, qui étoit avec lui, l'avoient comblé d'honnêtetés ; que non-ſeulement ils l'avoient forcé de dîner avec eux, mais qu'ils s'étoient engagés à lui faire l'honneur de venir prendre un repas à l'abbaye quelques jours après; qu'il n'épargneroit rien pour les bien traiter, & qu'il me conjuroit de l'aider à faire les honneurs de ſa maiſon. Je n'eus pas de peine à lui accorder ce qu'il ſouhaitoit. M. le duc & le prélat vinrent comme ils l'avoient promis. Ils parurent fort contens du dîner, qui étoit des plus magnifiques.

Le père prieur crut me faire plaiſir, en tournant la converſation ſur ma naiſſance & ſur mes aventures. On me preſſa d'en raconter quelque choſe ; ce que je ne pus refuſer ſans incivilité. Les deux ſeigneurs eurent la bonté d'en paroître touchés, & redoublèrent les marques d'attention qu'ils m'avoient données d'abord. M. le duc me fit promettre que je l'irois voir quelquefois & que j'entretiendrois quelque liaiſon avec lui, pendant le ſéjour qu'il devoit faire dans le canton. Je me trouvai ainſi engagé malgré moi à ſortir aſſez ſouvent de l'abbaye ; il m'arriva même de paſſer cinq ou ſix jours de ſuite au château, où l'on me faiſoit une eſpèce de violence pour me retenir. Ce

demandoit une choſe qu'il auroit voulu pouvoir entreprendre lui-même ; mais que ſes emplois & ſon rang l'attachant néceſſairement à la cour, il me remettoit toute ſon autorité de père, & qu'il étoit perſuadé que j'en voudrois bien prendre la tendreſſe.

Cette lettre, dont je ne rapporte point pluſieurs endroits qui m'étoient trop avantageux, produiſit ſur moi l'effet qu'elle y devoit faire; c'eſt-à-dire, beaucoup de reconnoiſſance pour M. le duc, mais nulle envie de ſatisfaire ſon deſir. Je me hâtai de lui répondre, que je me croyois très-honoré de la confiance qu'il me marquoit; mais qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'après tant de malheurs & d'agitations, je puſſe quitter le port tranquille où j'étois, pour m'expoſer à de nouveaux orages. « D'ailleurs, » ajoutai-je, je répondrois mal à votre eſpérance ; » dégoûté comme je le ſuis du commerce des » hommes, je me ſens peu propre à régler l'édu- » cation de monſieur votre fils, que ſa naiſſance » deſtine aux grandeurs de la cour. Je hais trop » le monde, pour être capable d'inſpirer aux au- » tres le deſir de lui plaire, & de mériter ſes » faveurs ».

Je n'entendis parler de rien pendant quinze jours ou trois ſemaines. Je crus que ma réponſe avoit refroidi M. le duc, & qu'il étoit ſatisfait de mes raiſons. Un jour, au moment que je m'y atten-

dois le moins, je vis entrer dans ma chambre le comte de.... Son arrivée me ſurprit, parce qu'il avoit coutume de me prévenir ſur ſes viſites. Je le reçus avec ma tendreſſe ordinaire. Après les premières civilités, je m'apperçus par ſon embarras, qu'il avoit l'eſprit occupé, & qu'il avoit quelqu'ouverture à me faire. De quoi s'agit-il ? mon cher comte, lui dis-je, j'entrevois que vous m'apportez des nouvelles affligeantes. Ne me déguiſez rien, je ſuis préparé à tout. Il me répondit qu'il ne ſavoit rien qui dût me chagriner ; mais qu'il doutoit ſi j'approuverois la commiſſion dont il s'étoit chargé, & que c'étoit la ſeule cauſe de ſon embarras. M. le duc de..... continua-t-il en tirant une lettre de ſa poche, m'a écrit ce que vous allez lire, & je n'ai pu me diſpenſer de venir du moins vous propoſer ce qu'il demande avec tant d'inſtance. Prenez la peine de lire ſa lettre, elle vous inſtruira. Je la lus, & j'y trouvai une partie de ce ce qu'il m'avoit fait l'honneur de m'écrire lui-même. Il conjuroit le comte de ſe joindre à lui pour me fléchir, & il l'en preſſoit par tous les motifs que la politeſſe & la généroſité peuvent employer. Ce n'eſt pas tout, continua le comte ; vous verrez ici demain M. le duc avec monſieur ſon fils, & M. l'évêque de.... J'ai paſſé par Paris où j'ai eu l'honneur de les ſaluer : ils m'ont aſſuré que je ne les précéderois que d'un jour, & ils ſe promet-

tent d'achever, par leur préſence, ce que mes ſollicitations auront commencé. Vous me jetez dans un étrange embarras, lui dis-je, & vous avez bien dû prévoir que ce qu'on exige de moi ne ſauroit m'être agréable. Quoi! vous voulez qu'à l'âge où je ſuis, j'aille parcourir tous les royaumes de l'Europe, & fournir par mes aventures la matière d'un nouveau roman! Et dans quelle vue encore? Par quel intérêt prétendez-vous m'y porter? Pour accompagner un jeune ſeigneur que je ne connois point, & dont je ne connois le père que depuis deux mois. C'eſt tout ce que l'amitié pourroit exiger de moi pour vos enfans, ou le devoir pour les princes du ſang de mon roi. Non, non, mon cher comte; vous ne me verrez pas ſortir légèrement de ma ſolitude. Le ſeul voyage qui me reſte à faire eſt celui de l'éternité.

Je demeurai ferme dans cette réſolution juſqu'à l'arrivée de M. le duc. Je ſerois ennuyeux ſi je rapportois les réſiſtances que je fis pendant trois heures à ſes prières & à celles du prélat. Ils déſeſpérèrent plus d'une fois de me vaincre: mais leur honnêteté, leurs inſtances, leurs manières nobles & ouvertes m'arrachèrent enfin le conſentement qu'ils ſouhaitoient. La vue du jeune marquis ſervit beaucoup à me déterminer: il joignit lui-même des careſſes ſi tendres & ſi naturelles à toutes les raiſons du duc, que moitié convaincu, moitié at-

tendri, je donnai parole que je me trouverois prêt à partir quand on le voudroit. Nous réglâmes la route que nous tiendrions pour la facilité des lettres-de-change. Il fut arrêté que nous commencerions par le voyage d'Eſpagne ; que nous paſſerions enſuite en Angleterre ; de-là en Hollande ; de Hollande en Allemagne, puis en Italie, d'où nous reviendrions en France par la Savoie. C'étoit une courſe qui devoit durer environ trois ans. Le tems ne pouvoit être plus favorable. Le congrès d'Utrecht & les conférences de Radſtat avoient donné la paix à l'Europe. La confiance commençoit à renaître entre les peuples des différens états. Nous pouvions compter tous nos voiſins pour nos amis, & voyager chez eux avec autant de liberté qu'en France; ainſi tout nous promettoit une route facile & agréable.

Nous convînmes encore avec monſieur le duc, que monſieur ſon fils prendroit le nom du marquis de Roſemont, au lieu de celui qu'il portoit, pour demeurer inconnu à ceux à qui nous voudrions l'être. Je me fis appeler ſimplement monſieur de Renoncour. Ayant pris ainſi nos meſures, nous n'attendîmes plus pour partir que la chaiſe qui devoit nous conduire, deux laquais que M. le duc fit venir de Paris, & des lettres-de-change pour des banquiers de différentes villes. Ma fille vint me dire adieu dans cet intervalle. Notre

ſéparation ne ſe fit point ſans douleur. Cette chère fille me fit mille reproches ſur ma réſolution ; mais c'étoit une affaire finie. Nous prîmes enfin le chemin d'Orléans, ſuivis de trois valets à cheval, car Scoti voulut être auſſi du voyage. Il étoit encore plein de vigueur & de ſanté, malgré ſes ſoixante-quatre ans.

LIVRE SIXIÈME.

JE laiſſe aux géographes, & à ceux qui ne voyagent que par curioſité, le ſoin de donner au public la deſcription des pays qu'ils ont parcourus. L'hiſtoire que j'écris n'eſt compoſée que d'actions & de ſentimens. J'entreprends de rapporter ce que j'ai fait & non ce que j'ai vu. Les cœurs ſenſibles, les eſprits raiſonnables, tous ceux, en un mot, qui ſans ſuivre une philoſophie trop ſévère, ont du goût pour la vertu, la ſageſſe & la vérité, pourront trouver quelque plaiſir dans la lecture de cet ouvrage. C'eſt pour eux ſeulement que j'écris.

Lorſque je me trouvai ſeul avec le marquis de Roſemont, je m'attachai d'abord à acquérir une parfaite connoiſſance de ſon caractère & de ſes inclinations. Ce n'étoit point une choſe difficile. Le marquis avoit un de ces beaux naturels, qui ne courent aucun riſque à ſe laiſſer approfondir. Je l'engageai inſenſiblement à me raconter quelles avoient été ſes occupations, juſqu'à ſa dix-huitiéme année où il entroit alors. Il me dit qu'il avoit été au collège juſqu'à la ſeiziéme, & que les deux dernières, il les avoit paſſées à l'académie : qu'il avoit eu pour gouverneur un homme ſévère, qui

ſe faiſoit un devoir de le tenir dans une eſpèce de captivité ; que cette contrainte lui avoit extrêmement déplu ; qu'il avoit ſouhaité mille fois de ſortir d'une tutelle ſi dure, & qu'il haïſſoit cet inſupportable Argus, juſqu'au point d'avoir refuſé de lui parler depuis qu'il étoit délivré de ſes mains. Je pris plaiſir à faire ainſi raiſonner le jeune marquis ſur les particularités de ſon enfance, & je reconnus, dès notre première converſation, que malgré l'air de douceur qui paroiſſoit dans ſes yeux & ſur ſon viſage, il avoit les paſſions fort vives, & que s'il aimoit la liberté, c'étoit pour les ſatisfaire. Cette découverte ne m'alarma point. Je hais au contraire l'indolence dans la jeuneſſe, & je ſuis perſuadé que la grandeur de l'ame ſuppoſe de grandes paſſions ; l'importance eſt de les tourner à la vertu.

Ce qui me raſſuroit encore dans le marquis, c'eſt qu'avec une vivacité extrême, & un cœur tel que je me l'imaginois, il avoit du moins un fond de raiſon, qui lui faiſoit goûter une réflexion ſolide. J'affectai d'en mêler quelques-unes à ſon récit ; & je vis que loin d'en être embarraſſé, il y ajoutoit les ſiennes en homme qui eſt déjà accoutumé à penſer. Sa franchiſe me plut auſſi beaucoup. Je découvris bientôt le fond de ſon ame ; & huit jours d'habitude m'apprirent à démêler ſi bien ſes ſentimens, que je l'aurois défié d'avoir quelque choſe de réſervé pour moi. Il eſt vrai que

les manières tendres & prévenantes que je pris avec lui, m'attirèrent facilement ſa confiance. Je crus qu'il valoit mieux commencer ainſi par l'amitié, étant sûr de faire naître le reſpect quand il en ſeroit tems. Le paſſage du reſpect à la tendreſſe eſt moins facile, ſur-tout dans les jeunes gens, qui ne s'aviſent guère d'aimer ce qu'ils ont une fois appris à craindre. Cette conduite me réuſſit ſi parfaitement, que le marquis, qui ſentit le prix de ma complaiſance & de mes honnêtetés, ſe porta de lui-même à tous les ſentimens que j'avois lieu de ſouhaiter qu'il conçût pour moi. Je lui diſois ſouvent que je ne voulois point qu'il me regardât ſur le pied d'une perſonne qui avoit quelque empire ſur lui ; qu'il falloit que nous vécuſſions en amis ou en frères, & qu'on eût peine à deviner de quel côté étoit le plus tendre attachement. Il me répondit qu'il auroit toujours cet avantage ſur moi, qu'outre une tendreſſe de parfait ami dont il pouvoit m'aſſurer, il m'honoreroit encore comme un père. En effet, il ne ſe relâcha jamais de cette diſpoſition. C'eſt par une ſuite des mêmes ſentimens, que dans l'élévation où il ſe trouve aujourd'hui par la mort du duc ſon père, il me permet d'écrire librement les aventures de notre voyage. Il conſent même que pour le plaiſir ou l'utilité du public, je raconte les fautes où l'ardeur de la jeuneſſe le fit tomber. Elles ne peuvent lui être qu'ho-

norables ; car outre qu'elles ſont de la nature de celles qu'on a reprochées à tous les héros, il eſt ſi beau de les avoir ſu reconnoître, & d'avoir toujours combattu pour les éviter, qu'il y a une eſpèce de gloire à en faire un aveu libre & ſincère.

Nous arrivâmes à Bordeaux vers la fin du mois de juillet. La pluie, qui duroit ſans relâche depuis huit jours, avoit tellement rompu les chemins, & nos valets avoient été mouillés ſi continuellement, que nous fûmes obligés de nous arrêter dans cette ville pour attendre un tems plus commode. Je pris cet intervalle de repos, pour faire commencer au marquis un exercice dont je m'étois apperçu qu'il avoit beſoin. Il avoit fait ſes études, comme un enfant de qualité les fait dans un collège ; c'eſt-à-dire, qu'il y avoit appris quelques mots de latin, & à tourner médiocrement des vers. A l'académie, il s'étoit formé aux exercices du corps ; à monter à cheval ; à faire des armes, à danſer & à jouer de quelques inſtrumens : mais il ignoroit les ſciences qui ſervent à polir & à cultiver l'eſprit : de ſorte que ce qu'il avoit de diſcernement & de bon goût, il ne le devoit qu'à ſes talens naturels. J'eus du chagrin de voir de ſi belles diſpoſitions en danger de devenir inutiles, par la négligence ou la groſſièreté de ſes maîtres. Je le fis conſentir à ſe mettre ſur les voies de l'hiſtoire, de la géographie, de l'élo-

quence. Je lui inſpirai du goût pour les livres, qu'il avoit aſſez négligés juſqu'alors. De quel avantage vous ſeroit-il, lui dis-je, d'être né au-deſſus du commun des hommes, ſi l'ignorance vous ravalloit au-deſſous d'eux? Votre naiſſance feroit votre honte; & l'on ne feroit attention que vous occupez un rang diſtingué, que pour penſer en même-tems que vous n'en êtes pas digne. Je veux qu'il y ait eu un tems où les perſonnes de qualité, par une pitoyable affectation de grandeur & d'indépendance, ſe fiſſent un point d'honneur de ne rien ſavoir; c'étoient les fauſſes idées d'un ſiècle groſſier, qui jugeoit mal du prix des choſes. Mais tout a changé de face aujourd'hui; le ſavoir va de pair avec la qualité; il l'emporte même, en ce qu'un homme d'eſprit ſans naiſſance, ſe fera conſidérer plus sûrement qu'un homme de qualité ſans eſprit. Ne ſentez-vous pas, mon cher marquis, de quelle indécence il eſt dans un rang diſtingué, d'ignorer ce qui eſt connu du grand nombre dans les conditions les plus communes? Le privilège de l'élévation ſe réduira donc à précéder la foule dans les cérémonies, à ſe faire traîner dans un caroſſe, & à traiter ſon corps plus délicieuſement. Etrange diſtinction, qui ne ſuppoſe ni vertu, ni mérite, & qui n'eſt fondée que ſur des biens que la fortune donne & qu'elle peut ôter!

Le marquis me promit de s'appliquer ſérieuſe-

ment, & d'employer à l'étude tous les momens dont il pourroit diſpoſer. On verra le goût qu'il y prit dans la ſuite, & les progrès ſurprenans qu'il y fit. J'achetai à Bordeaux les meilleurs livres que je pus trouver, & j'en remplis une malle qui devint la plus chère partie de notre équipage. Le mauvais tems continua pendant trois ſemaines avec ſi peu d'interruption, que nous ne crumes point pouvoir nous mettre en chemin ſans péril. Ce retardement produiſit une aventure des plus plaiſantes. Le maître de l'auberge où nous étions logés, avoit une fille de l'âge de 25 ou 26 ans, brune, mais grande & fort bien faite, qui paroiſſoit languir dans l'attente du mariage. La bonne grace du marquis, qu'elle voyoit ſans ceſſe, parce que la pluie nous retenoit à la maiſon, fit impreſſion ſur ſon cœur. Elle n'étoit pas de mauvais goût. Le marquis avoit la taille très-bien priſe, de grands yeux noirs à fleur de tête, vifs & brillans, quoiqu'ils fuſſent pleins de douceur; le teint d'une blancheur admirable, & en même tems fort animé. Une forêt de cheveux chatain-clair lui deſcendoit juſqu'à la ceinture. Il avoit avec cela naturellement le port & les manières d'un homme de diſtinction, & je ne ſais quel air enjoué & mutin qui le faiſoit trouver aimable au premier coup d'œil; de ſorte que je ne fus point ſurpris que notre belle hôteſſe fût devenue ſenſible pour

lui. Je ne fus pas le premier à m'en appercevoir. Scoti me dit un jour : Je crois, Monſieur, que la fille de notre hôte eſt amoureuſe de monſieur le marquis: j'ai remarqué que le ſoir ſur-tout, lorſque vous êtes à table, elle ſe rend dans la cour, où elle paſſe une demi-heure à le regarder au travers de la fenêtre, & puis elle eſt toute rêveuſe pendant la ſoirée. Elle me diſoit, il y a quelque tems, qu'elle s'étonnoit qu'un jeune homme auſſi honnête que monſieur le marquis, ne lui eût pas encore dit une parole depuis quinze jours que nous ſommes à Bordeaux, & qu'elle croyoit les jeunes gens de Paris plus galans. Enfin, lorſque nous ſommes à manger enſemble, continua bonnement Scoti, c'eſt toujours de lui qu'il faut qu'elle nous entretienne.

Elle eſt folle, répondis-je ; il faut la laiſſer faire, & n'y pas prendre garde. Je ne laiſſai pas d'y faire attention, & je reconnus à la langueur de ſes regards, lorſqu'elle avoit occaſion de voir le marquis, qu'elle étoit vivement atteinte. J'en riois intérieurement, & j'étois charmé d'un autre côté que le marquis ne jetât pas même les yeux ſur elle. Il avoit été élevé avec beaucoup de retenue, & toutes ſes affections étoient encore innocentes. Lorſque la pluie eut ceſſé entièrement, je fis mes comptes avec l'hôte, & nous nous préparâmes à partir le lendemain. Nous nous couchâmes

châmes de bonne heure, pour nous lever plus facilement de grand matin. J'étois endormi profondément, lorſque je fus éveillé tout d'un coup par la voix du marquis qui crioit ; à moi, à moi, on me vole. Sa chambre n'étoit ſéparée de la mienne, que par une légère cloiſon. Je me lève promptement, & je cours à la ſienne avec mon épée. Je trouvai à la porte nos trois valets, que le même bruit avoit éveillés ; j'en envoie un chercher de la lumière, j'ordonne aux deux autres de garder ſoigneuſement la porte, & j'entre ſeul dans l'obſcurité, en demandant au marquis de quoi il s'agiſſoit. Il ſe lève auſſi & me répond d'une voix aſſez troublée, qu'il y avoit certainement quelqu'un dans ſa chambre ; qu'il avoit entendu ouvrir la porte & marcher doucement ; qu'ayant demandé qui c'étoit, & ne recevant point de réponſe, il avoit appelé auſſi-tôt du ſecours. Je lui dis qu'il y avoit bien de l'apparence que tout ce qu'il me racontoit s'étoit paſſé en ſonge, & qu'il nous avoit alarmés mal-à-propos. La lumière vint enfin, & nous fit appercevoir que le marquis ne s'étoit pas trompé tout-à-fait. Nous vîmes notre jeune hôteſſe aſſiſe ſur une chaiſe, la tête appuyée ſur une de ſes mains dont elle ſe cachoit le viſage & les yeux, qu'elle avoit tout en pleurs. Hé ! ma belle enfant, lui dis-je ; qui vous amène ici à une telle heure ? C'eſt donc vous qui veniez voler monſieur le mar-

quis ? Elle ſe leva, mais ſans répondre autrement que par une abondance de larmes. Je compris aiſément ſon deſſein, & que ſa timidité l'avoit empêchée de ſe faire connoître, lorſque le marquis avoit demandé d'abord qui c'étoit. Je lui dis : Croyez-moi, Mademoiſelle, retirez-vous, il eſt tems que chacun dorme : ce n'eſt pas la peine de lier ſi particulièrement connoiſſance pour le peu de tems que nous avons à nous voir. Elle ouvrit enfin la bouche : Ah ! Monſieur, me dit-elle avec un ſoupir, permettez que je demeure du moins un moment avec monſieur le marquis, puiſque j'aurai le malheur de ne le revoir jamais. Vous êtes un enfant, repris-je, qui n'avez rien à lui dire. Croyez-moi encore une fois, allez vous coucher. Embraſſez-la, Monſieur, pour lui dire adieu, continuai-je en parlant au marquis. Il étoit tout décontenancé dans ſa robe de chambre, & ne ſavoit que penſer d'une telle aventure. Il l'embraſſa pourtant. Elle le laiſſa faire ; & comme il ſe retiroit, elle retint une de ſes mains qu'elle ſerroit dans les ſiennes, en continuant de pleurer. Je craignis qu'à la fin il ne fût attendri de cette ſcène ; & prenant la jeune fille par le bras, je la conduiſis ſur l'eſcalier, où je demeurai juſqu'à ce qu'elle fût deſcendue. Je fis préparer ſur le champ nos chevaux, & nous partîmes au clair de la lune qui rendoit la nuit auſſi belle que les plus beaux jours.

J'attendis que le marquis me parlât le premier de ſon aventure nocturne. Il ne tarda pas à me dire, qu'il croyoit que cette fille étoit folle, & qu'il n'avoit pas eu la moindre relation avec elle, pendant notre ſéjour à Bordeaux. Je conviendrai avec vous qu'elle eſt folle, lui répondis-je, quand nous aurons diſtingué les différentes manières dont on peut l'être. Il y a une folie qui vient de la tête, & qui ſuppoſe un dérangement dans l'eſprit; c'eſt une diſgrace humiliante, qui montre la foibleſſe de l'homme, & qui inſpire de la compaſſion, parce qu'elle n'eſt pas volontaire. Mais il y a une autre eſpèce de folie, qui vient du cœur, & qui eſt cauſée par la violence des paſſions; celle-là eſt honteuſe, & nous rend coupables, parce que nous ſommes libres d'y réſiſter. Telle eſt celle de notre jeune hôteſſe. Voyez de quoi elle l'a rendue capable. Elle oublie toutes les loix de la ſageſſe & de l'honneur, pour venir vous trouver dans votre chambre. Elle ſait qu'elle ne vous reverra jamais, & qu'elle n'a rien à prétendre à votre affection; cependant elle s'expoſe à perdre ſa réputation pour ſe ſatisfaire un moment, & elle ne voit pas même que ſon imprudence n'eſt propre qu'à lui attirer votre mépris; car il eſt impoſſible qu'un honnête homme eſtime une fille ſans pudeur & ſans retenue. Mais pourquoi m'aime-t-elle, me demanda le marquis, moi qui ne lui ai jamais dit un mot? Oh! répon-

dis-je, vous me parlez d'une des plus grandes bizarreries du cœur humain. Je ne veux pas que vous ignoriez, mon cher marquis, que la nature a mis dans les deux ſexes, une violente inclination l'un pour l'autre. Un jour viendra que vous le connoîtrez par expérience. Ce penchant général eſt quelquefois déterminé par des cauſes qui ſont inconnues à ceux mêmes qui en reſſentent l'effet. Les uns ſont touchés par la beauté; d'autres par l'eſprit, par la bonne grace, par le ſon de la voix, par un coup-d'œil, par un ſourire; d'autres enfin, par quelque choſe de tout cela, qui ſe fait ſentir bien ſouvent ſans qu'on puiſſe en démêler la cauſe pour s'en rendre raiſon à ſoi-même. De la manière dont nous ſommes faits, il ne faut point eſpérer que nous puiſſions toujours être inſenſibles à ces premiers mouvemens; ils préviennent ordinairement la raiſon : mais il eſt certain que nous ſommes toujours aſſez forts pour en arrêter le progrès. La ſageſſe veut alors qu'on examine ſi la religion & l'honneur ne trouvent rien qui les bleſſe dans ces commencemens d'affection. On ne riſque rien, quand on ſe détermine après un tel examen. Les paſſions qui ont une ſi belle ſource, conſervent ordinairement la nobleſſe & la pureté de leur origine. Au contraire, ſi l'on ſe laiſſer entraîner par un aveugle penchant, il n'y a point d'excès où l'on ne puiſſe tomber ſans les

avoir prévus ; & ce qui eſt encore plus malheureux, c'eſt que les paſſions déréglées ſe fortifiant plus vîte qu'on ne peut ſe l'imaginer, il devient preſque impoſſible de les vaincre, lors même qu'on apperçoit le précipice où elles ont conduit. Je pris de-là occaſion de raconter au marquis quelques hiſtoires qui pouvoient ſervir à confirmer mon diſcours. Je lui fis une vive peinture des malheureux effets d'un amour illicite dans pluſieurs perſonnes dont il connoiſſoit les noms. Renverſement de fortune, perte des biens, de l'honneur & du repos. Il m'écoutoit avec une attention ſurprenante, & j'appercevois ſur ſon viſage les différentes impreſſions que mes paroles faiſoient ſur ſon cœur. Enfin il me dit, comme s'il fût ſorti d'une profonde rêverie : Je n'appréhende point d'être jamais expoſé aux malheurs dont vous parlez. Il me ſemble que je n'ai point de diſpoſition à devenir tendre, & je ne conçois pas comment on peut aimer une femme juſqu'à faire tant de folies pour elle. Mon Dieu, lui répondis-je, défions-nous de nous-mêmes. Vous voilà bien inſtruit du peril. Veillez ſur votre cœur, & ſouvenez-vous ſur-tout de ne perdre jamais de vue l'honneur & la religion.

Quand nous fûmes arrivés à Bayonne, je pris des meſures pour faire le voyage commodément juſqu'à Madrid. La difficulté des montagnes me fit balancer ſi nous n'abandonnerions pas notre chaiſe, pour

marcher à cheval ; mais, ayant appris que quantité de ſeigneurs françois & eſpagnols paſſoient tous les jours dans la même voiture, j'eſpérai que nous pourrions nous tirer auſſi heureuſement. Nous paſsâmes le Bidaſſoa, qui étoit fort enflé par la pluie ; & nous étant arrêtés pour dîner à Iron, premier bourg d'Eſpagne, nous y fûmes ſi mal traités, que nous en tirâmes un mauvais augure pour le reſte du chemin. Nous fûmes pourtant beaucoup mieux à Saint-Sébaſtien ; mais ce ne fut pas ſans peine, que nous traversâmes quantité de montagnes & de chemins pierreux pour y arriver. Cette ville me parut jolie. Ses rues ſont larges, droites & bien pavées. On nous conſeilla d'y ſéjourner, pour nous y pourvoir d'un *Moco de Mulas*, c'eſt-à-dire, d'un guide qui pût nous conduire dans les chemins difficiles, & nous ſervir d'interprète. Les hôtelleries ſont pitoyables juſqu'à Burgos ; quoiqu'on m'ait aſſuré qu'elles ſont incomparablement meilleures aujourd'hui, qu'elles n'étoient avant que Philippe V fût monté ſur le trône d'Eſpagne. Le grand commerce qui eſt maintenant entre les deux états, y a fait mettre quelque changement. Notre guide avoit ſoin d'acheter nos vivres, & de les faire préparer. C'étoit preſque toujours quelques mets aſſez dégoûtans. Je n'étois pas fâché que le marquis fût ainſi réduit, pendant quelque tems, à une nourriture groſſière & mal préparée. Les chambres & les

lits ne valoient guère mieux ; & ſouvent même, n'en pouvant trouver, nous paſſions les nuits entières dans notre chaiſe, ſans prendre d'autre tems pour le ſommeil que celui qui étoit néceſſaire à nos chevaux pour ſe repoſer.

Je ne manquois pas de faire ſentir au marquis, par mes réflexions, de quel avantage il eſt d'éprouver quelquefois la misère, pour devenir ſenſible à celle de tant de malheureux qui ſont continuellement dans la néceſſité. Je lui faiſois remarquer tous ces pauvres habitans des montagnes, dont la ſeule vue eſt capable d'inſpirer la compaſſion. En qualité d'homme, lui diſois-je, ils ont le même droit que vous aux douceurs du repos & de l'abondance. C'eſt le haſard qui vous a fait naître plus heureux : apprenez du moins à les plaindre, & gardez-vous encore plus de les mépriſer. La vivacité du marquis lui faiſoit trouver le chemin ennuyeux : dans la vue de l'occuper, je rappelai tout ce que ma mémoire put me fournir en matière d'hiſtoire & de ſciences, & je lui faiſois enſuite répéter par ordre tout ce qu'il avoit pu retenir, pour l'accoutumer à une étude appliquée & méthodique. L'inégalité du chemin, ſur les montagnes pierreuſes de la Biſcaie, ne nous permettoit pas de lire dans la chaiſe. Enfin, nous approchâmes de Vittoria, qui eſt la première ville de la Caſtille. Elle eſt ſituée au bout d'une plaine agréable & bien cultivée. Le marquis,

qui n'avoit vu depuis plusieurs jours que des rochers escarpés & des précipices, se crut transporté dans un autre monde. Nous nous reposâmes un jour entier à Vittoria, & nous y trouvâmes toute sorte de rafraîchissemens. Ce fut-là que nous commençâmes à connoître le caractère & les manières des espagnols. Il y en avoit quelques-uns dans notre auberge, qui étoient de différens endroits de Castille. Ils savoient le françois. Nous nous entretînmes avec eux de la route qui nous restoit à faire ; & l'un d'eux nous promit d'avancer son départ, pour nous tenir compagnie jusqu'à Burgos, où ses affaires l'appeloient. L'enflure & le galimathias des civilités castillanes faisoient rire le marquis, & j'avois quelquefois toutes les peines du monde à m'en empêcher. Le soir, quand nous fûmes seuls : Voilà de plaisantes gens, me dit-il avec son air badin ; ma foi, si tous les espagnols se ressemblent, je suis déjà fatigué d'être en Espagne. Je vois bien, lui répondis-je en riant, que c'est leur gravité qui vous épouvante ; mais n'allons pas si vîte, & ne jugeons pas des gens sur une première entrevue. Croyez-vous qu'il soit noble de rire & de badiner continuellement avec des inconnus, comme vous faisiez tantôt ? Il faut se conduire avec plus de réserve, sur-tout avec des étrangers. Pour moi, je vous avoue que je suis fort satisfait de l'honnêteté de nos espagnols ; & je suis persuadé que vous le serez vous-même de celui

qui doit nous accompagner, quand vous aurez eu le tems de le mieux connoître. Je devinai heureuſement. Dès le premier endroit où nous nous arrêtâmes pour dîner, ce fut des manières toutes différentes de celles qui avoient fait rire le marquis la veille. Il s'appeloit don Inigo de Juaz. Il avoit été écuyer de l'amirante de Caſtille; & la connoiſſance qu'il avoit de la cour & de Madrid, nous fit trouver ſon entretien fort agréable. Il nous raconta pluſieurs choſes extraordinaires du maître qu'il avoit ſervi. Je me ſouviens de celle-ci, qui mérite d'être rapportée. L'amirante avoit une chienne des plus jolies: il l'avoit achetée toute inſtruite, & il étoit charmé de mille tours de ſoupleſſe qu'il lui voyoit faire, & qui lui paroiſſoient ſurpaſſer la portée des bêtes. A force de l'admirer, il ſe perſuada qu'une chienne ordinaire n'étoit point capable de tant de perfections, & que de quelque manière que la ſienne fût née, il falloit qu'elle eût une ame raiſonnable. Cette penſée ſe fortifia ſi bien dans ſon eſprit, qu'il parloit ſouvent à ſa chienne, comme il auroit fait à une perſonne. Le petit animal, ému par l'action de ſon maître, ne manquoit pas de japper, & l'amirante s'imaginoit que c'étoit une manière de réponſe dont elle ſe ſervoit, faute de ſavoir la langue eſpagnole. Il chargea un de ſes domeſtiques de la lui apprendre, par des leçons qu'il lui faiſoit réitérer pluſieurs fois le jour. Le

domeſtique obéit, pour ſatisfaire ſon maître. Cinq ou ſix mois ſe paſsèrent. Comme l'amirante ne s'appercevoit d'aucun progrès, il s'en prenoit au précepteur, qui s'excuſoit de ſon mieux ſur ce que la chienne avoit la gueule trop fendue pour prononcer facilement l'eſpagnol. Enfin, la mort ſubite de l'animal, qui tomba malheureuſement du haut d'une fenêtre, empêcha l'amirante d'aller plus loin. Cette hiſtoire nous divertit beaucoup. Le marquis parut plus content de don Inigo de Juaz, qui étoit charmé de ſon côté du jeune françois, & qui nous offrit, quand nous fûmes arrivés à Burgos, de nous faire voir la ville, & de nous y procurer la connoiſſance de quelques honnêtes gens.

Nous acceptâmes cette offre. Don Inigo nous vint rejoindre le lendemain, à notre auberge, avec un autre eſpagnol de ſes amis. Ils nous conduiſirent dans tous les endroits de la ville qui méritoient notre curioſité; à l'égliſe, à l'archevêché, & ſur un pont fort large & fort commode, qui fait un des principaux ornemens de Burgos, & qui lui ſert de communication avec le fauxbourg. Comme l'heure du dîner approchoit, je propoſai aux deux eſpagnols de venir manger notre ſoupe. Le citoyen de Burgos me répondit civilement que ſon deſſein avoit été de nous offrir la ſienne, & qu'il l'avoit fait préparer dans cette eſpérance. Nous ne nous fîmes point preſſer, parce que nous étions proche de ſa

maiſon. Il nous fit bonne chère, ſi l'on doit compter pour quelque choſe la multitude des mets ; mais l'apprêt étoit déteſtable. Son épouſe étoit incommodée. Il nous fit entrer familièrement dans la chambre où elle étoit couchée ; ce qui me ſurprit en Eſpagne, où je croyois tous les maris exceſſivement jaloux. Il l'engagea même à ſe lever, pour nous tenir compagnie. Elle s'aſſit à quatre pas de la table, ſur des couſſins poſés l'un ſur l'autre, à la mode d'Eſpagne. Elle garda le ſilence, parce qu'elle ignoroit notre langue : mais je remarquai qu'elle eut les yeux ſans ceſſe attachés ſur le marquis. Il s'en apperçut lui-même, car l'aventure de Bordeaux l'avoit inſtruit ſur bien des choſes. En ſortant de table, nous fûmes voir un hôpital & quelques couvens d'hommes & de filles, & nous retournâmes aſſez tard à notre auberge, où nous trouvâmes notre hôteſſe ivre. Elle ſauta au cou du marquis, avec mille inſolences que je penſai punir de quelques coups de bâton ; mais la crainte de cauſer du bruit m'arrêta. Ce n'étoit pas la première que nous euſſions vue dans cet état, depuis que nous avions paſſé les Pyrénées. J'avois cru trouver plus de ſobriété en Eſpagne.

Nous nous remîmes en marche le lendemain. Il nous reſtoit trente-cinq ou quarante lieues juſqu'à Madrid ; l'impatience d'y arriver nous les fit faire en trois jours. Cette ville nous plut en arrivant.

Sa ſituation eſt inégale, mais le coup d'œil en eſt agréable. Don Inigo de Juaz nous avoit indiqué une excellente hôtellerie, où nous fûmes bien traités pendant tout le tems que nous y demeurâmes. Après quelques jours de repos, nous chargeâmes notre hôte du ſoin de nous louer un appartement, dans quelque maiſon voiſine de la ſienne; je voulois y être plus tranquillement que dans une hôtellerie, & pouvoir en même-tems nous faire traiter par le même cuiſinier, dont nous étions ſatisfaits. Le maître de notre nouvelle demeure ſe nommoit don Porterra; le *Don* eſt commun chez les eſpagnols. Il crut connoître à notre figure, qu'il avoit affaire à des perſonnes de qualité, ce qui le fit agir fort reſpectueuſement avec nous; & malgré la fierté qu'on attribue aux eſpagnols, il tint la même conduite pendant les trois mois que nous paſsâmes à Madrid.

Nous avions reçu de monſieur le duc de... en partant de France, des lettres pour différens ſeigneurs de la cour d'Eſpagne, deſquels j'étois bien aſſuré que nous ſerions vus avec plaiſir; mais je ne jugeai point à propos d'en uſer, & je les gardai ſeulement comme une reſſource, s'il arrivoit que nous euſſions beſoin de quelque appui. Je voulois que nos voyages ſerviſſent à former le marquis de plus d'une façon. C'eſt quelque choſe que de parcourir différens pays, & de voir un grand nombre de vil-

les; mais quand on ſe borne à cela, l'unique fruit qu'on en retire eſt de pouvoir raconter ce qu'on a vu. Si nous nous étions adreſſés d'abord à monſieur le duc de.... & à monſieur le comte de... comme le portoient nos lettres, ils auroient ſans doute engagé le marquis à prendre ſon logement chez eux; ils l'auroient occupé ſans ceſſe de bagatelles & de parties de plaiſir. Mon deſſein étoit qu'il apprît à connoître les hommes, en s'inſinuant par lui-même dans leur commerce; qu'il commençât par ſe faire des amis dans les conditions communes, pour deſcendre un peu de cette hauteur qu'une illuſtre naiſſance inſpire, & pour y prendre des ſentimens humains & naturels; ce qu'on ne prend guère à la cour, où tout eſt fardé & plein de diſſimulation: qu'enſuite il ſe produiſît de lui-même à la cour, qu'il s'y fît des connoiſſances, & qu'il tâchât de s'y faire eſtimer uniquement par ſon mérite. Je voulois qu'avec cela il fît une étude ſérieuſe de la géographie & de l'hiſtoire, me réſervant de travailler à lui former le goût & les ſentimens dans nos converſations, & par les lectures que nous ferions en commun. Il me témoigna quelque envie d'apprendre l'eſpagnol. Je lui dis que deux raiſons me portoient à le prier de n'y pas penſer; premièrement, que la langue françoiſe étoit fort commune à Madrid, & qu'il pouvoit par conſéquent ſe faire entendre ſans le ſecours de celle du

pays. En ſecond lieu, qu'ayant à voyager dans pluſieurs autres royaumes, il étoit impoſſible qu'il pût apprendre la langue de chaque pays où nous paſſerions, mais que nous en choiſirions quelqu'une des plus utiles & des plus agréables, telles que l'angloiſe & l'italienne, & que je l'exhorterois à apporter tous ſes ſoins pour les apprendre en perfection; ce qui ſeroit difficile, s'il entreprenoit de les ſavoir toutes. Il ſe laiſſa perſuader par ces raiſons. Nous réglâmes l'emploi de la journée. Il fut réſolu que nous nous leverions tous les jours à ſix heures & demie; que nous étudierions en particulier juſqu'à huit heures; que nous prendrions enſuite le chocolat; après quoi, le marquis me répéteroit ce qu'il auroit appris de la géographie & de l'hiſtoire. Le reſte du tems, juſqu'à dix heures, devoit être employé à lire en commun quelque livre de bon goût, ſur lequel nous ferions nos réflexions, ou à nous entretenir familièrement ſur quelque ſujet inſtructif. A dix heures, c'étoit le tems de nous faire habiller pour aller à la meſſe; le dîner enſuite, & le reſte du jour pour la promenade, les viſites & le divertiſſement. Nous obſervâmes cet ordre avec une exactitude merveilleuſe, pendant trois mois de ſéjour à Madrid. J'eus une joie extrême, de voir le marquis s'accoutumer ſi facilement à prendre une conduite unie & réglée.

Nous nous fîmes vêtir d'abord fort ſimplement, pour ſuivre le deſſein que j'avois de commencer nos connoiſſances par la bourgeoiſie. Nous ſortions à pied, & ſans nous faire ſuivre de nos laquais. Notre première viſite fut celle des rues & des édifices publics. Nous y employâmes trois ou quatre jours, ſans qu'il nous y arrivât rien de remarquable. Mais lorſque nous eûmes mis le pied dans les lieux d'aſſemblées, à peine pourrois-je ſuffire à rapporter les aventures agréables ou fâcheuſes, auxquelles nous fûmes expoſés tous les jours. Tout le divertiſſement de Madrid conſiſte dans la promenade & dans la comédie. Il y a deux cours où l'on ſe promène, *el Prado nuevo*, *y el Prado viejo*. Celui qui eſt du côté de *Buen retiro*, eſt moins agréable & moins fréquenté que l'autre. C'eſt à celui-ci que nous allions ordinairement. La petite rivière de *Mançanarès* coule dans la prairie, & l'on y voit pluſieurs fontaines jailliſſantes, qui ſervent de rafraîchiſſement dans les grandes chaleurs. Le premier jour que nous y parûmes, nous en fûmes quittes pour eſſuyer les complimens de quelques demoiſelles de moyenne vertu, & les invitations qu'elles nous firent de prendre le plaiſir de la promenade avec elles. Nous jugeâmes de leur deſſein par les ſignes dont elles accompagnoient leurs paroles; car elles ignoroient le françois, & nous leur langage. Nous les quittâ-

mes ſéchement, pour nous avancer vers la grande allée d'ormes, qui étoit remplie d'une foule de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe.

Après avoir fait quelques tours, je dis au marquis que je me repoſois ſur lui du ſoin de nous procurer quelques connoiſſances. Oh ! ſi cela eſt, me répondit-il en riant, je vous réponds que cela ne tardera guère. Voyons, lui dis-je, comment vous vous y prendrez. Il n'en fit point à deux fois : à peine eûmes-nous avancé vingt pas, qu'il ſe mit ſur un banc où quelques eſpagnols étoient aſſis. Meſſieurs, leur dit-il en les ſaluant d'un air libre, vous voulez bien que deux étrangers prennent place auprès de vous, & qu'il ayent l'honneur de ſe mêler à votre entretien. Les quatre eſpagnols ſe levèrent ſans répondre, nous firent une profonde révérence, & ſe remirent ſur le banc. Je crus d'abord qu'ils n'entendoient point notre langue, & j'étois prêt à railler le marquis de ſa précipitation. Mais après un moment de ſilence, l'un d'eux répondit en françois, d'un ton grave, que nous leur faiſions beaucoup d'honneur, & que les françois ne devoient pas ſe regarder comme étrangers en Eſpagne. Nous liâmes ainſi converſation. Le marquis leur fit cent queſtions, ſur l'uſage de quantité de choſes qui ſe préſentoient à nos yeux. Ils ſatisfirent à tout en peu de paroles, & ſans rien fournir d'eux-mêmes à la converſation ; de ſorte que nous demeurions

tions tous en ſilence, lorſque les queſtions du marquis ceſſoient. Enfin, ſe levant au bout d'un demi-quart d'heure, ils nous quittèrent avec une nouvelle révérence. Voilà des gens bien ſots, me dit le marquis. Dites plutôt, lui répondis-je, que voilà des gens bien ſages & bien civils; & apprenez d'eux à n'être pas ſi ouvert que vous l'êtes avec le premier venu. Vous ne ſauriez vous plaindre d'eux : ils vous ont ſalué civilement, ils vous ont répondu quand vous les avez interrogés. Que vouliez-vous qu'ils fiſſent de plus ? Convenez d'ailleurs que vos queſtions avoient un ton léger, qui peut déplaire à des perſonnes graves. Ce n'eſt pas que je condamne l'enjouement des manières; mais la ſageſſe demande qu'il ne ſoit employé qu'à propos. Vous connoiſſiez la gravité eſpagnole, du moins de réputation; ainſi vous deviez juger que la bienſéance ne vous permettoit pas de prendre d'abord avec eux un ton riant & des manières badines. Mais, reprit ingénieuſement le marquis, ils connoiſſoient auſſi les françois; la bienſéance devoit donc les empêcher de prendre avec moi des manières ſi graves. Je lui répondis qu'ils avoient ſur nous l'avantage d'être dans leur pays, & quelques-uns d'entr'eux celui d'être beaucoup plus âgés que nous : ſans compter que les ayant abordés aſſez bruſquement, & ſans en être connus, nous leur devions quelque déférence. Comme nous en étions-là, nous fûmes

ſurpris de voir revenir nos quatre eſpagnols, qui reprirent ſur le banc la place qu'ils avoient quittée. L'un d'eux nous dit : Nous ſommes fort heureux de vous retrouver. Je lui répondis, que leur retour nous faiſoit plaiſir, & qu'on revoyoit toujours volontiers d'auſſi honnêtes gens qu'ils le paroiſſoient. Je ſuis ravi, reprit le même, que vous ayez cette opinion de nous. Comme vous ignorez encore nos coutumes, je craignois que vous n'euſſiez mal interprété notre départ précipité. C'eſt l'uſage ici, quand on vient au Prado, de ſe promener, & de s'aſſeoir ſucceſſivement, pour tirer plus de fruit de la promenade, en mêlant l'action & le repos. Nous recommençâmes ainſi notre entretien juſqu'à l'heure du ſouper, & nous quittâmes nos eſpagnols, ſans prévoir l'occaſion que nous aurions bientôt de les rejoindre.

Nous nous mîmes à table en arrivant chez nous. J'invitai notre hôte à nous tenir compagnie, comme je faiſois quelquefois; nous lui racontâmes ce qui nous étoit arrivé au Prado, & nous lui dîmes le nom d'un des quatre eſpagnols, tel que nous l'avions entendu prononcer pluſieurs fois par les autres. La rencontre eſt plaiſante, nous dit don Porterra ; le ſignor Alonſo Riquez, dont vous parlez, eſt le propre frère de mon épouſe. C'eſt un avocat au conſeil des Indes, qui a du mérite & de la réputation. Vous ne ſerez pas fâchés de le con-

noître plus particulièrement, & c'eſt un honneur que je veux lui procurer en vous menant chez lui. Nous y conſentîmes pour le lendemain. Avant que de le voir, continua don Porterra, il faut que je vous amuſe un moment par le récit d'une aventure fort extraordinaire qui a fait ſa fortune ; car il eſt riche, & c'eſt moins par intérêt que par inclination, qu'il exerce la profeſſion d'avocat. Alonſo Riquez eſt portugais d'origine. Son père, qui étoit intendant de la maiſon du comte de Fonterea, ſuivit ce ſeigneur lorſqu'il vint s'établir en Eſpagne. Il trouva à propos d'y prendre lui-même un établiſſement, après avoir perdu ſon maître ; & ſe voyant à ſon aiſe par la libéralité du comte, il penſa à ſe pourvoir de quelqu'emploi qui pût lui donner un rang & un titre à Madrid. L'occaſion s'en préſenta bientôt ; mais il eut à ſurmonter tant de concurrens, qui avoient les mêmes vues que lui, qu'il ne put l'emporter ſur eux ſans ſe faire des ennemis conſidérables. L'amour de la vengeance règne en Eſpagne comme en Italie. Un des ennemis de Franciſco Riquez (tel étoit le nom du père d'Alonſo) employa tous les moyens imaginables pour le ruiner de crédit & de réputation. Franciſco ſe ſoutint heureuſement, mais il uſa peut-être avec un peu trop de fierté de ſes avantages, & pouſſa trop loin un ennemi qu'il avoit fait plier ; de ſorte que celui-ci, ne conſultant plus que la rage & le

déſeſpoir, prit le parti de ſe venger par un aſſaſſinat. Le malheureux Franciſco fut tué le ſoir, comme il entroit ſeul dans ſa maiſon. Son meurtrier évita le châtiment par la fuite ; mais tous ſes biens furent confiſqués, à la réſerve d'un fonds médiocre que la juſtice aſſigna pour la nourriture & l'éducation de ſa fille unique, qui n'avoit que douze ou quinze mois, & qui fut miſe peu après dans un couvent : elle s'appeloit dona Maria. Franciſco Riquez laiſſoit de ſon côté deux enfans, que ſa femme avoit eus d'une même couche, & qui étoient encore à la mammelle. L'un eſt Alonſo, & l'autre mon épouſe. Leur mère les fit élever ſoigneuſement. J'épouſai la fille lorſqu'elle eut atteint ſa ſeizième année. Alonſo, qui perdit en même-tems ſa mère, vint demeurer chez moi ; & ſon inclination le portant au barreau, il s'y appliquoit tranquillement à l'étude du droit. Ses talens naturels, aidés d'une continuelle application, le firent connoître ſi avantageuſement, qu'avant ſa vingtième année il ſe vit chargé de pluſieurs cauſes conſidérables, dont le ſuccès augmenta encore ſa réputation. La ſupérieure d'une maiſon religieuſe lui remit une affaire importante, qui demandoit tous ſes ſoins. Il fut obligé de l'aller voir ſouvent, pour en tirer les lumières néceſſaires ; & comme il eſt d'un caractère fort honnête, il fit connoiſſance avec la plupart des religieuſes & des penſionnaires. C'étoit juſtement

dans cette maiſon que dona Maria, la fille du meurtrier de ſon père, étoit renfermée. Il la vit, il la trouva belle ſans la connoître, & ſon cœur s'accoutuma à l'aimer, avant qu'il pût ſavoir qu'il étoit obligé de la haïr. Il me parla d'elle un jour, comme d'un objet dont il étoit charmé. La connoiſſant encore moins que lui, je ne fis pas difficulté de lui répondre, que puiſqu'il étoit tems qu'il pensât au mariage, il ne pouvoit mieux faire que d'épouſer une perſonne qu'il trouvoit ſi fort à ſon gré; qu'il falloit s'informer qui étoit cette fille, voir ſes parens, & l'obtenir d'eux; que c'étoit un préjugé avantageux pour elle, d'avoir toujours éré élevée dans une maiſon religieuſe. Il me parut fort ſatisfait de l'approbation que je donnois à ſon amour; & il me pria de m'informer moi-même de tout ce qui regardoit ſa maitreſſe. Je ne tardai guère à l'être parfaitement. Deux jours après, je fus en état d'en parler à Alonſo, & je lui découvris naturellement ce que j'avois appris, ne doutant point que cette connoiſſance ne le fît changer tout d'un coup de ſentiment. Je me trompois. Il étoit trop enflammé, pour pouvoir ſe dégager ſans peine. Vous me mettez le poignard dans le cœur, me dit-il en pâliſſant; il faut que je meure, ſi dona Maria n'eſt point mon épouſe. Ecoutez, lui répondis-je; c'eſt à vous d'examiner ſi l'honneur vous permet d'épouſer la fille d'un aſſaſſin, & ce

qui eſt encore pis, de l'aſſaſſin de votre père. Voyez, conſultez-vous. D'ailleurs, cette fille eſt ſans biens; vous n'êtes pas aſſez riche pour faire la fortune d'un autre : tout cela mérite bien que vous vous faſſiez un peu de violence, pour renoncer à une affection où vous trouveriez ſi peu d'honneur & d'avantage. Alonſo ne répondoit rien. Etes-vous aimé? repris-je, avez-vous déjà quelqu'engagement avec votre maitreſſe? Il me dit qu'il avoit eu occaſion de l'entretenir pluſieurs fois, & qu'il croyoit n'en être pas haï. Si vous êtes sûr de ſon cœur, repartis-je, & que vous ne puiſſiez vous réſoudre à lui ôter le vôtre, je vous conſeille de l'engager à quitter ſon couvent, & de l'entretenir en ſecret ſur le pied d'une ſimple maitreſſe; vous ſatisferez ainſi tout à la fois votre amour & votre réputation. Ah! que me dites-vous, répliqua-t-il? elle eſt trop ſage pour y conſentir, & c'eſt ſa ſageſſe même qui m'attache à elle, autant que ſa beauté. Contentez-vous donc, lui dis-je; car je vois bien que vous y êtes réſolu, & que mes conſeils ſont inutiles. Je me levai pour me retirer. Alonſo me retint, & après quelques momens de réflexion : Savez-vous, me dit-il, à quoi je penſe, & le parti que je veux prendre? J'épouſerai dona Maria, & je me retirerai avec elle en Portugal. Mon père en étoit; j'y trouverai tous mes parens, qui ne connoîtront point mon épouſe, & je ſauverai ainſi mon honneur & ma paſſion.

J'aurois perdu mes peines à combattre ce nouveau projet. Je quittai Alonſo, en lui promettant tous les ſecours qu'il pouvoit attendre de mon amitié. Il me fit ſouvenir, quinze jours après, de ma promeſſe, & me preſſa de lui rendre un ſervice dangereux. Dona Maria avoit conſenti à l'épouſer & à le ſuivre en Portugal. Il l'avoit fait ſortir du couvent; & en attendant qu'il eût mis quelque arrangement dans ſes affaires, il lui avoit fait prendre un appartement dans la ville, avec une femme-de-chambre qu'il lui avoit donnée de ſa main. Il alloit paſſer chez elle une partie du jour, & il employoit le reſte à prendre des meſures pour ſon départ. Un matin qu'il ſortoit de chez moi pour s'y rendre à l'ordinaire, la femme de chambre, qui ſavoit notre demeure, vint lui donner un avis ſecret, qui le jeta dans un déſeſpoir extrême. Il rentra dans ſa chambre, avec un air furieux; & s'étant jeté ſur ſon lit, il y paſſa pluſieurs heures dans une violente agitation. J'entendis quelques paroles, qu'il laiſſoit échapper; je jugeai qu'il avoit beſoin d'être conſolé, & m'étant préſenté à lui, je lui demandai la cauſe de ſon chagrin. Si vous m'aimez, me dit-il d'un air troublé, laiſſez-moi mourir; mais aidez-moi auparavant à me venger. Je ſuis trahi. Dona Maria eſt une perfide, à qui je veux arracher la vie de mes propres mains, après avoir maſſacré, à ſes yeux, le nouvel amant

qu'elle me préfère. Enſuite il me raconta que depuis deux jours dona Maria recevoit le ſoir dans ſa chambre un inconnu, avec lequel elle paſſoit une partie de la nuit ſans témoins; que la femme de chambre avoit ordre, pendant ce tems-là, de veiller à la porte, pour l'écarter lui-même & tous ceux qui ſe préſenteroient; que celle-ci, en lui donnant avis de tout, l'avoit aſſuré que ſon rival devoit encore ſe trouver au rendez-vous le même jour, mais que ce ſeroit le dernier de ſa vie, puiſqu'il étoit réſolu de la lui ôter, & de percer enſuite le cœur de ſon indigne maitreſſe. Il ajouta mille choſes, telles que la rage les inſpire; & lorſqu'il fut las de crier & de ſe plaindre, il finit en me priant de lui prêter mon ſecours pour aſſurer ſa vengeance. Elle me parut ſi juſte, que je lui donnai parole de l'accompagner. Nous nous munîmes tous deux d'une bonne épée, & chacun d'un piſtolet. Le ſoir vint: nous allâmes nous poſter dans une allée, qui étoit à deux pas de la maiſon de dona Maria. Le galant ne tarda point à paroître. Je voulois l'attaquer avant qu'il fût entré dans la maiſon. Alonſo m'arrêta.... Il faut, me dit-il, que la ſcène ſe paſſe aux yeux de l'infidèle. Je ſuis convenu avec la femme de chambre, qu'elle m'ouvriroit la porte, lorſque les deux victimes que je veux immoler, ſeront enſemble. Nous n'attendîmes qu'un moment; la porte nous fut ouverte, & l'ayant fermée après nous, Alonſo me fit demeurer

dans l'antichambre. Pour lui, mettant l'épée à la main, il entra bruſquement, & ſe fit voir à dona Maria dans un état terrible. Elle jeta un grand cri à cette vue; & comme il alloit percer celui qu'il prenoit pour ſon rival, elle lui dit en ſe jetant ſur ſon bras : Ah ! cher Alonſo, qu'allez-vous faire ? c'eſt mon père à qui vous ôtez la vie. Le ſecours ne put être aſſez prompt pour empêcher l'épée de pénétrer. Alonſo la retira toute ſanglante, & ſe jeta ſur un fauteuil. J'entrai dans cet inſtant. Je les trouvai tous trois dans la ſituation la plus touchante. Dona Maria étoit à genoux, entre ſon père & ſon amant, & tenoit à chacun une de leurs mains; le père (car c'étoit effectivement lui-même) nageoit dans un ruiſſeau de ſang, & ſembloit prêt à expirer. Pour Alonſo, il étoit comme immobile ſur ſa chaiſe. Son épée étoit tombée à ſes pieds, & ſes yeux rouloient au haſard, comme ceux d'un homme qui eſt abſolument hors de ſoi. Je le fis ſortir de ce tranſport en le pouſſant rudement, & je lui repréſentai que l'état où étoient les choſes méritoit quelqu'attention. Eh ! mon cher Porterra, me dit-il en ſe levant, ſuis-je capable de prendre une réſolution dans le trouble horrible où je ſuis ? Voilà ma maitreſſe, voilà le meurtrier de mon père. En ai-je trop fait ? En ai-je fait aſſez ? & de quelque manière que puiſſe tourner cette aventure, ne ſuis-je pas le plus malheureux de tous les hommes ? Il ſe jeta ſur

un lit, ſans attendre ma réponſe, & il pouſſoit mille ſoupirs en homme déſeſpéré. Pendant ce tems-là, dona Maria, aidée de ſa femme de chambre, avoit arrêté le ſang de ſon père & lui avoit rappelé la connoiſſance. Ce pauvre homme ſentit bien néanmoins que ſa fin étoit proche. Il me pria d'engager Alonſo à s'approcher de lui. J'en vins à bout avec aſſez de peine. Je meurs, lui dit-il. Vous êtes vengé, ſeigneur Alonſo. Mon exemple ſera une nouvelle preuve, que le Ciel ne laiſſe jamais le crime impuni. Après m'avoir perſécuté par des remords qui durent depuis vingt ans, il me ramène à Madrid, pour y périr de la main d'un homme, dont j'ai tué le père injuſtement. Je vous pardonne ma mort. Quelque raiſon que vous puſſiez avoir de la ſouhaiter, je ſais qu'aimant ma fille, vous ne me l'auriez pas donnée, ſi vous m'euſſiez connu. Pardonnez-moi auſſi celle de votre père, & je mourrai content. Il eſt tems que nos haines finiſſent. Vous jugerez de la ſincérité de ma réconciliation, par ce que je vais faire pour vous. Depuis que j'ai quitté Madrid, j'ai fait le voyage des Indes, & je m'y ſuis enrichi par le commerce : s'il eſt vrai, comme ma fille me l'a dit, que vous l'aimez, & qu'elle vous a donné ſa foi, uniſſez-vous avec elle, & jouiſſez enſemble de tous les biens que j'ai acquis ; je ne déſire plus qu'autant de vie qu'il m'en faut pour vous les aſſurer. Approchez, ajouta-t-il, embraſſez-moi ſans horreur.

On n'eſt point ennemi, quand on ne ſe hait point; & vous ne devez plus me haïr après m'avoir puni.

J'attendois avec inquiétude, continua don Porterra, quelle ſeroit la réponſe d'Alonſo. Ses regards paroiſſoient encore incertains; mais les ayant laiſſé tomber ſur ſa maitreſſe & ayant rencontré les ſiens, je ne doutai plus que ſon cœur ne ſe laiſsât vaincre. Il alloit répondre favorablement, lorſqu'un bruit ſoudain nous obligea de tourner la tête vers la porte de la chambre. Nous vîmes entrer une douzaine d'alguaſils, armés juſques aux dents, qui ſe ſaiſirent de nous ſans réſiſtance, dans l'étonnement où leur apparition nous avoit mis. Ils commencèrent par nous déſarmer; & voyant les traces du ſang, qui avoit coulé de la bleſſure du père de dona Maria, ils nous conduiſirent tous, ſans autre examen, dans la priſon publique. Ils eurent même l'inhumanité d'y traîner le bleſſé, en le ſoutenant par deſſous les bras. Nous jugeâmes que les voiſins, ayant entendu le bruit qui s'étoit fait chez dona Maria, en avoient averti la garde de la ville. On nous laiſſa vingt-quatre heures dans une même chambre de la priſon, ſans pouvoir obtenir de parler à perſonne, ſi ce n'eſt à ceux qui nous apportèrent à manger. Nous tînmes conſeil entre nous, ſur le parti que nous devions prendre

dans une ſi triſte conjoncture. Alonſo nous inſtruiſit de la manière dont nous pourrions répondre à l'interrogation. Il fallut la ſubir le lendemain, & nous nous accordâmes à dépoſer que le malheur arrivé chez dona Maria étoit un effet de jalouſie, crime qui ſe remet facilement en Eſpagne. L'officier, qui nous interrogeoit, parut content de nos réponſes; ce qui nous fit eſpérer que notre affaire tourneroit heureuſement. Mais vers la fin du jour, la bleſſure du père de dona Maria, que les chirurgiens avoient vue trop tard, empira de telle ſorte que nous craignîmes beaucoup pour ſa vie. Il ſentit lui-même le péril, & dans l'appréhenſion d'être ſurpris par la mort, il demanda de l'encre & du papier, pour confirmer par écrit le pardon de ſa mort, qu'il avoit accordé à Alonſo, & la donation qu'il lui avoit faite de tous ſes biens. Il y apporta toute l'exactitude poſſible, en marquant non-ſeulement dans les mains de qui il avoit dépoſé ſes richeſſes; mais de quelle nature elles étoient & en quel nombre. Alonſo fut extrêmement attendri de cet acte généreux, & ne put s'empêcher de verſer des larmes en perdant ce bon homme, qui mourut deux jours après. Cependant cette mort rendit notre affaire plus mauvaiſe. Nous fûmes ſéparés preſqu'auſſitôt, & renfermés plus étroitement. Alonſo, qui avoit l'uſage du barreau, en ſentit les

conſéquences ; il prit le ſeul parti qui pouvoit nous empêcher de périr. Son mérite l'avoit fait connoître & eſtimer de quantité de perſonnes de diſtinction, & ſur-tout du duc d'Oſſonne, qui le conſidéroit particulièrement. Il prit la liberté de lui écrire, & de le ſupplier très-reſpectueuſement de le venir voir dans ſa priſon. Le duc y vint par amitié. Alonſo lui découvrit toute ſon hiſtoire, non-ſeulement dans les dernières circonſtances, mais en commençant depuis le meurtre de ſon père juſqu'à la mort de l'aſſaſſin. Il le conjura d'en faire un rapport fidèle au roi, perſuadé que ce prince dont la bonté eſt connue de toute l'Eſpagne, trouveroit des motifs de miſéricorde dans une aventure ſi ſingulière & ſi touchante. Le ſuccès répondit à l'eſpérance. Le duc d'Oſſonne prit notre défenſe avec zèle. Philippe V fut touché de ſes raiſons, il ordonna qu'on nous mît en liberté ; & lorſque nous eûmes l'honneur de nous préſenter à lui pour le remercier, il approuva la donation du père de dona Maria, & ſouhaita toute ſorte de proſpérités à Alonſo dans ſon mariage.

Don Porterra ayant fini ſon récit, nous lui marquâmes beaucoup d'impatience de voir Alonſo Riquez & dona Maria ſon épouſe. Le reſte du ſouper ſe paſſa dans cet entretien. Je demandai au marquis, en me retirant, s'il n'étoit pas tou-

ché de ce qu'il avoit entendu. Il me répondit qu'il avoit écouté cette hiſtoire avez plaiſir; mais que ce qui l'avoit frappé davantage étoit le caractère du père de dona Maria, qui devenoit tout d'un coup le plus généreux homme du monde, après avoir été capable d'un lâche aſſaſſinat. Cette réflexion du marquis me plut beaucoup, parce que je la trouvai judicieuſe. Je lui dis qu'il ne s'étonneroit point de cette contrariété, lorſqu'il connoîtroit mieux le cœur humain. Notre cœur, ajoutai-je, eſt une eſpèce de théâtre, où toutes les paſſions repréſentent tour-à-tour. Il ne demeure jamais indifférent entre le bien & le mal, parce qu'il eſt de ſa nature de former toujours des deſirs; il eſt ſollicité différemment ſelon la différence des objets, & il aime à ſe laiſſer entraîner par ce qui le flatte le plus. Ainſi l'homme, qui s'accoutume à céder ſans réſiſtance aux premières impreſſions, eſt capable ſucceſſivement de l'excès du mal & du bien, à proportion de la peine ou du plaiſir qu'il trouve à ſe ſatisfaire. Le ſeul remède eſt de ſe former des principes ſolides de vérité & de ſageſſe, qui puiſſent régler, dans l'occaſion, les penchans indélibérés du cœur. C'eſt-là préciſément en quoi la probité conſiſte. Défiez-vous d'un honnête homme qui l'eſt ſans principes & ſans réflexions. Il eſt lui-même, tôt ou tard, la dupe de ſon propre cœur. Nous nous entretînmes encore

long-tems de l'aventure d'Alonſo ; & voyant que cette hiſtoire avoit plu au marquis, je l'engageai à la mettre par écrit, pour l'accoutumer à ſe ſervir facilement de ſa plume. Je lui fis remarquer que c'eſt un défaut commun parmi les perſonnes de condition, de ne pouvoir arranger deux mots ſur le papier. Quand il ſeroit pardonnable, lui dis-je, d'ignorer les ſciences, il ne ſauroit l'être de négliger ce qui eſt néceſſaire pour ſe faire entendre dans les beſoins les plus communs de la vie. La néceſſité d'écrire revient preſque auſſi ſouvent que celle de parler. On a du moins des lettres à faire ; & l'on ne penſe point que ſi c'eſt avec un homme d'eſprit qu'on eſt en commerce, ſa première attention tombe ſur le ſtyle, & qu'il en rit malignement, s'il le trouve groſſier & mal conſtruit. Ajoutez à cela que c'eſt une occupation très-douce, de s'entretenir ſoi-même en écrivant ſes penſées. La ſolitude la plus profonde n'eſt jamais ennuyeuſe pour une perſonne qui ſait lire & écrire avec goût.

Le marquis n'oublia pas, le lendemain après dîner, que nous devions aller chez Alonſo Riquez. Don Porterra nous y conduiſit. Alonſo nous reconnut, & fut ſurpris de nous voir avec ſon frère. Nous lui apprîmes que nous demeurions chez lui, & nous lui marquâmes de la joie de cette heureuſe rencontre. Il en parut auſſi ſatis-

fait que nous. La converſation devint fort agréable; & l'ayant fait tomber inſenſiblement ſur l'aventure de ſon mariage, don Porterra en prit occaſion de le prier de nous faire connoître ſon épouſe. Il la fit appeler au même moment. Nous la trouvâmes digne de ce qu'il avoit fait pour elle. Mais comme elle n'entendoit pas notre langue, nous ne pûmes juger de ſon eſprit; elle ſe retira après avoir demeuré quelques momens avec nous. Alonſo nous invita à ſouper. Nous lui promîmes de revenir chez lui, après la comédie, que le marquis ſouhaitoit impatiemment de voir. Don Porterra fut encore notre guide. On repréſenta une pièce de Lope de Vega, que nous n'entendîmes point. J'étois ſeulement attentif aux mouvemens des acteurs, & je jugeai par leurs agitations que la pièce devoit être pleine de ſentimens. Pendant que j'avois les yeux attachés ſur le théâtre, le marquis s'occupoit à conſidérer les ſpectateurs. Il avoit le viſage tourné vers l'amphithéâtre, où toutes les dames étoient raſſemblées, ſans être accompagnées d'un ſeul homme. Elles eurent tout le tems de le remarquer, & ce fut apparemment ce qui lui attira en ſortant quelques galanteries. Deux jeunes filles, fort jolies & fort bien miſes, lui propoſèrent d'aller faire une promenade au Prado; il les remercia fort civilement. Elles, ſans ſe rebuter, le prirent par la main pour l'y conduire,

duire, & peut-être ſe ſeroit-il laiſſé entraîner s'il eût été ſeul; mais nous priâmes les deux demoiſelles de le laiſſer libre.

Un moment après, nous vîmes une vieille femme s'approcher doucement de lui; elle étoit couverte d'une longue mante : *Signor Cavallero*, lui dit-elle en eſpagnol, vous êtes un aimable jeune homme, qui méritez une jolie maitreſſe; je vous en offre une qui n'a que ſeize ans, & qui n'eſt point encore ſortie de mes mains. Suivez-moi, je vais faire votre bonheur. Le marquis répondit qu'il ne ſavoit point l'eſpagnol, & continua de marcher avec nous. Tandis que don Porterra lui expliquoit en riant le diſcours de la vieille, nous la vîmes revenir, avec un billet qu'elle préſenta au marquis. C'étoit ſon adreſſe, & l'âge de la jeune fille qu'elle lui avoit propoſée. Nous fîmes la guerre au marquis ſur ces deux aventures, dont il paroiſſoit peu touché; & nous nous rendîmes chez le ſignor Alonſo, où nous trouvâmes grande compagnie qui nous attendoit.

Il avoit invité les trois eſpagnols, avec leſquels nous l'avions rencontré la veille au Prado, croyant nous faire plaiſir de nous mettre avec des perſonnes de connoiſſance. Il s'y en trouva deux autres, qui nous étoient inconnus; de ſorte que nous étions neuf à table. Le repas fut ſervi proprement. Il commença avec une gravité qui me fit

craindre de m'y ennuyer beaucoup; mais peu à peu le front de nos eſpagnols ſe dérida, & l'on ne penſa plus qu'à rire. Il y avoit, dans cette aſſemblée, deux marchands, dont l'un étoit revenu nouvellement du Pérou; un homme ſans emploi, qui vivoit de ſon bien; un jeune cavalier, qui faiſoit profeſſion de bel eſprit, & un procureur du conſeil des Indes, où Alonſo Riquez étoit avocat. Je me ſers des noms qui ſont en uſage en France, pour ne pas hériſſer ma narration de termes eſpagnols.

C'étoit une bourgeoiſie renforcée; mais qui ſans avoir les manières fines de la cour, ne manquoit ni d'eſprit, ni d'uſage du monde. Le cavalier bel eſprit, domina long-tems par ſa facilité à s'exprimer, & par une abondance de traits agréables, dont il ſembloit qu'il eût fait proviſion, tant il les débitoit rapidement. Il parla de poëſie; il porta ſon jugement ſur la plupart de nos meilleurs auteurs, ſoit qu'il les eût lus, ſoit qu'il répétât ce qu'il avoit entendu dire à d'autres. Corneille & Saint-Evremont attirèrent toutes ſes louanges. Crébillon fut nommé auſſi avec éloge, & l'eſpagnol prenoit plaiſir à nous en réciter de grands lambeaux. Je conviens, lui dis-je, que ces trois auteurs ſont d'un grand prix, en y mettant néanmoins quelque différence; mais vous ne nous parlez point de Racine, de Molière, de Boileau,

& de quantité d'autres, dont la France ſe fait pour le moins autant d'honneur que de ceux que vous avez nommés. Boileau, me répondit-il, eſt ſec & pédant, à force de vouloir être châtié. Racine eſt un *pleureux*, qui n'eſt propre qu'à attendrir des femmes & à amollir les hommes, ſans inſpirer le moindre ſentiment de vertu. Molière a de l'eſprit & peint fort bien le ridicule des mœurs, mais il doit ſes plus beaux traits à notre Eſpagne. Son Tartuffe, ſon Ecole des Femmes, ſon Feſtin de Pierre, ſon Miſantrope même, qui paſſe chez vous pour original, ſont pillés de notre Lope de Vega. Le cavalier, qui avoit un flux intariſſable de langue, fit enſuite une excurſion ſur Rouſſeau, qu'il traita de prince lyrique; ſur Houdart de la Motte, à qui il prétendit que ſon ſiècle ne rendoit pas toute la juſtice qu'il devoit attendre de la poſtérité; ſur Fontenelle dont il admira la délicateſſe; heureux néanmoins, ajouta-t-il, ſi à force de rafiner, il ne ſe précipitoit pas quelquefois dans le galimathias qu'on reproche à nos eſpagnols; ce qui feroit douter de la ſolidité de ſon jugement, ſi l'on n'en avoit d'autres preuves dans les ouvrages de philoſophie & de mathématiques qu'il compoſe tous les jours. J'avoue que je fus ſurpris d'entendre un eſpagnol déclamer contre le galimathias. Mais ſur ce pied-là, repris-je, vous de-

vez eſtimer nos prédicateurs beaucoup plus que ceux du pays où vous êtes né. Sans comparaiſon, me dit-il. Je regarde les nôtres comme des enfans, qui ſans ſavoir ce que c'eſt que raiſonner, croyent que l'éloquence conſiſte à coudre de pompeuſes phraſes l'une au bout de l'autre, & qui s'imaginent avoir atteint au ſublime, lorſqu'ils ont produit une penſée monſtrueuſe. Nul ordre, nul goût, nulle invention réglée. Un ſeul ſermon de Bourdaloue, ou de Fléchier, vaut mieux à mon gré que toutes les productions de nos prédicateurs d'Eſpagne. En faveur d'un aveu ſi ſincère & ſi raiſonnable, je paſſai au cavalier le mal qu'il avoit dit de Racine, quoiqu'il ſoit celui de nos poëtes pour lequel j'ai toujours eu le plus de goût. Je m'apperçus que les autres convives, qui n'avoient nulle teinture des lettres, écoutoient nos ſavans diſcours avec langueur. Je réveillai le plaiſir de la table, en rendant la converſation générale. Je demandai au marchand qui revenoit du Pérou, des nouvelles de Lima, & comment il avoit pu ſe réſoudre à quitter un ſi beau pays. Je fis de pareilles queſtions aux autres, ſur la profeſſion qu'ils exerçoient, & nous paſsâmes ainſi une partie de la nuit avec une ſatisfaction réciproque. Dans le tems que j'étois le plus occupé du récit d'une hiſtoire intéreſſante qu'Alonſo Riquez me racontoit, le marquis ſor-

tit de la ſalle avec don Porterra. J'y fis d'abord très-peu d'attention ; mais une heure & deux heures s'étant paſſées ſans que je le viſſe reparoître, cette abſence commença à me donner de l'inquiétude. Cependant, comme il étoit accompagné de don Porterra, je me contentai de demander à Alonſo ce qu'ils étoient devenus. Il me dit qu'il n'en ſavoit rien ; mais que je devois être ſans crainte, puiſque le marquis étoit avec ſon frère. Nous continuâmes encore de nous entretenir pendant quelque tems. La nuit s'avançoit. Enfin, alarmé de ne pas voir le marquis revenir, je pris congé d'Alonſo pour retourner à notre logement. Je n'y trouvai, ni le marquis, ni don Porterra. J'étois dans un véritable chagrin, lorſque je les entendis monter à notre appartement vers le point du jour. Don Porterra n'y entra point, croyant que j'étois au lit. Je m'étois couché effectivement, au premier bruit qui m'avoit aſſuré de leur retour. Le marquis paſſa doucement dans ma chambre, pour ſe rendre à la ſienne ; je feignis de ne le pas entendre. Il s'informa de ſon valet-de-chambre, qui le déshabilloit, ſi je n'étois pas fâché de ſon abſence ; & ayant appris que j'en étois fort en colère, il ſe hâta de ſe coucher ſans faire le moindre bruit.

Le lendemain, je me levai aſſez tard. J'appelai tout haut le valet-de-chambre du marquis, & je

lui demandai ſi ſon maître étoit revenu. Cela eſt fort joli, ajoutai-je, de me quitter pendant trois heures, pour aller courir les rues de Madrid. Voilà de belles marques de la conſidération que M. le marquis a pour moi. J'étois aſſuré qu'il m'entendoit. Il ſe leva ſur le champ, & vint me demander pardon en m'embraſſant, & en m'appelant ſon cher papa. C'étoit le nom qu'il me donnoit, lorſqu'il vouloit me careſſer, avec ſes manières folâtres, qui avoient dans le fond quelque choſe de charmant. Je lui dis d'un ton ſérieux, & ſans le regarder : Je vous ai aſſurément beaucoup d'obligation, Monſieur, de m'avoir jeté dans une inquiétude mortelle, en allant paſſer la nuit je ne ſais où. Eh ! depuis quand ſommes-nous donc convenus que nous irions ainſi chacun de notre côté, ſans en donner avis à perſonne ? Voudrez-vous bien me dire, du moins, ce que vous avez fait ſi long-tems avec don Porterra ? Il me répondit qu'il alloit me découvrir tout, ſi je voulois lui pardonner. Achevez, lui dis-je ; je ſaurai ſi vous êtes ſincère. Il me raconta qu'étant à ſouper chez Alonſo Riquez, il avoit trouvé dans ſa poche, en prenant ſon mouchoir, le billet qu'il avoit reçu de la vieille dans la rue de la comédie ; qu'il l'avoit montré ſecrètement à don Porterra, & que le vin d'Eſpagne l'ayant mis d'aſſez bonne humeur, il lui avoit propoſé d'aller s'inſ-

truire, par leurs propres yeux, ſi la petite eſpagnole de ſeize ans étoit jolie; que don Porterra y avoit conſenti, & qu'ils y étoient allés enſemble.

Ce début de narration me fit peur. Hé bien, lui dis-je, qu'avez-vous fait là? Nous y avons ri, reprit le marquis, & bu d'excellentes liqueurs. La jeune fille m'a aſſuré, que ſi je l'aimois de bonne foi, je trouverois en elle la plus fidelle maitreſſe du monde. Elle m'a fait promettre que je retournerois chez elle aujourd'hui, & que je la verrois enſuite régulièrement. Je lui ai promis tout ce qu'elle a voulu; mais je ſuis ſi dégoûté de ſes manières, & des deux doigts de rouge & de blanc qui lui cachent le viſage, que je ne ſens pas la moindre tentation de la revoir. Et don Porterra, lui dis-je, que faiſoit-il? Il buvoit, répondit le marquis, & m'écorchoit les oreilles avec une guitarre. Je vous jure, mon cher papa, ajouta-t-il en m'embraſſant, que nous n'avons rien fait de plus. N'êtes-vous pas content de moi à préſent? Je le ſuis aſſez de votre ſincérité, répondis-je; & j'eſpère qu'il ne vous arrivera plus, ſur-tout la nuit, de vous écarter ſans m'en avertir. Vous ſavez que je ne ſuis point d'humeur à vous gêner, & que la ſageſſe que je demande de vous n'eſt point une ſageſſe auſtère, ennemie des plaiſirs; mais il faut, comme vous en êtes convenu plus

d'une fois, qu'elle s'accorde du moins avec l'honneur & la religion. Il ne vous ſeroit pas glorieux, qu'on sût que vous avez paſſé deux heures dans je ne ſais quel lieu, & que vous euſſiez conçu la moindre inclination pour une femme du caractère de celle que vous avez vue. Ces ſortes de divertiſſemens méritent toute l'horreur d'un honnête homme; & quoiqu'il n'y ait que la religion qui les puniſſe, l'honneur les interdit auſſi ſévèrement qu'elle.

Je laiſſai le marquis s'habiller, & je fis inviter don Porterra à venir prendre le chocolat avec moi. Je lui fis une forte réprimande, de la liberté qu'il s'étoit donnée de ſervir de conducteur au marquis. Si je n'étois d'ailleurs, lui dis-je, auſſi content que je le ſuis de vos manières, je quitterois ſur le champ votre maiſon. Il s'excuſa ſur ce qu'il n'avoit pu réſiſter aux ſollicitations du jeune homme. Sans compter, ajouta-t-il, que les courtiſannes ne ſont pas tout-à-fait telles à Madrid, que vous pourriez vous l'imaginer. Ce n'eſt pas la débauche groſſière qui les flatte; au contraire, elles font acheter chèrement leurs faveurs, & nous avons des exemples de quantité de perſonnes, qui ſe ſont ruinées pour elles, ſans en avoir pu rien obtenir. Elles veulent de la tendreſſe & de la paſſion; & comme elles en ſavent tous les rafinemens, elles ſe plaiſent à faire paſſer

leurs amans par tous les degrés de l'amour. Quoi qu'il en ſoit, repliquai-je, je ne puis approuver ce qui eſt arrivé; & je vous prie de ne jamais rien inſpirer de ſemblable au marquis.

Don Porterra reçut ſi bien mes avis, que cela ne l'empêcha point de nous propoſer, deux jours après, d'aller enſemble à Buenretiro, qui eſt une maiſon royale près de Madrid. Il en connoiſſoit particulièrement le gouverneur, ou pour parler plus juſte, le concierge; car c'étoit un homme du commun. Il nous fit un accueil très-honnête. Son nom étoit Inigo. Je ne ſais par quel haſard il avoit épouſé une françoiſe, qui s'empreſſa de nous venir ſaluer avec ſes deux filles, lorſqu'elle ſut que nous étions françois comme elle. J'avois recommandé à don Porterra de ne pas faire connoître qui nous étions; & n'ayant mené ni laquais, ni équipage, nous paſsâmes pour des perſonnes d'une naiſſance ordinaire. Le ſeigneur Inigo, ſa femme & ſes filles, nous forcèrent par leurs manières pleines d'amitié à paſſer la nuit au château: ils avoient la diſpoſition des chambres, & pouvoient nous faire trouver facilement des lits. Je ne ſais ſi je dois raconter ce qui m'arriva la nuit, parce que nous ſommes dans un ſiècle délicat, où l'on ne croit pas les choſes extraordinaires; mais comme j'écris ſans intérêt, je me ſatisferai du moins moi-même, en

rapportant fidellement la vérité. J'étois couché dans une grande ſalle, dont la tapiſſerie repréſentoit quelques anciens rois de Caſtille. Je les conſidérai curieuſement, avant que de me mettre au lit; & je m'endormis en faiſant réflexion ſur la fragilité des grandeurs humaines, dont il reſte à peine de ſimples traces au bout de quelques ſiècles. Ils ne ſubſiſtent donc plus que dans une tapiſſerie, diſois-je, ces rois qui ont fait trembler tant de peuples; & je ſuis aujourd'hui quelque choſe de plus grand qu'eux, moi qui exiſte du moins, tandis qu'ils ne ſont plus. Mais à quel oubli dois-je m'attendre à mon tour dans un ſiècle ou deux, puiſque tant de grands monarques, tant de rois riches & puiſſans n'ont pu s'en garantir? Le ſommeil me prit dans ces idées. Bientôt après, je crus voir les perſonnages de la tapiſſerie ſe détacher d'eux-mêmes, & s'approcher de mon lit: ils ouvrirent mes rideaux, pour me faire appercevoir au milieu de la chambre un homme couché ſur un drap noir, avec un ſceptre à la main, & une couronne ſur la tête. Je le regardai attentivement. Je le reconnus pour le grand Louis quatorze. Il eſt mort, me dit l'un des ſpectres; il ſera oublié comme nous. Je m'éveillai le lendemain tout rempli de cette triſte image, & je fis part de mon ſonge à ceux qui voulurent l'écouter. Huit jours après, on reçut à

Madrid la nouvelle de la mort du roi de France.

Nous demeurâmes encore juſqu'au ſoir au Retiro, pour viſiter les appartemens & les jardins. Rien ne m'y parut approcher de la magnificence de nos maiſons royales. Inigo nous accompagnoit par-tout, avec ſa femme & ſes filles. Il nous dit en riant, que ſon épouſe avoit introduit dans ſa maiſon la liberté françoiſe, & qu'elle avoit élevé ſes filles ſur ce pied-là. Elles étoient toutes deux très-bien faites; un peu brunes, comme la plupart des femmes du pays; mais leurs yeux étoient d'une vivacité éblouiſſante. L'après-midi, nous retournâmes au jardin, pour y profiter d'un vent frais qui avoit diminué la chaleur. Nous nous promenions dans des allées couvertes, & nous nous étions mêlés en marchant familièrement & ſans diſtinction. Le haſard me fit remarquer qu'une des filles d'Inigo ſerroit le marquis de fort près, & qu'elle eut l'adreſſe de gliſſer un billet dans ſa poche. Fort bien, dis-je en moi-même, il y a quelque choſe de plus ici que de la liberté françoiſe. Le marquis ſentit qu'on avoit touché ſa poche, & y ayant porté la main, il en tira le billet, qu'il remit auſſi-tôt fort diſcrètement. Je m'apperçus qu'il en regardoit la demoiſelle avec plus de curioſité, & qu'elle tournoit auſſi continuellement la tête de ſon côté, comme pour lui faciliter le moyen de la voir.

Notre promenade finie, nous remerciâmes le ſeigneur Inigo, & nous reprîmes le chemin de Madrid. A peine eûmes-nous fait dix pas, que le marquis s'étant arrêté, s'écarta de notre route; ayant alors tourné les yeux vers lui, je le vis tirer le billet, qu'il ſe mit à lire avec beaucoup d'attention. Je feignis de n'avoir rien vu. Il nous rejoignit d'un air riant. Nous traversâmes le Prado, où nous eûmes à ſoutenir l'effronterie de pluſieurs courtiſannes; j'aurois peine à croire juſqu'où elles la portent, ſi je n'en avois été témoin preſqu'autant de fois que nous mîmes le pied dans les promenades publiques. Enfin nous arrivâmes chez nous.

J'étois en doute ſi le marquis me feroit confidence de ſon aventure, ſur-tout étant perſuadé qu'elle n'étoit ſue que de lui. Nous employâmes encore quelques momens à nous entretenir avec don Porterra, juſqu'à ce qu'on vînt avertir qu'on avoit ſervi le ſouper. Lorſque nous l'eûmes quitté, le marquis tira le billet de ſa poche, & me dit de la manière la plus naturelle : Tenez, Monſieur, aidez-moi, s'il vous plaît, à déchifrer cette écriture; c'eſt encore de la galanterie, ſi je ne me trompe. Il me raconta enſuite de quelle manière il l'avoit reçu. J'avoue que cette franchiſe me cauſa une des plus vives ſatisfactions que j'aie jamais reſſenties. J'ouvris le billet; l'é-

criture étoit en effet ſi mauvaiſe, que nous eûmes mille peines à la lire. Le nom de la demoiſelle étoit dona Pradina. Elle aſſuroit le marquis qu'elle n'avoit jamais rien ſenti de ſi doux, que les ſentimens qu'il lui avoit inſpirés. Elle lui reprochoit avec un tour aſſez fin, d'être venu en Eſpagne pour lui faire perdre ſon repos & la liberté de ſon cœur; elle lui promettoit qu'il la trouveroit ſi tendre & ſi conſtante, qu'elle lui paroîtroit digne du plus fidelle attachement; enfin elle lui marquoit la maiſon d'une de ſes tantes, où elle alloit ſouvent, & qui n'étoit pas éloignée de celle de don Porterra.

Je demandai au marquis ce qu'il penſoit de cela. Ce que je crois, me dit-il, que vous en penſez vous-même. Toutes les femmes d'Eſpagne ſont folles; & ſi cela continue, je crois que j'aurai peine à ſortir de leurs mains. Je remarquai qu'il prononçoit ces dernières paroles avec un air de complaiſance; je lui répondis: Mon cher marquis, c'eſt un avantage bien foible que celui dont vous paroiſſez vous applaudir. De votre propre aveu, les femmes d'Eſpagne ſont folles, parce qu'elles vous aiment; ce n'eſt donc point une ſageſſe que d'aimer, ni un mérite que de pouvoir inſpirer de l'amour? Vous eſtiment-elles, ces eſpagnoles qui vous aiment? A peine en êtes-vous connu. Votre figure, qui a quelque choſe de prévenant, votre air enjoué,

vos longs cheveux, que ſais-je ? les moindres bagatelles ſont capables d'impoſer à une femme qui ne cherche que le plaiſir, ſans écouter la vertu. Qu'un honnête homme eſt peu touché de ſe voir aimé, s'il ne l'eſt point par les endroits par leſquels il ſent qu'il peut mériter quelqu'eſtime ! Je vous pardonnerai de vous attacher à une femme, quand vous en aurez trouvé une qui ſache aimer en vous l'eſprit, l'honneur, la religion & les autres qualités que vous devez vous efforcer d'acquérir. Il ſeroit impoſſible qu'elle les aimât ſans les poſſéder, & par conſéquent ſans être elle-même infiniment aimable. C'eſt alors qu'on s'aimeroit avec pureté, avec déſintéreſſement, avec tendreſſe ; j'ajoute auſſi avec conſtance, car l'amour ne dure pas plus longtems que ce qui l'a fait naître, & c'eſt la vertu ſeule qui peut le faire durer toujours.

Nous reprîmes, le lendemain au matin, nos exercices. Le marquis avoit la mémoire très-heureuſe. L'étude de la géographie fut pour lui un amuſement de quelques jours. Je lui fis prendre enſuite quelques notions de chronologie, pour ſe préparer à l'hiſtoire, & je lui trouvai toujours une facilité égale pour tout ce qu'il entreprenoit. J'étois charmé de voir croître chaque jour ſon goût pour la lecture & l'application. Lorſqu'il fut arrivé à l'hiſtoire grecque & romaine, j'avois peine à modérer l'ardeur qui le faiſoit retourner ſans ceſſe à ſes

livres. Son valet-de-chambre m'ayant averti qu'il paſſoit quelquefois une partie de la nuit à lire dans ſon lit, je fus obligé de lui défendre abſolument cet excès, qui pouvoit nuire à ſa ſanté. Je loue, lui dis-je, votre amour pour l'étude; mais je ſerois fâché qu'il devînt une paſſion. Un homme de qualité, qui eſt deſtiné par ſa naiſſance aux grandes affaires du monde, ne doit pas ſe faire un métier de lire & d'étudier comme un ſuppôt d'univerſité. Il ſuffit qu'il y prenne un goût modéré, pour y employer tous les jours quelque tems avec utilité & avec plaiſir.

Vers le commencement de ſeptembre, nous eûmes la curioſité d'aſſiſter à un ſpectacle qui attira toute la cour & une partie du peuple de Madrid. Ce fut l'enterrement d'une religieuſe carmélite, qui étoit fille naturelle du C. I. D. F. Elle s'appeloit ſœur Marianne de la Croix D.... Elle étoit née à Bruxelles en 1641; & ayant été amenée à Madrid dès l'âge de cinq ans, elle avoit été renfermée dans le monaſtère des carmélites déchauſſées de cette ville, où elle avoit vécu avec beaucoup de piété juſqu'à l'âge de ſoixante-quinze ans. Tous les grands aſſiſtèrent à ſes funérailles par ordre du roi; & le même jour ſa majeſté donna la grandeſſe aux abbeſſes de ce monaſtère, qui eſt de fondation royale. On nous raconta que le C. I. avoit aimé, avec une paſſion extrême, la mère de ſœur Marianne

de.... C'étoit une demoiſelle flamande de la maiſon de V.... qui avec une beauté médiocre avoit l'art d'enchanter tous ceux qui l'approchoient. Le cœur du C. I. ne fut point à l'épreuve de ſes charmes, mais il eut peine à ſe faire aimer d'elle. Mademoiſelle de V.... s'étoit laiſſée toucher par la bonne mine du comte de P.... avec qui elle entretenoit un long commerce. Elle en fut abandonnée la première; & le déſeſpoir qu'elle en eut la fit tomber dans une profonde triſteſſe. Le C. I. profita habilement de cette conjoncture. Il n'y eut point de fêtes ni de plaiſirs qu'il n'inventât, pour lui faire oublier la cauſe de ſon chagrin. Son reſpect, ſa perſévérance, & peut-être auſſi l'éclat de ſon rang & de ſon nom attendrirent mademoiſelle de V.... & ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'ayant été recherchée en mariage, preſque dans le même tems, par un homme riche & de condition, elle refuſa ce parti pour conſerver la fidélité qu'elle crut devoir au C. I. & pour vivre à Bruxelles avec la qualité de ſa maitreſſe. Exemple de conſtance d'une nature extraordinaire, & qui méritoit bien le peu que j'en ai rapporté.

Le onzième du même mois, un courrier, dépêché de Paris par le prince de Cellamare, ambaſſadeur d'Eſpagne à la cour de France, apporta au roi la nouvelle de la mort du roi très-chrétien, ſon grand-père. Dès le lendemain, on publia l'ordre d'en porter

le

le grand deuil ; & deux jours après, la moitié des habitans de Madrid fut vêtue de noir. Je n'ai rien vu de ſi aimable que le marquis le paroiſſoit dans cet habit. Je paſſe ſur quantité de petites aventures bourgeoiſes, qui ſe préſentèrent dans tous les endroits où nous nous mêlâmes avec le peuple, pendant quinze jours ou trois ſemaines, que nous paſsâmes encore avec les apparences d'une condition commune. Je crus que cela ſuffiſoit pour faire prendre au marquis une idée des différens états de la vie, & je réſolus de profiter de la première occaſion pour l'introduire à la cour.

Fin du ſixième Livre.

LIVRE SEPTIÈME.

J'APPRIS que le jour de ſaint François, le roi devoit tenir chapelle dans l'égliſe de ce ſaint, & qu'il y ſeroit accompagné de tous les grands. Il faut y paroître, dis-je au marquis, & ſonger que la ſcène va bien changer de face. Ce n'eſt plus à des Alonſo & à des Inigo que vous allez avoir affaire. Vous ne trouverez entr'eux & les perſonnes de la cour aucune différence pour ce qui regarde le fond des paſſions; elles ſont les mêmes dans tous les hommes : mais ce qui diſtingue la cour, c'eſt qu'elles y ſont plus violentes, & qu'elles ſont néanmoins plus cachées. Défiez-vous donc des dehors. Familiariſez-vous de bonne heure avec une vertu, dont vous n'avez point encore eu beſoin de faire uſage : c'eſt la prudence; elle vous ſera néceſſaire à chaque pas. Je vous laiſſe à vous-même; c'eſt-à-dire, que vous ne devez plus attendre pour agir, que je vous prévienne par mes conſeils; je me réſerve ſeulement de vous faire appercevoir en quoi vous aurez manqué. Toutes vos actions ſeront de vous : je ne vous accompagnerai plus que pour en être le ſpectateur, & s'il eſt beſoin, pour en être quelquefois le critique.

Le marquis entra dans l'égliſe avec ſa démarche noble & ſon air brillant. J'étois à ſes côtés deux pas au-deſſous de lui ; nous étions ſuivis de nos trois laquais. Nous nous avançâmes vers l'endroit où étoit ſa majeſté. La foule des ſeigneurs nous empêcha d'en être apperçus : mais comme nous nous étions avancés un peu au-delà des bornes marquées pour ceux qui n'étoient pas connus, un officier des gardes parut nous regarder avec quelqu'émotion. Je m'en apperçus, & je compris auſſi-tôt la faute que nous avions commiſe par ignorance. J'eus l'adreſſe de la réparer promptement, en diſant quelques paroles d'honnêteté, d'un air aiſé & riant, au marquis de Valdecanas, auprès duquel j'étois placé ; ce qui fit croire à l'officier des gardes que nous en étions connus. La cérémonie étant achevée, on s'ouvrit pour laiſſer le paſſage libre au roi. Ce fut alors que nous le vîmes pour la première fois ; & comme nos habits de deuil étoient à la françoiſe, il nous regarda un moment avant que de ſe mettre en marche. Le marquis ſe baiſſa profondément, lorſque ſa majeſté paſſa devant lui : elle lui fit un ſigne de tête fort gracieux, en diſant au marquis de Bedmar, qui étoit près d'elle : Voilà un françois, je le reconnoîtrois à ſon air, quand il n'en auroit pas l'habit. Dans le même moment, un vieux ſeigneur qui ſuivoit le roi, & que ſon grand âge empêchoit de marcher aiſément, s'arrêta près de

moi pour me demander ſi j'étois parti de France depuis la mort de Louis XIV. Je lui répondis que nous étions en Eſpagne depuis plus d'un mois. Vous êtes donc le père de ce jeune homme, ajouta-t-il en montrant le marquis. Je n'ai pas cet honneur là, lui dis-je. Monſieur le marquis eſt un homme de diſtinction qui voyage pour achever de ſe perfectionner dans les cours de l'Europe, & j'ai l'honneur de l'accompagner par eſtime & par amitié. Il continua de me demander ſi nous étions connus de quelqu'un à la cour de Madrid; & lui ayant répondu que nous y paroiſſions ce jour-là pour la première fois, il invita le marquis qui nous joignit au même inſtant, à monter dans ſon caroſſe pour aller prendre l'air à la *Calle-mayor*. C'eſt une eſpèce de cours qui ſert de promenade à Madrid. Le marquis voyant que cette propoſition lui venoit d'un homme fort âgé, dont l'extérieur n'avoit rien de relevé, parce qu'il étoit en ſimple habit de deuil, parut balancer un moment. Vous paroiſſez inquiet, lui dit ce ſeigneur. Je ſuis don Joſeph de Tolède, duc de Montalto. J'ai autrefois eu la curioſité de voir la France comme vous avez celle de voir l'Eſpagne; nous nous entretiendrons de votre pays & du mien. Le marquis lui répondit honnêtement; & ſortant de l'égliſe, nous montâmes avec lui dans ſon caroſſe.

Le duc de Montalto paroiſſoit avoir environ

ſoixante-dix ans. Ses manières étoient ſimples, mais elles avoient un air de bonté qui le faiſoit aimer. Sa mémoire étoit remplie d'une infinité d'aventures de la vieille cour, qu'il prenoit plaiſir à raconter; & ſes récits étoient tournés agréablement, quoiqu'il ne sût que médiocrement le françois. J'augmenterois ces mémoires d'un volume, ſi j'entreprenois d'écrire tout ce que je pourrois rappeler des longues converſations que j'ai eues avec lui. Il nous demanda d'abord pluſieurs particularités de la maiſon royale de France, & il en prit occaſion de nous parler des princes qui la compoſoient dans ſa jeuneſſe, & qu'il avoit eu l'honneur de voir à la cour. Il s'étendit ſur monſieur le prince de Condé. Il l'avoit vu, nous dit-il, la première fois à Bruxelles, après le ſiège d'Arras, dans le tems que la reine Chriſtine de Suède étoit arrivée en Flandre. Il nous fit le portrait de cette princeſſe, & le récit de l'entrevue qu'elle eut avec le prince de Condé. Elle témoigna d'abord un deſir extraordinaire de le voir; elle diſoit hautement qu'elle avoit regret qu'il ne pût ſe trouver à Bruxelles une maiſon aſſez grande pour les loger tous deux; que c'étoit ſon héros, & le ſeul homme pour lequel elle eût de l'admiration. Il étoit alors au ſiège d'Arras; elle lui écrivit qu'elle vouloit y aller, & qu'après lui, elle ne faiſoit point difficulté de prendre l'écharpe rou-

ge. Effectivement, continua le duc de Montalto, elle n'avoit pas beſoin de mettre un grand changement dans ſes habits pour paroître vêtue en homme de guerre. Une hongreline, qui ne différoit guère des juſte-au-corps qu'on porte aujourd'hui, & qui ne lui paſſoit pas les genoux, un mouchoir autour du cou en forme de cravate, une perruque noire, quoiqu'elle eût les cheveux blonds, & un chapeau chargé de plumes, étoient ſon ornement ordinaire. L'archiduc ayant pris le devant à la déroute d'Arras, fut la voir à Anvers, où elle le reçut avec des honneurs & des déférences qui allèrent juſqu'à l'excès; car elle ne ſe contenta pas de l'attendre au pied de ſon eſcalier : elle traverſa une grande cour pour aller au-devant de lui juſqu'à la porte de la maiſon où elle étoit logée. On s'attendoit qu'elle ne recevroit pas moins honorablement monſieur le prince dont la naiſſance ne le cédoit qu'aux têtes couronnées. Cependant, après la paſſion extrême qu'elle avoit marquée pour le voir, elle s'amuſa à pointiller ſur le cérémonial, lorſqu'il étoit près de lui venir rendre viſite. L'ayant appris, il voulut ſavoir de quelle manière elle en agiroit avec lui. Ceux qu'il y envoya n'eurent pas de réponſe qui pût le ſatisfaire; de ſorte qu'il ſe réſolut de ne la point voir, dans la crainte qu'elle ne voulût faire quelque différence entre lui & l'archiduc. Cependant comme

il étoit en chemin, & qu'on le ſollicitoit de ne pas rompre ouvertement avec elle, il prit l'expédient de la voir *incognito*. Il envoya toutes les perſonnes de ſa ſuite lui faire la révérence, comme s'il fût retourné ſur ſes pas; & pour la voir ſans en être connu, il entra dans ſa chambre lorſqu'elle étoit pleine de ſon monde, & n'y parut que comme un de ceux qui la ſaluoient de ſa part. Elle ne le reconnut pas d'abord; mais ayant ouvert les yeux lorſqu'il la quitta, elle voulut l'accompagner. Il dit qu'il lui falloit tout ou rien; &, ſans attendre ſa réponſe, il ſortit comme il étoit venu.

Le duc de Montalto nous avoua que cette pièce fut jouée à monſieur le prince par les eſpagnols; & qu'à l'inſtigation du comte de Fuenſaldagne, qui étoit très-mal avec lui, Pimentel avoit fait changer l'eſprit de la reine, qui étoit naturellement inconſtante. Je ne continue point de rapporter mille traits curieux, que le duc nous apprit dans cette première converſation de la conduite des eſpagnols avec le prince de Condé & de celle du prince avec eux; les conjonctures préſentes ne le permettent pas. J'ai eu ſoin de les écrire. Elles pourront être publiées dans des tems plus libres. Lorſque notre promenade fut achevée, le duc, que nous accompagnâmes juſqu'à ſon hôtel, nous fit l'honneur de nous retenir à ſouper. Quelque reſpect que j'euſſe pour lui, je me ſerois bien gardé

d'accepter cette offre, ſi j'euſſe prévu la moindre partie des peines dont elle fut la ſource pour le marquis & pour moi. Je n'avois eu juſqu'alors que de la ſatisfaction de ſa conduite ; il étoit tems que je ſentiſſe qu'il étoit jeune, & qu'il avoit des paſſions.

Je fus ſurpris de voir à table avec nous, neuf ou dix jeunes ſeigneurs, dont le plus âgé ne paroiſſoit pas avoir plus de trente ans. J'aime la jeuneſſe, me dit le duc de Montalto, qui s'apperçut que je les regardois; ces meſſieurs ſont, ou mes parens, ou mes amis : ils me divertiſſent par leur humeur agréable, & je les traite le mieux qu'il m'eſt poſſible. Nous fûmes en effet bien traités, & la joie règna pendant tout le repas. Le marquis, qui étoit liant, ne tarda guère à former connoiſſance. Je l'obſervois dans le deſſein de remarquer pour qui ſon affection ſe déclareroit davantage. Je fus aſſez ſatisfait de ſon choix. Comme on s'étoit ſéparé en diverſes bandes pour jouer ou pour s'entretenir après le ſouper, je le vis aſſocié avec deux jeunes gens, dont l'un étoit de ſon âge, & l'autre plus âgé, mais tous deux d'une phyſionomie qui me parut belle & heureuſe. J'étois demeuré ſeul près du duc; il me dit : N'admirez-vous pas qu'un homme de mon âge ſoit encore recherché des jeunes gens? Ils m'aiment parce que je les careſſe, & que je me mets de leurs plai-

ſirs. Je hais la ſolitude ; & j'ai compris qu'à l'âge où je ſuis il faut un peu deſcendre & ſe prêter quand on veut être goûté. Ma maiſon & ma table ſont ouvertes à tous ceux qui me font l'honneur de s'y préſenter. Je priai le duc de m'apprendre le nom des deux ſeigneurs qui s'entretenoient avec le marquis. Ce ſont, me dit-il, deux jeunes gens d'une haute naiſſance, mais qui ont moins de biens que de mérite : l'un s'appelle don Juan de Paſtrino, & l'autre porte le titre de comte de Mancenez. J'ai été l'ami de leurs pères, & ils continuent d'être les miens. Nous reçûmes ainſi, pendant toute la ſoirée, mille marques de la bonté de monſieur le duc de Montalto, & nous le priâmes, en nous retirant, de trouver bon que nous continuaſſions de lui rendre quelquefois nos reſpects.

Le marquis me parla du comte de Mancenez & de don Juan de Paſtrino, comme des deux perſonnes du monde les plus aimables, & dont il déſiroit le plus l'amitié. Il me dit qu'ils lui en avoient témoigné beaucoup, & que s'étant informés de l'endroit où nous demeurions, ils lui avoient promis de nous venir voir le jour d'après. Je lui répondis qu'ils m'avoient paru tels qu'il les trouvoit lui-même, & que le duc de Montalto m'avoit parlé d'eux avantageuſement. Ils vinrent le lendemain après midi, dans un équipage aſſez propre. Nous les reçûmes très-honnêtement. Après

une converſation d'une heure, qui roula ſur les plaiſirs de Madrid, & ſur la beauté des dames de la cour, don Juan de Paſtrino dit au comte de Mancenez, qui avoit parlé preſque ſeul : Tu ne nommes pas ta ſœur parmi les belles ; eſt-ce par modeſtie que tu veux cacher que c'eſt la plus charmante perſonne de Madrid ? Le comte prétendit que c'étoit outrer l'éloge. Don Juan ſoutint ce qu'il avoit avancé ; & comme il le faiſoit avec chaleur, le comte, pour finir la diſpute, nous propoſa d'en être les juges, & nous engagea à nous rendre ſur le champ chez lui. Je ne m'oppoſai point à cette partie de jeuneſſe. Je dis ſeulement au comte que n'ayant jamais vu, ni ſa ſœur, ni les dames de la cour, il nous ſeroit difficile de juger de leur beauté par comparaiſon. N'importe, reprit don Juan de Paſtrino ; il ſuffit de voir dona Eliſa de Mancenez, pour s'aſſurer qu'elle l'emporte ſur celles mêmes qu'on n'a pas vues. Je jugeai par l'ardeur de don Juan, qu'il en étoit amoureux ; & j'en dis un mot au comte, qui me l'avoua en ſouriant.

Elle étoit à notre arrivée avec deux de ſes amies, qui paſsèrent dans une ſalle voiſine, lorſqu'elles nous virent entrer ſous la conduite du comte, ſans nous être fait annoncer. Le comte étoit chef de ſa famille, & ſa ſœur dépendoit de lui. Il lui expliqua en badinant le ſujet de notre viſite, & la

pria de ſouffrir que nous la conſidéraſſions à notre aiſe, pour nous mettre en état de juger de ſa beauté. Elle répondit avec eſprit. Don Juan, à qui le bonheur de la voir n'arrivoit pas tous les jours, étoit reſpectueux & tremblant auprès d'elle, tandis que le marquis lui diſoit mille jolies choſes ſur l'avantage qu'il avoit de lui parler & de la connoître. Pendant ce tems-là, le comte de Mancenez entra dans la ſalle où les deux autres dames avoient paſſé, & un moment après il nous les amena, en les tenant toutes deux par la main. Dona Eliſa étoit belle, & don Juan en jugeoit bien, quoiqu'avec les yeux d'un amant; mais je ne la crus point la plus belle perſonne de Madrid, lorſque j'eus jeté les yeux ſur l'une de ſes deux compagnes. Vous viendrez malgré vous, leur diſoit le comte en les traînant; je ne ſouffrirai point que vous ſuiviez la rigueur eſpagnole avec de ſi aimables françois. Nous nous levâmes à leur entrée; & le marquis allant à leur rencontre, leur fit un compliment civil ſur la liberté que nous avions priſe de les interrompre. Elles s'aſſirent avec nous; & comme elles pouvoient prétendre auſſi-bien que dona Eliſa, au premier rang de la beauté, la queſtion de don Juan ne fut pas renouvelée, & demeura ſans déciſion.

Les belles perſonnes ont les unes pour les autres à-peu-près la même inclination & le même

goût que les gens d'eſprit. Elles ſe lient d'amitié par un ſentiment naturel, qui les porte à chercher ce qui eſt parfait comme elles. Dona Eliſa étoit intime amie de dona Agnez de Palafoz, & de dona Diana de Velez: c'étoit le nom des deux demoiſelles eſpagnoles. Dona Diana m'avoit frappé au premier coup d'œil. Je craignis tout d'un coup, en la voyant, ce qui ne manqua point d'arriver; c'eſt-à-dire, qu'elle ne fît trop d'impreſſion ſur le cœur du marquis, & que vif comme il l'étoit, une première paſſion inſpirée par une perſonne de ce mérite, ne lui fît oublier ſon devoir & ne me préparât mille chagrins. Plus je la regardois, plus je croyois remarquer en elle ce qu'il falloit pour enflammer le marquis, dont je connoiſſois le fond du cœur. Elle avoit l'œil vif & doux comme lui, l'humeur enjouée, un ſourire fin & plein de charmes, & le reſte de la figure tel qu'on l'attribue aux graces & aux amours. Que ſommes-nous venus faire ici, dis-je alors en moi-même? Que ce malheureux moment va me coûter de peines! Je me trouvai ſi occupé de cette réflexion, que je fus quelque tems ſans prendre garde à ce qui ſe paſſoit. Enfin je me levai tout d'un coup; & je dis au marquis que nous n'avions interrompu que trop long-tems ces dames, & qu'il falloit leur laiſſer la liberté que nous leur ôtions par notre préſence. Il ne put ſe diſpenſer de

me ſuivre ; mais je ne m'apperçus que trop de la violence qu'il étoit obligé de ſe faire.

Le comte de Mancenez & don Juan ne nous quittèrent point. Nous allâmes voir enſemble M. le duc de Montalto, qui nous força encore de demeurer à ſouper. Le marquis ne ſe ſépara pas un moment de Mancenez, & je ne doutai point que dona Diana ne fût l'unique ſujet de leur entretien. Nous nous retirâmes fort tard. Il ne me dit pas un mot juſqu'à la porte de notre logis ; & peut-être ſe ſeroit-il allé coucher ſans ouvrir la bouche, ſi je ne lui euſſe enfin demandé d'où lui venoit cette profonde rêverie. Il me répondit qu'il avoit mal à la tête, & qu'il ſe trouveroit mieux après avoir dormi.

Je le fis éveiller à huit heures, pour ne pas perdre entièrement ſes exercices du matin. Il ſe leva ; mais au lieu de prendre un livre, il ſe promena pendant une heure dans ſa chambre. J'y entrai. Il parut embarraſſé de me voir. Qu'avez-vous donc, Monſieur, lui dis-je ? vous me paroiſſez incommodé. Il m'aſſura qu'il ſe portoit bien. Je vois ce que c'eſt, repris-je, vous vous ennuyez du ſéjour de Madrid : Eh bien, je conſens que nous partions quand vous voudrez pour Liſbonne. Il y a près de ſix ſemaines que nous ſommes ici ; c'eſt y avoir demeuré en effet aſſez long-tems. Loin de m'ennuyer, me dit-il, je ſouhaiterois que nous puſſions paſſer l'hiver

à Madrid. Nous n'avons preſque pas paru à la cour, & vous m'avez dit pluſieurs fois que c'étoit le principal objet de nos voyages. Non, non, continuai-je; nous verrons celle de Lisbonne, qui reſſemble beaucoup à celle-ci; nous y paſſerons l'hiver, & nous nous trouverons à portée de nous embarquer pour l'Angleterre au commencement de la belle ſaiſon. Il m'objecta que nous attendions des lettres de Paris; que M. le duc ſon père n'approuveroit peut-être pas que nous quittaſſions ſi-tôt l'Eſpagne; qu'il falloit voir du moins quelques ſeigneurs eſpagnols, pour leſquels il nous avoit donné des lettres. Je lui répondis que je me chargeois de tout, & que monſieur ſon père donneroit ſon approbation à tout ce que j'aurois réglé. Enfin, lui dis-je, je vais donner ordre qu'on prépare ce qui eſt néceſſaire pour notre départ.

Je n'ai jamais vu de triſteſſe égale à celle qui étoit répandue ſur le viſage du marquis. Nous demeurâmes quelque tems ſans parler. Je voulus le pouſſer à bout; j'appelai Scoti, à qui j'ordonnai en ſa préſence de diſpoſer notre équipage, & de ſe tenir prêt à partir deux jours après. Je fis cependant ſigne de l'œil à Scoti, qui m'entendoit à demi-mot. Il ſe retira en m'aſſurant que je ſerois obéi. C'en étoit trop. L'aimable marquis me ſerra tendrement entre ſes bras; & les yeux gros de larmes, il commença quelques paroles, que je n'entendis qu'à

denu. Je l'embraſſai à mon tour ; & l'ayant pris par la main, je le fis aſſeoir ſur un fauteuil, & je me mis auprès de lui. Vous ne m'aimez plus, mon cher marquis, lui dis-je ; vous n'avez plus de confiance en moi. Pourquoi me cachez-vous vos peines ? Vous êtes affligé juſqu'à verſer des larmes, & vous me laiſſez ignorer la cauſe de vos chagrins ! Ce n'eſt pas-là ce que vous m'aviez promis, ni ce que mérite la tendreſſe infinie que j'ai pour vous. Il eſſuya quelques larmes qui étoient tombées de ſes yeux ; & s'efforçant de prendre un viſage plus tranquille, il me fit des excuſes d'avoir voulu me déguiſer une choſe, dont il jugeoit bien, me dit-il, que j'avois pu m'appercevoir. Il m'avoua qu'il ſentoit la plus vive paſſion pour dona Diana de Velez ; qu'il avoit eſſayé vainement d'y réſiſter ; qu'il ne ſe ſeroit pas cru capable d'une telle foibleſſe ; mais qu'étant auſſi touché qu'il l'étoit, je le rendrois le plus malheureux de tous les hommes, ſi je l'obligeois de quitter Madrid, & ſi je ne lui permettois pas de la voir quelquefois.

Vous éprouvez donc, lui dis-je, ce que vous n'avez pas cru poſſible. Vous êtes enfin l'eſclave d'une paſſion, dont vous vous êtes flatté que vous pourriez toujours vous défendre. Si vous aviez ſuivi mes conſeils ; ſi vous vous étiez tenu en garde contre vous-même, le ſeul deſir d'être ſage vous auroit ſoutenu dans le péril ; & vous vous ſeriez épargné

toutes les peines que votre paſſion va vous cauſer. Mais je ne me ſuis que trop apperçu que vous les reſſentez déjà ; je ne veux point les augmenter par mes reproches. Il eſt queſtion, mon cher marquis, de recourir promptement au remède. Je ne vous dirai point que la beauté eſt un bien mépriſable, & l'amour déſordonné une paſſion criminelle ; votre raiſon n'eſt plus aſſez libre pour le reconnoître. Mais ce que je dois vous remettre devant les yeux, c'eſt que votre honneur, votre fortune, votre repos, & peut-être votre vie, dépendent de la réſolution que vous allez prendre. Vous aimez dona Diana ; que pouvez-vous prétendre en l'aimant ? D'en faire votre épouſe ? croyez-vous que monſieur le duc votre père, dont toutes les eſpérances repoſent ſur vous, puiſſe jamais conſentir à un mariage ſi contraire à ſes deſſeins ? & ſi vous aviez l'imprudence de vous y déterminer ſans ſon conſentement, que pouvez-vous attendre de lui, qu'une éternelle indignation ? Eſpérez-vous que dona Diana vous aime jamais aſſez, pour vivre avec vous ſur le pied d'une maitreſſe ? Quand elle ſeroit aſſez lâche pour cela, ſon père & ſes frères le ſouffriront-ils ſans ſe venger ? Ignorez-vous la délicateſſe des eſpagnols ſur tout ce qui intéreſſe l'honneur ? & vous-même, en manquerez-vous juſqu'au point de vouloir ſéduire une fille de condition, en qui vous trouvez aſſez de mérite pour la juger digne de votre cœur ?

Non,

Non, non, Monſieur, votre paſſion ne peut être que pernicieuſe pour vous-même; & s'il vous reſte un peu de raiſon pour en conſidérer les ſuites, vous devez l'étouffer auſſi facilement que vous l'avez laiſſé naître.

Je me tus quelque tems, pour attendre ſa réponſe. Il ne m'en fit aucune. Je me levai, en le priant de faire une attention ſérieuſe à mes avis, & je le laiſſai ſeul dans ſa chambre. Il y demeura juſqu'à l'heure du dîner. Je le fis avertir lorſqu'on eut ſervi; il vint ſe mettre à table, après avoir dit quelques mots à ſon laquais, & n'ouvrit la bouche, pendant le repas, que pour manger. Il mangea même fort peu & ſe retira enſuite à ſa chambre. L'heure à laquelle nous avions coutume d'aller en ville, étant arrivée, je dis à ſon valet-de-chambre d'aller l'habiller. Il me fit répondre qu'il ſe trouvoit incommodé, & qu'il n'étoit point en état de ſortir. J'appelai ſon laquais, qui ſe nommoit Deſchamps; & lui ayant demandé quel ordre il avoit reçu de ſon maître avant le dîner, je ſus que c'étoit une lettre, qu'il l'avoit chargé de porter au comte de Mancenez. Je retournai à ſa chambre au milieu de l'après-midi. Il s'étoit jeté ſur ſon lit. Je lui dis d'un ton d'amitié: eſt-ce ſérieuſement que vous vous ſentez incommodé? Vous me donnez de l'inquiétude, & vous me feriez plaiſir de me dire du moins quelques paroles. Il ne me répondit

qu'en pouſſant un ſoupir. Je m'aſſis près de ſon lit & je pris une de ſes mains, pour lui tâter le pouls. Ce n'eſt pas-là qu'eſt le mal, me dit-il triſtement; & quand vous me demandez ſi je ſuis incommodé, vous ſavez trop bien quelle eſt ma maladie. Eſt-il poſſible, Monſieur, répliquai-je, qu'un diſcours auſſi raiſonnable que celui que je vous ai tenu tantôt, ne faſſe point d'impreſſion ſur votre eſprit? Quel eſt donc votre deſſein? Il ſe leva à cette queſtion; & s'étant aſſis ſur le bord de ſon lit, il me pria, de l'air le plus ſérieux que je lui euſſe vu prendre juſqu'alors, de vouloir bien l'écouter.

Mon deſſein, Monſieur, me dit-il, n'eſt pas comme vous le diſiez tantôt, d'épouſer dona Diana malgré mon père ou ſans ſon conſentement. Je ne penſe pas non plus à faire d'elle une maîtreſſe. Pourquoi me ſoupçonnez-vous d'un ſentiment dont vous devez me connoître incapable? Je ne vous demande que la liberté de la voir, parce que je ſens que je ne puis vivre ſans cette ſatisfaction. Si vous avez jamais aimé, vous l'avez fait ſans doute en honnête homme: m'eſt-il donc impoſſible d'aimer de même? Vous craignez peut-être que je ne m'enflamme davantage en la voyant: non; je ne ſaurois l'être plus que je le ſuis. Je la verrai, je lui dirai que je l'aime, je l'aimerai effectivement toute ma vie; & j'attendrai notre retour à Paris,

pour obtenir de mon père qu'il me permette de l'épouſer. Mais ſouffrez que je la voie. Accordez-moi une ſatiſaction ſi innocente, ou arrachez-moi la vie; car eſpérer que je partirai après-demain pour Liſbonne, c'eſt vous promettre ma mort; je me la donnerois avec mon épée, ſi mon ſeul déſeſpoir n'étoit pas capable de me la procurer.

Ce diſcours d'un jeune homme qui avoit à peine dix-huit ans, m'épouvanta. Je l'aimois d'ailleurs ſi tendrement, que ſes moindres peines m'étoient ſenſibles. Je pris le parti de le conſoler par ma réponſe. Ne craignez pas, lui dis-je en riant, que je contribue à votre mort; j'expoſerois ma vie pour ſauver la vôtre. Nous verrons dona Diana, ſi cela eſt ſi néceſſaire à la conſervation de vos jours. Je trouve même vos intentions pures & raiſonnables, & c'eſt pour les avoir ignorées, que j'ai combattu tantôt votre paſſion. Mais au nom de Dieu & de l'honneur, ſouvenez-vous qu'il y a des foibleſſes en amour qui ſont indignes d'un honnête homme, & que plus dona Diana a de mérite, plus vous êtes obligé de la reſpecter & de ménager ſa gloire. Cette réponſe mit le marquis au comble de la joie. Il me baiſa mille fois la main, & ne ſe laſſoit point de m'appeler ſon cher papa. Il voulut ſavoir quand nous irions chez le comte de Mancenez, pour y voir la belle dona Diana, qui y alloit paſſer ordinairement l'après-dînée avec dona

Eliſa. Je l'engageai à différer ſa viſite au lendemain, pour prendre le tems de ſe remettre un peu de l'agitation où il avoit été. Je le priai enſuite de me donner une ſatisfaction à mon tour; c'étoit celle de me dire où il avoit envoyé ſon laquais avant midi. Cette demande le fit rougir. Cependant, après y avoir penſé un moment, il ouvrit ſa caſſette, d'où il tira la copie d'une lettre qu'il avoit écrite le matin. Il m'avoua, avant que de la lire, qu'il avoit fait confidence de ſa paſſion au comte de Mancenez, & que n'étant point aſſuré de pouvoir parler ſi-tôt à dona Diana, il avoit prié le comte de lui faire rendre une de ſes lettes; qu'il comptoit le voir ce jour-là & la lui remettre lui-même, mais que notre petite querelle lui ayant ôté l'envie de ſortir, il en avoit chargé ſon laquais. Il m'abandonna enſuite ſa copie. Je la conſerve encore, avec pluſieurs autres, & je ne fais ici que la tranſcrire.

« Je ne me fais pas un mérite, Mademoiſelle, » d'admirer vos charmes & d'en reſſentir tout le » pouvoir. Quel cœur aſſez barbare pourroit vous » avoir vue, ſans devenir ſenſible! Mais s'il eſt per- » mis de ſe louer quand on parle à ce qu'on adore, » vous ne trouverez pas de cœur qui ſache mieux » ſentir le prix du vôtre, & former des ſentimens » plus dignes de vous, que le mien. Je ne prie pas » l'amour, de vous attendrir ſi-tôt en ma faveur; » ce bonheur mérite un ſiècle de ſervices & de

» ſoins: je le conjure ſeulement de vous faire apper-
» cevoir la ſincère ardeur de ma paſſion, parce qu'il
» eſt impoſſible que tôt ou tard vous n'en ſoyez pas
» touchée. Permettez que cette eſpérance me con-
» duiſe tous les jours chez monſieur le comte de
» Mancenez, & que mon reſpect vous y exprime
» la tendreſſe inviolable avec laquelle je fais vœu
» d'être toute ma vie, &c.

» Le marquis DE ROSEMONT ».

Comment! dis-je au marquis; c'eſt-là ce qui s'appelle de la galanterie la plus fine & la plus paſſionnée. Eſt-ce la nature toute ſeule, qui vous en a tant appris? Il faut que vous ayez pillé cela dans quelque roman. Il m'aſſura que tout étoit de lui juſqu'au moindre mot, & qu'il n'avoit jamais lu de romans, ſi ce n'étoit les deux que j'avois achetés à Bordeaux, c'eſt-à-dire, Télémaque & la Princeſſe de Clèves. Je vous conſeille, lui dis-je, de n'en lire jamais d'autres. Un homme plus ſévère que moi en retrancheroit même la princeſſe de Clèves; car le fruit qu'on en peut tirer pour ſe former le ſtyle, n'égale pas le péril auquel on s'expoſe, de s'amollir le cœur par une lecture trop tendre. Il en eſt de même d'une infinité d'autres, qui peuvent paſſer pour bien écrits: l'eſprit ſe polit ſans doute en les liſant, mais la ſageſſe & la vertu en reçoivent toujours quelqu'atteinte. On s'émeut, on

ſe paſſionne, on éprouve tous les mouvemens de haine & d'amour, de pitié & de vengeance, dont on voit qu'un feint perſonnage eſt animé ; & l'on tomberoit infailliblement dans les mêmes foibleſſes, ſi l'on en trouvoit les mêmes occaſions. Quelque prévenu qu'on ſoit aujourd'hui, ajoutai-je, contre les romans héroïques, tels que Caſſandre, Cléopatre, le grand Cyrus, Polexandre, &c. j'aurois moins de peine à les mettre entre les mains des jeunes gens, que cette multitude d'hiſtoires amoureuſes & de nouvelles galantes, qu'on eſt dans le goût d'écrire depuis trente ou quarante ans. En voulant peindre les hommes au naturel, on y fait des portraits trop charmans de leurs défauts ; & loin que de pareilles images puiſſent inſpirer la haine du vice, elles en cachent la difformité pour le faire aimer : au lieu que dans les romans héroïques, rien n'eſt appelé vertu, que ce qui en mérite le nom. Si l'amour y joue les premiers rôles, il y produit du moins des ſentimens ſi nobles & de ſi grandes actions, qu'un lecteur n'y ſauroit trouver de quoi juſtifier ſes foibleſſes. Au contraire on ſe ſent élevé au-deſſus de ſoi-même, en liſant une ſuite d'événemens produits par les motifs les plus ſublimes ; & je craindrois moins qu'une telle lecture ne fît des lâches & des voluptueux, que des ſuperbes, qui dédaigneſſent le commun des hommes, & qui n'euſſent que du mépris pour tous

ceux qui n'auroient pas les grandes qualités des Orondates & des Artamènes.

Le marquis parut l'homme du monde le plus content pendant toute la ſoirée. La nuit lui ſembla longue, dans l'impatience de revoir dona Diana. Son ardeur pour l'étude ſe ralentit un peu le matin ; je m'en apperçus, & je ne manquai pas de lui dire que s'il vouloit me perſuader que ſon amour n'avoit rien de contraire à la ſageſſe, il falloit que ſa conduite & ſes devoirs ordinaires n'en ſouffriſſent aucun dérangement. C'en fut aſſez pour lui faire redoubler ſon application. Le tems de ſortir étant arrivé, nous allâmes tout droit chez le comte de Mancenez. Le prétexte étoit de lui rendre la viſite que nous avions reçue de lui deux jours auparavant. Nous le trouvâmes avec quelques-uns de ſes amis, qui avoient dîné chez lui. Le marquis ne me vit pas plutôt engagé dans la converſation, qu'il prit le comte à part, pour lui demander le ſuccès de ſa lettre. Le comte lui dit qu'il l'avoit fait rendre à dona Diana par une main inconnue, de peur qu'elle ne ſe crût obligée par délicateſſe à ne plus remettre le pied chez lui ; ſi elle ſe défioit qu'il eût quelque connoiſſance de la paſſion du marquis ; qu'il n'en auroit que plus de facilité de le ſervir en ſecret ; qu'elle viendroit ſans doute paſſer l'après-midi avec ſa ſœur, ſuivant ſa coutume, & qu'il lui promettoit de l'introduire

auprès d'elle & de lui procurer même le moyen de lui parler en particulier. Au retour du marquis, je lus ſur ſon viſage qu'il avoit l'ame contente. Le comte lui tint parole. Il avoit donné ordre à un de ſes gens de l'avertir de l'arrivée de dona Diana; & lorſqu'il ſut qu'elle étoit dans l'appartement de ſa ſœur, il ſe leva, en faiſant ſigne au marquis de le ſuivre. Je me levai auſſi; & les amis du comte de Mancenez s'imaginant que nous avions quelques affaires, prirent congé de lui & ſe retirèrent.

Nous entrâmes tous trois dans la ſalle des dames. Elles étoient cinq ou ſix. Le comte leur dit, en entrant, qu'il les prioit de trouver bon qu'il leur amenât ſes meilleurs amis; qu'il étoit bien-aiſe de faire voir à des françois, que l'Eſpagne ne le cédoit point à la France pour le mérite des dames; & qu'il étoit heureux de pouvoir nous en donner ce jour-là une ſi bonne preuve, en nous faiſant connoître les plus accomplies de Madrid. Il nous fit enſuite donner des ſièges, & pour obliger le marquis, il le plaça ſans affectation près de dona Diana. Pour moi, il eut la malice de me mettre le plus loin qu'il put à l'autre bout. On s'entretint de choſes indifférentes; & comme il y avoit quelques-unes des dames qui ne ſavoient pas le françois, nous nous plaignîmes de la diverſité des langues, qui nous privoit ſouvent du plaiſir d'entendre & d'être entendus. Le marquis profitoit du tems,

pendant notre entretien. Il y mêloit quelquefois un mot ou deux, pour garder les bienſéances ; mais dona Diana attiroit toute ſon attention. Je la vis rougir plus d'une fois, & faire une réponſe courte, en baiſſant les yeux. Tout étoit paſſionné dans les mouvemens du marquis. Je devinois ſes diſcours, à le voir ſeulement. Deux heures paſſées près de dona Diana lui parurent trop courtes. Il m'accuſa de m'être levé avec précipitation, & il m'en fit, en ſortant, des plaintes amères.

Je les tournai en raillerie. Le comte de Mancenez étant ſorti avec nous, je lui demandai ce que nous allions devenir. Il nous propoſa d'aller chez don Antoine de Salcedo, gouverneur de Madrid, & frère de la gouvernante du prince. L'aſſemblée y étoit des plus illuſtres, & nous y fûmes vus avec plaiſir. Nous y trouvâmes, entr'autres, monſieur le comte de Charni, & monſieur le marquis de Leide, qui nous firent mille civilités. Nous aurions pu aiſément nous faire connoître d'eux, en leur apprenant nos véritables noms ; ils n'ignoroient, ni celui du marquis, ni le mien ; mais je n'y voyois aucune utilité, & j'étois bien-aiſe d'attendre le retour de monſieur le duc de Saint-Aignant, ambaſſadeur de France, qui étoit abſent de Madrid depuis quelques ſemaines. Il falloit le ſaluer, & le prier de nous préſenter à ſa majeſté dans quelque audience particulière. Le marquis de Leide ne

laiſſa pas de nous marquer de la conſidération. Il dit au marquis que nous ne devions pas mettre de différence entre un françois & lui ; que malgré ſon attachement à la couronne d'Eſpagne, il en avoit toutes les inclinations, & que nous lui ferions plaiſir de le voir familièrement ſur ce pied-là. Nous lui promîmes une viſite à ſon hôtel.

En ſortant de chez monſieur de Salcedo, nous engageâmes le comte de Mancenez à venir ſouper avec nous. Dès que nous fûmes à table, le marquis ne manqua point de faire tomber la converſation ſur dona Diana. Voyons, lui dis-je, où en êtes-vous? Il nous déclara franchement qu'il ne ſe croyoit pas fort avancé. Elle ſait que je l'aime, ajouta-t-il; ma lettre & mes diſcours l'en ont aſſez perſuadée ; mais elle ſe défend ſur un ton qui me déſeſpère. Ce n'eſt ni mépris ni rigueur ; elle m'a dit pluſieurs fois qu'elle m'eſtimoit, & qu'elle me verroit toujours avec plaiſir ; mais elle aſſure que rien n'eſt capable d'ébranler la réſolution qu'elle a priſe, de n'aimer jamais rien avec paſſion ; & ce qui achève de me tuer, continua le marquis, c'eſt qu'elle m'a proteſté que quand je pourrois réuſſir à lui en inſpirer, elle conſervera toujours aſſez de force pour n'en laiſſer rien appercevoir. Savez-vous, lui dis-je, quel effet cela doit produire ſur vous ? des ſentimens tout pareils à ceux de dona Diana. Elle mérite d'être aimée ; mais aimez-la ſans paſſion. Donnez-lui toute

votre eſtime, & voyez-la ſur le pied d'une tendre amie. Vous vous épargnerez par-là mille peines, & & votre cœur y trouvera toujours de quoi ſe ſatisfaire. Il me répondit qu'il ne pouvoit vivre s'il n'en obtenoit de la tendreſſe ; qu'il ſentoit trop que tout ſon bonheur y étoit attaché. Le comte, qui ſouhaitoit ardemment de le ſervir, l'exhorta à ne déſeſpérer de rien. Il lui dit qu'il avoit parlé de ſa paſſion à ſa ſœur, & qu'il avoit ſu d'elle que dona Diana l'avoit trouvé aimable, dès le premier moment qu'elle l'avoit vu ; que les jeunes perſonnes n'ayant point de réſerve pour leurs amies, elle continueroit ſans doute de découvrir tous ſes ſentimens à dona Eliſa, & que les apprenant de ſa ſœur, il ne manqueroit pas de nous en inſtruire ; qu'en attendant il procureroit ſouvent au marquis l'occaſion de la voir ; que ſi nous voulions nous trouver à table avec elle dès le lendemain, il la feroit inviter à dîner chez lui par dona Eliſa ; & qu'allant à ſa maiſon le matin, comme ſi le haſard nous conduiſoit, il nous preſſeroit de demeurer pour y manger auſſi. Le marquis fut extrêmement ſatisfait de cette offre. Il jura au comte une amitié éternelle. Il ne pouvoit trouver de termes aſſez vifs pour le remercier.

Etant ſeul, je fis quelques réflexions ſur une ardeur ſi prompte, & ſur les ſuites de cette intrigue. Je commençai par me faire quelques repro-

ches de ma facilité; mais après avoir examiné les choſes dans le fond, je ne regardai point comme un mal, que le cœur du marquis fût occupé juſqu'à un certain point par ſon attachement. J'étois sûr de la vertu & du mérite de dona Diana. L'envie de lui plaire, diſois-je, ne peut inſpirer au marquis que de la ſageſſe & de la vertu. Je m'appercevois même qu'il étoit devenu plus ſérieux & moins léger, depuis qu'il étoit touché; & que dans le deſſein apparemment de me rendre favorable à ſon amour, il n'avoit jamais eu tant d'exactitude à remplir tous les devoirs que je lui avois preſcrits. Je conſidérois d'ailleurs, que la débauche la plus groſſière règne aujourd'hui communément parmi les jeunes gens de qualité; & qu'en ſuppoſant même qu'une galanterie ſage ne ſoit pas un bien, c'eſt toujours un moindre mal que le libertinage ouvert, & que tant d'excès preſque inévitables à un jeune homme vif & paſſionné pour le plaiſir. Enfin, j'ajoutois à ces conſidérations la penſée d'un homme célèbre par ſon eſprit & par ſes ouvrages : ſoit que les femmes ayent naturellement les manières plus douces & plus polies que nous, ſoit que le deſſein de leur plaire nous éleve l'eſprit & les ſentimens, il eſt certain, dit Saint-Evremont, que leur commerce eſt pour les hommes une école excellente, & que rien n'eſt plus propre, non-ſeulement à inſpirer

la politeſſe & le bon goût des choſes, mais même à former d'honnêtes gens. Toutes ces raiſons me déterminèrent à laiſſer une liberté honnête au marquis, en veillant aſſez ſur ſa conduite, pour l'arrêter s'il alloit trop loin.

L'eſpérance de dîner avec dona Diana le fit lever ce jour-là plus matin. Je lui en fis la guerre. Il me parut pénétré du plaiſir qu'il alloit recevoir, d'être librement, & comme en famille, auprès de ce qu'il aimoit. Cependant ſa joie étoit troublée par la crainte qu'elle n'approuvât pas la démarche du comte, & que le reſſentiment qu'elle auroit de ſe voir ſurpriſe, ne la rendît plus inſenſible. Il me demanda ce que j'en penſois. Je lui répondis que pourvu qu'il n'abusât point de la liberté qu'il alloit avoir, dona Diana n'y pouvoit rien trouver d'offenſant pour elle. Nous nous rendîmes chez le comte. Il étoit ſeul, & il avoit eu la précaution d'ordonner que ſa porte ne fût ouverte que pour nous. Que je vais cauſer de joie au cher marquis, nous dit-il, après nous avoir embraſſés ! Mais ſi ma ſœur trahit dona Diana, & ſi je trahis ma ſœur, ajouta-t-il en riant, au nom de Dieu ne me trahiſſez pas. La moindre indiſcrétion gâteroit tout, & nous mettroit mal ſans doute avec dona Diana. Il nous fit enſuite aſſeoir, pour nous raconter que ſa ſœur, à ſa prière, avoit ſondé le cœur de ſon amie;

que loin d'y trouver de la dureté pour le marquis, elle avoit ſu, par l'aveu de cette belle perſonne, qu'elle étoit touchée de la plus vive tendreſſe; qu'elle s'en étoit exprimée dans des termes capables de charmer un amant; mais..... Le marquis n'eut pas la patience d'attendre la fin d'un récit qui le mettoit hors de lui-même; il interrompit le comte de Mancenez, pour ſe jeter à ſon cou, & pour lui dire vingt fois de ſuite qu'il lui devoit la vie. Ecoutez-moi juſqu'au bout, reprit le comte. Croirez-vous que dona Diana eſt à plaindre, d'avoir trop ſenti combien vous êtes aimable? Croirez-vous qu'elle a verſé des larmes après avoir fait cet aveu, & qu'elle craint que la tendreſſe que vous lui inſpirez ne la rende la plus malheureuſe perſonne du monde? Ce diſcours vous ſurprend, continua le comte; je vais vous en expliquer le myſtère, tel que je l'ai appris de ma ſœur.

Diana de Velez n'a pas dix-ſept ans accomplis. Dans une ſi grande jeuneſſe, & malgré tous ſes charmes, elle a fait un cruel eſſai des malheurs de la fortune; & la tranquillité que vous lui avez vue, n'eſt qu'un effet de ſa vertu & de ſa raiſon. Elle eſt née à Naples. Don Diego de Velez ſon père y commandoit la cavalerie eſpagnole, avant les dernières révolutions. Il s'étoit marié en Eſpagne; & après y avoir eu trois fils,

il avoit perdu ſa femme avant que de paſſer en Italie. Etant à Naples, ſes amis l'engagèrent à reprendre les chaînes du mariage; & comme il étoit alors fort riche, il ne conſulta que ſon cœur pour épouſer une jeune napolitaine très-aimable, mais ſans biens. Il n'eut d'elle que dona Diana. Le feu roi d'Eſpagne mourut peu après. Vous ſavez les troubles qui ſuivirent ſa mort. Don Diego de Velez ſe déclara hautement pour le duc d'Anjou, & lui rendit des ſervices ſignalés en Italie. Dona Pacilla, ſon épouſe, n'ayant pu le ſuivre dans toutes ſes courſes, l'abſence & les ſoins de la guerre éteignirent l'amour dans le cœur de don Diego. Il repaſſa en Eſpagne avec le roi Philippe V, ſans faire attention qu'il laiſſoit à Naples ſa femme & ſa fille, qui n'y pouvoient demeurer long-tems ſans ſecours. Effectivement la pauvreté où elles tombèrent bientôt, & la douleur de ſe voir abandonnées, leur fit mener une vie très-miſérable. Dona Pacilla écrivit en vain pluſieurs lettres à ſon mari; ſoit dureté, ſoit inconſtance, il ne lui fit pas même la grace de répondre, & elle ſe trouva bientôt dans l'extrémité du déſeſpoir & de la misère. Elle & ſa fille prirent la réſolution de ſe rendre à Madrid, & elles ſe mirent en chemin, après avoir écrit à don Diego pour le prévenir ſur leur arrivée. Dona Diana avoit alors huit ou neuf ans. Sa

beauté la faiſoit déjà remarquer. Elle ſe trouva, avec ſa mère, dans un vaiſſeau qui apportoit en Eſpagne la comteſſe d'Orozuna. Cette dame, après avoir perdu ſon mari à Naples, venoit paſſer le reſte de ſes jours dans les terres qu'elle avoit à douze ou quinze lieues de Madrid. Elle n'eut pas plutôt apperçu dona Pacilla & ſa fille, qu'elle eut envie de les connoître, & ayant appris d'elles leur malheureuſe hiſtoire, elle leur offrit une retraite dans ſa maiſon, juſqu'à la concluſion de leurs affaires. Dona Pacilla l'accepta avec reconnoiſſance. La comteſſe les y traita avec tant d'amitié, qu'elles oublièrent le deſſein qui les avoit amenées en Eſpagne, & elles paſsèrent ainſi quelques années avec leur bienfaitrice. Pendant ce tems-là don Diego de Velez, qui n'avoit pas vu arriver ſon épouſe, & qui n'entendoit plus parler d'elle, crut que la mort l'en avoit entièrement délivré. Il s'engagea dans un troiſième mariage. Je ne ſais comment cette nouvelle vint juſqu'à dona Pacilla. La religion & l'honneur l'obligeoient également de s'oppoſer à ces noces criminelles; elle conſulta la comteſſe, qui lui conſeilla de s'y prendre d'abord avec douceur, pour éviter l'éclat d'une oppoſition publique & violente. Elles conclurent que la comteſſe écriroit à don Diego, qu'elle avoit connu à Naples, & qu'elle le prieroit de prendre la peine de ſe rendre

rendre à ſa terre, pour une affaire de la dernière importance. Don Diego ne tarda point à venir. Il eut peine à croire ce qu'on lui apprit d'abord. Il fallut, pour le convaincre, lui faire voir ſa femme & ſa fille. Son embarras parut extrême; cependant il prit ſur le champ ſon parti, en homme qui ſavoit diſſimuler. Il embraſſa ſon épouſe avec une feinte joie, il lui fit des reproches de lui avoir laiſſé ignorer qu'elle étoit au monde, il rejeta ſon départ d'Italie ſur la néceſſité de ſes affaires, & il l'aſſura qu'il n'avoit jamais changé de ſentimens pour elle. Pour ce qui regardoit ſon nouveau mariage, il s'excuſa ſur l'opinion de ſa mort, & ſur le dérangement de ſa fortune, ayant perdu une partie de ſes biens au ſervice du roi Philippe. Il lui proteſta que quelque avantage qu'il eût trouvé à épouſer une fille de condition, qui lui avoit apporté un grand héritage, il alloit y renoncer, & qu'il ſe croyoit aſſez riche après avoir retrouvé ſa véritable épouſe : mais, ajouta-t-il, comme j'ai affaire à une puiſſante famille, il faut que je la ménage; & je me garderai bien de bruſquer les choſes. Vous vous retirerez avec ma fille dans une de mes terres, où vous ſerez ſervies ſelon votre condition; je vous y conduirai moi-même, & je travaillerai après cela à rompre le lien où je me ſuis engagé imprudemment, pour me mettre en état de reprendre la qualité

de votre mari. Dona Pacilla étoit timide. Loin de ſe défier de la ſincérité d'un homme qu'elle aimoit, elle eut de la joie de le voir ſe porter de lui-même à ſon devoir, & elle réſolut de ſuivre exactement ſes volontés. La comteſſe la pria inutilement de ne pas quitter ſa maiſon. Elle obéit à don Diego, & ſe rendit avec lui & dona Diana, dans une de ſes terres, qui eſt près de Valladolid. Il la quitta pour retourner à Madrid, après lui avoir renouvelé ſes promeſſes, & les avoir accompagnées de mille ſermens. Pendant deux mois, il ne laiſſa point paſſer de ſemaines ſans lui écrire, avec une tendreſſe qui augmentoit chaque fois ſes eſpérances; mais ſa crédulité lui coûta cher. Elle tomba malade tout d'un coup, & elle ſe ſentit d'abord ſi mortellement atteinte, qu'elle ne put s'empêcher, en expirant, de faire connoître à ſa fille, qu'elle ne croyoit pas ſa mort naturelle. Lorſque don Diego eut appris qu'elle ne vivoit plus, il ſe hâta d'aller prendre dona Diana, & de l'amener à Madrid. Elle y eſt depuis cinq ou ſix mois, continua le comte de Mancenez. Elle a fait connoiſſance avec ma ſœur, qui la regarde comme une intime amie; je ne la vois jamais qu'avec admiration, & je me ſerois infailliblement attaché à elle, ſi je n'euſſe eu le cœur prévenu d'une autre paſſion. Tous ceux qui la connoiſſent,

la trouvent auſſi ſage que belle. Elle a rejeté les vœux de pluſieurs amans, qui ſe ſont préſentés dans le deſſein de l'épouſer. Ce n'eſt pas que don Diego lui ait défendu de penſer au mariage; mais la triſte mort de dona Pacilla, ſes malheurs paſſés, la néceſſité où elle ſe trouve, ſans biens, ſous l'empire d'une belle-mère qu'elle n'a pas ſujet d'aimer, & parmi des frères & des ſœurs de deux lits différens: toutes ces raiſons, jointes à ſa douceur naturelle & à l'inclination qu'elle a pour une vie tranquille, lui ont fait naître le deſir de quitter le monde pour embraſſer la profeſſion religieuſe. Elle s'en eſt expliquée avec ſon père, qui y donne les mains volontiers; & cette aimable perſonne ſe prépare à renfermer tous ſes attraits dans une obſcure ſolitude. Voilà, dit le comte en s'adreſſant au marquis, ce qu'elle raconta hier à ma ſœur, après lui avoir fait l'aveu des ſentimens qu'elle a conçus pour vous. Elle eſt malheureuſe, lui diſoit-elle, de vous avoir connu; elle veut hâter ſon entrée dans le cloître; elle craint de vous voir: mais je ſuis perſuadé que l'amour ſera le plus fort, & qu'il ſaura bien vous la ramener. Vous pouvez compter, du moins, de dîner aujourd'hui avec elle.

Je regardois le marquis pendant tout ce diſcours. Je ne ſais à qui je pourrois le comparer. Il reſſembloit à une perſonne qui s'éveille à la

fin d'un ſonge triſte, dont elle a été effrayée pendant ſon ſommeil. Ses yeux étoient ouverts, mais il ne voyoit rien. Il repaſſoit juſqu'aux moindres circonſtances du récit qu'il venoit d'entendre. Il ſe repréſentoit ſucceſſivement dona Diana, à Naples dans la pauvreté, en Eſpagne chez la comteſſe d'Orozuna, ou près de ſa mère mourante, & craignant le même ſort dans la terre de don Diego. Il la ſuivoit chez ſon père à Madrid; & là, dans le même tems qu'il ſe réjouiſſoit d'apprendre qu'elle étoit devenue ſenſible pour lui, après avoir réſiſté aux pourſuites de pluſieurs amans, il étoit mortellement affligé de la réſolution où elle étoit de renoncer au monde; & il trembloit qu'elle n'exécutât celle qu'elle avoit priſe de ne plus le voir. Enfin il ſe leva, en diſant à Mancenez : Mon cher comte, je ne ſais dans quel deſſein vous m'avez raconté les malheurs de dona Diana; mais je vous avoue que tout ce que je viens d'apprendre ne ſert qu'à me la faire trouver plus aimable.

Je pris la parole, & je le priai de m'écouter un moment. Je puis, lui dis-je, vous parler naturellement en préſence de monſieur le comte, puiſqu'il eſt ſi fort de vos amis. Votre paſſion m'a paru mériter quelque indulgence, tant que j'ai ignoré les malheurs & les deſſeins de dona Diana : mais je ne vous cacherai point que je

commence à la regarder d'un autre œil. Il eſt queſtion ici d'une affaire des plus ſérieuſes. Vous l'aimez, dites-vous, & vous voulez en être aimé! Mais vous ne ſentez pas qu'il ne s'agit de rien moins que de la rendre malheureuſe, en lui inſpirant une paſſion qui va déranger plus que jamais ſa fortune. Que deviendra-t-elle, ſi elle s'attache aſſez à vous pour perdre le goût du cloître? Qu'êtes-vous capable de faire pour elle? Je ne m'explique pas davantage; mais comptez, Monſieur, ajoutai-je d'un ton ferme, que je ne ſouffrirai pas que pour ſatisfaire une folle paſſion, vous dérangiez les ſages projets d'une jeune perſonne qui a du mérite, & que vous la précipitiez peut-être dans de nouveaux malheurs. Elle juge ſagement que dans l'état où eſt ſa fortune, le cloître eſt l'unique parti qui lui reſte à choiſir. Si vous l'aimez, ne la traitez pas en ennemie, en vous oppoſant à ſon bonheur. Il eſt encore tems de remédier au mal. Croyez-moi, renoncez au plaiſir de dîner aujourd'hui avec elle; & pour ne pas perdre celui d'être avec monſieur le comte, prions-le de venir dîner avec nous.

Il ſeroit difficile de repréſenter l'état où mon diſcours jeta le triſte marquis. Il me regarda quelque tems avec des yeux où la plus vive douleur étoit peinte. Vous voulez donc ma mort, me dit-il en croiſant les bras. Vous la voulez,

je le vois bien; car c'eſt m'ôter la vie ſans ménagement, que de me traiter avec tant de dureté. Hé bien, Monſieur, continua-t-il, il n'eſt pas difficile de vous contenter; arrachez-moi de cette maiſon, ôtez-moi les moyens de voir dona Diana, privez-moi de ſon affection, je vous jure que je ne ſurvivrai pas vingt-quatre heures à cette perte. Mais pourquoi voulez-vous me déſeſpérer? Qu'ai-je donc fait qui vous offenſe? Oui, j'aime dona Diana, & j'en veux être aimé; mais en veux-je à ſon honneur, à ſa fortune, à ſa religion? Si c'eſt abſolument ſon deſſein de s'enſévelir dans un cloître, mon amour peut-il l'en empêcher? Le ſien même l'arrêtera-t-il, s'il eſt auſſi vrai que vous le dites, que je ne ſuis capable de rien faire pour elle? Je vous ai déjà déclaré mes vues: les voici encore, & le ciel m'eſt témoin que je n'en ai point d'autres. Suppoſé que je ſois aſſez heureux pour être aimé, je découvrirai ma naiſſance à dona Diana, & l'obéiſſance que je dois à mon père; je lui promettrai une fidélité à toute épreuve; je m'aſſurerai de la ſienne, juſqu'à ce que je puiſſe obtenir de mon père le conſentement néceſſaire pour m'unir avec elle. Si j'ai le malheur de me le voir refuſer, je lui rendrai alors ſa foi; & ſans ſonger davantage à l'épouſer, je me contenterai de l'aimer toute ma vie. Elle ſera libre alors de ſe faire

religieuſe ; & moi, je deviendrai tout ce que le ciel ordonnera. Que trouvez-vous donc dans ce projet, qui bleſſe l'honneur ou la raiſon ? Soyez témoin, ſi vous voulez, de tous les entretiens que j'aurai avec elle. Vous ſavez que je n'ai rien de caché pour vous ; & je n'ai pas deſſein, d'ailleurs, de lui dire jamais rien qui ne puiſſe être approuvé de tout le monde.

Le marquis ſe tut après cette longue harangue. Je ne pus m'empêcher de rire, de la manière dont il arrangeoit tout cela, & je lui dis, en badinant, que j'admirois ſon amoureuſe éloquence. Le comte ſe joignit à lui, pour me perſuader qu'il avoit raiſon. Enfin je me rendis, après avoir fait valoir un peu ma bonté ; & je me contentai de faire promettre au marquis qu'il ne verroit jamais dona Diana qu'avec moi, & qu'il me communiqueroit toujours l'état de ſon cœur avec confiance. Nous ne fîmes plus que badiner, juſqu'à l'arrivée de cette aimable fille. Nous la vîmes entrer, ſans en être apperçus. Toutes les graces ſembloient avoir contribué à l'embellir. Le marquis me prioit, avec tranſport, de conſidérer ſon air & ſa démarche ; oui, lui dis-je,

Illam, quidquid agit, quoquo veſtigia vertit,
Componit furtim, ſubſequiturque decor.

Il fut charmé de la délicateſſe de ces deux vers de Tibulle, & les apprit auſſitôt par cœur. Après avoir laiſſé aux deux dames quelque tems pour s'entretenir, le comte nous prit par la main, & leur dit en nous introduiſant, que puiſqu'elles étoient ſes amies, il falloit qu'elles fuſſent auſſi les amies de ſes amis, *las amigas de los amigos;* qu'il n'en avoit pas de plus chers que nous, & que nous étant trouvés ſi heureuſement chez lui, ſon deſſein étoit de nous faire dîner tous enſemble. Dona Diana rougit. La ſœur du comte répondit, qu'elle nous conſidéroit trop pour s'en faire un ſcrupule. On ſe mit à table un moment après. On devine près de qui le marquis ſe trouva placé; l'amour lui marqua ſa chaiſe. Il parut, au commencement du repas, d'une timidité qui me ſurprit. Le comte lui en fit malignement des reproches. Il ne ſe défendit qu'avec un ſoupir. Dona Diana, qui avoit parlé auſſi peu que lui juſqu'alors, s'apperçut que le reproche du comte pouvoit tomber auſſi ſur elle. Il eſt pardonnable de ſe taire, dit-elle, quand on mange avec appétit. Il eſt vrai, reprit le comte; mais il me ſemble que monſieur le marquis parle peu & mange encore moins. Il eſt près d'une belle perſonne qui lui rappelle le ſouvenir de quelque dame de France, & ſon cœur eſt peut-être à préſent bien au-delà des

Pyrénées. Le marquis, ſe voyant un peu pouſſé, fut obligé de répondre. Il ſe plaignit de la malignité du comte, d'un air ſincère & affligé. Je vous ai avoué plus d'une fois, lui dit-il, que je n'ai jamais rien aimé en France, & vous ſavez que je n'en ſuis encore ſorti que pour venir en Eſpagne; ce n'eſt donc pas au-delà des Pyrénées que j'aime. Mais vous voulez rire, Monſieur le comte, & je vois bien que votre cœur eſt plus tranquille que le mien. Vous parlez en amant heureux, vous mangez de même; & vous ne comprenez pas qu'un amour incertain, timide & reſpectueux puiſſe ôter la parole & l'appétit. Hélas! j'envie votre ſort; mais plaignez du moins le mien. Je vous plaindrois ſans doute, répliqua le comte, ſi je connoiſſois vos peines: mais vous ne me perſuaderez pas facilement qu'un homme auſſi aimable que vous, ſoit fait pour en ſouffrir beaucoup. Que je ſerois heureux, s'écria le marquis, ſi la charmante perſonne que j'aime pouvoit emprunter vos yeux, & prendre de moi une ſi flatteuſe idée! Dona Eliſa lui dit en l'interrompant, qu'il oublioit qu'il étoit à table, & qu'elle lui conſeilloit de remettre à parler d'amour après que nous aurions bien dîné. La converſation tomba ſur d'autres ſujets.

Le comte nous propoſa, en ſortant de table, d'aller faire un tour de promenade au jardin. J'of-

fris la main à ſa ſœur. Le marquis conduiſit dona Diana. Nous marchions à peu de diſtance ; de ſorte qu'ayant entendu ſes premières aſſurances de paſſion, j'en pris occaſion de demander à dona Eliſa ſi elle s'étoit apperçue qu'il adoroit ſon amie ? Elle me répondit en ſouriant, qu'il n'étoit pas aiſé de s'y méprendre. J'ai fait ce que j'ai pu, lui dis-je, pour délivrer dona Diana de cette importunité ; mais vous ſavez ce que c'eſt que l'amour quand il s'eſt ſaiſi du cœur d'un jeune homme. D'ailleurs, il faut convenir que dona Diana eſt pleine de charmes, & qu'elle mérite le plus ſincère attachement. Vous ne connoiſſez qu'une partie de ſon mérite, me dit dona Eliſa. Elle ſait que le marquis l'aime, & ſa ſageſſe la rend plus retenue ; mais ſi vous pouviez l'approfondir comme moi, & pénétrer tout ſon caractère, vous la regarderiez comme la première perſonne de ſon ſexe. Je meurs de chagrin, lorſque je penſe à la cruelle réſolution qu'elle a priſe de ſe dérober au monde, & je crois qu'il n'y a rien que je ne fiſſe pour monſieur le marquis, ſi ſon amour étoit aſſez heureux pour nous la conſerver. Comment ? interrompis-je avec une apparence de ſurpriſe, elle veut renoncer au monde ? Parlons ſans déguiſement, reprit dona Eliſa, vous ne l'ignorez point ; je le dis hier à mon frère, & je ſuis ſûre qu'il

vous l'a redit. Il aime trop monſieur le marquis, pour lui cacher rien de ce qui l'intéreſſe. Et le dîner d'aujourd'hui, ajouta-t-elle en riant, croyez-vous que je ne voie pas fort bien dans quelle vue tout cela s'eſt ménagé? mais j'y contribue de bon cœur, non-ſeulement par l'eſtime que j'ai pour monſieur le marquis de Roſemont, mais parce que je ſuis perſuadée qu'il n'y a qu'un mérite comme le ſien, qui puiſſe nous empêcher de perdre dona Diana.

Après quelques autres diſcours, nous nous apperçûmes que les deux jeunes amans s'étoient éloignés de nous, & qu'ils étoient entrés dans un cabinet, à l'extrémité du jardin. Dona Eliſa me fit ſigne auſſitôt de la ſuivre; & nous étant avancés doucement, nous nous plaçâmes aux deux côtés d'une petite fenêtre qui donnoit du jour au cabinet, & d'où nous pouvions entendre aiſément leur entretien. Je jugeai, par les premières paroles que j'entendis prononcer au marquis, qu'il avoit tiré de ſa chère maitreſſe un aveu de ſes ſentimens. Mais, en lui ouvrant ſon cœur, elle ne lui avoit point accordé d'autre conſolation que l'aſſurance d'être tendrement aimé. Conſtante dans le deſſein de quitter le monde, elle rejetoit toutes les offres qui pouvoient l'en détourner; & elle proteſtoit au marquis qu'il ne devoit rien attendre d'elle au-delà de l'aveu

qu'elle avoit fait, & qu'elle traitoit de foibleſſe.

Il étoit à ſes pieds, un genou en terre. Quoi! lui entendîmes-nous dire, à dix-ſept ans, comblée de tous les dons du ciel, adorée du plus tendre amant du monde, vous irez vous enfermer dans une ſolitude, & vous priver de tous les plaiſirs que l'amour vous promet! Ah! je compte pour rien la mort qu'une réſolution ſi cruelle va me cauſer; je ne prétens pas vous inſpirer de la compaſſion pour mes peines, je ne vous en demande que pour vous-même. Je ſens ce qu'il m'en coûtera, interrompit-elle; car après vous avoir avoué que je vous aime, je puis bien vous découvrir la crainte où je ſuis que la tendreſſe que j'ai pour vous ne faſſe mon ſupplice. Mais je ne ſuis pas née pour être heureuſe. Mon cœur eſt accoutumé à ſouffrir; & peu importe que ſes tourmens changent, & qu'il ſoit la victime de l'amour, après l'avoir été de la douleur. Mais pourquoi m'avoir fait connoître que je vous ſuis cher, reprit le marquis d'un ton de déſeſpoir, ſi vous étiez réſolue de ne rien accorder à mon amour? Quel barbare deſſein aviez-vous? de m'accabler, de me déchirer, de me rendre le plus miſérable de tous les hommes! Eſt-ce ainſi qu'on traite ce que l'on aime? Hélas! moi qui vous adore, que ne ferois-je pas pour vous épargner

la peine la plus légère ! Regretterois-je la vie pour une ſi belle cauſe, & ne la trouverois-je pas trop heureuſement employée ?

Eh bien, répliqua-t-elle, prenez-en occaſion de me haïr. Votre haine ſerviroit bien mieux à mon repos que votre amour. Conſidérez-moi, du moins, par tous les endroits qui doivent exciter votre indifférence : je ſuis une ingrate, qui ne fais point aſſez pour vous : je ſuis une fille ſans biens, ſans eſpérances, inconnue en Eſpagne, & preſque ſans appui dans la maiſon même de mon père. Ajoutez-y que depuis mes plus tendres années, mon triſte cœur eſt en proie à la douleur : hélas ! lui ſied-t-il bien d'aimer ? Eſt-ce au malheureux jouet de la fortune à reſſentir les tendreſſes de l'amour ? Non, regardez-moi encore comme une inſenſible, qui vous ai trompé en vous diſant que je vous trouve aimable ; guériſſez-vous, & laiſſez-moi fuir dans la ſolitude, pour y cacher mes chagrins, mon amour, & tous mes malheurs.

Elle prononça ces paroles d'une manière ſi touchante, que dona Eliſa ne put retenir ſes larmes. Pour moi j'attendis avec impatience la réponſe du marquis. Il fut quelque tems à la faire, comme s'il eût médité ce qu'il devoit dire. Enfin, il reprit ainſi, d'un ton plus tranquille que je ne l'aurois cru : Si vous m'exhortez ſérieuſement à vous

haïr, ou à ceſſer de vous aimer, il faut, Mademoiſelle, que vous ayez une idée bien foible de ma paſſion, & je ſuis bien malheureux d'avoir réuſſi ſi mal à vous l'exprimer. Mais vous me rendez plus de juſtice ; mon déſeſpoir s'explique aſſez, & vous ſentez bien qu'il répond à mon amour. Souffrez donc que ſans m'arrêter à cette étrange propoſition, je détruiſe les obſtacles que vous oppoſez à votre tendreſſe & à la mienne. Vous tirez les uns de vos peines paſſées, & de la triſteſſe de votre cœur : ah ! chère Diana ! il n'eſt que trop vrai que vous ne m'aimez point. Si vous aviez pour moi la moindre partie de cette inclination dont vous m'avez flatté, vous éprouveriez quelque changement dans votre cœur, & la triſteſſe n'y tiendroit pas long-tems contre l'amour. Aimez-moi ; je ne crains rien de votre triſteſſe quand vous commencerez à m'aimer. Pour l'autre obſtacle, qui conſiſte, dites-vous, en ce que vous êtes ſans biens & ſans appui, plût au Ciel que votre tendreſſe me fût auſſi aſſurée, qu'il eſt facile à lever ! Je vais vous découvrir, belle Diana, ce que j'ai tenu caché depuis mon départ de France. Je ſuis le fils unique de monſieur le duc de..... ce nom vous eſt ſans doute connu : mon père m'aime, il tient un des premiers rangs du royaume, il eſt extrêmement riche ; ainſi je puis vous offrir une fortune aſſez brillante, pour réparer le défaut de la vôtre. Que

mon cœur ſeroit content, de pouvoir vous rendre heureuſe par la fortune & par l'amour !

Lorſque le marquis eut prononcé le nom de monſieur le duc ſon père, dona Eliſa en fut ſurpriſe. Comme elle connoiſſoit cette illuſtre maiſon, elle me fit quelques reproches d'avoir laiſſé ſon frère & elle, dans une ignorance qui les avoit empêchés de rendre ce qu'elle croyoit devoir au marquis. Elle ne me dit que deux mots ; mais elle ne put le faire ſi bas, que ſa voix ne fût entendue de dona Diana. Cette belle perſonne ſortit auſſitôt, & nous ayant apperçus, elle ſe plaignit en rougiſſant, de cette eſpèce de trahiſon. Le marquis fut lui-même un peu déconcerté. Dona Eliſa les prit tous deux par la main ; & après avoir fait quelques civilités au marquis ſur ce qu'elle venoit d'apprendre, elle leur dit que puiſque c'étoit une faute commiſe, & que nous avions tout entendu, il ne falloit plus qu'ils fiſſent myſtère de rien avec nous. Le marquis en convint. Dona Diana ſe défendoit encore, & ſembloit regretter tout ce qu'elle avoit dit de trop paſſionné ou de trop obligeant. Hé, Mademoiſelle, interrompit le jeune amant, eſt-il poſſible que vous vous repentiez de m'avoir rendu pendant un moment le plus fortuné de tous les hommes ! Ne me l'avez-vous pas déjà fait payer bien cher ce moment ſi heureux, en voulant détruire l'eſpérance qu'un aveu charmant m'avoit fait con-

cevoir ? Je prends dona Eliſa & monſieur de Renoncourt à témoin de vos difficultés & de mes raiſons. Si vous m'honorez de quelque bonté, ſouffrez qu'ils ſoient nos juges ; ils nous ont entendus : ou plutôt jugez ſouverainement vous-même de ma deſtinée, & faites-moi la grace de me dire, ſi lorſqu'ils nous ont interrompus, mes dernières paroles avoient fait quelqu'impreſſion ſur votre cœur. Nous rentrâmes tous quatre dans le cabinet ; & nous étant aſſis, dona Diana prit la parole, après avoir rêvé un moment.

Je ne prétends point cacher, nous dit-elle, que les belles qualités de monſieur le marquis m'ont fait naître pour lui une très-vive eſtime. A quelqu'état que le Ciel me réſerve, je la conſerverai toute ma vie, & je me ferai un honneur d'avoir mérité ſa tendreſſe. Mais quand je ne ſerois pas réſolue de prendre le parti de la retraite, & de ſurmonter tous les ſentimens de mon cœur, je vous avoue, Monſieur, continua-t-elle en s'adreſſant au marquis, que la connoiſſance que vous m'avez donnée de votre rang & de votre naiſſance, ſuffiroit pour me confirmer dans cette réſolution. Je ſais que cela eſt fort éloigné de vos eſpérances ; mais voici mes raiſons, que je vous prie d'écouter. J'avois cru juſqu'à préſent que je n'étois point capable d'aimer : la fauſſe tranquillité, qui paroît dans mon humeur & ſur mon viſage, ne m'empêchoit point de

de porter au fond de l'ame un continuel ſentiment de triſteſſe, cauſé par tous les accidens d'une vie malheureuſe, par la mort violente de ma mère, & par l'état préſent de ma fortune. Allons-nous cacher dans la ſolitude, me diſois-je; c'eſt le ſeul partage qui me reſte; je ne ſuis point faite pour le commerce des hommes. J'étois dans cette réſolution, & prête à l'exécuter, quand j'ai commencé à vous voir: elle n'a pas changé; mais je ne ſais comment il m'eſt arrivé, en vous voyant, de laiſſer entrer dans mon cœur des ſentimens qu'il ne devoit jamais connoître. Je n'ai pas même eu la force de vous les déguiſer. Qu'on eſt foible quand on aime! Je vous avoue encore qu'il n'y avoit que vous qui puſſiez me rendre ſenſible; & de quelque manière que le ciel diſpoſe de moi, je ſens bien que vous me ſerez toujours cher. Cependant, malgré cet aveu qui marque tant de foibleſſe, je ſuis aſſez forte pour vous dire que mes premières raiſons font encore plus d'impreſſion ſur moi que toute ma tendreſſe. Je vois ce que je perds en vous abandonnant, & je ne laiſſe pas d'être perſuadée que l'intérêt de mon repos demande ce ſacrifice. Vous avez cru répondre à mes difficultés, en m'apprenant ce que vous êtes né, & les grandeurs que votre naiſſance vous met en état de m'offrir; mais c'eſt au contraire ce qui met le ſceau à ma réſolution. Je ne ſais point me flatter: un peu de beauté, &

quelques foibles agrémens, ne réparent point ce qui me manque du côté de la fortune. Le fils unique de monſieur le duc de..... n'eſt pas fait pour Diana de Velez; & quand monſieur votre père fermeroit les yeux ſur cette inégalité, ce que je crois impoſſible, je ſais ce que ma gloire & ma tendreſſe même demandent de moi; je ne troublerai point le cours de votre fortune, & les grandes alliances auxquelles votre naiſſance vous appelle. Adieu, Monſieur, ajouta-t-elle en ſe levant, & tâchant de cacher quelques larmes qui lui échappoient, ne me voyez plus. Vous n'en ſeriez pas plus heureux, & vous ne feriez qu'augmenter mes peines, & précipiter le moment de ma retraite.

Le marquis ſe jeta à ſes genoux pour l'arrêter. Dona Eliſa fit auſſi ſes efforts pour l'engager à écouter quelques paroles; elle ne fit attention à rien, & ſortant du cabinet, elle reprit ſeule le chemin des appartemens. Dona Eliſa fut obligée de la ſuivre, après avoir dit au marquis quelques mots de conſolation. Elle nous renvoya auſſitôt le comte, qui s'étoit retiré exprès pour laiſſer plus de liberté à ſon ami. Il reconnut ſans peine, à ſon air penſif & affligé, qu'il étoit maltraité par l'amour. Il le pria de lui communiquer ſes peines. Le marquis lui fit en ſoupirant, le récit de ce qui s'étoit paſſé; il fit mille plaintes amères de la réſolution de dona Diana, il exagéra ſa dureté,

il la traita de cruelle & d'inhumaine; & après s'être épuiſé en ſoupirs & en reproches, il en revint à confeſſer que c'étoit la plus aimable perſonne que le ciel eût formée, & qu'il ne l'avoit jamais trouvée ſi belle, ſi ingénieuſe, ſi charmante, que dans le moment même qu'elle l'avoit déſeſpéré par ſes rigueurs. J'obſervois en ſilence toutes ſes agitations. J'étois bien aiſe de lui laiſſer eſſuyer les tourmens de cette fâcheuſe journée, & de l'abandonner en quelque ſorte à ſon propre cœur, pour eſſayer enſuite de le dégoûter de l'amour en lui repréſentant ſes amertumes telles qu'il les auroit éprouvées. C'eſt peut-être le plus sûr remède contre cette fatale paſſion. On la trouve trop belle & trop flatteuſe, quand on la conſidère de loin. Elle ne promet rien qui n'excite des deſirs, & qui ne faſſe naître des eſpérances de bonheur; mais quand on en vient à l'expérience, & qu'après avoir mis en ligne de compte les tourmens & les chagrins qu'elle fait ſentir, on vient après cela à compter ſes plaiſirs, on en trouve quelquefois ſi peu, qu'on ſe détrompe ſans peine de la fauſſe opinion qu'on s'en étoit formée.

Le comte, qui aimoit le marquis comme on aime une maîtreſſe, lui propoſa toutes les reſſources qu'il put imaginer, pour faire réuſſir ſon amour ou pour l'en guérir. Voyant qu'il n'écoutoit rien pour ſa guériſon, il ſe tourna tout entier de l'autre

côté. Le premier moyen qu'il lui offrit de ſe ſatisfaire, fut d'aller ſecrètement dans un cabinet, qui étoit voiſin de la chambre de dona Eliſa, pour y entendre les diſcours des deux demoiſelles, & juger par ceux de dona Diana de la véritable diſpoſition de ſon cœur. Cette offre fut acceptée avidement. Nous montâmes au cabinet, par un eſcalier dérobé. La porte qui communiquoit à la chambre étoit vîtrée, & couverte d'un rideau. Nous nous en approchâmes, après avoir eu la précaution de fermer doucement la fenêtre du cabinet; de ſorte qu'étant dans l'obſcurité, nous pouvions voir, au travers du rideau & des vîtres, juſqu'aux moindres mouvemens des deux demoiſelles, & nous aſſurer que nous n'étions point apperçus. Dona Diana avoit le coude appuyé ſur une table; & de la même main elle tenoit un mouchoir contre ſes yeux, apparemment pour eſſuyer ſes larmes. Dona Eliſa étoit aſſiſe près d'elle, & tenoit ſon autre main dans les ſiennes. Ce ſpectacle étoit touchant. On peut juger s'il parut tel au marquis. La première, que nous entendîmes diſtinctement, fut dona Eliſa. Je vois un parti, diſoit-elle, qui peut vous rendre tranquille, du moins pour quelque tems: ſouffrez la tendreſſe du marquis, & livrez-vous à la vôtre juſqu'à ce qu'il quitte l'Eſpagne & qu'il retourne chez ſon père. Si ſa paſſion eſt auſſi ſincère qu'elle paroît, il ne manquera pas alors de

remuer ciel & terre pour obtenir de vous épouſer. S'il l'obtient, vous êtes heureuſe; ſi ſon père ſe montre inflexible, vous aurez du moins trouvé de la douceur à paſſer quelque tems dans cette eſpérance, & vous ſerez toujours libre de vous arrêter au parti que vous voulez prendre dès aujourd'hui. C'eſt une belle chimère dont vous me flattez, répondit dona Diana. Me perſuaderez-vous qu'une perſonne du rang de monſieur le duc de..... conſente jamais à me voir la femme de ſon fils? une infortunée comme moi, qui n'aurai à ſes yeux pour tout mérite, que ma tendreſſe, & la paſſion d'un jeune homme de dix-huit ans? Comment voulez-vous qu'une eſpérance ſi folle puiſſe ſervir à me rendre tranquille? Et puis, ne vous ai-je pas dit qu'il y conſentiroit en vain? Je ne ſuis point faite comme le commun des femmes. Je ne veux pas devoir ma fortune à l'amour. Il faudroit que le marquis me fît le ſacrifice de la ſienne; & quoique ce fût la plus grande marque de tendreſſe qu'il pût me donner, je ne ſerois point heureuſe en jouiſſant d'un bonheur qui lui coûteroit ſi cher.

Mais, reprit dona Eliſa, ſeriez-vous la première femme dont un amant auroit fait la fortune? N'eſt-ce pas une choſe que nous voyons arriver tous les jours? D'ailleurs la diſtance eſt-elle donc ſi grande entre vous & le marquis? Si vous êtes ſans biens, vous avez de la naiſſan-

ce. Et comptez-vous pour rien les charmes de la jeuneſſe & de la beauté ? Vous auriez trop d'avantage ſur le marquis, ſi avec tant d'attraits & de mérite, vous étiez auſſi riche que lui. Ne faut-il pas qu'il paye de quelque choſe le bonheur d'être aimé de vous ? Croyez-moi, un amant riche doit être aſſez content de ſes richeſſes, lorſqu'elles ſervent à lui aſſurer la poſſeſſion d'une femme aimable ; & s'il eſt honnête homme, il doit ſentir que ce qu'il donne ne vaut pas ce qu'il obtient. Non, non, repliqua dona Diana en ſoupirant, vos raiſons ne me perſuadent point. Je vois trop ce que j'aurois à craindre, en ſuivant le penchant de mon cœur. C'en eſt fait, je le ſurmonterai, quoi qu'il m'en coûte ; & puiſqu'il faut que je ſois malheureuſe, j'aime mieux l'être en me faiſant cette violence, qu'en m'expoſant à des peines dont le remède ſeroit encore plus difficile. Je ne conçois point quelles ſeroient ces peines, interrompit Eliſa. Ah ! vous ne les concevez point, répondit la tendre Diana. Un jeune homme, auſſi vif que le marquis, eſt-il capable d'aimer long-tems ? Je veux croire que ſa paſſion eſt ſincère aujourd'hui ; peut-être eſt-ce la première occaſion qu'il ait eue d'aimer : mais quelle apparence qu'il puiſſe être conſtant ? Suppoſons qu'il m'épouſe, & que ſon père y conſente, ſa paſſion s'affoiblira ; il ſen-

tira qu'il aura trop fait pour moi; il me traitera avec indifférence, & peut-être avec mépris; & moi, qui ſais à quel point je ſuis touchée, moi qui ne continuerai de le voir que pour l'aimer de plus en plus, je périrai de douleur, & je n'aurai plus que la mort pour finir mon déſeſpoir.

Comme elle finiſſoit ces mots, le marquis, qui ne ſe poſſédoit plus, ouvrit bruſquement la porte du cabinet; & ſans faire attention que ſon amante, ou du moins dona Eliſa, pouvoit être choquée de la liberté que nous avions priſe de les écouter, il fut ſe jeter à leurs genoux, & leur demanda en grace d'entendre ce qu'il avoit à leur dire. J'aurois peine à rapporter ſon diſcours, quoique j'aie toujours eu ſoin, dans nos voyages, d'écrire le ſoir ce qui nous étoit arrivé d'intéreſſant pendant le jour. Jamais l'amour ne s'exprima avec plus de grace & d'éloquence, ni d'une manière plus tendre & plus touchante. Dona Diana n'y put réſiſter. Elle n'eut pas même la force de l'empêcher de prendre ſa main, qu'il tint plus d'une demi-heure dans les ſiennes. Enfin la paix ſe fit, & l'on convint de s'aimer éternellement. Le marquis promit de faire partir ſon valet-de-chambre, pour aller à Paris faire part de tout à monſieur le duc, & le prier de conſentir à ſon bonheur. Il aſſura ſon amante qu'il en étoit trop aimé pour appréhender qu'il

s'y opposât, ſur-tout lorſqu'il lui feroit entendre que ſa vie même en dépendoit. Il tira parole de moi, que je joindrois une lettre à la ſienne, pour rendre témoignage du mérite & de la condition de dona Diana. Je ne voulus point lui refuſer cette ſatisfaction, ſachant de quelle manière je m'y prendrois pour écrire. Nous paſsâmes encore une heure chez le comte de Mancenez. Nous convînmes avec dona Diana que nous l'y verrions tous les jours après midi, & qu'elle s'y rendroit un peu plutôt qu'elle n'avoit accoutumé, afin que nous puſſions nous entretenir avant l'arrivée des dames, qui venoient ordinairement paſſer l'après-dîner avec dona Eliſa.

Le marquis étoit ſi content de ſa bonne fortune, & ſi impatient de faire partir le Brun, ſon valet-de-chambre, qu'il vouloit retourner droit à notre logis & finir l'affaire le jour même. Je le fis ſouvenir que nous avions promis, la veille, une viſite à monſieur le marquis de Leide, & que c'étoit le tems de la rendre. Il me ſuivit avec aſſez de peine. Nous ne le trouvâmes point à ſon hôtel; mais, comme nous en ſortions, nous vîmes paſſer monſieur le duc de Saint-Aignan, ambaſſadeur de France, qui revenoit de la campagne dans ſon carroſſe. Il nous apperçut & nous fit l'honneur de nous ſaluer; ce qui me fit prendre la réſolution d'aller ſur le

champ lui rendre nos devoirs. Il nous reçut avec beaucoup de civilité. L'intrigue amoureuſe du marquis fut la ſeule raiſon qui m'empêcha de nous faire connoître. Je pris le parti d'attendre qu'il fût dans une ſituation un peu plus tranquille. Nous allâmes voir de-là don Juan de Paſtrino, à qui nous devions une viſite. Je remarquai, dans la réception qu'il nous fit, un air contraint, dont je ne pus ce jour-là démêler la cauſe. Nous ne la connûmes que trop, quelque tems après. Notre dernière viſite fut chez monſieur le duc de Montalto, qui nous retint à ſouper. On y parla de cent choſes différentes, dont je n'ai pas deſſein de groſſir ces mémoires.

Il fallut céder aux inſtances du marquis, lorſque nous fûmes retournés chez don Porterra. Il voulut écrire à monſieur le duc, avant que de ſe mettre au lit ; j'écrivis auſſi, & nous avertîmes le Brun de ſe diſpoſer à partir le lendemain pour Paris. Ma lettre n'étoit qu'un récit de ce qui nous étoit arrivé, depuis que nous étions en Eſpagne. J'expoſois la paſſion du marquis, ſon origine, ſes circonſtances, ſes excès, l'inutilité de mes ſoins pour l'empêcher de naître ou pour l'arrêter ; & ſans déguiſer la mauvaiſe fortune de dona Diana, je faiſois le portrait de ſes charmes, d'une manière qui ſatisfit le marquis. Dans le fond il étoit impoſſible de louer trop cette aimable fille, &

difficile de la louer assez. Je finissois, en priant monsieur le duc de nous faire connoître ses volontés. Je crois, lui disois-je, que dans l'état où est le marquis, il faut du moins le traiter avec indulgence, & lui laisser espérer quelque chose. On ne le ramèneroit point par la rigueur. Le tems, l'absence, & votre bonté contribueront à le guérir. Je ne lus point ces dernières lignes au jeune amant.

Pour lui, son cœur se montroit tout entier dans sa lettre. Elle étoit courte, mais d'une vivacité qui répondoit à son caractère. On ne sera pas fâché de la voir ici.

« Un fils, dans la situation où je me trouve, » craindroit tout de la sévérité d'un autre père. » Mais je sais le fond que je dois faire sur l'in- » dulgence du mien ; & si le respect & l'atta- » chement que j'ai pour lui n'ont point de bor- » nes, je lui dois bien ces sentimens, puisque sa » tendresse & sa bonté n'en ont jamais eu pour » moi. Un père si aimable voudroit-il la mort » d'un fils si respectueux ? Oui, Monsieur, ma » vie dépend d'un mot de votre main. J'aime » avec plus de passion qu'on n'a jamais aimé. » Monsieur de Renoncour vous dira si le ciel fit » jamais rien de plus charmant que ce que j'ai- » me. Je me jette de cœur à vos genoux, pour » vous conjurer d'approuver mon amour. A quel

» déſepoir me livrez-vous, ſi vous ne m'écoutez » pas ! Le premier courrier d'Eſpagne vous ap- » prendroit la nouvelle de ma mort. J'ouvrirai, » en tremblant, la réponſe dont vous m'hono- » rerez. Si j'ai le malheur de la trouver contraire » à mes eſpérances, ce ſera en me perçant le » cœur, que je vous prouverai l'obéiſſance & le » reſpect avec lequel je ſuis », &c.

Je lui dis en riant, lorſqu'il m'eut lu ſa lettre, qu'il y avoit un peu de folie dans ſa paſſion, & qu'on ne parloit pas à tout moment de ſe donner la mort, quand on avoit la raiſon bien ſaine. Que voulez-vous, me répondit-il? je ne ſuis plus à moi : mon ame ne m'eſt pas plus néceſſaire pour vivre que ma chère Diana. On ne connoît la force de l'amour, qu'au moment qu'on l'éprouve. Et vous, cher papa, ajoura-t-il, qui êtes ſi prodigue de morale, ne vous ai-je pas entendu dire dans l'abbaye de..... que vous vous feriez ôté mille fois la vie après la perte de votre épouſe, ſi vos amis n'euſſent retenu vos mains ? Je n'ai garde de vouloir être plus ſage que vous. Vous êtes un enfant, lui dis-je après l'avoir embraſſé ; vous me reprochez mes foibleſſes croyant autoriſer les vôtres. Je ne penſois pas que vous vous ſouvinſſiez de ce que je racontai il y a trois mois à monſieur le duc, & je vois bien que c'eſt ce ſouvenir qui vous a fait compter ſur mon indul-

gence. Sachez néanmoins qu'il faut mettre beaucoup de différence entre le juſte regret que cauſe la perte d'une épouſe chérie, & le déſeſpoir où vous dites que votre paſſion eſt capable de vous faire tomber. L'un pourroit être fort pardonnable, tandis que l'autre ne le ſeroit guère. Tous les excès ſont des vices : mais s'il y a quelque choſe qui puiſſe les juſtifier, c'eſt l'innocence de leur cauſe. Or un attachement tel que le vôtre, ceſſeroit d'être innocent, s'il s'écartoit le moins du monde des bornes de la raiſon. Voyez donc maintenant, ajoutai-je, comment il faut juger de mes excès paſſés, & de ceux dont vous vous croyez capable aujourd'hui. Les miens pouvoient être excuſés en quelque ſorte par la nature de mon affection, qui n'avoit rien que de légitime : au lieu que les vôtres feroient connoître clairement que votre paſſion eſt criminelle parce qu'elle n'en doit produire aucun, tant qu'elle ſe conſervera pure & innocente.

Fin du ſeptième Livre, & du Tome premier.